

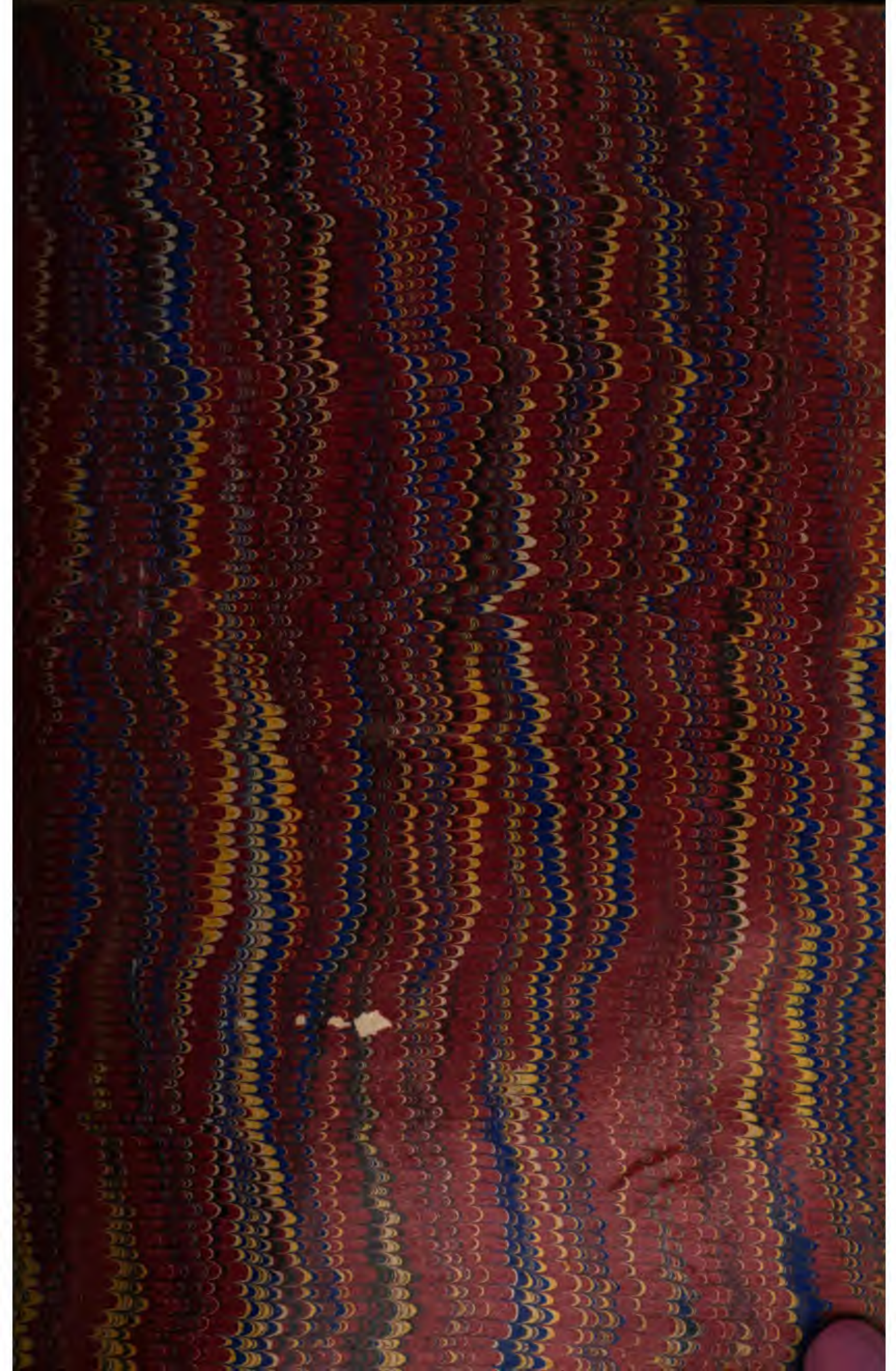

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



ŒUVRES COMPLÈTES

DE MADAME

ÉMILE DE GIRARDIN

TOME VI

Paris. — Typographie de Henri Plon, imprimeur de l'Empereur,

8, rue Garancière.

OEUVRES COMPLÈTES

DE MADAME

ÉMILE DE GIRARDIN

née DELPHINE GAY

PORTRAIT PAR CHASSERIAU, GRAVÉ SUR ACIER PAR FLAMENG

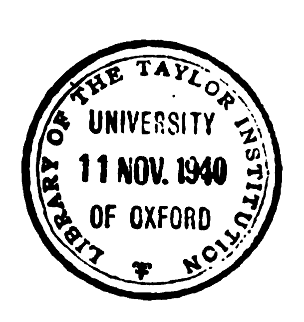
TOME SIXIÈME

THÉATRE

L'ÉCOLE DES JOURNALISTES — JUDITH
CLÉOPATRE — C'EST LA FAUTE DU MARI
LADY TARTUFFE — LA JOIE FAIT PEUR
LE CHAPEAU D'UN HORLOGER
UNE FEMME QUI DÉTESTE SON MARI

PARIS
HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
8, RUE GARANCIÈRE

MDCCCLX


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 NOV. 1940
OF OXFORD

L'ÉCOLE DES JOURNALISTES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PRÉFACE.

L'ÉCOLE DES JOURNALISTES, pièce reçue le 21 octobre 1839 à l'unanimité par le comité du Théâtre-Français, n'a pu obtenir de la censure l'autorisation d'être représentée.

Après les bruits étranges que l'on avait fait courir à propos de cette comédie, un tel refus était une accusation, et l'auteur devait se hâter d'y répondre en publiant son ouvrage, au risque d'en compromettre l'avenir; car à ses yeux, une pièce qui n'a pas été représentée, qui n'a pas subi les corrections ordonnées par la mise en scène, n'est pas une œuvre achevée, et l'offrir au jugement du public avant cette épreuve, c'est la sacrifier.

La forme de cette comédie étant assez nouvelle, l'auteur croit devoir donner quelques explications.

Au premier acte, L'ÉCOLE DES JOURNALISTES est une sorte de vaudeville, semé de plaisanteries et de calembours; — au deuxième acte, c'est une espèce de *charge* où le comique du sujet est exagéré, à l'imitation des œuvres des grands maîtres; — au troisième acte, c'est une comédie; — au quatrième, c'est un drame; — au cinquième, c'est une tragédie. Dans le style, même sentiment, même variation : au premier acte, le style est satirique; — au quatrième acte, il est simple et grave; — au cinquième acte, il tâche d'être poétique. L'auteur l'a voulu ainsi.

Il lui a semblé qu'une époque comme la nôtre, où tous les rangs sont intervertis, où toutes les classes sont confondues; ère d'envie où les grands s'abaissent pour être encore quelque chose, où les petits ne s'élèvent que parce qu'ils sont les petits, où la supériorité sans travers est comme un crime sans excuse, où l'on a besoin de se moquer pour admirer, où les difformités de la personne sont un passe-port nécessaire aux perfections de l'esprit, où les mauvaises

manières ont du bonheur, où la laideur est un prestige, où la déconsidération est une égide; siècle de raison sublime et de démence incurable, où les hommes d'État font l'émeute, où les boutiquiers la répriment; temps de grandeur et de simplicité, où les princes qu'on assassine bravent les balles sous un parapluie, où les aventures les plus chevaleresques sont égayées par les incidents les plus risibles; où des filles de roi, des femmes illustres se cachent dans des fours, dans des cheminées, après d'héroïques combats; époque sans nom, où tout est contraste et mélange, où l'on danse pendant que l'on s'égorge, où l'on dépouille le saint temple pendant que l'on promène le bœuf gras; époque à la fois poétique et bourgeoise, romanesque et triviale, où les crimes sont burlesques, où les plaisanteries sont mortelles, où les vanités les plus bouffonnes ont les conséquences les plus fatales... il lui a semblé qu'une telle époque devait donner naissance à un genre nouveau de comédie : drame exceptionnel représentant nos mœurs exceptionnelles, peignant le monde tel qu'il est, c'est-à-dire plus sot que méchant et moins coupable qu'aveugle, plus dangereux par sa légèreté que par sa corruption; comédie tragique tenant de la satire et de l'épopée, tableau grotesque, enseignement terrible, où le poëte fût à la fois moqueur et juge, historien et prophète.

L'École des Journalistes est un essai de ce genre nouveau. Ce sont de grands malheurs causés par des plaisanteries qui se croient innocentes; car, dans cet aperçu des mœurs du temps, ce n'est pas, comme dans les pièces du théâtre étranger, un mélange de rire et de larmes, un personnage comique jetant sa gaieté à travers une situation pathétique et horrible; ce n'est pas non plus le niais du mélodrame venant distraire du bourreau et amuser le spectateur, que la cruauté du tyran fait trembler; c'est la plaisanterie elle-même qui est fatale; c'est la comédie elle-même qui enfante la tragédie; c'est le niais qui est le bourreau, c'est ce qui a fait rire qui fait pleurer.

Le but de cet ouvrage est de montrer comment le journalisme, par le vice de son organisation, sans le vouloir, sans le savoir, renverse la société en détruisant toutes ses religions, en ôtant à chacun de ses soutiens l'aliment qui le fait vivre : en ôtant au peuple le travail, qui est son pain, au gouvernement l'union, qui est sa force, à la famille l'honneur, qui est son prestige, à l'intelligence la gloire, qui est son avenir. Il y a plusieurs intérêts,

dira-t-on; sans doute, puisqu'il y a plusieurs victimes; mais ces malheurs divers ont tous la même cause, l'unité est dans le fléau.

Il est d'usage, dans les pièces du théâtre moderne, de faire pressentir ce qu'on appelle le *drame* dès les premières scènes, et d'avertir le public qu'on lui prépare de violentes émotions. L'auteur se serait facilement conformé à cette loi, s'il n'avait pensé que pour lui ce calcul habile serait une faute qui ôterait de la force à son sujet; car cette fois la surprise est un enseignement. Pour que la leçon soit frappante, il faut qu'elle s'adresse non-seulement aux journalistes, mais aux spectateurs eux-mêmes, qui représentent les lecteurs, ou plutôt les abonnés. Il faut que, pendant les deux premiers actes, le public, comme le lecteur, soit complice involontaire de la cruauté des journaux. Il faut qu'il s'amuse de leur malice, sans en prévoir les tragiques effets. Il faut même qu'il s'impatiente de la puérilité des détails, et qu'il dise : « Mais il n'y a pas de pièce; ce sont des plaisanteries insignifiantes qui ne mènent à rien... »

Et puis alors il faut, l'étourdissant par un coup terrible, lui répondre : « Regardez : ces plaisanteries insignifiantes sont toutes chargées à mitraille. L'une lance le déshonneur, l'autre la mort. Voyez ce que peut faire l'étourderie quand elle a pour arme un journal! jugez maintenant de ce que peut faire la méchanceté! »

Si cette comédie avait pour titre LES JOURNALISTES OU LE JOURNALISME, on pourrait avec raison s'étonner de n'y point voir représentées toutes les variétés de journalistes que la presse périodique a vues naître : depuis le journaliste modèle, écrivain prudent, juge intègre, sévère pour les œuvres, mais bienveillant pour les personnes; ne faisant servir la publicité dont il dispose qu'à la propagation d'idées saines, d'opinions consciencieuses, — jusqu'au journaliste profane, forçat littéraire, implorant la charité des peureux en leur mettant le pamphlet sous la gorge. Mais cette comédie a pour titre L'ÉCOLE DES JOURNALISTES. Qui dit école dit leçon, et les leçons ne s'adressent qu'à ceux qui peuvent en profiter. L'homme juste et loyal qui remplit ses devoirs n'a pas besoin de conseils; l'homme dégradé qui se fait un revenu de ses mensonges n'écoute pas les reproches. La leçon donnée aux journalistes devait donc s'adresser à ces hommes du jour, malins, spirituels et légers, qui se servent d'une plume comme d'une épée; à ces mousquetaires de la littérature qui font une guerre continuelle d'épigrammes et de

bons mots, dont le métier est de combattre, qui trouvent l'inspiration dans l'attaque, et que la paix ruinerait; ces moqueurs de profession ne peuvent se passer d'ennemis; il le savait bien celui d'entre eux qui disait un jour, en parlant de ses protecteurs trop conciliants : « Ils me feront tant d'amis, qu'ils m'ôteront tout mon esprit ! »

L'auteur devait leur dire : « Vous êtes bon, et vous faites le mal; vous avez une mère que vous respectez, et cependant vous écrivez un article qui déshonore une mère respectée comme la vôtre.

» Vous êtes généreux, vous faites l'aumône, vous souscrivez pour un ouvrier sans travail, et cependant vous écrivez des articles incendiaires, qui conduisent le peuple à la misère par l'insurrection.

» Vous êtes enthousiaste des beaux-arts, et cependant vous découragez le talent, non par un jugement loyal, sévère, digne de l'œuvre, mais par un dénigrement mesquin, un acharnement périodique qui change la critique en persécution. Harceler n'est point juger.

» Vous avez pour votre pays une tendresse pleine de vanité, et cependant, par vos stériles discussions, par vos sots engouements, par vos profanations, par votre injustice envers les hommes qui font sa puissance et sa gloire, vous le perdez. »

Voilà ce qu'il fallait leur dire; voilà, heureusement, ce qu'ils ont compris. L'agitation où ce langage les jette en est la preuve. Cette grande rumeur qu'ils font aujourd'hui n'est pas de la colère, non; c'est mieux que cela, c'est de l'épouvante et du regret. Les journalistes, effrayés, reculent devant leur propre image; ils s'indignent de leurs propres torts. Ah! cette protestation de leur part est un heureux présage, cette révolte de leur conscience est déjà un repentir. C'est un beau triomphe pour l'auteur, le plus glorieux qu'il ait pu rêver. Elle venait donc du cœur cette voix qui lui a crié : *Éclaire-les, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font!*

Quant au sujet principal de cet ouvrage, il est puisé dans l'histoire même du journalisme. Parmi les innombrables calomnies qui déshonorent la presse depuis dix années, l'auteur n'avait malheureusement pas le choix; il a pris la seule que l'on pût mettre au théâtre, tant les autres étaient d'une nature hideuse et dégoûtante. Les journaux seuls sont donc coupables des allusions que l'on peut trouver, c'est leur calomnie qui a fait la pièce. L'auteur rejette sur eux toute responsabilité : le vengeur n'est pas le complice.

Qu'on ne parle pas non plus des ressentiments ou des souvenirs d'affection dont l'auteur a pu se préoccuper en écrivant son ouvrage. Les gens qui ont l'intelligence de l'art savent bien que le poëte oublie ce qu'il est quand il travaille; hélas! il ne travaille souvent que pour l'oublier! Le monde réel disparaît dans l'horizon immense que l'inspiration lui dévoile; son individualité s'efface, le sentiment de sa personnalité ne l'arrête plus. En vain vous l'appellerez par son nom, il ne vous répondra pas. Il n'est plus sur la terre, et le langage que vous parlez n'est pas le sien. En vain vous lui direz : « Prends garde, ces vers que tu récites d'une voix émue sont l'apologie de ton frère, de ton ami, ou la réhabilitation de ton ennemi le plus perfide; » il ne vous comprendra pas. Dans le monde idéal qu'il habite, il n'y a point de haine et point d'intérêt. Dans ce beau pays de prétendues chimères, où les vérités éternelles ont seules le droit de pénétrer, les êtres innocents que l'on calomnie sur la terre, que d'injustes soupçons ont flétris, les êtres courageux qui, pour prix de leurs travaux et de leurs sacrifices, ne recueillent que malheur et proscription, ne sont plus ni des alliés, ni des rivaux, ni des amis, ni des ennemis, ce sont des victimes qu'il faut défendre et des martyrs qu'il faut chanter.

6 décembre 1839.

PERSONNAGES.

MARTEL, rédacteur en chef du journal *la Vérité*. — Tournure élégante, tenue négligée, l'air moqueur et dédaigneux, manières d'homme distingué qui vit en mauvaise compagnie.

GUILBERT, banquier. — Cheveux frisés, figure honnête, tournure commune, manières d'homme riche.

EDGAR DE NORVAL, officier des spahis d'Afrique. — Figure belle, noble et franche, tournure d'officier, manières simples et dignes.

MORIN, peintre d'histoire. — Belle tête de vieillard, cheveux blancs, l'air noble et triste, le regard inspiré.

PLUCHARD, gérant responsable du journal *la Vérité*. — Ce que l'on appelle un bon et brave garçon, manières non élégantes mais point communes, l'air naïf mais spirituel.

JOLLIVET, collaborateur. — Figure de viveur et de buveur; le teint rouge, l'air bon et malin.

GRIFFAUT, collaborateur. — Grand et pâle, esprit insouciant.

BLONDIN, collaborateur. — L'air évaporé, tournure d'un dandy qui n'est jamais allé à Londres.

DUBAC, parasite. — Manières prétentieuses et communes, l'air d'un sot endimanché.

ANDRÉ, *modèle*, ancien ouvrier imprimeur. — Belle tête expressive, barbe longue; il a une jambe de bois et un bras de moins; il est vêtu d'une blouse bleue.

BAPTISTE, domestique de Martel. — L'air niais et découragé, tournure d'un domestique pour tout faire.

CHARLES, apprenti imprimeur. — Vrai gamin de Paris.

MADAME GUILBERT, grande et belle femme, l'air très-noble, parure de femme comme il faut, élégante et simple.

VALENTINE, sa fille, femme de M. Dercourt, ministre de l'intérieur. — Jolie et spirituelle, l'air distingué, manières de femme comme il faut, tournure de femme à la mode.

CORNÉLIE, danseuse coryphée à l'Opéra. — L'air maussade et prude, tournure de femme maigre qui se croit bien faite, manières de sotte qui se croit charmante.

UN POETE, UN ÉDITEUR, UN PHARMACIEN, UN ABONNÉ, UN NÉGOCIATEUR DE MARIAGES, MARCHANDS DE TOUTES SORTES, LAQUAIS.

La scène se passe à Paris, en 183...

L'ÉCOLE
DES JOURNALISTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon richement meublé. Fauteuils à la Voltaire, canapés forme anglaise ; tables couvertes de journaux, de revues et d'albums. Dans le fond une grande porte à deux battants. A gauche une cheminée, à droite une porte cachée par une portière. Au milieu une table ronde.

SCÈNE I.

DEUX LAQUAIS en grande tenue, livrée de fantaisie.

UNE VOIX DERRIÈRE LE THÉATRE.

O journal vertueux! je bois à ta santé!
Vive *la Vérité!*

PLUSIEURS VOIX EN CHOEUR.

Vive *la Vérité!*

(On entend des rires.)

Ah! ah!

PREMIER LAQUAIS préparant le service du café.

Les entends-tu? peste! ils ne sont pas tristes!

DEUXIÈME LAQUAIS allumant les candélabres.

Les bons enfants, ma foi! J'aime les journalistes!
Ça mange bien, ça rit, ça chante des couplets,
Et puis ça boit, ça boit! Hein!

PREMIER LAQUAIS.

Comme des Anglais.

DEUXIÈME LAQUAIS.

On n'imagine pas tout ce que ça peut dire.

PREMIER LAQUAIS.

Monsieur te grondera; tu ne faisais que rire.

DEUXIÈME LAQUAIS.

Ah! dame! si l'on doit hurler avec les loups,
Il est aussi permis de rire avec les fous.
C'est ce petit rougeaud, Dieu! Dieu! qu'il était drôle!
Il mettait sa serviette en manteau sur l'épaule,

Il demandait du poivre avec des fruits confits;
Il déclamait des vers, et m'appelait son fils.
Des roses du surtout il couronnait sa tête,
En criant comme un sourd : Je suis roi de la fête!

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARTEL en habit du matin.

PREMIER LAQUAIS.

Tais-toi donc.

MARTEL.

Ces messieurs sont encore à dîner?
Mais, que vois-je? Pluchard a fait illuminer!

PREMIER LAQUAIS voulant annoncer Martel.

Monsieur vient tard, faut-il...

MARTEL.

Non pas; je sors de table.
J'ai fait par parenthèse un dîner détestable!

(A part.)

Je vais attendre ici ces messieurs. Il est dur
De manger un pain sec arrosé d'un vin sûr,
Quand d'un si bon repas on était le convive.
Mais, hélas! je dépends d'une belle... un peu... vive,
Qui me guette des yeux, qui me tient enfermé.
C'est un malheur parfois que d'être trop aimé.
Si l'on m'offre un plaisir, sa colère s'allume,
Je refuse... et m'échappe en cet humble costume;
Un frac serait suspect.... Pour rassurer son cœur,
Il faut que je sois sale et fait comme un voleur.

(Regardant autour de lui.)

Le salon de Pluchard me paraît fort passable
Pour un appartement d'éditeur responsable.
C'est fort beau; tout ceci fait honneur au journal!

(Voyant qu'on allume le lustre.)

Mais madame Pluchard a donc ce soir un bal?

PREMIER LAQUAIS.

Madame?... Elle a dîné chez une de ses tantes,
Sachant qu'il s'agissait d'affaires importantes,
Pour laisser ces messieurs libres.

(On entend de grands rires.)

MARTEL.

Elle a bien fait,
Et ces affaires-là sont graves en effet.
(Les laquais sortent.)
O madame Pluchard, que vous êtes sublime!
Sainte abnégation de femme légitime!
Quoi! vous êtes épouse, et votre digne époux
Peut donner à loisir de gais repas sans vous!
Et moi qui n'ai point fait de serments chez un maire,
Moi, je n'y puis venir, tant ma coupe est amère.
Ah! c'est dans l'hymen seul qu'avec sécurité
L'homme respire enfin l'air de la liberté!
(On entend des rires.)

SCÈNE III.

MARTEL, GUILBERT est introduit par un laquais.

MARTEL.

Heureux...
(Apercevant Guilbert.)
Monsieur Guilbert, notre capitaliste,
Notre budget!

GUILBERT apercevant Martel.

Martel! le fameux journaliste!

MARTEL à part.

Je n'ose en cet état paraître devant lui,
Je suis trop laid.... Ah bah! c'est la mode aujourd'hui.
On ne s'habille plus pour aller dans le monde.
(Regardant Guilbert, qui est assez mal mis.)
Et d'ailleurs....

GUILBERT à part.

Parlons-lui du grand journal qu'il fonde.
Prouvons à ce Geoffroi, malgré ce qu'il écrit,
Qu'un homme de finance est un homme d'esprit.

MARTEL à part.

Le gros Mondor, je crois, me fait des prévenances;
Prouvons-lui qu'un auteur se connaît en finances.

GUILBERT à Martel.

Pluchard nous fait attendre, il m'avait dit pourtant
Que nous pouvions ici nous rejoindre un instant,
Pour causer à loisir de sa belle entreprise.
Que fait *la Vérité* ce soir?

MARTEL à part.

Elle se grise.

(Haut.)

Le premier numéro doit paraître demain.

GUILBERT.

La vérité nous guide une plume à la main!

MARTEL à part.

Oh! oh! le financier se lance dans l'image;
L'intention me plait, c'est pour me rendre hommage.

(Bas au laquais qui vient de relever le feu.)

Dites à ces messieurs de ne pas se presser,
Et de parler plus bas et de ne rien casser.

(A part.)

Ce bruit l'alarmerait... la finance est peureuse.

(Haut.)

Le plan de ce journal est une idée heureuse.
J'ai bien chiffré l'affaire et la crois sans défaut;
Mais ce sont des soutiens comme vous qu'il nous faut,
Car ce n'est pas l'argent, c'est le crédit qui manque.

GUILBERT à part.

Oh! oh! notre Geoffroi se lance dans la banque,
Venons à son secours.

(Haut.)

Vous avez mon secret.
Dans ce nouveau journal je prends un intérêt;
Mais ma position... mon gendre au ministère....
Vous comprenez....

MARTEL.

Très-bien.

GUILBERT.

J'agis avec mystère.
Par moi vous obtiendrez plus d'un renseignement,
Mais vous en userez vous-même prudemment.
D'une indiscrétion on chercherait la source,
Et je ne pourrais plus....

MARTEL à part.

Spéculer à la Bourse.

GUILBERT.

Vous donner des avis avec autorité;
Et tout doit être vrai dans notre *Vérité*.
J'ai là le prospectus, il est fait à merveille.

(Il va pour lire le prospectus.)

UNE VOIX derrière le théâtre.

La vérité se trouve au fond de la bouteille.
Buvons, du vin, du vin!

PLUCHARD derrière le théâtre.

Servez du vin du Rhin.

GUILBERT.

C'est la voix de Pluchard, il paraît fort en train.
Ceci n'annonce point une chère frugale.

MARTEL, au supplice.

Ce sont des... Marseillais... que notre ami régale....
(A part.)
Scandaliser ainsi son banquier, l'étourdi!
(Haut.)
D'aimables Provençaux... mais cerveaux du Midi.
Ce prospectus vous plaît; vous disiez, ce me semble,
Qu'il était convenable?
(A part.)
Ils vont venir, je tremble!

GUILBERT.

Oui, j'en suis très-content. Il est de vous, je crois.

MARTEL.

De moi.

GUILBERT.

Je veux encor le relire une fois.
(Il parcourt des yeux le prospectus. On entend rire. Après avoir lu.)
Fort beau!... je vous prédis un succès magnifique;
Journal bien informé, savante polémique,
Un rédacteur en chef grave, adroit, respecté,
Car moi je tiens beaucoup à la moralité.

MARTEL à part.

Diable! que dirait-il s'il savait qu'à cette heure
Une nymphe en courroux ravage ma demeure?
(Haut.)
Mais je vois qu'il vous faut des sages éprouvés,
Et j'ai bien peur....

GUILBERT.

Comment! Pluchard les a trouvés.
Oui, Pluchard m'a promis des jeunes gens très-sages,
Qui sauront respecter le monde et les usages;
Qui, se sentant goûtés par un public instruit,
Sauront être amusants sans scandale et sans bruit.
(On entend casser des assiettes et des rires forcenés.)

MARTEL.

Les maudits Provençaux!

GUILBERT.

Ils rompent nos oreilles.
Que leur mistral fameux les emporte...

MARTEL.

A Marseilles.

GUILBERT.

La *Vérité*, monsieur, c'est un titre excellent;
Mais qu'on y soit fidèle. Ah! point de faux semblant!
La vérité, toujours.

MARTEL.

Bon, vous parlez en maître.
Pour la dire toujours, il faudrait la connaître.
Chaque objet aux regards présente deux côtés,
Monsieur; chaque principe a ses deux vérités,
Dont l'obligation tour à tour se démontre.
Si vous plaidez le pour, je plaiderai le contre,
Et je crains qu'arrivés à la péroraison,
Nous n'ayons tous les deux...

GUILBERT.

Tort.

MARTEL.

Ah! bien pis, raison.
Quand deux hommes ont tort chacun dans leur système,
Quelque autre peut venir résoudre le problème;
Mais quand des deux côtés le droit se trouve égal,
Il en résulte un choc à tous les deux fatal.
A qui rendre justice et donner préférence?
Nous avons tous raison, c'est ce qui perd la France.
Ceux-ci, fiers du passé, vivent du souvenir;
Ceux-là, rêveurs ardents, font tout pour l'avenir.
Les uns veulent garder tout le vieil édifice,
Les autres au progrès l'offrent en sacrifice,
Et chacun fait pour vaincre un inutile effort.
On s'entendrait déjà... si quelqu'un avait tort.

GUILBERT avec ironie.

Je vois que vous jugez heureusement les choses.

MARTEL.

Oui, monsieur, nos malheurs n'ont que de nobles causes.

Le mal n'existe pas chez nous, il n'est dans rien,
Et notre seul fléau...

GUILBERT.

C'est...

MARTEL.

C'est l'abus du bien.
Mais cet abus fatal détruit tout sans ressource.
Par lui le fleuve pur est souillé dans sa course :
Le ciel dorait ses flots, et le sang les rougit;
Il coulait en chantant, en roulant il rugit;
Au lieu de féconder la terre, il la ravage,
Et le peuple à jamais déserte son rivage.
Ainsi nous avons fait haïr par leur abus
De belles vérités dont nous ne voulons plus.
Nous avons abusé des vertus les plus grandes :
Les autels ont croulé sous nos lâches offrandes;
Nous sommes aujourd'hui sans prière, sans foi,
Pour avoir abusé de la divine loi.
Le trône a succombé par excès de puissance;
La liberté mourut en devenant licence;
Et la presse, monsieur, nouvel astre du jour,
Pour avoir trop brillé, va s'éteindre à son tour.
Si nous sommes tombés, c'est par excès de gloire;
Nous avions abusé même de la victoire.
Ah! nous regretterons un jour, pauvres Français,
Tous ces trésors perdus, perdus par nos excès.

GUILBERT.

Je pense comme vous, nous manquons de mesure;
Mais le temps nous instruit, et cela me rassure.

MARTEL allant écouter au fond du théâtre.

Ils viennent, c'en est fait...

GUILBERT.

Il doit être fort tard.

MARTEL.

Oui... neuf heures....

GUILBERT.

Déjà.... Veuillez dire à Pluchard
Que je suis obligé de faire une visite
Indispensable.

MARTEL.

Bien... allez vite... allez vite.

GUILBERT revenant.

Veuillez lui dire aussi que tout est convenu.

MARTEL.

Oui.

GUILBERT revenant encore.

Mais dans peu d'instants je serai revenu.

(Il sort.

SCÈNE IV.

MARTEL seul.

Il est parti, parti, très-parti, je respire!
Vénérable banquier, je souffrais le martyre!
S'il avait reconnu les convives, grand Dieu!
A l'argent du journal il fallait dire adieu.
Avant tout, éloignons ce fâcheux trouble-joie;
Il prétend revenir, faisons qu'on le renvoie.

(Il sort.

SCÈNE V.

EDGAR DE NORVAL, PLUCHARD, JOLLIVET, GRIFFAUT, BLONDIN, DUBAC, AUTRES JOURNALISTES, PERSONNAGES MUETS, ensuite MARTEL.

(Entrée bruyante des convives; Jollivet, très-gris, s'avance comme un roi de mélodrame, appuyé sur Griffaut et Dubac; Blondin s'élance sur le devant de la scène en faisant des entrechats et des pirouettes. Rire général.)

TOUS.

Ah! ah! ah! c'est charmant!

PLUCHARD.

Ah! bravo, Jollivet.

GRIFFAUT quittant Jollivet.

Ah! ah! avez-vous vu, messieurs, comme il buvait!

TOUS.

Honneur à Jollivet!

JOLLIVET.

Quel bruit insupportable!
Oh! vous n'entendez rien au culte de la table.
Après dîner, messieurs, j'aime à me recueillir.

(Les convives se dispersent dans le salon; les uns causent assis sur les divans, les autres lisent des revues et parcourent des albums. De temps en temps Blondin s'amuse à danser. On sert le café.)

EDGAR causant avec Pluchard.

Chaque jour les Bédouins viennent nous assaillir
Aux environs d'Alger; mais nos colons sont braves.

GRIFFAUT mettant du sucre dans une tasse de café.

Pluchard, je m'y connais, sucre de betteraves.

JOLLIVET prenant un verre de liqueur.

Je le bois au succès de l'empire ottoman!
Et je vais là-dessus... rêver en musulman.

(Il s'étend dans un fauteuil.)

GRIFFAUT à Jollivet.

Tu n'étais pas hier à la pièce nouvelle?

JOLLIVET.

Non, j'avais une noce.... Eh bien, comment est-elle?

GRIFFAUT.

Exécrable, stupide, on nous fait la leçon;
Ah! je vais l'arranger d'une belle façon.
L'auteur nous traite mal.

JOLLIVET.

Je pardonne ce crime.
Moi, quand j'ai bien dîné, je suis très-magnanime.

(Martel revient, tous vont lui tendre la main.)

PLUCHARD courant vers Martel.

Ah! mon pauvre Martel! te voilà donc enfin!
Mais, tu n'as pas dîné?

JOLLIVET.

L'heureux homme, il a faim!

PLUCHARD à Martel.

Nous t'avons attendu plus d'une heure et demie.

JOLLIVET.

Et d'un dîner servi l'attente est ennemie.
Mais quel dîner! c'était le chef-d'œuvre de l'art!
Ce quartier de chevreuil, parfait... et ce homard!
Il valait à lui seul vingt buissons d'écrevisses.
Ce punch au marasquin entre les deux services,
Exquis. J'ai bien dîné, très-bien, je suis content;
Je voudrais tous les jours pouvoir en faire autant.

(A Martel.)

Pauvre ami, je te plains, oh! de toute mon âme!
Manquer un tel festin!... pour quoi? pour une femme!

EDGAR.

Est-il donc vrai, Martel?

MARTEL.

Mais j'ai peu de loisirs.
On me défend le monde et ses bruyants plaisirs.

EDGAR.

Pour ta santé?

MARTEL.

Non, mais...

PLUCHARD.

Une affreuse jalouse
Le suit comme un recors.

EDGARD.

Qui donc?

PLUCHARD.

Sa fausse épouse,
Une ancienne beauté, nymphe de l'Opéra.
Si nous n'y prenons garde, elle l'étranglera.

EDGAR.

Pour avoir tant d'empire, elle est donc bien jolie?

MARTEL.

Elle? oui.

PLUCHARD.

Non.

GRIFFAUT faisant signe à Pluchard.

Si.

PLUCHARD.

Non.

GRIFFAUT.

Si.

PLUCHARD.

Parbleu! c'est Cornélie,
Ce squelette dansant que vous connaissez tous
Plus ou moins.

MARTEL.

Ah! Pluchard, ménage-moi les coups.

PLUCHARD.

Non, je hais cette sotte et son fatal empire.
Elle est vieille, elle est laide, elle ne sait pas lire;
Elle réduit à rien un homme intelligent,
Lui vole tout son temps, son temps et son argent;
Car sa rapacité ne connaît point d'obstacle,

Il lui faut la mener tous les soirs au spectacle,
Avec de grands turbans ou de petits chapeaux,
Ou la conduire au bal couverte d'oripeaux...

EDGAR.

C'est traîner un boulet.

PLUCHARD.

D'une étrange nature;
Peste! un boulet qui veut qu'on le traîne en voiture!
C'est un luxe...

MARTEL.

Pluchard!

PLUCHARD.

Je remplis un devoir.

MARTEL.

J'en conviens, je suis faible, et je crains son pouvoir.
Mais elle me permet de sortir pour affaire,
Elle me laisse aller tout seul chez mon notaire,
Je suis libre les jours de grands événements :
J'ai pour moi les duels et les enterrements.

PLUCHARD.

Riez, riez, bercez son éternelle enfance,
C'est honteux! c'est honteux!

GRIFFAUT à Martel.

J'accours à ta défense.
Qu'est-ce?

MARTEL.

Pluchard me gronde, il a le vin moral.
Mais il faudrait un peu s'occuper du journal;
Tu me fais des sermons, et tes farces bouffonnes
Ont failli d'un seul coup renverser nos colonnes.

PLUCHARD.

Comment?

MARTEL.

Monsieur Guilbert était scandalisé.

PLUCHARD.

Guilbert était ici?

DUBAC qui écoutait.

Guilbert? ce gros frisé,
Qui pour mieux resserrer les nœuds de la famille
A l'amant de sa femme a marié sa fille?

PLUCHARD.

Chut! d'un homme d'honneur parlez avec respect.

DUBAC.

Bah!

PLUCHARD regardant si Edgar les écoute.

Edgar de Norval...

DUBAC à part.

Ce Norval m'est suspect.

PLUCHARD bas à Dubac.

Doit épouser bientôt la sœur de Valentine...
La fille de Guilbert.

DUBAC.

Que m'importe!

PLUCHARD.

Il s'obstine.

(Durement.)

D'ailleurs, c'est mon banquier, et vous m'obligerez
En parlant mieux de lui.

DUBAC.

Tout ce que vous voudrez.

PLUCHARD à Martel.

Tu dis donc que Guilbert...

MARTEL.

Entendant ce tapage,
S'alarmait.

PLUCHARD.

En effet.

MARTEL.

J'ai conjuré l'orage.
J'ai dit ce qu'il fallait pour expliquer vos cris,
J'ai dit que vous étiez des Provençaux très-gris.
Il fallait bien mentir : c'est chose respectable,
Au temps où nous vivons, qu'un banquier véritable,
Et Guilbert est de ceux sur qui l'on peut compter.
Il n'escamote point l'argent qu'il doit prêter;
Il n'est point de ces gens, banquiers imaginaires,
Qui promettent toujours, Célimènes d'affaires,
Qui ne donnent jamais; spéculateurs profonds
Que nous avons nommés *entrebailleurs* de fonds.
C'est un appui solide, et nous...

PLUCHARD.

Veux-tu te taire?
Le secours qu'il nous donne est encore un mystère.

MARTEL.

Qu'ai-je fait?

DUBAC finement.

Bon, Guilbert.

PLUCHARD aux rédacteurs.

Eh! messieurs!

TOUS.

Nous voici!

PLUCHARD.

On va vous apporter vos épreuves ici.

EDGAR.

On fait donc un journal?

GRIFFAUT riant.

D'où venez-vous?

EDGAR.

D'Afrique.

MARTEL.

Tu n'as donc pas compris ce diner symbolique?

EDGAR.

Non.

MARTEL.

C'était un festin d'inauguration.

PLUCHARD.

Et cette symbolique illumination,
Une image empruntée à la mythologie :
La Vérité, journal, nous éclaire.

MARTEL.

En bougie.
Quand tu goûtais ces vins, ces truffes, ces pâtés...

EDGAR.

Bien!

MARTEL.

Tu te nourrissais de saines vérités.

EDGAR.

On ne m'avait rien dit, j'ai mangé sans comprendre.
Mais aussi votre argot...

MARTEL montrant les journalistes.

Viens, je veux te l'apprendre.

Tu vois ces jeunes fous, ce sont nos rédacteurs,
Plus ou moins gens d'esprit et plus ou moins auteurs.
Celui-ci n'a jamais écrit une colonne,
Le moindre article; mais pour auteur il se donne,
Et son plus grand effroi, c'est d'être *reproduit*.
Celui-là se croit Kant parce qu'il l'a traduit;
Il épluche pour nous les journaux d'Allemagne.
Celui qui dort là-bas en ronflant, c'est l'Espagne.
Ce petit, c'est Bertrand, voyageur du journal;
Oui, sans que ça paraisse, il est au Sénégal.
Ce grand pâle est Griffaut, une tête savante.

EDGAR.

Griffaut, je le connais, son nom seul m'épouvante;
Il poursuit de sa haine un grand peintre, Morin,
Mon maître. Le pauvre homme! il en meurt de chagrin.

MARTEL.

Griffaut n'est point méchant, mais dès qu'il veut écrire,
Il ne sait pas comment, tout lui tourne en satire;
Sa plume est venimeuse et son rire fatal.
C'est un fort bon garçon qui fait beaucoup de mal.
Il est chargé des arts, de la littérature,
Des peintres, des auteurs.

EDGAR.

Excellente pâture!
Mais il doit exciter de vifs ressentiments?

MARTEL.

Il les brave, il ne fait ni tableaux ni romans.

EDGAR *montrant Jollivet qui dort.*

Dis-moi, ce gros joufflu là-bas n'est pas des vôtres?

MARTEL.

Qui? lui!... c'est Jollivet, un de nos grands apôtres,
Écrivain politique et sermonneur de rois!
Le soutien du journal!...

EDGAR.

Il chancelle parfois.

MARTEL.

C'est le *premier Paris*, l'article d'importance,
Que l'on appelle aussi *morceau de résistance!*
C'est un homme très-fort et qui sait son métier.
Comme buveur il peut troubler tout son quartier;

Mais comme journaliste il est juge sévère;
Diable! il ne confond pas la plume avec le verre.
Ce Bacchus puritain, professeur de vertu,
N'est jamais plus moral que quand il a trop bu.
Il faut le voir, l'œil glauque et la face rougie,
S'indignant pour l'Europe au récit d'une orgie!
Il est beau!...

EDGAR.

Je le crois, car en fait de repas,
Il doit trouver honteux tous ceux dont il n'est pas.

DUBAC qui écoutait.

Martel et Jollivet feront la politique,
Moi, je fais les *canards*.

MARTEL.

Ce mot veut qu'on l'explique.
On nomme fiction un mensonge rimé,
On appelle *canard* un mensonge imprimé.
Ainsi, ces deux Anglais jetés sur le rivage
Et mangés par un ours...

EDGAR.

C'est un canard.

MARTEL riant.

Sauvage.

EDGAR.

Ce calembour, mon cher, est de bien mauvais goût.

DUBAC.

Ce coquin de Martel met de l'esprit partout.

EDGAR montrant Dubac.

Cet homme est du journal?

MARTEL.

Non pas.

EDGAR.

C'est quelque artiste?

MARTEL.

Non.

EDGAR.

Quel est son état?

MARTEL.

Flatteur de journaliste.

(Il pose ses deux mains sur les épaules de Blondin, qui danse.)

Allons, maudit sauteur, toujours en mouvement.

BLONDIN.

J'imitais Taglioni; vois, ce pas est charmant.
(Il danse.)

MARTEL.

Il pleure le matin, et le soir il s'enivre.

BLONDIN.

Plus on est nécrologue, et plus on aime à vivre.

EDGAR riant.

Monsieur est nécrologue?

MARTEL.

Il écrit à ravir
Les articles de deuil.

BLONDIN à Edgar.

Tout prêt à vous servir.
Qui pleurons-nous demain? Un grand homme célèbre
Dont le nom soit ronflant dans la phrase funèbre.

MARTEL.

Non, c'est un vieux chimiste, un savant ingénu.

BLONDIN.

Tant mieux, en fait de morts j'adore l'inconnu.
Trop de célébrité me gêne quand je vante,
Et je me tire mieux des vertus que j'invente.
Par aucun souvenir je ne suis arrêté.
Je brode sans remords, je pleure en liberté.
Mais j'exige qu'on soit bien mort; je me défie.
Depuis que l'on m'a fait vanter un homme en vie,
J'y regarde à deux fois; car messieurs les auteurs
Sont des fripons fieffés, d'infâmes imposteurs,
Qui, se moquant de tout, même du nécrologe,
Font semblant de mourir, pour voler un éloge.
(On entend frapper à la petite porte.)
Qu'ai-je entendu! Messieurs, on a frappé trois coups.
Le spectacle commence.

PLUCHARD.

Entrez; que voulez-vous?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHARLES. Jollivet s'éveille.

MARTEL.

Ah! je n'avais pas vu cette porte perfide.

BLONDIN.

C'est quelque femme!

MARTEL effrayé.

O ciel!

BLONDIN s'approchant de la petite porte.

Venez, beauté timide,
Ne tremblez pas, donnez votre gentille main.
Venez... Je ne vois rien...

(Apercevant Charles.)

Ah! quel affreux gamin!

PLUCHARD à Charles.

Viens, viens.

CHARLES.

Voilà, monsieur, une heure que je sonne,
Que je cherche partout, je ne trouve personne,
Et je me suis perdu dans ce grand corridor.

PLUCHARD.

Les gens sont à dîner.

JOLLIVET étendant le bras.

Peut-on dîner encor!

(Charles donne les épreuves à Pluchard, qui les passe à Martel.)

MARTEL, distribuant les épreuves, s'assied à la table.

Allons, messieurs, venez corriger votre style.
Tiens, donne à Jollivet.

BLONDIN regardant Jollivet.

Ah! c'est bien inutile!

MARTEL.

Griffaut, voilà pour toi. Tout ceci m'appartient.

GRIFFAUT.

Il me manque un feuillet.

MARTEL.

Celui-là te revient.

BLONDIN secouant Jollivet.

Il ne pourra jamais corriger une phrase,
Il est tout à fait gris.

JOLLIVET.

Moi! je suis en extase.

(Il prend ses épreuves.)

(Il lit.)

Voyons : « Nous assistons à de tristes débats. »

(Il saute plusieurs feuillets et ne regarde que la fin.)

C'est très-bien. « Le roi règne et ne gouverne pas. »
(Il se rendort, les épreuves tombent par terre. Pluchard les ramasse.)

MARTEL corrigeant son article.

Que vois-je? Chocolat.... Chocolat de vanille.
Les bourreaux! au lieu de consulat de Manille.
C'est charmant.

GRIFFAUT.

Moi, j'ai bien quelque petite erreur :
Ils ont mis l'empirique au lieu de l'empereur.

BLONDIN.

Ah! ce n'est rien; moi, j'ai l'autruche pour l'Autriche.

CHARLES à Pluchard.

Voulez-vous voir, monsieur, l'épreuve de l'affiche?

PLUCHARD.

Sans doute, donne-la.
(Charles rentre dans le corridor.)

MARTEL parcourant l'article que Griffaut lui donne à lire.

Le mot est bien affreux,
Griffaut; mais tu veux donc tuer ce malheureux?
Il appelle Morin barbouilleur de murailles!

GRIFFAUT.

N'est-ce pas le vrai nom d'un peintre de batailles?

BLONDIN.

Quoi! c'est toujours Morin? Tu le poursuis longtemps.

GRIFFAUT.

Aujourd'hui je l'achève.

BLONDIN.

Alors, moi, je l'attends.

EDGAR.

Ah! messieurs, respectez ses quarante ans de gloire;
Les tableaux de Morin sont toute notre histoire.
Pour parler d'un vieillard quittez ce ton railleur.

GRIFFAUT.

Je me laisse attendrir.
(A Martel.)
Efface... barbouilleur.

DUBAC montrant Edgar.

Monsieur est quelque auteur maltraité, je parie.

EDGAR.

Moi, monsieur? non, je suis dans la cavalerie,
Officier de spahis.

MARTEL serrant la main d'Edgar.

Mon ami, mon témoin.

EDGAR.

Oui, dans tous ses duels.

DUBAC à part.

Diable soit du Bédouin!

MARTEL.

Ce premier numéro, messieurs, est un modèle.
Demain de tout Paris ce sera la nouvelle.
Dans l'immense succès chacun aura sa part.

PLUCHARD prenant les épreuves.

Et tout cet esprit-là sera signé Pluchard....

(On sert le punch.)

BLONDIN montrant le rideau de la porte qui s'agite.

Regardez, regardez, on dirait d'une trombe.

CHARLES soulevant le rideau.

Aidez-moi, c'est trop lourd, tout va tomber; tout tombe!

(Il laisse tomber un énorme rouleau d'affiches.)

BLONDIN dépliant le rouleau.

Voici des vérités de toutes les couleurs.

Les journalistes endormis se lèvent et viennent étaler des affiches de toutes couleurs; ils se posent comme les renommées qui soutiennent les tableaux de bataille. Sur ces affiches immenses on lit :

LA VÉRITÉ

JOURNAL POLITIQUE QUOTIDIEN

PUBLIÉ

SOUS LES AUSPICES D'UN GRAND NOMBRE DE DÉPUTÉS.

PLUCHARD servant le punch.

Martel, dans ce punch viens, viens noyer tes douleurs.
Quel amour peut brûler d'une plus belle flamme!

UN LAQUAIS à Martel qui va pour boire.

On vient chercher monsieur.

PLUCHARD.

Eh! qui donc?

LE LAQUAIS.

Une dame.

MARTEL posant son verre sans boire.

Il me faut vous quitter, mes amis, plaignez-moi!
A demain.

TOUS.

A demain.

BLONDIN.

Va, nous boirons pour toi.

PLUCHARD appelant Charles.

Eh! gamin, viens ici; tiens, voilà pour ta peine.

(Blondin, Martel et Griffaut lui donnent une pièce de monnaie.)

CHARLES.

(A part.)

Chacun cent sous.

(Haut.)

Merci, messieurs. La bonne aubaine!

(Les journalistes s'approchent de la table et boivent du punch.)

EDGAR les regardant.

Voilà donc le pouvoir que l'on nomme journal!
Royauté collective, absolu tribunal :
Un jugeur sans talent, fabricant d'ironie,
Qui tue avec des mots un homme de génie;
Un viveur enragé — s'engraissant de la mort;
Un fou — qui met en feu l'Europe et qui s'endort;
Un poëte manqué, grande âme paresseuse,
Qui se fait, sans amour, gérant d'une danseuse....
Tous gens sans bonne foi, l'un par l'autre trahis!
Ce sont là tes meneurs, ô mon pauvre pays!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un cabinet-bibliothèque. Sur le devant un bureau ; à gauche un canapé. On voit dans le fond, sur un fauteuil, un châle ; sur un autre fauteuil, un col de satin noir ; sur le canapé, une redingote, un chapeau d'homme et le sac à ouvrage d'une femme. Par terre beaucoup de papiers chiffonnés. Les cartons, les papiers du bureau sont en désordre.

SCÈNE I.

MARTEL, BAPTISTE.

MARTEL reconduisant deux importuns.

Messieurs, j'en suis fâché, cela m'est impossible....
Baptiste!... maintenant je ne suis plus visible
Pour personne; entends-tu? pour personne!

BAPTISTE.

C'est bien,
Bien.

MARTEL.

Je veux être seul, ne m'apporte plus rien,
Ni lettres ni journaux.... enfin!... Quelle galère!
Et que c'est fatigant de se mettre en colère
Du matin jusqu'au soir!... Mon courage est à bout.
Ces gens-là viendront-ils me poursuivre partout?
L'un m'attrape au collet, et me force d'entendre
Un article assommant qu'il s'obstine à me vendre;
L'autre d'un grand projet prétend m'entretenir,
Et me prend mon chapeau pour mieux me retenir.
J'en trouve un toujours là, que je rentre ou je sorte;
Je passe tout mon temps à les mettre à la porte.
Des auteurs!... c'est très-long à chasser poliment.
Enfin me voilà seul! seul et libre un moment!
La reine de mes jours, Nélie, est au théâtre :
Elle répète un pas.... Nymphe, je t'idolâtre,
Mais j'aime à te savoir heureuse loin de moi,
Et mon plus grand plaisir est de penser à toi!
Je ris, et cependant, je le sens, il est triste,
Quand on est né rêveur, de vieillir journaliste;
De perdre la saison où le talent fleurit
En de mesquins travaux et de vains jeux d'esprit;
De vendre ses destins pour un mince salaire;

De travailler toujours, toujours pour ne rien faire;
Griffonnage honteux qui nous gâte la main,
Œuvre sans avenir, succès sans lendemain!
Heureux si l'on nous jette un regret pour hommage,
Et si l'on nous admire en disant : Quel dommage!
Mais il est tard; voyons, pour ce soir j'ai promis
Un article saillant contre nos faux amis.

(Il s'assied devant son bureau.)

Nous n'avons point, dit-on, de couleur politique,
Nous parlons pour ou contre un langage mystique.
Eh bien, soit, pourquoi prendre un chemin détourné?
Attaquons le pouvoir, et flattons l'abonné;
Mettons-nous franchement contre le ministère,
Soyons durs, disons-lui qu'il est sans caractère,
Qu'il subit sans courage une invisible loi,
Qu'il se laisse mener bassement... par le roi;
Oui, commençons ainsi : « L'homme d'État résiste
» Au monarque, et pour lui la fermeté.... »

CORNÉLIE dans la coulisse; elle crie.

Baptiste!

MARTEL.

Ah! mon Dieu, la voici... déjà... je suis perdu!

SCÈNE II.

MARTEL, CORNÉLIE, BAPTISTE.

CORNÉLIE.

Baptiste, entendez-vous?

BAPTISTE.

Oui, j'ai bien entendu.
Je viens, mademoiselle.

CORNÉLIE avec humeur.

On m'appelle madame.

(A Martel.)

Dites-lui donc, monsieur, que je suis votre femme.

MARTEL à son bureau.

Il ne le croirait pas, c'est un vieil entêté.

CORNÉLIE à Baptiste.

Mon costume est-il prêt? l'avez-vous rapporté?
Sur la manche a-t-on mis des rosettes nouvelles?
A-t-on raccommodé le ressort de mes ailes?

BAPTISTE.

Oui, mad... ame, à présent elles battent toujours.

CORNÉLIE.

Mes socques, prenez-les... les monstres, qu'ils sont lourds!

(Baptiste emporte les socques.)

J'ai les pieds tout enflés... la maudite chaussure!
Pour de certains états il faut une voiture.
Je ne dis pas cela pour me faire valoir,
Mais trotter le matin quand on danse le soir,
C'est très-pénible....

(Elle s'assied sur le canapé. Baptiste sort.)

MARTEL à part.

Oh! oh! le temps est à l'orage.
Ne nous démontons pas, et montrons du courage.

CORNÉLIE tirant de sa poche un journal.

Me maltraiter ainsi, c'est une indignité!
Parler ainsi de moi dans votre *Vérité!*

(Elle lit.)

C'est affreux, voyez donc: « L'antique Cornélie
» A beau faire semblant d'avoir été jolie,
» Et raconter toujours ses succès d'autrefois,
» On ne l'applaudit point; cette nymphe aux abois
» Dont l'âge prohibé joue au trente et quarante.... »
Quel mauvais calembour!

(Elle jette par terre le journal.)

MARTEL écrivant toujours.

Vous paraissez souffrante.

CORNÉLIE.

Oui, plaisantez, monsieur, prenez-le sur ce ton.
Vous n'avez donc pas lu ce mauvais feuilleton?

MARTEL.

L'article de Griffaut? si fait, ma bonne amie;
Mais je l'ai lu très-tard, et ma vue endormie...

CORNÉLIE.

Fort bien; vos rédacteurs m'attaquent à loisir;
C'est sans doute, monsieur, pour vous faire plaisir,
Que dans votre journal on m'insulte, on m'outrage?

MARTEL lisant le journal qu'elle lui met sous les yeux.

Ah!... je n'avais pas lu cet insolent passage;
C'est un tour de Pluchard; mais il me le paîra!

CORNÉLIE.

Tout le monde en riait tantôt à l'Opéra.
Belle nymphe aux abois, c'est ainsi qu'on me nomme.

MARTEL.

Le traître de Pluchard!

CORNÉLIE.

Oh! c'est un vilain homme!
Je l'ai toujours haï, je ne veux plus le voir.

MARTEL à part.

Il va me dire encor : Je remplis un devoir.
Il faut la consoler.

(Il se lève et va s'asseoir près d'elle sur le canapé.)

(Haut.)

C'est une indigne ruse.
Va, je les punirai; ce tour n'a pas d'excuse;
Ils savent tous combien je te suis attaché.

CORNÉLIE.

Le bel attachement!

MARTEL.

D'honneur, j'en suis fâché!

(A part.)

Ce coup est à la fois maladroit et barbare,
Car ces sinistres-là, c'est moi qui les répare.
Je ne la vois jamais chagrine sans effroi :
Ses consolations sont mes malheurs, à moi.

(Haut.)

Allons, il ne faut pas que cela te tourmente,
Tu n'as jamais été plus jeune et plus charmante :
Toujours tes petits pieds, et tes beaux cheveux d'or,
Et tes grands yeux d'azur....

CORNÉLIE très-radoucie.

Ce n'est pas tout encor
J'ai perdu mon manchon.

MARTEL avec effroi.

Elle devient câline.

CORNÉLIE.

Un superbe manchon en martre zibeline.

MARTEL à part.

Ce manchon égaré me paraît menaçant.
Je n'aime pas du tout ce regard caressant.

(Haut.)

Patience, Nélie, on va jouer mon drame,
Le succès est certain pour le rôle de femme;
J'ai trouvé quelques vers très-beaux.... Écoute-les.

CORNÉLIE.

Si vous m'aimiez, monsieur, vous feriez des ballets.

MARTEL.

J'en ai fait trois, et c'est... un travail monotone :
La Fille des déserts, Jupiter chez Latone,
Et *Roland furieux.*

CORNÉLIE.

Mon manchon!

MARTEL à part.

Je suis pris.
Ah! je suis ruiné, la martre est hors de prix;
Le moindre chinchilla coûte une somme énorme.

(Haut, regardant le châle de velours que porte Cornélie.)

Quel joli mantelet! quelle élégante forme!

CORNÉLIE avec humeur.

C'est mon vieux mantelet, je le mets tous les jours.

MARTEL.

Eh bien, rien ne sied mieux qu'un châle de velours;
Cela grandit la taille, ennoblit la tournure.

CORNÉLIE.

Oui, mais sur le velours il faut de la fourrure;
On ne peut pas sortir sans manchon le matin.

MARTEL à part.

Le manchon me poursuit; inflexible destin!

(Haut.)

Un manchon! la saison est bien trop avancée.
Nous sommes au printemps.

CORNÉLIE.

La rivière est glacée.

MARTEL.

Cela ne prouve rien.... Les bourgeons vont s'ouvrir.

CORNÉLIE.

Il neige tous les jours.

MARTEL.

Les lilas vont fleurir.

CORNÉLIE.

Il me faut un manchon.

MARTEL s'impatientant.

Alors, cherchez le vôtre.

CORNÉLIE.

Je l'ai perdu, vous dis-je, et j'en désire un autre.

MARTEL.

Je ne suis pas en fonds.... Mais chut! voici quelqu'un.

CORNÉLIE à part.

C'est bon, j'y reviendrai.

MARTEL.

Encore un importun.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Monsieur, c'est ce monsieur....

MARTEL.

Je n'y suis pour personne;
Tu ne comprends donc pas les ordres que je donne?

BAPTISTE.

Mais c'est monsieur Guilbert.

MARTEL à Cornélie.

Va vite, et laisse-nous.
C'est notre homme d'argent!

(Allant au-devant de Guilbert.)

Pardon, je suis à vous.

(Baptiste sort. Cornélie se retire lentement. Guilbert la regarde s'éloigner.)

SCÈNE IV.

MARTEL, GUILBERT, et par moments CORNÉLIE.

MARTEL.

Pardon, monsieur Guilbert, on vous fait bien attendre.

GUILBERT à part.

J'interromps, je le vois, un entretien très-tendre;
Mais je suis sans pitié. Perdre cent mille écus
Par ce maudit journal! Assez, je n'en suis plus.

(Haut.)

C'est madame Martel? Monsieur, je vous dérange.

MARTEL.

Non, moi, je suis garçon.

(A part.)

Sa figure est étrange.

Il a l'air mécontent, il paraît agité.
N'oublions pas qu'il tient à la moralité.

(Haut.)

C'est une femme auteur qui m'apportait un livre.
Et de ces femmes-là j'aime qu'on me délivre.
Vous venez, n'est-ce pas, me parler du journal?
Comment le trouvez-vous?

GUILBERT.

Je le trouve fort mal.

MARTEL.

Vous m'étonnez, monsieur, son succès est immense.

GUILBERT.

Me ruiner d'un mot, c'est par là qu'il commence.

MARTEL.

Redoutez-vous déjà nos indiscrétions?

GUILBERT.

Vous avez fait baisser toutes nos *actions*.

MARTEL.

Je ne vous comprends pas. Comment, monsieur, vous dites....

GUILBERT.

Je dis, parbleu, je dis que vos phrases maudites
Sur les chemins de fer, que vous montrez mourants,
Font perdre à moi Guilbert....

MARTEL.

Quoi?

GUILBERT.

Trois cent mille francs!

MARTEL.

Ah! monsieur, j'ignorais que dans cette industrie
Vous fussiez engagé; croyez-le, je vous prie,
C'est un malheur affreux... j'en suis au désespoir....
Mais on peut....

CORNÉLIE.

Avons-nous la loge pour ce soir?

(Apercevant Guilbert.)

Je le croyais parti.

(Martel lui fait signe, elle sort.)

GUILBERT avec malice.

C'est encor cette dame;
Elle vient donc souvent?

MARTEL avec embarras.

Oui, pour une *réclame*
Que dans notre journal elle veut publier.

GUILBERT.

Elle demeure près?

MARTEL.

Sur le même palier.
Tout sera réparé, monsieur; nous pouvons faire
Demain un autre article à celui-ci contraire;
Oui, quelque industriel fictif nous écrira
Que nous avons eu tort, et tout s'arrangera.
Cela se fait souvent dans un cas difficile.
Un bon journal, monsieur, est un coursier docile
Qui peut passer partout quand il est bien monté.

GUILBERT.

Galopez donc sans moi, car votre *Vérité*
M'a mis à pied. Adieu; ce début m'est funeste.

MARTEL.

Comment?

GUILBERT.

Je veux garder pour moi ce qui me reste.
Je suis quitte envers vous, j'ai payé largement.
Demain je reprendrai mon cautionnement.

(Il se dirige vers la porte.)

MARTEL.

Monsieur Guilbert!...

CORNÉLIE.

Édouard...

GUILBERT heurtant Cornélie.

Pardon... mais il me semble
Que je connais ces yeux... Cette femme ressemble...
C'est elle...

MARTEL bas à Cornélie.

Va-t'en donc.

(Elle sort.)

GUILBERT.

Le mensonge est flatteur.
Depuis quand Cornélie est-elle femme auteur?

Je crois que c'est plutôt la femme de ménage.
Ah! monsieur, je comprends.

MARTEL confus.

Pardonnez à mon âge.

GUILBERT.

Tout s'explique : vraiment, je ne m'étonne plus,
Messieurs, si vos écrits le soir sont mal relus,
Et si l'on trouve tant de prose vertueuse
Dans vos articles faits aux pieds d'une danseuse!
Comme vous, nous vivions très-gaiement autrefois,
Mais nous ne faisions pas et les mœurs et les lois.
Comme vous, nous aimions des femmes de théâtre,
Nous nous mêlions aux jeux de leur troupe folâtre;
Nous flattions chaque jour leurs caprices nouveaux,
Nous leur donnions de l'or, des hôtels, des chevaux,
Des diamants, des fleurs, des châles, des dentelles,
Mais nous ne vivions pas en ménage avec elles!

(Il sort indigné.)

SCÈNE V.

MARTEL seul.

Qu'est-ce qu'il chante là, ce vieux mauvais sujet?
Je règle mes amours, parbleu! sur mon budget :
Si j'avais tant de luxe à donner à ma belle,
Va, je ne vivrais pas en ménage avec elle,
Et je lui ravirais le droit de m'enchaîner;
Mais on partage, hélas! quand on ne peut donner.
Quand on n'a pas d'argent pour payer l'infamie
D'une maîtresse... eh bien, l'on se fait une amie.
A sa dure misère on unit son destin,
En offrant ce qu'on gagne : un asile et du pain.

(Réfléchissant.)

Il est fâché... Sans lui nous serons mal à l'aise...
Mais il nous reviendra. Toute affaire mauvaise
A l'attrait du danger et du fruit défendu.
Rien ne ramène un cœur comme l'argent perdu....
Quoi! deux heures déjà! vite que je travaille!
Interrompu toujours, on ne fait rien qui vaille.

(Il s'assied encore devant son bureau.)

Je disais... je disais... mais je ne sais plus quoi...
Ah!... que le ministère est mené par le roi.

SCÈNE VI.

MARTEL, CORNÉLIE.

CORNÉLIE à part.

Enfin le voilà seul !

(Haut.)

Je venais pour te dire...

MARTEL avec impatience.

Laissez-moi, laissez-moi... je suis en train d'écrire.
Laissez-moi !...

CORNÉLIE.

Travaillez, je ne vous parle pas.

(A part.)

J'ai trouvé le moyen.

(Elle ouvre les cartons d'un cartonnier.)

MARTEL.

Que fais-tu donc là-bas ?

CORNÉLIE.

Je cherche des papiers.

MARTEL riant.

Des papiers de famille ?

CORNÉLIE.

(Elle prend un manuscrit et lit.)

« *Le Ministre et l'amant, ou la Mère et la fille.* »
Je savais bien l'avoir serré dans ce carton.

MARTEL.

Quel est ce manuscrit ?

CORNÉLIE.

C'est un vieux feuilleton...
Une histoire d'amour que vous avez écrite
Un matin, en riant.

MARTEL.

Une histoire inédite ?

CORNÉLIE.

Un article de mœurs qui n'est pas important...

(A part.)

Mais que nous donnerons pour trois cents francs comptant.

(Elle lit.)

« Madame de Lorville aimait à la folie,
» Comme on aime à trente ans, quand on n'est plus jolie,
» Un préfet. » — C'est cela, bien...

(Elle tourne quelques pages et lit encore.)

« Très-honnêtement
» La mère a marié sa fille à son amant. »
De madame Guilbert c'est le portrait, l'histoire...
Bah ! les noms sont changés... il n'a pas de mémoire.
D'ailleurs, je saurai bien l'envoyer malgré lui.
Patience, j'aurai la victoire aujourd'hui.
Ceci, c'est un manchon.

(Elle roule le manuscrit, dans lequel elle met ses mains comme dans un manchon.)

MARTEL.

Tu bavardes sans cesse,
Je ne puis travailler.

CORNÉLIE.

Bien, monsieur, je vous laisse.

MARTEL écrivant rapidement.

Ne me dérange plus, je suis très en retard.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

MARTEL, PLUCHARD.

PLUCHARD.

Il faut que je lui parle ! Allons, c'est moi, Pluchard.

MARTEL impatienté.

A l'autre, maintenant.

PLUCHARD avec effroi.

Martel, as-tu des armes?

MARTEL.

Qu'est-il donc arrivé ?

(Il quitte son bureau.)

PLUCHARD.

Ma femme est tout en larmes.

MARTEL.

On veut t'assassiner! D'où te vient cet émoi ?
Parle.

PLUCHARD.

Un homme est venu pour se battre avec moi.
Ah ! jamais je n'ai vu de pareille colère.
Il criait, il jurait comme un héros d'Homère.
Ah ! quel homme !

MARTEL.

Son nom?

PLUCHARD.

Morin.

MARTEL.

Quoi! ce vieillard?...

PLUCHARD.

Un vieillard, lui! Tudieu, c'est un fameux gaillard,
Qui devient diablement jeune quand il se fâche.
Il vous traite de fou, d'ignorant et de lâche,
Et de mille autres noms à peu près de ce goût.
Mais le plus effrayant, c'est qu'il me suit partout.
Oui... je viens de le voir en entrant tout à l'heure.

MARTEL.

Rien de plus naturel, c'est ici qu'il demeure.

PLUCHARD.

Je respire.

(On entend tomber des tables, des chaises.)

MARTEL.

Entends-tu ce bruit?

PLUCHARD.

Quel bacchanal!
Qu'est-ce que ce tapage?

MARTEL.

Un effet de journal.

PLUCHARD.

J'entends marcher là-haut.

MARTEL.

C'est ton homme qui rentre...
C'est le lion blessé qui rugit dans son antre,
Exhalant contre nous sa haine et sa fureur.

PLUCHARD.

Dis-moi, n'était-il pas peintre de l'empereur?

MARTEL.

Oui.

PLUCHARD reculant épouvanté.

Mais qui vient donc là... dans ce corridor sombre?

MARTEL.

Tout l'effraye aujourd'hui.



PLUCHARD.

Mon ami, c'est une ombre,
Un fantôme boiteux; ce n'est point un mortel.
Quels cheveux! quelle barbe!... il vient!

SCÈNE VIII.

MARTEL, PLUCHARD, ANDRÉ.

(André entre par la porte de service; il a une jambe de bois et un bras de moins.)

ANDRÉ.

Monsieur Martel.

MARTEL.

C'est quelque mendiant, va-t'en fermer la porte.
Quand puis-je travailler?

(Il s'assied devant son bureau.)

ANDRÉ tenant un papier.

Monsieur, je vous apporte
La liste des tableaux du grand peintre Morin.

PLUCHARD d'un air gracieux.

C'est un talent sublime, et nous étions en train

(A part.)

De faire son éloge. Attirons ce sauvage,
Et servons-nous de lui pour apaiser la rage
De ce fou dangereux qui trouble mon repos.

(Haut.)

Je vous le disais bien, vous venez à propos :
Vous êtes de Morin...

ANDRÉ.

Le serviteur fidèle,
L'ami, le confident, et, de plus, le modèle.
Depuis deux ans je souffre en le voyant souffrir.
Ah! monsieur, les journaux! ils nous feront mourir.

PLUCHARD.

Martel, écoute donc cet homme; il m'intéresse,
Vraiment.

ANDRÉ.

Monsieur Martel, pardon, si je m'adresse
A vous pour obtenir quelques soulagements
Aux chagrins de mon maître, à ses affreux tourments;
Ce désespoir, monsieur, c'est comme une folie;

Ses accès me font peur : il s'emporte, il s'oublie.
Un jour, n'en dites rien, il s'est empoisonné.
Ses élèves déjà l'ont tous abandonné.
Dam, messieurs, vous avez tant ri de son école,
Que tous ces jeunes gens vous ont crus sur parole;
En lisant les journaux, ils rougissaient de lui,
Et comme des ingrats loin du maître ils ont fui.
L'atelier est désert. Monsieur le journaliste,
Ayez pitié de lui. Tenez, voici la liste
Des tableaux qu'il a faits jadis, dans son bon temps :
Alexandre, l'Amour faisant passer le Temps,
La Bataille d'Iéna, les Muses au Parnasse...

MARTEL *toujours assis à son bureau.*

Bien; pour le consoler, que veux-tu que je fasse?

ANDRÉ.

Un éloge, monsieur, lui rendrait la raison.

MARTEL.

Un éloge, en effet, c'est le contre-poison
De la critique.

ANDRÉ.

Un mot, et moi je vous pardonne
D'avoir dépareillé mon auguste personne.

MARTEL.

Que dis-tu? je serais...

ANDRÉ.

Vous, non, mais vos pareils,
Dont j'ai trop bien suivi les dangereux conseils;
Ceux qui nous font rester trois jours en embuscade
Derrière un *omnibus*, qu'ils nomment barricade;
Qui, chauffant nos esprits, dans de sanglants combats
Nous donnent rendez-vous, et qui n'y viennent pas.
Nous étions des héros dans notre imprimerie,
Nous allions tous les ans délivrer la patrie.
En juin, j'étais là-bas; diantre! il y faisait chaud!
J'y courus patriote, et j'en revins manchot;
Les balles m'ont taillé, messieurs, vous voyez comme.
Or, n'ayant plus d'état, je me suis fait bel homme.

PLUCHARD.

En effet.

ANDRÉ.

Non, je suis mieux que je ne parais;
La blouse me va mal, il faut me voir de près.

PLUCHARD.

Vous avez une barbe...

ANDRÉ.

Ah! c'est là ma fortune.
Cette barbe, messieurs, c'est celle de Neptune,
C'est celle de Moïse et celle de Platon.
Je nourris quatre enfants des fruits de mon menton.
Pour un boiteux manchot, c'est être encore habile
Que de gagner sa vie en restant immobile.
N'importe, j'aimais mieux mon état d'imprimeur.
Je me sens mannequin et j'en ai de l'humeur.
Ah! les vilains journaux! ah! que je les déteste!
Je les déchire tous de la main qui me reste.
Tiens! j'oubliais, monsieur... vous êtes du métier....

MARTEL.

Je te livre, mon cher, le troupeau tout entier.
Mais va vite porter ma promesse à ton maître :
Nous ferons son éloge.

ANDRÉ.

Il ne doit point connaître
Ma visite.

MARTEL.

Souvent, va, je prends son parti;
Tu n'as en me parlant prêché qu'un converti.
(A Pluchard.)
Toi, Pluchard, maintenant que tu n'as rien à craindre,
Cours apaiser Guilbert; il est venu se plaindre.

PLUCHARD.

Guilbert?

MARTEL.

Il veut, dit-il, reprendre son argent.
Va vite le calmer.

PLUCHARD.

Ah! ce n'est pas urgent,
Car nous serons bientôt hors de sa dépendance.

MARTEL.

Vrai? tant mieux! A ce soir.

PLUCHARD.

Au foyer de la danse.

ANDRÉ.

Adieu, monsieur Martel, je n'espère qu'en vous.

MARTEL.

Va, sous deux jours Morin sera content de nous.

SCÈNE IX.

MARTEL seul.

Je n'ai rien fait encor, la journée est passée !
Reprenons, s'il se peut, ma phrase commencée.
Je ne sais où j'en suis. Mais, dites-moi, peut-on,
Avec tous ces tracas, écrire rien de bon?
Comment ne pas manquer un article qu'on bâcle?
S'il n'est pas monstrueux, c'est encore un miracle.
Voyons... « Le ministère agit légèrement.
» Nous pourrions le laisser dans son aveuglement;
» Mais ses folles erreurs, la France les expie,
» Et nous devons sauver les... »

SCÈNE X.

MARTEL, CHARLES.

CHARLES.

Monsieur, la copie?

MARTEL.

Ah ! malédiction ! déjà !... me voilà bien !

CHARLES.

Avez-vous quelque chose à donner?

MARTEL.

Je n'ai rien.

CHARLES.

Monsieur, les ouvriers attendent.

MARTEL.

Qu'ils attendent !

CHARLES.

J'arrive du bureau; ces messieurs vous demandent
Le feuilleton des arts.

MARTEL.

Eh bien, va le chercher.

Griffaut...

CHARLES.

Il est malade et vient de se coucher.
On ne peut pas le voir, et sa mère le garde.

MARTEL.

Quoi, pas de feuilleton!

SCÈNE XI.

MARTEL, CORNÉLIE, un manuscrit à la main, CHARLES.

CORNÉLIE.

Bon, ceci me regarde.
Un feuilleton, Édouard? moi, j'ai ce qu'il vous faut,
Et cet article-là vaut tous ceux de Griffaut.

MARTEL.

Ah! tu viens me sauver. Quelle excellente idée!
Voyons ce manuscrit.

CORNÉLIE à part.

Je vais être grondée.

(A Charles.)

Tiens, petit.

MARTEL.

Non, donnez, donnez donc.

CORNÉLIE.

Le voilà.

MARTEL parcourant le manuscrit.

Je ne veux point du tout qu'on imprime cela.
Pour madame Guilbert le tour serait infâme.

CORNÉLIE.

Vous avez toujours dit du mal de cette femme :
Je ne sais d'où vous vient cette prompte amitié.

MARTEL.

Mais sa fille est un ange.

CORNÉLIE.

Eh bien!

MARTEL.

J'en ai pitié.
Ce serait la frapper, elle aime tant sa mère!

CORNÉLIE avec affectation.

Madame de Dercourt vous est-elle si chère ?
Je vous trouve, vraiment, très-sensible aujourd'hui.

MARTEL déjà ébranlé.

D'ailleurs, monsieur Guilbert...

CORNÉLIE.

Gênez-vous donc pour lui !
Ne vous souvient-il plus de ses grosses injures
A propos de vos goûts et de vos mœurs impures,
Et ne trouvez-vous pas qu'il ait bien mérité
Qu'on l'épargne à son tour dans sa moralité ?
Son indignation était trop pathétique.

CHARLES.

Monsieur ne donne pas l'article politique ?

CORNÉLIE reprenant le manuscrit.

Donnez ce feuilleton...

MARTEL.

Laissez-moi le revoir...

CORNÉLIE.

Vous le corrigerez aux épreuves ce soir.

(Elle donne l'article à Charles, qui sort. Des marchands envahissent le théâtre.)

MARTEL.

Maintenant, laissez-moi travailler, je vous prie.

CORNÉLIE à part.

Malgré sa volonté, malgré sa brusquerie,
Quand il est en retard j'en fais ce que je veux.

SCÈNE XII.

MARTEL, CORNÉLIE; UN POETE tenant un gros livre; UN ÉDITEUR portant plusieurs volumes; UN ABONNÉ; UN NÉGOCIATEUR DE MARIAGES; MARCHANDS de toute espèce : l'un porte un parasol, l'autre un fusil, l'autre un fourneau, l'autre un chapeau : plusieurs marchandes de modes portent des cartons; BAPTISTE.

UN MARCHAND de cosmétiques, à Cornélie.

Madame, c'est une eau pour teindre les cheveux.

LE POETE à Martel.

C'est vous monsieur Martel, le fameux journaliste ?

CORNÉLIE voyant toute cette foule.

Que de monde, grand Dieu !

MARTEL.

D'où sortent-ils?

CORNÉLIE et MARTEL.

Baptiste!

CORNÉLIE à Baptiste.

Qu'est-ce que ces gens-là?

BAPTISTE.

Ce sont... des inconnus.

CORNÉLIE.

Le sot! je le sais bien.

MARTEL.

Par où sont-ils venus?

BAPTISTE.

Par la porte, monsieur. Ce gamin veut ma perte,
Il a laissé là-bas la porte tout ouverte.

LE POETE à Martel, en lui offrant un livre.

Monsieur Martel, ce livre est un petit recueil
De vers badins, daignez y jeter un coup d'œil.

UN LIBRAIRE-ÉDITEUR offrant quatre volumes.

Daignez lire, monsieur, ce traité de morale.

UN PHARMACIEN offrant une boite.

Daignez goûter, monsieur, ma pâte pectorale.

MARTEL impatienté.

Les annonces, messieurs, ne me regardent point.

UN ABONNÉ.

Monsieur, nous différons d'avis sur plus d'un point...
A propos du sultan vous dites de ces choses...
Qui... que... Vous confondez les effets et les causes...

MARTEL avec humeur.

Eh! monsieur!

L'ABONNÉ.

De ce ton j'ai droit d'être étonné.

MARTEL.

Eh! qui donc êtes-vous?

L'ABONNÉ.

Je suis votre abonné.

(Martel, furieux, range ses papiers et se dispose à sortir; les marchands qu'il a repoussés se retournent vers Cornélie et Baptiste.)

UN GRAINETIER à Baptiste, lui montrant Martel.

A vous importuner, monsieur, je me hasarde;
Veuillez l'intéresser à ma blanche moutarde.

UN NÉGOCIATEUR de mariages à Cornélie, que des marchandes de modes entourent.

Je puis vous marier, madame, à peu de frais;
Le monde est tout rempli des heureux que j'ai faits.

UN FABRICANT de briquets phosphoriques.

Ces briquets merveilleux ont détrôné Fumade.

UN FABRICANT de cheminées à Baptiste.

Essayez mes fourneaux.

UN PARFUMEUR à Cornélie.

Protégez ma pommade!

UN MARCHAND de comestibles à Cornélie.

Mon racahout engraisse et fait vivre cent ans.

CORNÉLIE.

Qui nous délivrera de tous ces charlatans?

BAPTISTE mettant dans ses poches force boîtes et pots de pommade qu'on lui donne de tous côtés.

Sans rien dire, je fais ma petite récolte.

CORNÉLIE à Martel, qui marche vers la porte.

Où courez-vous, Édouard?

MARTEL exaspéré.

Ma foi, je me révolte;
Oui, je vais loin de vous, de ce bruit infernal,
Écrire mon article au bureau du journal.
J'en conviens, on fait peu de bonne politique
Dans votre compagnie et dans cette boutique.

(Il sort avec son portefeuille sous le bras; tous les marchands le poursuivent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon du ministère de l'intérieur.

SCÈNE I.

GUILBERT, EDGAR.

EDGAR.

Eh bien, monsieur Guilbert, vous faites des journaux?

GUILBERT avec humeur.

Tout le monde aujourd'hui m'accueille par ces mots!

EDGAR.

Ah! c'est qu'ils ont acquis dans cette circonstance,
Ici, pour tout le monde, une grande importance.
L'article d'aujourd'hui produit un tel effet!...

GUILBERT.

Parbleu, vous savez bien que je ne l'ai pas fait.
Je ne me suis jamais donné des airs d'écrire.

EDGAR.

Vous ne l'avez pas fait, mais vous l'avez dû lire;
On ne croira jamais qu'un article pareil,
Contre le maréchal président du conseil,
N'ait pas été dicté, soufflé par votre gendre.

GUILBERT.

Mais mon gendre est ministre....

EDGAR.

Il a beau s'en défendre,
On affirme partout que l'article est de lui.
On dit qu'à ce journal il donne son appui,
Qu'il veut dans le conseil susciter une guerre,
Pour former à lui seul un nouveau ministère.
Ceci doit amener un fâcheux résultat.

GUILBERT.

Quel supplice d'avoir un gendre homme d'État!
On ne peut pas tenir une affaire secrète;
On ne peut dire un mot sans qu'on ne l'interprète;
On trouve à chaque pas quelques piéges nouveaux.

SCÈNE II.

Les Mêmes, MADAME GUILBERT.

(Elle est en grande parure et coiffée d'un turban.)

MADAME GUILBERT.

Comment, monsieur Guilbert, vous faites des journaux!

GUILBERT.

Ah! voilà maintenant ma femme qui me gronde!
Aujourd'hui je serai grondé par tout le monde,
C'est mon sort, et je sens que je l'ai mérité.

MADAME GUILBERT.

Pourquoi faire un journal?

GUILBERT.

Quelle fatalité!

MADAME GUILBERT.

Dans quel but, s'il vous plaît?

GUILBERT.

Vous ignorez, ma chère,
Qu'un journal peut servir beaucoup dans mainte affaire.

MADAME GUILBERT.

Soit, mais pour profiter d'un semblable moyen,
On dit aux rédacteurs....

GUILBERT.

Vous les connaissez bien!
Ce sont des indiscrets, des fous que rien n'arrête.
Ils ont l'air de comprendre, et ne font qu'à leur tête,
Répondant, sans égard pour le plus maltraité,
Qu'ils doivent, avant tout, dire la vérité.
Mais, grâce au ciel! je suis sorti de leur galère.

MADAME GUILBERT.

Oui, mais vous sortirez aussi du ministère,
Si vous ne vous hâtez de réparer le mal
Que nous fait, malgré vous, ce malheureux journal.
Votre gendre demain ne sera plus ministre.

GUILBERT.

Courage, on peut encore éloigner ce sinistre.
Ses collègues, ma chère....

MADAME GUILBERT.

Ah! dites ses rivaux!

SCÈNE III.

LES MÊMES, VALENTINE.

(Elle est en toilette du matin, mais elle est déjà coiffée pour le bal.)

VALENTINE.

Mon père, depuis quand faites-vous des journaux?

GUILBERT.

C'est ton tour à présent, ma pauvre Valentine!

VALENTINE.

Mon Dieu, ne croyez pas que cela me chagrine.
Dans tous ces embarras je ne vois qu'un danger,
Qu'un vrai malheur.

EDGAR.

Lequel?

VALENTINE.

C'est de déménager.

MADAME GUILBERT.

Valentine eut toujours des goûts philosophiques.

VALENTINE.

Oui, je verse fort peu de larmes politiques.
Je ne tiens pas beaucoup au ministère, moi.

GUILBERT.

Mais tout n'est pas perdu.

VALENTINE.

Pas encor?

GUILBERT.

Non, ma foi.
Nous allons arranger tout cela, je l'espère!
Mon gendre est chez le roi?

VALENTINE.

Depuis longtemps, mon père.

GUILBERT.

Moi je vais m'expliquer avec le président,
Et renier très-haut cet article impudent.

MADAME GUILBERT.

Et moi, de mon côté, je cours, à l'instant même,
Chez sa femme....

GUILBERT.

Non pas; chez la femme qu'il aime,
C'est plus adroit. Tâchez de la voir par hasard.

UN LAQUAIS à Guilbert.

On demande monsieur.

GUILBERT.

Qui donc?

LE LAQUAIS.

Monsieur Pluchard.

GUILBERT.

Ah!... bien!

MADAME GUILBERT.

Cet entretien est-il inévitable?
Faut-il...

GUILBERT.

Le président doit être encore à table.
(Au laquais.) (Le laquais sort.)
Qu'il entre... ce monsieur! Je vais l'expédier;
Il ne faut qu'un moment pour le congédier.
Ce gérant responsable est l'intrigant, le traître
Qui nous compromet tous. Vous allez le connaître.
Ah! je veux le traiter impitoyablement!

SCÈNE IV.

GUILBERT, MADAME GUILBERT, VALENTINE, EDGAR, PLUCHARD.

(Pluchard salue madame Guilbert et Valentine, qui se retirent à l'écart et causent entre elles. Edgar tend la main à Pluchard, qui a l'air profondément triste. Guilbert et Pluchard occupent le milieu du théâtre.)

PLUCHARD à Guilbert.

Je venais vous parler du cautionnement.
A des formalités, monsieur, on nous oblige....

GUILBERT.

Oh! je vous donnerai tout le temps qu'on exige;
Ce qui m'importe à moi, c'est que l'on sache bien
Que dans votre journal je ne suis plus pour rien;
Car je rougis, messieurs, d'avoir eu l'imprudence
De me mettre un instant dans votre dépendance.
A mon âge, en effet, j'aurais dû deviner
Que vous êtes des gens qu'on ne peut gouverner.

(Se tournant vers Edgar.)

Mais comment croire aussi que la sotte critique
De ces sots va changer toute une politique?

(Se tournant vers Pluchard qui n'écoute pas.)

Il est triste, messieurs, d'être mené par vous.
Ah! sans doute, et je souffre en pensant que des fous,
Griffonnant en riant auprès de leurs maîtresses,
Entre deux bols de punch, même entre deux ivresses,
Peuvent avec un mot absurde, irréfléchi,
Perdre un homme d'État dans les travaux blanchi.

(Regardant Pluchard, qui reste immobile.)

Qu'en dites-vous, monsieur? votre sang-froid m'étonne.

PLUCHARD.

Je suis si malheureux, que je ne plains personne.
Je le crois comme vous, ce journal est mauvais;
Mais cela m'est égal, je ne le lis jamais.

GUILBERT.

Ah! c'est charmant, monsieur; vous en lisez un autre?

PLUCHARD.

Est-ce que j'ai le temps?

GUILBERT.

Mais cependant, le vôtre....

PLUCHARD.

Le lire est un ennui que je peux m'épargner.
C'est déjà bien assez, vraiment, de le signer.

GUILBERT.

Quoi! pas un numéro?

PLUCHARD.

Pas une seule ligne,
Et la preuve, monsieur, c'est... c'est que je le signe.
Leur article d'hier, il est incriminé.
Il me faudra subir, si je suis condamné,
Frais, amende et prison. Ah! pour moi c'est très-grave.
On dit notre prison froide comme une cave.
Les maux de dents, monsieur, sont mon infirmité;
Ce que je crains le plus, moi, c'est l'humidité.

(Valentine se met à rire, madame Guilbert la gronde.)

GUILBERT satisfait.

Ma foi!

PLUCHARD.

J'avancerai les fonds de leur amende;

Mais je n'espère pas du tout qu'on me les rende.
Non, je connais, monsieur, ce monde intelligent.
Ils ont beaucoup d'esprit, mais ils n'ont pas d'argent.
Force dettes! que moi je suis chargé d'éteindre.
Ah! loin de m'accuser, monsieur, il faut me plaindre.
J'ai d'aimables amis qui me font bien souffrir.

GUILBERT.

Vos malheurs ne sauraient aujourd'hui m'attendrir.
Dans tout cela je perds une très-forte somme.

PLUCHARD.

Et moi donc! moi, j'y perds un oncle, le pauvre homme!
Un riche fabricant.... Ils l'ont si maltraité
Qu'il en est furieux, et m'a déshérité.

GUILBERT.

Ils me forcent d'aller, bégayant une excuse,
Porter chez un ministre une mine confuse.
J'ai manqué de tomber dans un abîme affreux.

PLUCHARD.

Et moi donc! j'ai manqué de me battre pour eux!
Je leur donne un dîner dont ils font une orgie.
Ils changent un salon tout neuf en tabagie.

GUILBERT.

Ils me causent à moi les plus grands embarras.

PLUCHARD.

Ils m'ont gâté, monsieur, tout un meuble en lampas.

GUILBERT.

Mon gendre est indigné.

PLUCHARD.

Ma femme est furieuse!

VALENTINE *éclatant de rire.*

Le plaisant désespoir!

MADAME GUILBERT.

Mais tais-toi donc, rieuse.

GUILBERT.

J'ai peur du président.

PLUCHARD.

J'ai peur du tribunal.

GUILBERT.

Ah! le maudit journal!

PLUCHARD.

Ah! le maudit journal!

EDGAR.

Je le vois, les journaux nuisent à tout le monde:
A celui qui les lit!

GUILBERT.

A celui qui les fonde!

PLUCHARD.

A celui qui les signe!

EDGAR.

Oui, c'est un vilain jeu.
L'homme le plus adroit se brûle avec le feu.

MADAME GUILBERT.

Mais il est tard : venez, monsieur Guilbert, de grâce,
J'ai hâte de savoir au moins ce qui se passe.
Partons vite.

VALENTINE *courant après madame Guilbert.*

Et mon bal? nous irons, je le veux.
Mais, ma mère, pourquoi cacher vos beaux cheveux?
Pourquoi mettre aujourd'hui cette lourde coiffure?

MADAME GUILBERT.

Enfant, il s'agit bien vraiment de ma parure,
Quand ta position est près de s'écrouler!
Mais toi, fais-toi très-belle.

VALENTINE.

Oui, pour dissimuler.

MADAME GUILBERT *revenant sur ses pas.*

(A Edgar.)
Vous m'avez annoncé pour ce soir la visite
D'un de vos vieux amis, homme d'un grand mérite.

EDGAR.

Le célèbre Morin.

MADAME GUILBERT.

J'aurais voulu le voir;
Mais Valentine est libre et va le recevoir.

(Elle sort, Valentine court l'embrasser.)

EDGAR *les regardant.*

Quelle charmante mère et quelle aimable fille!
Il me tarde déjà d'être de la famille.
Qu'une telle union doit avoir de douceur!

SCÈNE V.

EDGAR, VALENTINE.

VALENTINE.

A nous deux maintenant. Vous avez vu ma sœur?

EDGAR.

Oui, je viens de la voir.

VALENTINE.

Ah! comme elle est grandie!

EDGAR.

Il faut la marier.

VALENTINE.

Elle est trop étourdie.
Non, monsieur, c'est finir trop tôt votre roman,
Et vous devez languir pour elle encore un an.

EDGAR.

Un an! mais c'est trop long; vous êtes bien sévère!

VALENTINE.

Songez donc qu'elle doit vivre loin de ma mère.
Malgré l'attachement qu'elle ressent pour vous,
Elle pleure en songeant qu'il faut nous quitter tous.
Se séparer déjà de ma mère, à son âge!
Moi je n'aurais pas eu ce douloureux courage.
J'aimais bien mon mari, mais s'il avait osé
Me dire : Quittez-la, je l'aurais refusé.

EDGAR lui prenant la main.

Chère sœur!

(A part.)

Voilà donc cette famille unie
Qu'un monde corrompu soupçonne et calomnie!
Elle mériterait un destin plus heureux!

VALENTINE.

Pourquoi lever au ciel des regards langoureux?

EDGAR à part.

Je tremble qu'un hasard fatal ne lui révèle
Les propos que l'on tient sur sa mère et sur elle.
Un soupçon troublerait toute sa vie.

VALENTINE.

Eh bien?
Je vous parle, monsieur, vous ne répondez rien.

EDGAR.

Mais je suis inquiet, je réfléchis, je pense
Au nouveau choc qui peut troubler votre existence.
Si jeune, avec vos goûts, vivre d'ambition!

VALENTINE.

Je n'ai guère l'esprit de ma position.

EDGAR.

Aux soupçons de l'envie être toujours en butte,
Toujours craindre un revers et prévoir une chute.

VALENTINE.

Qui? moi! ces craintes-là ne sont pas mes tourments.
Non, les jours de revers sont mes plus doux moments.
Je regretterais peu ces honneurs qu'on m'envie;
Dans mes affections j'ai mis toute ma vie;
Et loin de m'effrayer, j'attends avec plaisir
Un revers qui permet de s'aimer à loisir.
Dans les pompeux salons de ce beau ministère
Je ne vois presque plus mon mari ni ma mère.
Le pouvoir les enivre, ils ne pensent qu'à lui.
Ils en ont tout l'honneur, moi j'en ai tout l'ennui.

EDGAR riant.

Ah! vous vous occupez des affaires publiques!
C'est vous qui décidez nos destins politiques?

VALENTINE avec impatience.

Je ne dis pas cela; que vous êtes moqueur!
Je dis qu'au ministère il faut briser son cœur,
Et que j'aimerais mieux dans une humble retraite,
Avec tous ceux que j'aime et qu'ici je regrette,
Vivre éternellement sans plaisirs, sans espoir,
Que d'être toujours seule au faîte du pouvoir.

EDGAR.

Il est pourtant très-doux, pour une jeune femme,
De faire l'importante et d'être grande dame.

VALENTINE.

Pas pour moi : je n'ai pas du tout de vanité.

EDGAR affectueusement.

Ils appellent cela de la légèreté!

VALENTINE.

Vrai, je ne comprends rien aux ruses de l'intrigue.

Mon rôle, si brillant, m'attriste et me fatigue.
Ce monde de bavards m'ennuie au dernier point.
Et malgré mes efforts, je ne le cache point,
Ma figure s'allonge, et je bâille, je bâille!

EDGAR.

Quoi! vous bâillez chez vous?

VALENTINE.

Jusqu'à ce qu'on s'en aille.

EDGAR.

C'est mal.

VALENTINE.

Vous ignorez cet horrible devoir,
Ce supplice flatteur qu'on nomme recevoir!
Le premier jour j'ai cru que j'en deviendrais folle.
Je ne pouvais trouver une seule parole.
Et puis je me perdais dans tous ces députés.
A dîner, j'en avais d'affreux à mes côtés :
Les deux plus laids.

EDGAR.

Sans doute, et c'est l'usage en France.
A table vous devez donner la préférence
Toujours au plus infirme, au plus grave, au plus vieux.

VALENTINE.

Oui, c'est de très-bon goût, mais c'est très-ennuyeux.
Je n'aime pas non plus ces brillantes coquettes
Qui de leur protégé se faisant interprètes,
Viennent à mon mari glisser des billets doux.
J'ai peur : une audience est presque un rendez-vous.

EDGAR.

Vous jalouse!

VALENTINE vivement.

Ah!... chassons cette idée importune,
Non, je n'ai de rivale encor que la tribune;
Mais la cruelle sait mieux que moi le charmer.
Un ministre aujourd'hui n'a pas le temps d'aimer.
Le rapport du budget, le vote de l'adresse,
Sont des événements qui troublent la tendresse,
Et le plus vif amour a des distractions
Dans les jours orageux d'interpellations.

EDGAR.

N'accusez pas Dercourt; vous êtes son idole.
Vous avez tout crédit.

VALENTINE.

Oui, cela me console.
D'obliger nos amis il a plus d'un moyen,
Je l'aide quelquefois à faire un peu de bien.

EDGAR.

Vous pourriez donc me rendre un immense service?

VALENTINE.

Ah! dans l'art d'intriguer je suis encor novice.

EDGAR.

Aussi votre crédit ne court aucun danger :
C'est un très-grand talent que j'ose protéger.

VALENTINE.

Quel est ce grand talent que l'on me recommande?
Allons, voyons, monsieur, faites votre demande.
Nous penserons au sort de votre protégé.

EDGAR.

Vrai?

VALENTINE riant.

Si nous n'avons pas ce soir notre congé.

EDGAR.

On décore en peinture une nouvelle église,
Et la grande coupole....

VALENTINE.

Hélas! elle est promise.

EDGAR.

Vous croyez?

VALENTINE.

C'est monsieur Jardy qui l'obtiendra.

EDGAR.

Ah! ce pauvre Morin! que faire? il en mourra.

VALENTINE souriant.

Quoi! c'était donc pour lui?

EDGAR.

Sans doute, pourquoi rire?

VALENTINE.

Ah! c'était pour Morin, ce peintre de l'Empire
Qui fait des Adonis dont on se moque tant?

EDGAR.

Les tableaux de Morin sont bien connus pourtant.
Son talent...

VALENTINE.

Son talent, tout le monde le nie.

EDGAR.

Morin n'en est pas moins un homme de génie.

VALENTINE.

Lui donner ce travail, je vous le dis tout bas,
Les journaux crieraient trop, on ne l'oserait pas!

EDGAR.

Les journaux! voilà donc l'éternelle réponse!
Il faut qu'un grand talent à tout espoir renonce,
Lorsque dans les journaux il n'a pas un soutien,
Car pour lui le pouvoir désarmé ne peut rien!
Madame, pardonnez si j'ose vous déplaire,
Mais je ne puis cacher ma trop juste colère.
Je m'indigne de voir ces journaux insolents
Accabler sous leurs coups de sublimes talents,
Et je ne comprends pas qu'écoutant leur malice,
Un ministre éclairé se fasse leur complice.

VALENTINE.

Ne vous emportez pas, je parlerai pour lui.

EDGAR.

Ah! protégez ses droits, faites-vous son appui!
A vous il appartient de prendre sa défense,
De venger noblement un vieillard qu'on offense!
Mon pauvre maître, hélas! il est si malheureux!

VALENTINE.

Oui, je veux seconder vos désirs généreux.
Je ne vous promets pas la victoire complète,
Mais j'obtiendrai... C'est lui, je cours à ma toilette.

(Elle sort.)

UN LAQUAIS.

C'est monsieur le baron Morin.

EDGAR.

Bien, on l'attend.

SCÈNE VI.

EDGAR, MORIN.

MORIN.

Chez un ministre, moi ! Norval, es-tu content ?
Je fais ce que tu veux, mais j'ai peu d'espérances.

EDGAR.

Pourquoi cela ?

MORIN.

Je crains de basses concurrences.
A force d'injustice, ils m'ont découragé.
Je doute de moi-même. Ah ! je suis bien changé !
Je le sens, mon enfant, la blessure est mortelle.
Mais madame Dercourt...

EDGAR.

Elle vient, et c'est elle
Qui doit très-chaudement prendre vos intérêts.

MORIN.

Soit ; je t'avais promis que je lui parlerais,
Me voici. Mais quel temps est-ce donc que le vôtre ?
Que ce temps misérable est différent du nôtre !
Quand on voulait de nous, on venait nous chercher,
Ah ! LUI ne laissait point nos palettes sécher !
Mais nous sommes vaincus, et notre règne expire.
On nous a proclamés ganaches de l'Empire !
Oui, de nos successeurs nous sommes les bouffons,
Et vous nous préférez vos peintres de chiffons !
Certe, ils ont triomphé de choses difficiles.
A leurs chastes pinceaux les formes sont dociles.
Le nu leur faisait peur... pour sortir d'embarras,
Bref, ils ont supprimé les jambes et les bras ;
Plus de pieds paresseux et plus d'épaules blanches,
Mais des gants, des manteaux, des bottes et des manches.
Leurs moines, leurs soldats, font valoir leurs vertus ;
S'ils ne sont pas bien peints, ils sont très-bien vêtus !
On peut les admirer au grand jour, en famille,
Ils ne font pas penser à mal la jeune fille.
Ce n'est plus ce dormeur, ce fat Endymion
Que Phébé caressait d'un coupable rayon,

Ni ce perfide Amour, terreur des demoiselles,
Qui pour tout vêtement n'avait que ses deux ailes.
Galathée a perdu le droit de vous charmer;
Honteuse, elle s'habille... au lieu de s'animer.
Peindre le beau! fi donc! Copier la nature!
Ah! vous avez raison, c'était une imposture
Que de représenter de grands hommes bien faits,
Vous êtes si petits, si maigres et si laids!

EDGAR riant.

J'aime cette fureur.

MORIN.

Ma rage te fait rire,
Mais moi je ne ris pas, et mon cœur se déchire
Quand je songe aux affronts dont ils m'ont abreuvé!
Les journaux m'ont proscrit, je suis un réprouvé!
Dans les arts, comme en tout, le journalisme règne.
Ils ont dit que j'étais un grand peintre... d'enseigne,
Que mes tableaux n'avaient ni dessin, ni couleur,
Et bientôt mes tableaux n'auront plus de valeur.
Ils déclarent déjà ma palette caduque;
Ma crinière d'argent, ils la nomment perruque!
Percé de mille traits, enivré de poison,
Je n'y peux plus tenir... Ah! j'en perds la raison!

EDGAR.

Ne vous affligez pas!

MORIN.

A toi j'ose me plaindre,
(Il regarde autour de lui.)
Je te dis mon secret... c'est... je ne peux plus peindre;
J'ai peur de mes pinceaux, de mes yeux, de mon goût;
Leurs jugements cruels me poursuivent partout.
Je les entends sans cesse... Ah! l'Euménide antique
N'était point le remords... non... c'était la critique.
Fantôme, vision qui me remplit d'effroi,
Je la trouve toujours entre ma toile et moi!

EDGAR.

Ah! calmez-vous, déjà votre destin se change :
Un démon vous poursuit, Dieu vous envoie un ange,
(Montrant Valentine qui vient d'entrer.)
Regardez... tant d'éclat présage un ciel serein.

SCÈNE VII.

EDGAR, MORIN, VALENTINE en grande parure.

EDGAR à Valentine.

Je veux vous présenter mon vieil ami Morin.

VALENTINE.

Ce vieil ami, monsieur, est un illustre maître,
Que depuis très-longtemps je désirais connaître,
Et que vous auriez dû plus tôt nous amener.

EDGAR.

Ah! mon ami n'est pas facile à gouverner.

MORIN souriant avec mélancolie.

C'est que souvent je fais un triste personnage.
Ah! madame, on devient très-timide à mon âge!

VALENTINE à Edgar, qui prend son chapeau.

Vous nous quittez?...

EDGAR.

Je vais prendre congé du roi,
Car je reste à Paris plus que je ne le doi.

MORIN.

Tu repars donc déjà?

EDGAR.

Je retourne en Afrique.
Notre uniforme est beau, n'est-ce pas?

MORIN.

Magnifique.

VALENTINE.

Dans un de vos tableaux il ne ferait pas mal.

MORIN soupirant.

Ah!

VALENTINE à Edgar.

Nous nous reverrons?

EDGAR.

Oui, tout à l'heure, au bal.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

VALENTINE, MORIN.

MORIN.

Je crains de vous gêner, madame, un jour de fête...

VALENTINE.

Non, non, vraiment; restez, pour le bal je suis prête.
Personne ne m'attend, et je trouve très-doux
De passer ma soirée...

MORIN.

Avec moi?

VALENTINE.

Près de vous.
Ignorez-vous combien votre nom m'intéresse?
Au *Salon* j'ai souvent blâmé votre paresse.
Quoi! pas un seul tableau qui soit signé Morin!

MORIN.

Qu'attendre d'un vieillard inutile et chagrin,
Que les doctes journaux condamnent et méprisent,
Et qui n'a jamais eu de talent... ils le disent?

VALENTINE.

Qu'importent les journaux? il faut lutter contre eux.
(A part.)
Pour un peintre, en effet, je les crois dangereux :
L'artiste qui travaille a besoin qu'on le loue.
(Haut.)
Vous les craignez donc bien? Pour moi, je vous avoue
Que je brave gaiement leur terrible pouvoir.

MORIN.

Madame, en triompher serait notre devoir.
Ne nous abusons point, leurs forces sont extrêmes;
Fatalement pour nous, sans profit pour eux-mêmes,
Ces tyrans inconnus gouvernent le pays
Et le perdent; par eux nous sommes envahis.
C'est en vain qu'on les fuit, c'est en vain qu'on les brave;
Ils dominent nos chefs, la Chambre est leur esclave;
Les ministres du roi se courbent devant eux...
Et la France supporte un tel joug... c'est honteux!
Et l'on voit chaque jour des soldats, des artistes,
Des magistrats... trembler devant les journalistes!
Des juges, menacés de leur ressentiment,
Faire, par lâcheté, mentir leur jugement!
Cela se voit, madame, et c'est un beau spectacle!
Les journaux mènent tout; leur voix est un oracle :
S'ils disent d'un acteur qui les a mal reçus

Qu'il est mauvais... soudain on ne l'applaudit plus;
S'ils disent d'un roman, œuvre d'un grand poëte,
Qu'il est sans intérêt... personne ne l'achète;
Mais s'ils disent aussi d'un vieux fat important
Que c'est un beau génie... on le croit à l'instant.
Que de sots empaillés dont ils font de grands hommes!
Ah! madame, aujourd'hui bien candides nous sommes;
J'étais loin de penser jadis qu'il fût écrit
Qu'on dût nous asservir sans gloire et sans esprit.

VALENTINE.

Le pouvoir des journaux est nuisible peut-être
Pour celui qui le craint et veut le reconnaître;
Mais quand on le méprise, on échappe à sa loi.

MORIN.

Madame, ils font trembler de plus puissants que moi.
Vous ignorez encor jusqu'où va leur audace.

VALENTINE.

Leurs injures d'un jour laissent si peu de trace!
Dans leur malignité je ne vois point d'affront;
Ils peuvent contre moi dire ce qu'ils voudront :
Que je suis intrigante, insolente, coquette;
Que je ne sais parler que chiffons et toilette,
Que je n'ai pas d'esprit, que j'ai très-mauvais goût;
Ces épigrammes-là ne me font rien du tout.
N'est-ce pas leur métier? Une petite injure,
Un bon mot leur fournit deux jours de nourriture;
Eh bien, je me résigne à cette charité;
Je livre mes défauts à leur triste gaieté;
Sur moi je leur permets de frapper sans scrupule;
Je me sens généreuse en étant ridicule.
Et d'ailleurs chaque siècle a ses mauvais penchants,
Il faut faire en ce monde une part aux méchants.

MORIN.

Que de raison, madame!

VALENTINE.

Ah! je veux vous apprendre
A rire de leurs coups, pour mieux vous en défendre.
Il faut les détourner par des succès nouveaux.
En peinture on prépare encor de grands travaux.

MORIN *avec joie.*

Je le sais....

VALENTINE.

Il s'agit d'orner une coupole.
Si mon mari n'a pas engagé sa parole,
Si... demain... ce travail dépend encor de nous,
J'espère, avec vos droits, qu'on l'obtiendra pour vous.

MORIN.

Ah! quel espoir, madame! Hélas! j'ai peu de chance.

VALENTINE.

Un chef-d'œuvre serait une belle vengeance.
Et puis, je veux encor... ceci, c'est mon secret,
Je veux vous demander de faire mon portrait.

MORIN.

Quand puis-je commencer un si charmant ouvrage?

VALENTINE *après avoir hésité un instant.*

Mardi....

MORIN.

Vous me rendez la vie et le courage.
Avec empressement j'accepte un tel honneur.
Puisse tant de bonté vous valoir du bonheur!

SCÈNE IX.

VALENTINE *seule.*

Le pauvre homme a raison : aujourd'hui si l'on n'ose
Lui donner ce travail, les journaux en sont cause.
Ils font tant que partout on se moque de lui.
Voici ma mère... On dit que le bal d'aujourd'hui
Sera charmant... et puis ma robe est si jolie!

(*Elle prend son éventail et son bouquet.*)

SCÈNE X.

VALENTINE, MADAME GUILBERT; *puis* UN LAQUAIS.

MADAME GUILBERT *très-agitée.*

Ah! l'on n'y comprend rien, et c'est de la folie!
Le président n'a pas daigné nous recevoir.

VALENTINE.

Vraiment?... par quel motif?

MADAME GUILBERT avec ironie.

Il est souffrant ce soir!
Mais cet accueil n'a rien qui puisse nous surprendre.
Ses collègues et lui sont jaloux de mon gendre;
Ils devaient s'emparer de cette occasion;
Ils viennent d'envoyer tous leur démission.
Dercourt n'est pas ici?

VALENTINE.

Non.

MADAME GUILBERT.

Quelque espoir nous reste.
Contre la trahison notre parti proteste;
Cette confusion peut même le servir
Et doubler le pouvoir qu'on cherche à lui ravir.

VALENTINE avec impatience.

Pour la vingtième fois le sort nous favorise
D'un de ces doux moments qu'on appelle une crise!
Ah! quel ennui!

MADAME GUILBERT.

D'abord, c'est monsieur Martinet
Qui devait composer le nouveau cabinet.
En ce cas on mettait Champmaillart à la guerre,
Borde à l'intérieur, qui ne lui convient guère;
Car ce qu'il faut flatter dans leur ambition,
Ce n'est pas leur talent, c'est leur prétention.
Rien ne peut éclairer leur sottise aveuglée.
Tout intrigant se croit diplomate d'emblée;
Les avocats pour tout se mettent sur les rangs,
Et l'Université séduit les ignorants.

VALENTINE.

Nos grands hommes d'État se font par ordonnances;
Sans scrupule ils mettraient un soldat aux finances.

MADAME GUILBERT.

Ah! rien ne les arrête, et quand ils sont en train,
Mon Dieu! d'un hydrophobe ils feraient un marin.
Cette combinaison était donc adoptée;
Mais les cent trente-trois bientôt l'ont rejetée.
Autre combinaison : Cordière et Badiveau
Sont chargés de former un cabinet nouveau.

Ils prenaient avec eux Rissac de la Gironde.
Cette combinaison arrangeait tout le monde :
On sait d'un tel faisceau la médiocrité....
Mais, voulant s'expliquer, vite ils ont disputé!...
Ah! que de petitesse et quelle inquiétude!

VALENTINE.

Et rien n'est décidé?

MADAME GUILBERT.

Non, rien; l'incertitude
Dure encor. Ces messieurs, après de longs débats,
Ont enfin découvert qu'ils ne s'entendaient pas.
Ce sont des pourparlers! ce sont des commentaires!
Nous avons eu déjà ce soir trois ministères.
Ah! quels hommes! chacun accepte... en refusant.
Si ce n'était honteux, ce serait fort plaisant!
Mais ces dissensions ne nous sont pas contraires,
Et je crois que Dercourt peut rester aux affaires.

VALENTINE.

Nous n'irons pas au bal?

MADAME GUILBERT.

Il faut nous y montrer;
Et dès que ton mari....

UN LAQUAIS.

Monsieur vient de rentrer.
Le ministre de Prusse est près de lui.

(Le laquais sort.)

MADAME GUILBERT.

N'importe,
Je cours le prévenir, de crainte qu'il ne sorte ;
Je veux lui faire part d'un avis important.
Valentine, attends-moi, je reviens à l'instant.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

VALENTINE seule.

Que d'agitations! je m'afflige pour elle
De tous ces embarras. La fâcheuse querelle!
Quel supplice! Voilà mon bal bien attristé!

(Elle s'approche de la table.)

Que faire en attendant?... Lisons... *La Vérité*.

C'est ce nouveau journal que protégeait mon père,
Qui vient de renverser ce pauvre ministère.
(Elle parcourt le journal.)
Voyons donc... quel pathos! Passons au feuilleton.
Il est d'Édouard Martel, homme d'esprit, dit-on.
C'est par la poésie et la gaieté qu'il brille.
(Elle lit.)
« *Le Ministre et l'amant, ou la Mère et la fille.* »
Ce titre est singulier, et je ne sais pourquoi
Ces seuls mots dans mon cœur ont jeté de l'effroi!
(Elle lit.)
« Madame de Lorville aimait à la folie,
» Comme on aime à trente ans, quand on n'est plus jolie,
» Un préfet... qui rêvait Chambre et conseil d'État,
» Comme on rêve à trente ans, quand on est magistrat.
» De la dame en crédit l'adresse peu commune
» Servit habilement sa rapide fortune.
» Mais un soir le mari, trouvant un billet doux,
» S'endormit inquiet... et s'éveilla jaloux.
» Il sentit le besoin, pour rassurer son âme,
» De chasser au plus tôt ses soupçons... ou sa femme!
» Mais elle, sans pâlir, lut le brûlant écrit.
» A quoi servirait donc d'être femme d'esprit,
» Si l'on ne savait point, par instinct ou par ruse,
» Trouver pour un grand crime une innocente excuse?
» Bref, elle répondit sans le moindre embarras
» Que ce billet d'amour ne la regardait pas,
» Qu'il était... pour sa fille, et qu'il fallait très-vite
» Au ministre amoureux accorder la petite.
» Le père fut crédule, — et très-honnêtement
» La mère a marié sa fille à son amant;
» Et l'enfant fut vendu sans trop de résistance.
» Tous trois mènent en paix une grande existence.
» Ils s'aiment à loisir, et le monde enchanté
» Bénit de leur amour l'heureuse trinité. »
Oh! le méchant article! Oh! j'en suis indignée!
Dans ce honteux portrait ma mère est désignée.
Un ministre... un ancien préfet... c'est évident.
Quel mensonge odieux! Ma mère!... Cependant...
Je crois me rappeler... Oh! non, c'est impossible...

A l'instant je grondais Morin d'être accessible
Aux propos des journaux, et voilà que j'y crois...
Mon mari!... tous les jours il venait autrefois
Chez ma mère. Grand Dieu! quelle lumière affreuse!

(Elle reprend le journal.)

Oui, cette histoire, c'est la mienne! Ah! malheureuse!
Cet homme est mon mari... Cette épouse sans foi,
C'est ma mère... et l'enfant qu'on a vendu, c'est moi!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration qu'au troisième acte.

SCÈNE I.

EDGAR seul. Il se promène à grands pas et semble inquiet.

Valentine m'écrit de me rendre chez elle;
Voudrait-on m'annoncer quelque triste nouvelle?
Hier a-t-elle lu ce journal? Je le crains!
Ah! s'il en est ainsi, pour nous que de chagrins!
Comment calmer jamais cette tête exaltée,
Par d'infâmes soupçons sans cesse tourmentée?
Pourquoi n'ai-je pas lu cet article odieux?
On aurait pu du moins le soustraire à ses yeux!
Et Martel est l'auteur d'une telle infamie!
La main qui nous déchire est une main amie!

SCÈNE II.

EDGAR, MARTEL sortant de chez Guilbert.

EDGAR apercevant Martel.

Votre présence ici...

MARTEL.

T'alarme avec raison.
Tu vois que je m'en vais.

EDGAR indigné.

Vous! dans cette maison!
J'admire votre audace. Ah! c'est un grand courage
Que d'oser se montrer chez les gens qu'on outrage.

MARTEL.

Ici je ne viens pas non plus pour mon plaisir,
Et d'y rester longtemps je n'ai point le désir.
Monsieur Guilbert m'écrit une insolente lettre
Que dans notre journal il nous condamne à mettre;
Mais il n'en sera rien : nous ne publierons pas
Sa réclamation.... Non... et tu le verras.
Je suis très-bravement venu pour le lui dire,
Et lui dicter enfin ce qu'il doit nous écrire.

EDGAR.

Ah! votre feuilleton, qui le flatte si fort,
Prouve assez qu'avec vous il n'était point d'accord!

MARTEL.

Cet article bâclé dans un jour de folie,
Qu'au fond d'un vieux carton a trouvé Cornélie!...
Ma foi, monsieur Guilbert a voulu s'ériger
En censeur de mes mœurs... j'ai voulu me venger!

EDGAR *avec chaleur.*

L'excuse est excellente et part d'une belle âme!
Vous vous vengez d'un homme en attaquant sa femme!

MARTEL *avec ironie.*

Pour madame Guilbert vous parlez chaudement.
Si j'avais su, monsieur, qu'un tendre sentiment
Vous fît le défenseur d'une femme chérie,
Croyez....

EDGAR.

Épargnez-moi cette plaisanterie.
Je ne souffrirai pas qu'on insulte d'un mot
La famille Guilbert, dont je serai bientôt.

MARTEL *avec surprise.*

Quoi! tu dois épouser....

EDGAR.

La sœur de Valentine,
Malvina....

MARTEL.

Pour mari c'est toi qu'on lui destiné,
Et tu ne m'en dis rien! Mon Dieu, que de regrets...
Norval! Aussi pourquoi me cacher tes secrets?

EDGAR.

Je voulais te conter cela, mais ta danseuse
Nous écoutait toujours.

MARTEL.

Toujours!... la malheureuse
Cause tous mes chagrins, je lui dois tous mes torts.
Ah! je veux désormais la fuir comme un remords.
Par ses obsessions, dans mon journal j'offense
Une honnête famille et mon ami d'enfance....
Mais je viens d'acquérir le droit de la quitter.
La leçon est cruelle et j'en veux profiter.

EDGAR.

Il est bien tard; je crains que cet avis perfide
N'ait jeté le soupçon dans une âme candide;
Elle ne pourra point supporter un tel coup.

MARTEL.

C'est donc vrai?

EDGAR.

Non... d'honneur! mais on l'a dit beaucoup.
Tout viendra, malgré moi, lui rendre cette idée:
Dans un passé douteux, par le soupçon guidée,
Elle va chaque jour, dans la moindre action,
Trouver contre sa mère une accusation!
Le malheur qu'on redoute est toujours fort probable!
Et d'ailleurs, ton article....

MARTEL avec douleur.

Ah! je suis bien coupable!
Mais je veux croire encor qu'elle ne l'a pas lu.

EDGAR.

La voici.... Qu'elle est pâle!

MARTEL.

Edgar, tout est perdu!

EDGAR.

Va vite! il ne faut pas qu'elle nous voie ensemble.
(Martel sort.)

SCÈNE III.

EDGAR, VALENTINE.

EDGAR à part.

Son regard me fait mal.... Mon Dieu, comme elle tremble.
Hélas! que de bonheur un mot vient de troubler!
(Haut.)
Vous désirez me voir?

VALENTINE.

Oui, je veux vous parler,
Edgar. Pour des motifs que je ne puis vous dire,
Mais que vous devinez... sans doute... je désire
Avoir bientôt en vous un frère, un défenseur.
Oh! vous êtes si bon, vous aimez tant ma sœur!
J'ai hâte d'assister à votre mariage,
Et quand vous partirez, je serai du voyage.

EDGAR.

Quoi! partir avec nous!... et pour quelle raison?
Votre mari....

VALENTINE.

Je veux quitter cette maison;
Elle m'est odieuse, et je n'y peux plus vivre.
De mon indigne chaîne il faut qu'on me délivre.
Je ne peux plus cacher ma honte et mon dégoût!...
Ensemble ils me trompaient!... Je sais tout, je sais tout!

EDGAR.

Gardez-vous de nourrir cette affreuse pensée.

VALENTINE.

Moi qui les aimais tant!... Que j'étais insensée!

EDGAR.

Vous devez les chérir encor....

VALENTINE.

Jamais, jamais!

EDGAR.

Votre mère pour vous....

VALENTINE.

Ma mère!... je la hais!
Voilà donc l'union que ses mains ont bénie!

EDGAR.

Osez-vous la juger sur une calomnie,
Et voulez-vous troubler son bonheur, son repos,
Par votre confiance en un lâche propos?
Pensez-vous qu'avec eux je sois d'intelligence?
Pour de tels sentiments ai-je de l'indulgence?
Croyez-vous que l'honneur me soit si peu sacré
Que j'unisse à mon nom un nom déshonoré?
Ah! vous me connaissez, et vous devez comprendre...

VALENTINE.

Edgar, c'est un devoir pour vous de les défendre;
Mais vos secours sont vains, le prestige a cessé,
Et mes yeux sont ouverts; j'ai lu dans le passé.
Je me suis rappelé bien des choses obscures
Qui s'expliquent enfin par autant d'impostures :
Des égards que d'abord je n'avais pas compris,
Sacrifices menteurs dont je connais le prix.

Je me suis rappelé bien des discours étranges,
De tendresse et de haine incroyables mélanges!
Ah! je me suis surtout rappelé l'heureux jour
Où ma mère, joyeuse et triste tour à tour,
Nous maria.... Mon Dieu!... nous étions à l'église,
A l'autel; près de moi ma mère était assise.
Tout à coup... en sanglots je l'entends éclater....
Elle s'évanouit... il fallut l'emporter!
Oh! je me sens mourir.... Edgar, je vous implore!
Évitons un éclat... il en est temps encore :
Partons avec ma sœur, emmenez-moi.... Du moins,
Mon affreux désespoir n'aura pas de témoins;
Peut-être loin de ceux dont le bonheur m'outrage
Je pourrai me contraindre et vivre avec courage....
Je vous supplie!...

EDGAR.

Eh bien, vous viendrez avec nous.
Mais d'ici là soyez prudente, calmez-vous;
Vous tenez dans vos mains l'honneur de votre mère!
J'entends venir quelqu'un, ne pleurez pas!...

VALENTINE apercevant Guilbert.

Mon père!

SCÈNE IV.

VALENTINE, EDGAR, GUILBERT.

GUILBERT à Edgar.

Vous savez, mon ami, tout ce qui s'est passé?

EDGAR.

Non.

GUILBERT.

Par ses ennemis mon gendre est renversé.
Malgré tous nos efforts, on le met à la porte,
Et c'est le président du conseil qui l'emporte!

EDGAR.

On le disait hier déjà... mais j'espérais
Qu'ils se mettraient d'accord.

GUILBERT.

Jugez de mes regrets!
De tout ce changement c'est moi qui suis la cause.

Ah ! pour les désunir il fallait peu de chose :
Ce journal a servi de prétexte.

(Guilbert regarde Valentine avec inquiétude. Elle s'en aperçoit et s'efforce de sourire.)

VALENTINE.

Vraiment,
N'allez-vous pas gémir sur cet événement?
Regretter un pouvoir dont on était l'esclave!

GUILBERT.

Voyez-vous ce héros! Tu fais toujours la brave,
Mais je m'aperçois bien que tes yeux ont pleuré.

EDGAR.

Ce n'est rien.

GUILBERT.

Cependant son teint est altéré;
Elle paraît souffrante, et sa pâleur m'afflige.
Dites-moi... savez-vous?...

EDGAR.

Mais ce n'est rien, vous dis-je.

GUILBERT.

Valentine n'est pas en larmes sans sujet.

VALENTINE.

Mon père, je voulais vous parler d'un projet
Qui nous ferait à tous grand plaisir, mais je n'ose.

GUILBERT.

Et quel est ce projet qu'en tremblant on propose?

VALENTINE.

Je veux vous demander de marier ma sœur.

GUILBERT.

Dans six mois?

VALENTINE.

Maintenant.

GUILBERT.

J'y consens de grand cœur.

EDGAR.

Ah! que je suis heureux!

GUILBERT.

Très-bien! mais prenez garde,
C'est madame Guilbert que ce projet regarde;
C'est son consentement qu'il vous faut obtenir.

(A Valentine.)
Tu pourras lui parler, car elle va venir.
(A Edgar.)
Pendant ce temps tous deux nous irons chez mon gendre,
Qui nous fait demander et qui doit nous attendre.

EDGAR à part.

Sa mère va venir, elles vont se revoir.
Ah! dans cet entretien je mets tout mon espoir.
(Ils sortent. Edgar fait signe à Valentine et l'engage à se contraindre.)

SCÈNE V.

VALENTINE seule.

Oh! j'étouffais!... C'est trop prolonger mon supplice.
A quoi me servira ce courage factice?...
Je vais revoir ma mère... elle va m'embrasser!...
Hélas! il me faudra la fuir, la repousser!
Mon Dieu, je l'aimais tant! j'étais si fière d'elle!
Comme je l'admirais!... je la trouvais si belle!
Et pour elle mon cœur s'est à jamais fermé!
Qu'il est dur de haïr ce qu'on a tant aimé!
Je ne pourrai jamais me contraindre à sa vue,
Malgré moi....

SCÈNE VI.

MADAME GUILBERT, VALENTINE.

MADAME GUILBERT au fond du théâtre.

Valentine!

VALENTINE entendant sa voix.

Ah!...

MADAME GUILBERT.

Comme elle est émue!
Qu'est-il donc arrivé? mon Dieu! quelle pâleur!
Pour elle nos ennuis ne sont pas un malheur.
Non, quelque autre chagrin la menace ou l'agite.
Elle fuit mes regards... toujours elle m'évite....
Valentine!

VALENTINE.

Ah! c'est vous!... Je veux vous demander....

MADAME GUILBERT.

Eh bien, parle; est-ce moi qui dois t'intimider?

VALENTINE.

J'ai déjà confié ce projet à mon père,
Et vous l'approuverez comme lui, je l'espère.
Nous voulons marier ma sœur....

MADAME GUILBERT.

Si promptement!
Ah! vous vous passerez de mon consentement,
Son absence aujourd'hui serait trop douloureuse.

VALENTINE.

J'ai le droit d'exiger que ma sœur soit heureuse.

MADAME GUILBERT.

Envers toi, Valentine, ai-je donc quelques torts?

VALENTINE.

On se croit innocent quand on est sans remords.

MADAME GUILBERT.

Si je te fais souffrir, ma fille, ose te plaindre;
Ce n'est pas avec moi que tu peux te contraindre.
Pourquoi trembler ainsi... pâlir à mon aspect?
Parle, cette froideur....

VALENTINE.

Est encor du respect?
De mes ressentiments je crains la violence.
Ah! ne me forcez pas à rompre le silence.

MADAME GUILBERT.

Je ne puis supporter cette position;
Je demande, j'attends une explication :
D'où vient ce désespoir, cette parole amère?...

VALENTINE.

Vous m'avez mariée à votre amant, ma mère!
Vous-même avez formé cet indigne lien!

MADAME GUILBERT.

Ma fille, écoute-moi....

VALENTINE.

Non, je n'écoute rien....

MADAME GUILBERT.

C'est ta soumission que ta mère réclame.

VALENTINE.

Moi, je ne me sens plus votre fille, madame!

MADAME GUILBERT.

Les méchants ont parlé.... Pauvre enfant, calme-toi.

VALENTINE.

Adieu! je vais partir, soyez heureux sans moi.
Vous aimez mon mari, je vous rends sa tendresse.

MADAME GUILBERT.

Viens.

VALENTINE la repoussant.

Non, vous n'êtes plus pour moi que sa maîtresse!

MADAME GUILBERT.

Comment de sa pensée arracher cette erreur?
Mais, courage, laissons s'exhaler sa fureur.
Elle n'entendrait pas maintenant!

VALENTINE.

O misère!
Être frappée au cœur par une main si chère!
Trouver la trahison dans les bras maternels!
Une mère bénir des liens criminels,
Déshonorer sa fille!... étouffer dans son âme
Sa piété d'enfant et son amour de femme;
La livrer à des vœux, des soupçons révoltants,
Et flétrir en un jour tous ses jours... à vingt ans!
Une mère, l'honneur, l'orgueil de la famille!
Ah! c'est infâme!...

MADAME GUILBERT.

Aussi cela n'est pas, ma fille.
Il faut m'entendre enfin.... Écoute, je le veux.
Qu'importe la douleur de ces tristes aveux?
Par d'horribles soupçons je te vois poursuivie,
Il est temps de trahir le secret de ma vie....
Oui, j'aimai ton mari....

VALENTINE.

Bien!

MADAME GUILBERT.

Malgré mes combats....

VALENTINE.

Madame... je le sais!

MADAME GUILBERT.

Mais lui, ne le sait pas!
Jamais il n'a pu lire en mon âme blessée,
Jamais il n'a connu ma coupable pensée,
Et cet aveu d'amour... qui m'étouffe la voix...

Je le fais aujourd'hui pour la première fois.
J'ai longtemps combattu pour vaincre ma faiblesse;
Mais ce talent si beau, ce cœur plein de noblesse,
Ces dons supérieurs qui partout font la loi,
M'attiraient, me charmaient, m'entraînaient malgré moi.
Je voulus demander secours à son génie...
Fol espoir, dont je fus cruellement punie.
Son esprit se calmait dans de graves travaux.
Mais mon cœur s'exaltait de ses succès nouveaux.
Ah! c'était imprudent, je le sentis moi-même:
Il est bien dangereux d'admirer ce qu'on aime!
Je luttais vainement contre un amour fatal,
Et j'allais succomber.... Mais un soir, dans un bal...
Sortant de la retraite où tu fus élevée,
Il te vit, Valentine.... Alors je fus sauvée!...
Oui, depuis ce moment toi seule l'occupas.
Eh bien! je t'aime tant... que je n'en souffris pas!
Ses soins ne me causaient ni douleur ni colère;
Oh! je te pardonnais, ma fille, de lui plaire.
Je me rendais justice, et, changeant de fierté,
Je mettais mon orgueil dans ta jeune beauté;
Joyeuse, je sentais qu'en mon âme innocente
La tendresse de mère était la plus puissante;
Moi-même t'apprenais à l'aimer chaque jour;
Mon amour s'épurait dans ton naissant amour,
Et lorsque après un an tu devins son épouse,
Si tu me vis pleurer, si tu me vis jalouse,
Ce n'était pas de toi... mais de lui: j'avais peur,
Mon enfant, qu'il ne prît ma place dans ton cœur.

VALENTINE.

O ma mère!

MADAME GUILBERT.

On blâma hautement ma conduite.
Tant que de ces propos tu ne fus pas instruite,
Je supportai ces cris, et je me résignai;
Mais je défends enfin mon honneur indigné.

VALENTINE.

C'est que de tels efforts, si grandement sublimes,
Si monstrueux en bien... ressemblent à des crimes!
Le monde est effrayé des trop beaux sentiments;

Il voit dans leur excès d'affreux égarements;
Il ne peut les comprendre, il juge de sa place!...

MADAME GUILBERT.

Mais viens donc, mon enfant, viens donc que je t'embrasse!

VALENTINE tombant à genoux.

Ah! c'est à vos genoux.... Maman, pardonne-moi!

MADAME GUILBERT.

Va, ces affreux soupçons ne venaient pas de toi!

VALENTINE.

Non, mais hier j'ai lu dans un journal infâme...
Les indignes!... flétrir une si noble femme!
Forcer ce cœur si pur à se justifier,
Apprendre à son enfant même à s'en défier!
Hommes sans foi, démons inspirés par l'envie!...
Ah! je ne veux plus lire un journal de ma vie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un vaste atelier de peinture. De grands tableaux de batailles sont attachés sur les murs. Des tableaux mythologiques sont posés sur des chevalets; çà et là se trouve le portrait d'un des héros de l'Empire : Bonaparte, Murat, Eugène Beauharnais. Dans le fond on aperçoit la Vénus de Médicis et autres statues; de côté on voit la rampe d'un escalier tournant.

SCÈNE I.

ANDRÉ seul, tenant un journal à la main.

C'est un éloge!... Enfin nous l'avons emporté!
Un éloge pompeux. Vive *la Vérité!*
Mon bon maître! pour lui la surprise est charmante!
Depuis bientôt deux ans, deux ans qu'on le tourmente,
C'est la première fois qu'on dit du bien de lui!
Allons, je suis content, et du moins aujourd'hui
Je ne l'entendrai pas me gronder et se plaindre!
Ah! nous sommes sauvés s'il recommence à peindre.

(Il pose le journal sur la boîte de couleurs.)

Préparons l'atelier, et faisons un bon feu.
Il manque deux couleurs, de l'ocre et puis du bleu.
Pour un portrait de femme il faut un fond très-sombre;
Ce jour est éclatant, faisons ici de l'ombre.

(Morin, entré depuis un instant, regarde tristement André faire ses préparatifs. Morin est vêtu d'une longue robe de chambre en velours noir.)

SCÈNE II.

MORIN, ANDRÉ.

MORIN à part.

Mon pauvre compagnon... sa gaieté me fait mal!

(A André.)

Tiens... porte cette lettre à monsieur de Norval;
Tu la lui remettras toi-même.

ANDRÉ regardant Morin.

Qu'il est triste!
Mais quand il aura lu....

(Morin lui fait signe de se hâter. André sort.)

SCÈNE III.

MORIN seul.

L'art fait vivre l'artiste!
Eh bien, l'artiste meurt quand son art est perdu!

C'en est fait, ce travail si beau, qui m'était dû,
Est donné! Vainement une main charitable
Me protégeait, ce coup était inévitable.
Mon ennemi l'emporte et m'ôte tout espoir!

(Il aperçoit le journal qui est sur la boîte de couleurs.)

Quoi! ce journal! encor!... je ne veux plus le voir

(Il déchire le journal et jette les morceaux loin de lui.)

C'est mon rival, le chef de la nouvelle école,
C'est Jardy qui peindra cette immense coupole!
Moi, je n'ai rien. Mon nom n'obtient que des mépris!
De mes nombreux travaux est-ce donc là le prix?
Il n'est donc ici-bas nuls triomphes durables,
Si le sot jugement de quelques misérables
Peut détruire en un jour quarante ans de succès?
Et quels succès!... D'orgueil comme je frémissais
Quand devant ces tableaux, aujourd'hui leur risée,
La foule avec ardeur se pressait au Musée!
Chacun voulait les voir, on se battait pour eux.
Que j'étais fier... hélas! et que j'étais heureux,
Quand l'empereur, après une grande victoire,
Choisissait mes pinceaux pour en tracer l'histoire,
Et me disait, devant mes confrères jaloux :
« Ah! Morin, nous venons de travailler pour vous! »
Ces mots flattent encor mon oreille charmée.
Eh quoi! tant de succès et tant de renommée
Sont à jamais détruits!... par des fous sans talent
Qui vendent au hasard leur langage insolent,
Qui se font un état dans la littérature
En prenant bassement ma gloire pour pâture;
En frappant sans pudeur, sans haine et sans danger
Un vieillard qui n'a plus de fils pour le venger!

(Il parcourt l'atelier et contemple ses tableaux.)

O mes tableaux! témoins de ma sombre agonie,
Recevez mes adieux, espoir de mon génie!
Que mon talent par vous soit réhabilité,
Et que ma mort vous rende à la postérité!

(Il ouvre une cassette remplie de journaux qu'il déploie. Il prend un cahier cacheté de noir et le met dans la cassette.)

Je mets mon testament sur ce monceau d'injures,
Il renferme l'aveu de mes longues tortures.
En voyant ce poison dont s'abreuvaient mes jours,

On me pardonnera d'en arrêter le cours.
Je le sens, aujourd'hui, dans ma chute profonde,
C'est un crime d'avoir une idole en ce monde!
Ce crime fut le mien! Mon jeune âge exalté
Poussa l'amour de l'art jusqu'à l'impiété.
Pour donner la lumière et l'espace à ma toile,
Pour faire enfler la vague et frissonner la voile,
Pour peindre le regard, le sourire, l'éclair,
J'aurais vendu mon âme au démon de l'enfer.
Mon art, c'était ma vie, il avait tous mes rêves,
Et j'aimais mes enfants bien moins que mes élèves:
Mes amis au tombeau, je les pleurai deux jours;
Mes élèves ingrats, je les pleure toujours!
Dans tous mes sentiments l'art me trouva fidèle.
Une femme!... pour moi ce n'était qu'un modèle;
Je ne lui demandai ni foi ni pureté,
J'avais mis la vertu dans la seule beauté!
Je contemplais sa joie avec des yeux profanes;
Cruel, j'étudiais ses larmes diaphanes!
J'étais peintre toujours : sans effroi, sans remord,
Dans ses plus noirs secrets j'interrogeais la mort!
Je luttais avec Dieu... l'auteur de la nature
N'était pour mon orgueil qu'un rival en peinture,
Et je lui reprochais, dans mes jaloux combats,
Les couleurs du soleil que je ne trouvais pas!
Mais Dieu m'a bien puni, sa vengeance fut prompte :
J'ai vécu par l'orgueil... et je meurs par la honte!

(Il sort en cachant sa figure dans ses mains. Au même instant, Valentine paraît au haut de l'escalier.)

SCÈNE IV.

MADAME GUILBERT, VALENTINE.

(Madame Guilbert et Valentine sont en robes du matin très-élégantes.)

VALENTINE d'abord seule.

Ma mère, suivez-moi, prenez cet escalier;
J'ai trouvé le chemin, je suis dans l'atelier.

MADAME GUILBERT.

Que de détours, mon Dieu! Mais je ne vois personne.
Morin doit nous attendre, et cet oubli m'étonne.

VALENTINE à part.

Ce qu'il me demandait, je n'ai pu l'obtenir;
C'est pour le consoler que j'ai voulu venir,
Afin qu'en apprenant cette triste nouvelle
Il ne m'accuse pas d'avoir manqué de zèle.

(Haut, se promenant dans l'atelier.)

Pendant qu'il n'est pas là, regardons ses tableaux;
Je ne les connais pas... Ma mère, qu'ils sont beaux!
J'ignorais que Morin eût fait de tels ouvrages.
Quoi! c'est ce grand talent que poursuivent d'outrages
Ces indignes journaux! Rien n'est sacré pour eux.
Oh! qu'il avait raison et qu'ils sont dangereux!
Combien je les déteste à mon tour quand je songe,
Hélas! que par l'effet de leur affreux mensonge
Vous n'osez plus, ma mère, avec nous habiter,
Et que, nous punissant, vous allez nous quitter!

MADAME GUILBERT.

Ma présence chez vous n'était plus convenable

(Valentine pleure.)

Après tous ces propos.... Allons, sois raisonnable.

SCÈNE V.

MADAME GUILBERT, VALENTINE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Ah! mesdames, pardon, mon maître vous attend.
Je vais le prévenir, car je rentre à l'instant.
Il m'avait ordonné de porter une lettre
Chez monsieur de Norval et de la lui remettre
Moi-même en propre main; mais il était sorti.

(Il entre dans l'appartement de Morin.)

MADAME GUILBERT.

Edgar est prévenu, nous l'avons averti;
Ton père et lui viendront nous chercher dans deux heures.
Mais on ne fera pas ton portrait si tu pleures!
Viens! (Elle embrasse Valentine.)

VALENTINE.

Il était si doux de se voir tous les jours!

(On entend une grande rumeur.)

MADAME GUILBERT.

Mon Dieu! n'entends-tu pas que l'on crie au secours?

VALENTINE.

Je distingue ces mots : « Tombé par la fenêtre !... »
Quel horrible soupçon !

(Elle court vers l'appartement de Morin. André paraît dans le plus grand désespoir.)

SCÈNE VI.

MADAME GUILBERT, VALENTINE, ANDRÉ.

ANDRÉ criant.

Ah ! mon malheureux maître !
Je le cherchais partout... je ne l'ai point trouvé,
Et je viens de le voir... là-bas... sur le pavé !...
Il a perdu l'esprit... à force de souffrance !

VALENTINE.

Dieu !

MADAME GUILBERT courant vers la porte.

Mais... peut-être il vit encor?

(Elle va pour sortir, Edgar l'arrête.)

EDGAR.

Plus d'espérance !
Tout est fini.

ANDRÉ.

Mon maître !

EDGAR.

Il vient de succomber.
Je suis vite accouru, mais pour le voir tomber.
Cette lettre m'apprend sa dernière pensée,
Et me dit le secret de sa mort insensée.

(Pendant qu'il parle, plusieurs personnes alarmées montent l'escalier.)

SCÈNE VII.

MADAME GUILBERT, VALENTINE, ANDRÉ, EDGAR, GUILBERT, MARTEL, GRIFFAUT, PLUCHARD.

GRIFFAUT.

Et qui donc a causé son désespoir?

EDGAR.

Vous !

TOUS en même temps.

Vous !

EDGAR.

Le malheureux Morin a péri sous vos coups !

GRIFFAUT confus.

Mais j'ai fait son éloge hier... On peut vous dire....

ANDRÉ.

Vous l'avez fait trop tard; il est mort sans le lire.

(Apercevant par terre le journal déchiré.)

Le voilà cet éloge... hélas!... tant désiré.

GRIFFAUT.

Le croyant une insulte, il l'aura déchiré.
Un homme peut-il donc mourir d'une épigramme?

ANDRÉ.

Mon Dieu! qui nourrira mes enfants et ma femme?

GRIFFAUT à Martel.

Comment prévoir.... Martel, quelle fatalité!

(Madame Guilbert et Valentine, au nom de Martel, lèvent les yeux et le regardent avec indignation.)

MARTEL à Edgar.

Quelle puissance, Edgar!

EDGAR.

J'en suis épouvanté!

ANDRÉ.

Sans pain et sans état!... Je demande vengeance!
Ils ne respectent rien, pas même l'indigence.
Ils ont tué mon maître et causé tous mes maux,
Ces infâmes journaux!

GUILBERT.

Les journaux!

VALENTINE.

Les journaux!

GUILBERT à part.

Risquer une fortune et perdre un ministère!

VALENTINE à part.

C'est pour les avoir lus que je quitte ma mère.

PLUCHARD bas à Griffaut.

Je serai condamné.

GRIFFAUT.

Toi!... pour quelle raison?

PLUCHARD montrant Martel.

Pour son article, hélas! à deux mois de prison.

(Haut.)

Ah! les journaux!

MARTEL sortant de sa préoccupation.

Ce cri d'horreur, je le répète.
Sans les journaux, messieurs, j'aurais été poëte!

(En regardant madame Guilbert.)

Sur mes écrits honteux vous n'auriez point pleuré!
Au lieu d'être maudit, je serais admiré;
Je n'aurais pas enfin, dans un jeu misérable,
Perdu tout l'avenir d'un talent honorable.

(A Valentine.)

Madame, pourrez-vous me pardonner jamais?

VALENTINE regardant sa mère.

Oui... car je l'aime encor plus que je ne l'aimais.

MARTEL.

La grandeur de votre âme est dans cette réponse.
Pour moi quelle leçon! Désormais je renonce
A mon triste métier, et je vends mon journal!

EDGAR.

Et moi, je te l'achète! Oui, pour guérir un mal
Il faut l'étudier. Je descends dans la lice;
Pour vaincre les journaux je me fais leur complice.
Je veux tarir les pleurs, le sang qu'ils font couler.

MARTEL prenant la main d'Edgar.

Mon ami!...

VALENTINE.

Malheureux! ils vont vous immoler!

EDGAR.

Je le sais... et mon cœur s'est armé de courage.
Je sais ce qui m'attend, et je connais leur rage :
Pour moi plus de repos, pour moi plus de bonheur.
Je leur offre ma vie, ils prendront mon honneur...
Ils iront, poursuivant ma jeunesse flétrie,
Jusqu'à me disputer le ciel de ma patrie!
Mais plus ils oseront mentir et m'outrager,
Et plus de leur pouvoir on verra le danger.
Je servirai d'exemple en servant de victime;
En y tombant du moins je montrerai l'abîme,
Et j'y tomberai seul... et mon pays, un jour,
Bénissant mes malheurs, comprendra mon amour!

FIN DE L'ÉCOLE DES JOURNALISTES.

JUDITH,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Le Dieu vivant m'est témoin que son ange m'a gardée, soit lorsque je suis sortie de cette ville, et tant que je suis demeurée là, ou lorsque je suis revenue ici; et que le Seigneur n'a point permis que sa servante fût souillée; mais qu'il m'a fait revenir auprès de vous, sans aucune tache de péché, comblée de joie de le voir demeurer vainqueur, moi sauvée et vous délivrés.

Livre de *Judith*, ch. XIII, v. 20.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 18 avril 1843.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
HOLOPHERNE, prince, général des armées de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie.	M. BEAUVALLET.
ACHIOR, prince, général des Ammonites	M. FONTA.
OSIAS, gouverneur de Béthulie	M. MARIUS.
PHARÈS, rois détrônés par Holopherne, devenus ses alliés.	M. ROBERT.
ÉRIOCH, rois détrônés par Holopherne, devenus ses alliés.	M. PAUL LABA.
MINDUS, rois détrônés par Holopherne, devenus ses alliés.	M. LEROUX.
NASSAR, officier des gardes d'Holopherne.	M. ALEXANDRE.
JUDITH, veuve de Manassé.	Mlle RACHEL.
PHÉDYME, esclave d'Holopherne, fille d'un roi détrôné par lui	Mlle MAXIME.
ZELPHA, servante de Judith	Mme MIRECOURT.
UN VIEILLARD MENDIANT.	M. MAINVIELLE.
UNE JEUNE FILLE.	Mlle GARIQUE.
UNE ISRAÉLITE ET SON ENFANT.	Mlle DENAIN.
UN GARDE.	M. MATHIEN.

SERVITEURS DE JUDITH. — OFFICIERS ET SOLDATS D'HOLOPHERNE. — PEUPLE. — PRÊTRES. — MENDIANTS.

La scène se passe, au premier acte, près de Béthulie, devant la maison de Judith; au second et au troisième acte, dans la tente d'Holopherne.

JUDITH.

ACTE PREMIER.

Un paysage de montagnes. Les remparts de la ville de Béthulie, gardés par des archers. Un sentier sur le premier plan des collines. A droite, une riche maison surmontée d'une terrasse attenante aux remparts de la ville. Près de la maison, un térébinthe ; au pied de l'arbre, un banc. A gauche, un autre banc devant un buisson de cactus et de nopals. Le jour commence à poindre. Au lever du rideau, on aperçoit un vieillard assis sous le térébinthe ; une jeune fille pleure auprès de lui. Une Israélite est assise sur l'autre banc ; elle contemple avec tristesse son enfant endormi. A ses pieds on voit une amphore renversée.

SCÈNE I.

LE VIEILLARD MENDIANT, LA JEUNE FILLE, L'ISRAÉLITE ET SON ENFANT.

LE VIEILLARD.

Le jour paraît à peine, et Judith prie encore.

LA JEUNE FILLE.

Oh! comment apaiser ce feu qui nous dévore?
Pas une goutte d'eau dans le creux des rochers!
Les aqueducs rompus gardés par des archers!
Et l'ennemi, déjà maître de nos campagnes,
Détournant dans son cours le fleuve des montagnes!
Dieu puissant, Israël expire sous tes coups.

LE VIEILLARD.

Rassure-toi, Judith aura pitié de nous,
Ma fille ; si j'en crois ma mémoire incertaine,
Dans ses vastes jardins il est une fontaine
Où nous puisions jadis aux jours de la moisson,
Et dont l'écho disait notre folle chanson.
Ah! c'était l'heureux temps ; mais la guerre, la guerre,
Elle ravage tout, les peuples et la terre!...

L'ISRAÉLITE regardant son fils.

Pour une larme d'eau voir un enfant mourir!
Si quelque orage au moins venait nous secourir!
(Elle cueille une fleur.)
Cette fleur est encore humide de rosée :
Presse-la, mon enfant, sur ta lèvre embrasée.

(Elle se lève.)

Comme il souffre!... Mon fils, je brave tout pour toi!
Ah! l'ennemi lui-même aura pitié de moi!

(Le vieillard et la jeune fille s'approchent de l'enfant. L'Israélite prend une amphore et s'enfuit par le sentier des montagnes.)

Tous deux veillez sur lui.

SCÈNE II.

LE VIEILLARD, LA JEUNE FILLE, L'ENFANT.

LA JEUNE FILLE.

L'imprudente! où va-t-elle?
Les archers vont la voir, et leur flèche est mortelle.

LE VIEILLARD.

Elle peut échapper dans l'ombre à leurs regards.

LA JEUNE FILLE.

Mais le camp d'Holopherne est si près des remparts!
Sur tous les monts voisins il répand son armée;
Dans un cercle de mort la ville est enfermée,
Et l'on dit que nos chefs ont perdu tout espoir.

LE VIEILLARD.

Aurais-je donc vécu si longtemps pour te voir
Sous un joug odieux lâchement avilie,
O ma cité natale, ô sainte Béthulie!
Mais non, j'espère encor, Judith nous sauvera.
Elle a longtemps souffert, et Dieu l'écoutera.
Il daignera bénir dans sa douleur constante
Cette austère vertu qui se fait pénitente;
Car elle donne à Dieu son âme et ses trésors :
Chaste et pure, elle vit dans le deuil des remords;
Au dernier rang du peuple elle a voulu descendre;
La beauté de son front se cache sous la cendre;
Veuve, au pied d'une tombe elle passe ses jours.
Sa gloire est de pleurer, et de pleurer toujours.
Pour habiter plus près de cette tombe aimée,
Dans sa maison des champs elle s'est enfermée;
Et c'est là que, livrée à ses amers regrets,
Elle interroge Dieu sur nos destins secrets.
Et Dieu pardonnera nos crimes, qu'elle expie;
Par sa main innocente il frappera l'Impie.

A mon âge, le cœur se flatte rarement.
Va, l'espoir d'un vieillard est un pressentiment :
Je lis dans nos malheurs un avenir prospère.
Judith veille sur nous, elle prie... et j'espère!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'ISRAÉLITE.

L'ISRAÉLITE sur le sentier de la colline; elle tient une amphore dans ses bras.

Viens, mon fils; tu vivras... béni soit l'Éternel!

(Elle court vers l'enfant et l'aide à boire dans l'amphore.)

LE VIEILLARD montrant l'Israélite.

O puissante vertu de l'amour maternel!
Tout l'univers s'émeut de ses saintes alarmes;
Aux rochers attendris elle arrache des larmes;
Le nuage s'entr'ouvre et le granit se fend
Quand une mère a dit : De l'eau pour mon enfant!

LA JEUNE FILLE à l'Israélite.

Quoi! vous avez bravé les soldats d'Holopherne?

L'ISRAÉLITE.

Oh! comme je plongeais mon bras dans la citerne,
M'effrayant par ses cris, l'un d'eux est accouru.
Il a saisi son arc sitôt que j'ai paru,
Et je crois que le trait en passant m'a blessée;
Mais, plus rapide encor que la flèche lancée,
J'ai pu fuir, emportant mon précieux fardeau.

LA JEUNE FILLE voyant une blessure au bras de l'Israélite.

Du sang! voilà du sang!

L'ISRAÉLITE.

Oui!... mais voilà de l'eau!

LA JEUNE FILLE à l'Israélite, lui montrant son père.

C'est mon père... ah! pitié!

L'ISRAÉLITE lui donnant l'amphore.

Pour lui tu peux la prendre.

(La jeune fille présente l'amphore au vieillard. — Tableau de Rebecca, Horace Vernet).

L'ISRAÉLITE.

Le pas des serviteurs déjà se fait entendre.

LE VIEILLARD.

J'ai reconnu Zelpha, nos tourments vont finir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ZELPHA, ensuite JUDITH.

(Des femmes du peuple et des mendiants viennent de la ville et de la montagne.)

ZELPHA.

C'est l'heure de l'aumône, et Judith va venir.

(Judith paraît sur la terrasse.)

LE VIEILLARD à sa fille.

Vois cette femme en deuil passer sur la terrasse.
Faut-il que dans les pleurs tant de beauté s'efface!

ZELPHA.

Elle vient saluer le lever du soleil.

JUDITH du haut de la terrasse.

O terre de Jacob, triste et honteux réveil!
Chaque jour de tes maux je souffre la première,
Et dès l'aube mes yeux maudissent la lumière,
En voyant sur ce mont, dans la brume endormi,
Flotter insolemment l'étendard ennemi!
Ah! mon cœur indigné se brise à cette vue....
Mais courage, Israël! enfin l'heure est venue!

(Elle descend l'escalier de la terrasse.)

LE VIEILLARD.

C'est elle! la voilà! que ses regards sont doux!

L'ISRAÉLITE à Zelpha.

Quoi! Judith porte encor le deuil de son époux?

ZELPHA.

Depuis plus de trois ans, nuit et jour elle pleure.

JUDITH.

O pauvres d'Israël, entrez dans ma demeure;
On vous attend toujours dans ce triste palais :
Tous mes biens sont à vous comme à moi, prenez-les;
Mon cœur reconnaissant vous les offre avec joie :
C'est pour les partager que Dieu me les envoie.
Ah! puissé-je longtemps vous les donner ainsi!

(Apercevant l'Israélite et l'enfant.)

C'est la première fois que je vous vois ici.
Cher enfant, que de maux éprouvent ta jeune âme!

L'ISRAÉLITE.

C'est mon fils. Par pitié, bénissez-le, madame.

Vos vertus près de Dieu sont des droits infinis :
Dieu sauve les enfants que vous avez bénis.

(Judith embrasse l'enfant et le bénit. L'Israélite et les autres mendiants, conduits par les serviteurs de Judith, entrent dans sa maison.)

SCÈNE V.

JUDITH, ZELPHA.

JUDITH avec inquiétude.

Du camp assyrien a-t-on quelque nouvelle?

ZELPHA.

On parle de complots, de haine, de querelle.
De sa tente Holopherne a renvoyé, dit-on,
Un de ses alliés, un descendant d'Ammon.
Dans les bois d'alentour il erre sans asile.

JUDITH.

Qu'a fait dire Osias, gouverneur de la ville?

ZELPHA.

Des arrêts du conseil il veut vous informer
Avant de les signer et de les proclamer.
Il sait que l'Esprit saint parle en votre sagesse.

JUDITH.

Ah! mon cœur épuisé succombe à sa tristesse.
Eh quoi! nos ennemis de mes pleurs sont jaloux?
On me sépare encor de toi, mon jeune époux!
Zelpha, depuis deux jours sa tombe prisonnière
Languit sans une larme et sans une prière!...
L'Impie a pénétré jusqu'en ce triste lieu;
L'Impie a traversé la montagne de Dieu!
Dans nos champs dévastés il a dressé ses tentes;
Il plante sur nos tours ses enseignes flottantes.
Dans le jardin des morts il conduit ses troupeaux,
Il leur donne à brouter l'herbe de nos tombeaux!
Il profane la pierre où vont pleurer les veuves.
Il brûle les moissons, il détourne les fleuves;
Il livre tout un peuple aux horreurs de la faim;
De la lente agonie interrogeant la fin,
Il se dit qu'un soldat fier de sa renommée
Peut défendre vingt jours une ville affamée;
Et, paisible, il attend le moment de nous voir

Tomber à ses genoux, lâches par désespoir.
O douleur!... Mais, Zelpha, quels cris se font entendre?

ZELPHA allant sur la montagne.

A travers les rochers d'ici l'on voit descendre
Un noble prisonnier par nos soldats conduit.

JUDITH.

Le prince qu'Holopherne a chassé cette nuit....

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ACHIOR conduit par des soldats israélites.

ACHIOR.

Soldats, à vos fureurs Holopherne me livre....
Mais moi, pour me venger, je vous demande à vivre.

JUDITH.

Approchez-vous, seigneur.

ACHIOR.

Achior est mon nom.
Je commande au désert tous les enfants d'Ammon.
Trahi par Holopherne, à lui rien ne m'enchaîne;
Je viens vous apporter le secours de ma haine.
Dès longtemps ce héros, jaloux de mes exploits,
Cherchait à m'exiler en usurpant mes droits.
Hier, dans mes avis retraçant votre histoire,
Moi seul j'osais douter de sa prompte victoire.
Je disais du Seigneur les secours bienheureux,
Je disais que la foi vous rendait dangereux,
Que votre piété bravait tous les obstacles,
Et que vous combattiez souvent par des miracles.
Holopherne à ces mots se prétend offensé :
« Ah! dit-il, m'accablant d'un courroux insensé,
» La foi des Juifs rendra nos succès impossibles!...
» Va combattre avec eux, puisqu'ils sont invincibles.
» Ce que promet leur Dieu, tu l'apprendras de nous
» Dès demain, en tombant le premier sous nos coups. »
Il commande. A sa voix, hors du camp l'on m'entraîne.
Je lutte, mais en vain; mon sang rougit l'arène.
Au pied d'un térébinthe on attache mes bras,
Et c'est là que honteux m'ont trouvé vos soldats.
Je savais votre nom, et j'ai voulu, madame,

De vous seule obtenir l'honneur que je réclame :
Faites que l'on m'accueille en ces murs assiégés.
Je ne craindrai plus rien si vous me protégez.

JUDITH.

Mais comment, vous, seigneur, pouvez-vous me connaître?

ACHIOR.

Madame, bien des fois je vous vis apparaître
Comme une ombre plaintive à travers les rameaux,
Quand, suivant Holopherne au jardin des tombeaux,
J'épiais malgré lui sa douce rêverie.
Vôus veniez honorer une tombe chérie;
Et ce maître orgueilleux, pour vous voir tous les jours,
Des coteaux de Belma franchissait les détours.
L'indigne, il s'enivrait de l'éclat de vos charmes....
Peut-être ses regards, sans respect pour vos larmes,
Auront-ils offensé vos regards inquiets?

JUDITH.

Je ne pouvais le voir, Achior; je priais.

ACHIOR.

Depuis ce temps, madame, agité, triste, sombre,
Il expie, en aimant, ses cruautés sans nombre :
Il se traîne, il languit, faible et le front baissé,
Comme un lion mourant qu'une flèche a blessé.
Cet amour le consume en dépit de lui-même....

JUDITH.

Vous parlez de vengeance, et vous dites qu'il m'aime?
O Dieu de Débora! j'ai compris ce signal,
J'ai reconnu tes coups dans cet amour fatal!
Ne peut-on à prix d'or pénétrer dans sa tente?

ACHIOR.

Quoi! vous voulez.... Craignez une lutte imprudente!
Holopherne sait feindre un amour généreux.
Un tyran qui veut plaire est toujours dangereux.
Il est noble, il est jeune, et son courage brille;
Meurtrier d'Arphaxad, il a séduit sa fille.
Il vous faudra braver cette rivalité;
Le pouvoir de Phédyme est encor redouté.

JUDITH.

Mais il ne l'aime plus, que puis-je craindre d'elle?

Qu'importe un souvenir pour son cœur infidèle?
Chez les Assyriens vous avez des amis.

ACHIOR.

Mes courageux soldats me sont restés soumis.
Ah! si l'on m'a bravé, c'est pendant leur absence.
Ils reviennent... comptez sur leur obéissance.

JUDITH.

Holopherne a pour lui de nombreux alliés.

ACHIOR.

Des rois qu'il a vaincus, jaloux, humiliés,
Qui regrettent leur cour et le pouvoir suprême,
Que la vengeance....

JUDITH.

On vient.... C'est Osias lui-même,
Qui des chefs du conseil doit m'apprendre l'arrêt;
Vous, restez, Achior; mais gardez mon secret.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, OSIAS; PRÊTRES, SOLDATS, PEUPLE, FEMMES ET SERVITEURS DE JUDITH.

JUDITH à Osias.

Ah! prince, répondez à mon impatience.

ACHIOR voyant qu'Osias hésite à répondre.

Parlez, seigneur, j'ai droit à votre confiance;
La haine nous unit contre un tyran cruel,
Et le Dieu que je sers est le Dieu d'Israël.
Si le nom d'Achior a quelque renommée....

OSIAS.

Des descendants d'Ammon vous commandez l'armée?

JUDITH.

Trahi par Holopherne, il vient se joindre à nous.

OSIAS.

Israël serait fier d'un soldat tel que vous;
Mais, hélas! nos malheurs ont lassé sa constance;
Après un mois d'épreuve, un mois de résistance,
N'espérant plus en Dieu, le peuple épouvanté
Veut livrer au vainqueur la mourante cité,

(Voyant l'indignation de Judith.)

Dans cinq jours, si le ciel... Cet arrêt vous étonne...
Mais qui peut nous sauver, quand Dieu nous abandonne!

Béthulie est en proie au courroux des méchants;
Ils ont tari le fleuve et dévasté nos champs;
La famine en nos murs, spectre horrible, se montre;
Le regard indigné de tous côtés rencontre
Des enfants, des vieillards, dans la nuit, morts de faim;
Des frères s'égorgeant pour un lambeau de pain;
Des mourants, dans la mort cherchant leur nourriture
Disputant au chacal sa hideuse pâture;
Des insensés, brûlés par leurs désirs ardents,
Broyant le bois, le fer, le marbre entre leurs dents;
Et des monstres enfin, dont nous payons les crimes,
S'abreuvant aux autels dans le sang des victimes.
Madame, nos soldats ont subi bravement
La colère de Dieu jusqu'au dernier moment....
Mais puisque tant de maux ne l'ont point assouvie,
Immolant leur honneur, sauvons du moins leur vie!

JUDITH.

Quoi! vous fixez à Dieu le temps de son courroux!
Vous réglez sa vengeance et vous comptez ses coups!
Par un mois de douleurs vous vous laissez abattre;
Vous êtes tous armés... et vous n'osez combattre!
Et vous imaginez, pour unique secours,
D'aller à l'ennemi vous rendre dans cinq jours!
Pour une goutte d'eau qui manque dans l'amphore,
Vous vendez Béthulie au tyran qu'elle abhorre;
Et vous croyez signer ce pacte impunément?
Mais, si vous consentiez à cet abaissement,
Vous seriez, au seul bruit de ces décrets infâmes,
Maudits par les vieillards et chassés par les femmes!
Nous sommes faibles, nous, mais nous savons souffrir;
Nous ne combattons pas, mais nous savons mourir!
Oui, nous bravons la mort par crainte de l'outrage,
Une sainte pudeur nous tient lieu de courage.
Terribles, nous saurions, de nos débiles mains,
Transporter sur nos toits les dalles des chemins,
Et laissant l'ennemi s'avancer sans refuge,
L'écraser tout à coup sous un pesant déluge.
La victoire est un don qui nous vient du Seigneur;
Mais lutter sans espoir, voilà, voilà l'honneur!
Il est beau de périr dans sa ville assiégée,

Et de la voir du moins par sa chute vengée;
Car dans ses murs croulants il ne doit rien rester.
C'est vaincre l'ennemi que le déshériter.
Sur sa ruine en deuil un nom grandit encore,
Le lierre est un linceul dont la misère honore;
Et le Seigneur préfère un glorieux débris
Aux palais qu'ont sauvés la honte et le mépris.

OSIAS.

Une noble fierté dans son courroux respire;
Voyez, son front rayonne, et le Seigneur l'inspire!
D'un orgueil inconnu son cœur semble oppressé,
Et le souffle de Dieu sur sa tête a passé.

(Le tonnerre gronde, les éclairs sillonnent la montagne.)

JUDITH.

Sinaï! Sinaï! je vois briller tes flammes!...
Le Seigneur me choisit entre toutes les femmes.
Il ouvre devant moi le livre des destins....
Il a jeté mon nom dans les siècles lointains!
Il commande... sa voix me parle dans l'orage....
Qu'entends-je! Ah! cet effort surpasse mon courage.

(Le tonnerre gronde.)

Quoi! seule... dans son camp, Seigneur!... Seigneur, j'irai.

(L'orage redouble.)

Prendre un glaive... et frapper! Seigneur... je frapperai!
Je frapperai!... David me prêtera son glaive!
Au rang de ses soldats le Tout-Puissant m'élève;
Il m'a montré celui que mon bras doit punir....
Des enfants d'Israël il m'a dit l'avenir....
Tes guerriers, tous armés, ont parlé de se rendre,
O Béthulie!... Eh bien, Judith va te défendre....
Judith pendant trois ans n'a pas souffert en vain;
Ses cris sont parvenus jusqu'au trône divin....
A force de tourments, sa jeune âme aguerrie
A mérité l'honneur de sauver sa patrie!...
Mes femmes, ôtez-moi ce vêtement de deuil...
Dieu m'ordonne l'éclat, Dieu me permet l'orgueil.
Rendez-moi ces manteaux, ces longs tissus de soie,
Que je portais, hélas! au beau temps de ma joie;
Ces colliers, ces bandeaux, cette couronne d'or,
Chers présents d'un époux, triste et brillant trésor;

Donnez, je vais combattre, et c'est là mon armure;
Puis, quand j'aurai vaincu, jetant cette parure,
Je reprendrai ce deuil que je vais abjurer.
Israël sera libre... et je pourrai pleurer.

(Les servantes de Judith descendant l'escalier de sa maison apportent dans des corbeilles d'or de riches vêtements, des voiles, des manteaux brodés; et sur des coussins de pourpre des bijoux et des couronnes de pierreries. Judith contemple ces parures avec douleur.)

OSIAS.

Mais pourquoi tout à coup quitter un deuil austère?

ACHIOR.

Elle obéit à Dieu, respectons ce mystère.

OSIAS.

Sans oser soupçonner sa vertu ni sa foi,
Du péril qui l'attend je frémis malgré moi.
Et qui va la conduire à travers la montagne?

ACHIOR.

Moi, je serai son guide, et Zelpha l'accompagne;
Nous nous séparerons au détour des rochers,
Et de là j'irai seul rejoindre mes archers.

ZELPHA à Judith.

Voici la robe d'or et la tunique sainte,
Les longs manteaux d'azur, de pourpre et d'hyacinthe.

JUDITH.

Oh! comme une parure est triste dans les pleurs!
Que mes yeux sont blessés de ces riches couleurs!
Pourquoi de tant d'éclat environner ma tête?
Moi, quitter un tombeau pour une indigne fête!
Pour charmer des regards dont il serait jaloux,
Me parer, sans pudeur, des dons de mon époux!
Moi, faire à sa mémoire une cruelle injure!
Flétrir si lâchement une douleur si pure!
Et démentir ainsi par l'oubli d'un seul jour
Trois ans de désespoir, de misère et d'amour!...
Mais que dis-je?... Israël! c'est toi seul qu'on offense,
Je veux briller un jour... mais c'est pour ta défense.
Oui, je veux me parer d'un éclat emprunté.
Dieu puissant! donnez-moi l'arme de la beauté;
Donnez à ces bijoux l'éclat de vos étoiles;
De parfums enivrants baignez ces chastes voiles;

Chargez d'anneaux la main qui doit tenir le fer,
Livrez-moi les secrets du ciel et de l'enfer;
Faites-moi posséder, par un affreux mélange,
L'astuce du démon et la candeur de l'ange;
Donnez-moi cet attrait, ce prestige du mal,
Que vous avez donnés à tout être fatal,
A la gloire, à l'abîme, aux fantômes des songes,
A tous les grands dangers, à tous les beaux mensonges;
Ce funeste pouvoir, hélas! toujours vainqueur,
Qui charme la pensée en torturant le cœur.
Un seul jour, prêtez-moi la couronne éternelle.
Pour plaire par la haine il faut être si belle!...
Et vous, peuple, soldats, secondez mon espoir.
Accomplissez enfin un sublime devoir.
Défendez avec moi cette cité chérie....
Oh! je vous apprendrai l'amour de la patrie!
Le plus saint des amours... La patrie est le lieu
Où l'on aima sa mère, où l'on connut son Dieu;
Où naissent les enfants dans la chaste demeure;
Où sont tous les tombeaux des êtres que l'on pleure.
En vain l'on nous condamne à n'y plus revenir,
Notre pieux instinct l'habite en souvenir.
Nous l'aimons, malgré tout, même injuste et cruelle,
Et pour ce noble amour il n'est point d'infidèle.
La haïr dans l'exil, c'est l'impossible effort;
Proscrit, nous revenons lui demander la mort,
Et nous mourons joyeux, si l'ingrate contrée
Daigne garder nos os dans sa terre sacrée!...
Ah! ne repoussez pas des sentiments si beaux,
Défendez vos autels, défendez nos tombeaux.
Donnez aux nations un éternel exemple....
Soldats, peuple, aux remparts! Et vous, femmes, au temple!

(Les soldats agitent leurs armes. Les femmes se prosternent. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

La salle des gardes dans la tente d'Holopherne. On aperçoit dans le lointain le camp des Assyriens.

SCÈNE I.

PHÉDYME, PHARÈS.

PHARÈS.

Le prince va venir, et vous pourrez le voir.
Aujourd'hui, triomphant d'un sombre désespoir,
Madame, il daigne enfin se montrer à l'armée,
Et reprendre au conseil sa place accoutumée.
Mais, déjà fatigué de ces rudes travaux,
Il semble s'opposer à nos succès nouveaux,
Et le mot de combat l'inquiète et l'irrite.
Est-ce bien Holopherne!

PHÉDYME.

Il me craint, il m'évite.
Je n'ose lui parler. Pharès, quel changement!
Cet amour a détruit mon règne en un moment.
Mais la connaissez-vous, cette femme si belle?

PHARÈS.

Je sais que les Hébreux s'inclinent devant elle,
Que dans tout Israël son nom est révéré,
Que, sévère, elle parle un langage inspiré;
Et, ranimant l'ardeur des croyances antiques,
Fascine les esprits par ses dons prophétiques.
Mais un avis secret m'alarme avec raison :
Achior est, dit-on, caché dans sa maison.

PHÉDYME.

Qu'entends-je? Malheureuse! Achior est un traître!
Il a parlé... Judith sait qu'on l'aime... et peut-être..

PHARÈS.

On dit plus.... Cet avis par Mindus m'est donné :
On prétend qu'elle vient....

PHÉDYME.

Je l'avais deviné!

PHARÈS.

Gardez-vous de montrer quel intérêt vous guide

Laissez-nous démasquer cette femme perfide,
Laissez-nous la combattre, et cachez vos douleurs.
Le prince....

PHÉDYME.

Ah! je pressens d'effroyables malheurs!

SCÈNE II.

HOLOPHERNE, PHÉDYME, PHARÈS, NASSAR; OFFICIERS.

HOLOPHERNE avec une tristesse amère, après avoir donné son casque et son bouclier à Nassar.

Quoi! toujours des combats, toujours le bruit des armes!
Autrefois ces périls avaient pour moi des charmes;
Mais tant de vains exploits ont lassé mes désirs.
Je me prends à rêver à de plus doux plaisirs.
Oh! j'envie en leur sort ces rois de l'Idumée :
Dans un calme horizon leur vie est enfermée;
Ils passent leurs beaux jours, dans un riant repos,
A rentrer leurs moissons, à compter leurs troupeaux;
Et quand la gerbe est lourde et la vigne abondante,
Ils couronnent de lis leur tête indépendante,
Et vont, du vieux Liban franchissant les hauteurs,
Offrir un sacrifice au Dieu des rois pasteurs.
Ils ont dans leurs sujets une famille unie,
Et jamais un sang pur ne teint leur main bénie.
La puissance n'est pas un châtiment pour eux;
Leur force est d'être aimés, leur gloire d'être heureux,
Oh! pourquoi venons-nous troubler leur douce vie?
Ils tremblent à mon nom, et moi je les envie!

(Avec dureté à Nassar, qui attend ses ordres.)

Le chef des Lydiens, l'avez-vous averti?
Viendra-t-il au conseil?

NASSAR.

Seigneur, il est parti.
A Damas vous l'avez envoyé.... Je m'étonne....

HOLOPHERNE à part.

Je ne me souviens plus des ordres que je donne.
Insensé!

PHÉDYME à Pharès.

Que d'amour dans cet égarement!

HOLOPHERNE à part.

Quel arrêt a changé mon sort si promptement?...
Une femme, pour moi, ce n'était qu'une esclave;
L'amour... un vain pouvoir qui plaît ou que l'on brave.
Quelle est donc cette ardeur que je ne puis dompter?
Est-ce un destin fatal qu'il me faut redouter?
Est-ce un bonheur qui doit me détourner du crime?
Suis-je ici le sauveur, ou suis-je la victime?
Judith!... Judith!... Pourquoi tant de trouble à ce nom?...
Est-ce un cri de vengeance?... Est-ce un mot de pardon?

NASSAR.

Une Juive, seigneur, vient d'entrer dans la tente :
Son maintien noble et fier, sa parure éclatante
Attirent les regards. Seigneur, elle voudrait
En faveur d'Israël vous parler en secret.

PHÉDYME à part.

Un horrible soupçon a traversé mon âme.

HOLOPHERNE à part.

Je n'ose demander le nom de cette femme.
(Haut.)
Dites-lui de venir, je consens à la voir.
(A part.)
Malgré moi je frémis d'un impossible espoir.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JUDITH, ZELPHA.

HOLOPHERNE à part.

C'est elle!

PHARÈS à Phédyme.

La voilà!

PHÉDYME regardant Holopherne.

Comme il tremble à sa vue!
A son trouble, Pharès, je l'aurais reconnue.

JUDITH s'inclinant devant Holopherne.

Honneur à vous, seigneur.

HOLOPHERNE à part.

Qu'elle est douce, sa voix!
Je l'entends aujourd'hui pour la première fois.

JUDITH.

Du plus grand des héros j'implore la puissance.

Je me nomme Judith. J'ai droit par ma naissance
D'attendre un noble accueil d'un prince tel que vous.
Je possède ces biens dont le monde est jaloux.
D'innombrables troupeaux paissent dans mes campagnes.
Mon père, Merari, m'a légué dix montagnes
Couvertes d'oliviers, de pampres, de palmiers.
Mes esclaves adroits partout sont les premiers.
On compte mes moissons par des milliers de gerbes.
Dans toutes nos cités j'ai des palais superbes,
Des jardins renommés, des trésors précieux,
Et, fille d'Israël, ses rois sont mes aïeux.

HOLOPHERNE.

Parlez, qu'exigez-vous?

(Pharès et Phédyme se retirent dans le fond de la tente.)

JUDITH.

Ici le ciel m'envoie.
Aux plus cruels tourments les Hébreux sont en proie;
Ils ont, dans leurs dédains, profané le saint lieu,
Par leurs crimes d'orgueil ils ont offensé Dieu...
Et Dieu les a maudits. Pour venger son injure,
Je vous les livrerai dès demain, je le jure,
Si vous lui promettez de respecter leurs jours,
Et d'affranchir le fleuve en lui rendant son cours.
Le Seigneur, les sauvant pour prix de leur courage,
Veut punir leur orgueil par un dur esclavage.
Et c'est vous qu'il choisit, dans sa sévérité,
Pour donner plus d'éclat à leur captivité.
C'est vous qui deviendrez leur vainqueur et leur maître.

HOLOPHERNE.

Mais le secret de vaincre?...

JUDITH.

Il vous l'a fait connaître.
Si vous lui promettez....

HOLOPHERNE.

De lui je n'attends rien,
Et ce Dieu redoutable est l'ennemi du mien.

JUDITH.

Il est puissant, il sait quel tourment nous oppresse...
Il pénètre nos vœux... nos rêves de tendresse...

HOLOPHERNE.

Eh quoi!... connaîtrait-il celle que j'ose aimer?

JUDITH.

Permettez-moi, seigneur, de ne la pas nommer.

HOLOPHERNE.

Ah! madame! à vos lois heureux de me soumettre,
Pour le salut des Juifs je puis tout vous promettre;
On m'attend au conseil : j'y vais parler pour eux,
J'ai bien acquis le droit d'être un jour généreux.

(Il sort en donnant des ordres à Nassar. Pharès le suit.)

SCÈNE IV.

JUDITH, PHÉDYME, ZELPHA.

JUDITH à Zelpha.

Zelpha, par cet accueil mon espoir se ranime;
Et demain....

ZELPHA.

On nous suit, madame.

JUDITH à part.

C'est Phédyme!

PHÉDYME s'approchant de Judith.

Tu ne m'abuses point par ta feinte douceur,
Et j'ai de tes projets dévoilé la noirceur.
En vain à les cacher ta ruse s'étudie.
Des filles d'Israël on sait la perfidie,
On sait de quel sommeil on dort entre leurs bras.

ZELPHA.

Les filles d'Israël!...

JUDITH à Zelpha.

Ne lui parle donc pas.

(Elle veut sortir.)

PHÉDYME l'arrêtant par le bras.

Ah! malgré ton orgueil, malgré ton insolence,
Je te forcerai bien à rompre le silence.

JUDITH détachant la chaîne qui entoure son bras, à Zelpha.

Tiens, jette cette chaîne aux pauvres du chemin :
Judith ne peut porter ce qu'a touché sa main.

(Zelpha jette la chaîne par la fenêtre.)

PHÉDYME.

Exhale tes mépris; je brave tant d'audace,
Et souris à mon tour du coup qui te menace.
Contre toi tout le camp vient de se déclarer.

JUDITH à part, revenant sur ses pas.

Sa haine est indiscrète, elle peut m'éclairer...
Restons.

PHÉDYME.

Judith n'est pas une femme inconnue.
On s'émeut à sa voix, on tremble à sa venue.
Israël se soumet à sa haute raison.
Le conseil des anciens s'assemble en sa maison;
Sa demeure est sacrée, et si quelque transfuge
Lui porte nos secrets, il y trouve un refuge.
Au perfide Achior elle offre son appui;
Elle sert sa vengeance et conspire avec lui.
C'est pourquoi, renonçant à l'appareil funèbre
Du pompeux désespoir qui la rendait célèbre,
Elle a fait succéder le sourire aux douleurs,
L'éclat de sa parure au faste de ses pleurs.

JUDITH vivement.

Il vous sied d'insulter aux larmes d'une épouse!
Un si long désespoir doit vous rendre jalouse;
A pleurer vos parents vous mettez moins d'orgueil,
Et c'est chez leur bourreau que vous portez leur deuil.

PHÉDYME.

Enfin!... j'ai su trouver une arme qui la blesse!
Mais tu ne me fais point rougir de ma faiblesse.
Oui, j'aime ce héros que toi seule as dompté,
Et tu me paieras cher son infidélité!

JUDITH.

Eh! madame, c'est là le moindre de ses crimes.
Votre père et vos sœurs sont tombés ses victimes;
Il vous est apparu tout couvert de leur sang.
Il vous a tout ravi, patrie, honneur et rang;
Dans vos propres États, de ravage en ravage,
A son char il vous a traînée en esclavage,
Jouissant d'un affront lentement dévoré;
Et, pour prix de ces soins, vous l'avez adoré.
Voilà par quels bienfaits il a touché votre âme!

S'il vous trompe aujourd'hui, c'est peut-être, madame,
Que de votre constance épuisant le trésor,
Par un crime de plus il veut vous plaire encor.
Sa cruauté vous charme ! et bien loin de vous nuire,
En le rendant coupable on l'aide à vous séduire.

PHÉDYME.

Elle ose m'accuser d'oublier nos malheurs !

JUDITH.

Ne m'avez-vous pas fait un crime de mes pleurs?

PHÉDYME.

Ah ! c'est trop prolonger une lutte inégale ;
Tu vas voir si je suis une faible rivale.
Tout le camp d'Holopherne à mon ordre est soumis.
J'ai pour moi ses soldats, ses gardes, ses amis,
Ses flatteurs, et sa cour à me suivre empressée;
J'ai presque son pouvoir.

JUDITH.

Mais, moi, j'ai sa pensée.

PHÉDYME.

Je règne dans ce camp, tu le sauras bientôt.

JUDITH.

Ce soir tu l'auras fui, je n'aurai dit qu'un mot.

PHÉDYME.

Espion des Hébreux, je saurai te confondre,
Aux soupçons d'Holopherne il te faudra répondre;
Tu ne t'attendais pas, en venant aujourd'hui,
A trouver tant d'amour entre ta haine et lui;
Mais à tes lâches coups la victime est ravie;
Pour le frapper, Judith, il faut prendre ma vie :
Car je suis son égide et son armure !... Adieu.

(Elle sort.)

JUDITH.

Armure de l'impie... et moi... glaive de Dieu !

SCÈNE V.

JUDITH, ZELPHA.

ZELPHA.

Madame, de vos plans la ruse est découverte.

JUDITH.

Prévenons Achior pour conjurer sa perte;

Dis-lui qu'on nous surveille, et qu'il parte à l'instant.
Va vite lui donner cet avis important.

(Zelpha sort.)

Le destin d'Israël dépend de mon adresse;
C'en est fait... d'Holopherne éprouvons la tendresse.
Sur son cœur inconstant sans crainte il faut agir...
Il faut lui plaire... hélas!... et plaire, c'est rougir!

SCÈNE VI.

JUDITH, HOLOPHERNE; GARDES.

HOLOPHERNE.

Du conseil j'ai changé la volonté cruelle :
Je viens vous apporter cette heureuse nouvelle.
Vous triomphez, madame, et d'un supplice affreux
Votre seule prière a sauvé les Hébreux.
L'aqueduc relevé leur rendra l'eau du fleuve.
De ma soumission faut-il une autre preuve?
Ce soir, en leur faveur, je vais écrire au roi,
Et je sais réussir quand j'engage ma foi.
Vous demandez pour eux la vie et l'esclavage.
Je veux en votre nom leur offrir davantage,
En obtenant pour eux aussi la liberté.

JUDITH à part.

Il feint habilement la générosité.

HOLOPHERNE.

Jaloux de mériter votre reconnaissance,
Pour la première fois je chéris ma puissance;
Je révoque avec joie un ordre rigoureux,
Et je ne voudrais voir ici que des heureux.
De mon amour, Judith, vous pouvez tout attendre.

JUDITH à part.

Quel langage, seigneur! est-ce à moi de l'entendre?
(Haut.)
De si beaux sentiments sont dignes d'un vainqueur.
La gloire est confiante, elle ennoblit le cœur.

HOLOPHERNE.

La gloire! dites-vous; oh! non, ce n'est pas elle :
Son bonheur est amer, son ivresse est cruelle;
Par ses vaines grandeurs on n'est point corrigé...
Mais j'aime... et par l'amour tout mon cœur est changé.

Comme un crime orgueilleux je maudis cette gloire.
Je hais le sang versé qui donne la victoire;
Aux lois de la pitié dans mes rêves soumis,
Je voudrais pardonner à tous mes ennemis..
Un règne bienfaisant dans mon destin commence.
Oui, j'aime, et par l'amour j'ai compris la clémence.
Ah! pour moi, cet amour est un songe si beau!

JUDITH à part.

O profane bonheur rêvé sur un tombeau!

HOLOPHERNE.

Que de fois, pénétrant dans la funèbre enceinte,
Je vous vis à genoux près d'une tombe sainte!
Tremblant, je vous suivais dans l'ombre des sentiers;
Et seul je restais là des jours, des jours entiers,
A nourrir mes regards de votre douce image,
A vous rendre en secret un inutile hommage,
Triste des vains désirs qu'il fallait réprimer,
Mais heureux de vous voir et fier de vous aimer.

JUDITH à part.

Écouter ces aveux, c'est s'abaisser au crime;
Mais il faut qu'elle parte.... Ah! Phédyme!... Phédyme!...
(Haut.)
Eh quoi! de votre absence on ne s'alarmait pas?...
Nul regard inquiet ne surveillait vos pas?

HOLOPHERNE.

Je suis libre, Judith, aucun nœud ne m'enchaîne.

JUDITH.

Mais une femme ici commande en souveraine!
Elle est belle, seigneur....

HOLOPHERNE vivement.

Oh! moins belle que toi.

JUDITH.

C'est votre esclave.

HOLOPHERNE.

Oui; c'est la fille d'un roi
Que nous avons vaincu.

JUDITH.

C'est votre prisonnière!
L'esclavage est cruel pour une âme si fière.

HOLOPHERNE.

Sans doute elle est à plaindre.

JUDITH.

Ah! vous l'aimiez, alors?

HOLOPHERNE.

Non... j'aimais à combattre, à vaincre ses remords.
A parer noblement ma marche triomphale
Des superbes langueurs d'une esclave royale;
Je me plaisais à voir se changer chaque jour
Son dédain en sourire et sa haine en amour;
Mais je n'éprouvais pas de tendresse pour elle,
Et je puis l'oublier sans me croire infidèle.

JUDITH.

Je ne sais... mais je crains son orgueil irrité.
Seigneur... accordez-moi...

HOLOPHERNE.

Parle.

JUDITH.

Sa liberté.

HOLOPHERNE.

Sa liberté! Pourquoi? Ce caprice m'étonne.
C'est ton esclave aussi, prends-la, je te la donne.
Tu peux la renvoyer ou la vendre à ton gré.
Dispose de son sort, à tout je souscrirai.

JUDITH.

Il n'appartient qu'à vous de lui parler en maître.

HOLOPHERNE.

Ah! tu veux commander sans te faire connaître?
Soit; je porterai seul les rigueurs du pouvoir.
Demain je lui dirai...

JUDITH.

Demain?

HOLOPHERNE.

Eh bien! ce soir.

JUDITH à part.

Ce soir!

HOLOPHERNE.

Plaire à Judith est ma plus douce étude,
Et je suis trop flatté de son inquiétude
Pour ne pas obéir dès qu'elle ordonnera.

JUDITH à part.

Quelle épreuve, Seigneur! mais elle partira.

(On entend un grand bruit de voix confuses, de pas précipités.)

HOLOPHERNE.

D'où vient cette rumeur?

PLUSIEURS VOIX.

Mort à Judith!

HOLOPHERNE à Judith prête à sortir.

Arrête!

Mort à Judith! qu'entends-je?... Ils demandent sa tête!

SCÈNE VII.

JUDITH, HOLOPHERNE, NASSAR.

NASSAR.

Prince, au nom de Judith le camp s'est révolté.
On connaît ses projets et sa complicité.
On prétend qu'en secret Achior l'a suivie.
Les rois vos alliés vous demandent sa vie.

HOLOPHERNE.

Ils osent contre moi se révolter aussi,
Ces rois?... Qu'ils viennent donc!

NASSAR.

Ils viennent... les voici.

SCÈNE VIII.

HOLOPHERNE, JUDITH, PHÉDYME, PHARÈS, MINDUS, ÉRIOCH, NASSAR; OFFICIERS, GARDES.

(Tout le temps de cette scène, Phédyme se tenant à l'écart observe Judith avec inquiétude.)

PHARÈS.

Nous avons découvert une odieuse trame :
Vos jours sont menacés, seigneur, par cette femme.
Elle vient dans le camp surprendre nos secrets.
Le salut de l'État, nos droits, vos intérêts,
Ne nous permettent pas de garder le silence.

HOLOPHERNE au comble de la fureur.

Non, jamais on ne vit une telle insolence!
Est-ce à moi que l'on parle? A quoi donc me sert-il
D'avoir grandi mon nom de péril en péril,

D'avoir détruit vingt rois, commandé vingt armées;
D'avoir pris et repris cent villes enflammées;
D'avoir dans tous les champs et dans tous les sillons,
Comme un torrent humain, roulé mes bataillons;
D'épouvanter le monde et d'étonner l'histoire;
De peser sur mon temps comme un fléau de gloire;
D'être Holopherne enfin!... s'il est dit qu'on pourra
Se jouer de mon nom; s'il est dit qu'on viendra,
Par le plus lâche coup, me provoquant moi-même,
Insulter sous mes yeux une femme que j'aime?

JUDITH à part.

C'est lui qui me défend!

HOLOPHERNE.

Ah!... je crains mon courroux!...
Non, je n'attendais pas tant d'audace de vous.
Mais vous oubliez donc qui vous êtes, faux braves?
Des vaincus épargnés, de pauvres rois esclaves,
Sans royaume, sans droits; des traîtres pardonnés,
A ma solde vendus, à ma suite traînés,
Dont j'amuse l'orgueil par un semblant de trône,
A qui je jette un peu de ma gloire en aumône;
Trop heureux de guider encor dans nos combats
Leurs sujets prisonniers, dont j'ai fait mes soldats.
Eh! quel maître nouveau, quel énorme salaire
Vous excite à braver le vent de ma colère?
Mais c'en est trop! je veux qu'ici même, à l'instant,
On rende à cette femme un hommage éclatant.
Oui!... je veux, pour venger cette injure mortelle,
Voir tous ces insolents prosternés devant elle;
Je veux qu'ils viennent tous, honteux, humiliés,
Déposer en tremblant leurs armes à ses pieds;
Je veux que dans mon camp et dans toute l'Asie,
On adore à genoux celle que j'ai choisie!...

MINDUS.

Qu'entends-je?... Mon épée... aller la déposer
En hommage à ses pieds!... Ah! plutôt la briser!

HOLOPHERNE.

Tremble!... Ton sort dépend de ton obéissance.

MINDUS.

Prince!

JUDITH à part.

Dieu d'Israël, j'invoque ta puissance.
Seule contre leur rage en vain je combattrais;
Mais fais-moi pénétrer leurs coupables secrets,
Prête-moi tes clartés pour lire dans leurs âmes,
Et Judith va d'un mot confondre ces infâmes!

HOLOPHERNE.

L'ancien roi de Tharsis est lent à m'obéir.

MINDUS.

Moi, j'irais....

JUDITH à Mindus.

Sois moins fier : on pourrait te trahir.

(Montrant Holopherne.)

On sait de quel complot ton orgueil le menace.
Tu le crains, tu le hais, tu convoites sa place.
Ton zèle cache mal tes sentiments jaloux.
Complice d'Achior...

HOLOPHERNE.

D'Achior!

JUDITH.

A genoux!...

(Mindus confondu se prosterne aux pieds de Judith.)

PHARÈS.

En vain à l'imiter sa faiblesse m'engage,
Nul remords ne m'oblige à cet indigne hommage.
Moi, Pharès! oh! jamais....

JUDITH, avec inspiration, marchant vers Pharès.

Pharès n'est pas ton nom.
Pharès!... il a péri sur le rocher d'Hermon.
Toi-même dans son sein tu plongeas ton épée,
Tu posas sur ton front sa couronne usurpée....

PHARÈS.

Grands dieux!

JUDITH.

C'était ton frère, il tomba sous tes coups.
Meurtrier de Pharès!...

HOLOPHERNE.

Que dit-elle?

JUDITH.

A genoux!

(Pharès épouvanté tombe à genoux.)

ÉRIOCH.

Tous les deux à ses pieds!... Malgré moi, ce mystère
M'inspire de l'effroi.

JUDITH le regardant fixement.

Sur ce visage austère
Je ne lis point de crime et point de trahison...
Seigneur!... quelle clarté!... Jadason!...

ÉRIOCH.

Jadason!

JUDITH.

C'est le nom, n'est-ce pas, d'une bataille affreuse
Que ta peur évita par une fuite heureuse?
Tout le temps du combat, tremblant, tu t'es caché;
Et le soir on t'a vu, sur un brancard couché,
Pour rendre, en la voilant, ta lâcheté plus sûre,
Grimacer les douleurs d'une feinte blessure.

ÉRIOCH.

Qui m'a trahi, grands dieux! et comment savez-vous...

JUDITH avec indignation.

Fuyard de Jadason! à genoux!

HOLOPHERNE.

A genoux!

(Érioch anéanti tombe à genoux.)

Elle lit dans les cœurs, tout cède à son empire!

PHARÈS.

Nous sommes dévoilés.

ÉRIOCH.

Un Dieu vengeur l'inspire.

PHARÈS.

Contre ce Dieu cruel nous lutterons en vain.

HOLOPHERNE.

Perfides alliés, je vous connais enfin!
Toi, Pharès, meurtrier! toi, lâche! toi, transfuge!
Gardes, désarmez-les, et demain qu'on les juge,
Et qu'ils ne comptent plus au rang de mes soldats.

PHÉDYME à part.

Laissons-la triompher, mais surveillons ses pas.

(Les rois rendent leur épée aux officiers, les soldats les emmènent hors de la tente.
Phédyme s'éloigne mystérieusement en traversant le théâtre.)

HOLOPHERNE à Judith, apercevant Phédyme.

Cette femme a sur toi fait éclater l'orage.
Ah ! je saurai punir cet imprudent outrage.

JUDITH à part.

Dieu m'a prêté sa voix et j'ai su les braver;
Mais que lui dire, à lui qui vient de me sauver?

SCÈNE IX.

JUDITH, HOLOPHERNE; puis NASSAR.

HOLOPHERNE.

Un magique pouvoir t'a révélé leurs crimes.
Comme ils sont tous tombés à tes accents sublimes!
Judith, est-ce donc toi qu'ils osaient insulter?
Toi que tout Israël s'honore d'écouter!
Toi, dont le nom si noble et si pur est l'emblème
Des plus saintes vertus! toi, la beauté suprême!
A qui tout doit paraître un hommage insolent,
Et que moi j'ose à peine admirer en tremblant!
Oui, près d'eux, tu m'as vu terrible en ma colère;
Mais près de toi, j'ai peur... j'ai peur de te déplaire.
Ce tigre rugissant du désert descendu
Ne sait plus que gémir comme un agneau perdu.
Oh! que l'amour rend humble au jour de la victoire!
Qu'est-ce qu'un vain succès et qu'importe la gloire,
La gloire des héros, si le plus renommé,
Si le plus orgueilleux n'est pas le plus aimé!
Mais, hélas! je le vois, mon amour vous offense.

JUDITH avec égarement.

Oui, vous avez eu tort de prendre ma défense.

HOLOPHERNE.

Moi?

JUDITH.

Je vous dis, seigneur, que vous avez eu tort,
Que je vous ai trompé, que je veux votre mort;
Qu'avec vos ennemis je suis d'intelligence,
Que je suis l'instrument d'une horrible vengeance,
Que ceux qui m'accusaient venaient vous sauver, vous!
Qu'il fallait, sans pitié, me livrer à leurs coups.

Ah ! j'aurais moins souffert de cette mort si prompte
Que de tous ces honneurs qui me couvrent de honte.

HOLOPHERNE.

Quel désespoir l'égare?... O Judith, calme-toi;
Leur indigne soupçon n'a point changé ma foi.
Avec mes ennemis je ne puis te confondre,
Mon amour seul m'éclaire !

JUDITH à part.

Hélas ! faut-il répondre
Par tant de perfidie à tant de loyauté !

HOLOPHERNE.

Moi, de ton noble cœur je n'ai jamais douté.
Eh ! comment douterais-je ? en toi tout me rassure,
Et ton maintien si digne, et ta beauté si pure,
Et ta voix dont la grâce a pénétré mon cœur :
Ah ! de traîtres accents auraient moins de douceur !
Un perfide regard n'aurait pas tant de charme;
La haine se devine et le mensonge alarme.
Un faux bonheur nous jette un soupçon douloureux.
Va, si tu me trompais, je serais moins heureux.

JUDITH à part.

O mon Dieu ! tu l'entends ! est-ce là ta victime?

HOLOPHERNE.

Et pourquoi m'immoler, Judith ? quel est mon crime?
Je sauve ton pays que tu croyais perdu;
Par mon ordre, Israël à sa gloire est rendu.
Nos intérêts unis bientôt seront les mêmes ;
Je servirai ton Dieu, s'il permet que tu m'aimes;
Enfin, pour commander, pour régner en ma cour,
Que t'importe ma mort?... n'as-tu pas mon amour?
Non, non, je ne crains pas que ta ruse me livre;
Pour te donner mes jours tu me laisseras vivre....
Mais contre ta douleur vainement je combats,
Tu détournes les yeux... tu ne m'écoutes pas.
De tes vils ennemis tu me crois le complice,
Tu te venges sur moi de leur lâche injustice;
Et m'accablant aussi d'un injuste courroux,
Tu me fuis, tu me hais....

JUDITH.

Moi ? je priais pour vous !

HOLOPHERNE.

O joie!... elle a mêlé mon nom dans ses prières!...
Dès l'enfance endurci dans nos luttes guerrières,
Je ne connaissais pas ces mots consolateurs.
Ah! Judith!...

(Apercevant Nassar.)

Qui vient donc?...

NASSAR.

Prince, sur les hauteurs
On vient de signaler un courrier de Ninive....

HOLOPHERNE épouvanté.

Un messager... du roi?...

NASSAR.

Dans l'instant il arrive.

HOLOPHERNE à Judith.

Je cours le recevoir... et je reviens vers toi.

SCÈNE X.

JUDITH seule.

Le malheureux, qui m'aime et qui se fie à moi!
Ah! vivre tout un jour de ruse, de mensonge,
C'est un supplice affreux... indigne... et quand je songe
A l'horrible devoir qu'il me faut accomplir,
Mon âme se révolte, et je me sens faiblir....
Moi, mentir! moi, Judith!... où suis-je descendue!...
Et lui... contre les siens comme il m'a défendue!...
Et j'irais, me courbant sous un ordre cruel,
Lorsqu'il agit pour nous, lorsqu'il sauve Israël,
Lorsqu'il veut, de son roi guidant l'esprit sauvage,
Préserver nos tribus d'un honteux esclavage,
J'irais, moi, par un coup lâchement médité,
L'immoler, et punir sa générosité?...
Ah! ce n'est plus sa mort que le Seigneur ordonne!...
S'il comprend la pitié, c'est que Dieu lui pardonne!
Ses secours, ses bienfaits, doivent me désarmer!...
Frapper un cœur si noble et si digne d'aimer!
Frapper... mais je n'ai plus de fureur qui m'entraîne!
Du sang!... il faut du sang!... mais je n'ai plus de haine!

Plus de haine!... et d'où vient que ma colère a fui?...
Je demandais sa mort... et je tremble pour lui!...
Ce changement, Seigneur, est-il donc votre ouvrage?
Non, c'est un piége affreux... Dieu m'éprouve... courage!
Il me livre aux démons qui viennent me tenter,
Et pour que je triomphe il veut me voir lutter....
A l'amour d'Holopherne ils me disent sensible!...
Moi, l'aimer!... moi, l'aimer!... démons, c'est impossible!
Un moment j'ai repris ma parure d'orgueil,
Mais mon cœur déchiré n'a point quitté son deuil.
L'ombre de mon époux habite ma demeure;
Depuis trois ans, démons, vous voyez que je pleure,
Que j'ai la même foi, que j'ai le même amour,
Et que mon désespoir n'a pas vieilli d'un jour.
Je vis pour honorer cette sainte mémoire....
Holopherne... un héros!... Eh! que me fait la gloire?
Elle n'a point d'écho dans mon cœur attristé;
La gloire de Judith est son humilité.
Il m'aime!... eh bien?... il m'aime!... Oh! leur rage redouble.
Comme ils savent crier le seul mot qui me trouble!
Ils viennent m'insulter par leur rire moqueur....
Ils aveuglent mes yeux!... Ils m'arrachent le cœur!...
Les cruels!... je succombe, et l'abîme m'attire!
Grâce! grâce!... de moi le Seigneur se retire....
Je fais pour l'implorer des efforts superflus :
Mes deux mains pour prier ne se rejoignent plus....
Dieu! voilà le Serpent... qui me poursuit comme Ève!
Voilà, dans les roseaux, sa tête qui se lève....
Il me parle!... il me parle!... Il enivre mes sens
Des parfums corrupteurs de l'infernal encens!...
Israël, c'en est fait, ta patrie est vendue....
L'enfer... l'enfer triomphe... et Judith est perdue!

(Elle s'évanouit. La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un élégant pavillon situé entre la tente d'Holopherne et celle de Judith. Des rideaux de pourpre, soutenus par des piliers d'or, auxquels sont suspendus des trophées d'armes, ferment la scène dans le fond du théâtre. Les rideaux relevés laissent apercevoir la tente d'Holopherne ; un soldat en garde l'entrée. Sur le devant du théâtre, à droite, est une porte fermée ; à gauche, une fenêtre.

SCÈNE I.

ACHIOR, UN GARDE.

(Achior, déguisé en esclave arabe, s'avance en regardant autour de lui avec inquiétude. Le garde s'oppose à son passage.)

LE GARDE.

On ne peut pénétrer dans cet appartement.
(Reconnaissant Achior.)
Ah! seigneur, pardonnez ; sous ce déguisement
Je n'ai point reconnu notre ancien chef....

ACHIOR.

Silence!

LE GARDE.

Je suis à vous, seigneur.

ACHIOR.

Dans le camp, ma présence
Est un secret.

LE GARDE.

Comptez sur ma fidélité.

ACHIOR.

La tente de Judith?

LE GARDE.

Elle est de ce côté.

(Achior ouvre la porte qui mène dans la tente de Judith ; Zelpha vient à lui ; elle s'étonne et s'effraye en reconnaissant Achior.)

ZELPHA.

C'est vous!

ACHIOR.

Judith est là?

ZELPHA.

Devant Dieu prosternée,
Elle achève en priant cette affreuse journée.

ACHIOR *mystérieusement.*

On a reçu ce soir un message de mort....
Dis-lui de tout tenter par un dernier effort.
Le temps est précieux, la tâche est difficile.
Dans l'un des souterrains qui mènent à la ville,
Grâce au plan des remparts qu'un esclave a livré,
Les soldats d'Holopherne ont déjà pénétré;
C'est là qu'ils vont couver le feu de l'incendie.
J'ai démêlé leur trame habilement ourdie.
Un de mes alliés ici m'a reconnu,
De ces lâches projets ses soins m'ont prévenu.
Tous seront massacrés; les enfants et les femmes
Tomberont sous le fer, périront dans les flammes.
Tel est l'ordre du roi qu'on adore en ce lieu,
Du roi que l'Assyrie a proclamé son dieu.
On lui résiste en vain; sa puissance est extrême,
Et son nom fait trembler Holopherne lui-même.

ZELPHA.

Mais, seigneur, Holopherne a promis son appui
Aux Hébreux....

ACHIOR.

Leur destin ne dépend plus de lui!
Holopherne vous trompe, et leur perte s'apprête;
Il ne peut les sauver qu'en leur laissant sa tête;
Sa mort, oui, sa mort seule, épouvantant les cœurs,
De tant de nations peut nous rendre vainqueurs.
Va, que de nos projets Judith soit avertie.
Ce soir... les assiégés vont faire une sortie....
Dans l'ombre ils attendront, faisant taire leurs pas,
Le moment de venir se joindre à mes soldats.
Judith par un signal nous le fera connaître.
Qu'elle pose... une lampe... auprès de la fenêtre,
Et sa pâle lueur nous traçant le chemin,
Nous fondrons sur le camp les armes à la main.

LE GARDE.

C'est le prince... fuyez!

ACHIOR *revenant, bas à Zelpha.*

Si Judith peut surprendre
Le mot d'ordre....

ZELPHA.

Seigneur, je courrai vous l'apprendre.

(Achior s'éloigne mystérieusement. Zelpha, apercevant les officiers d'Holopherne, rentre dans la tente de Judith.)

SCÈNE II.

HOLOPHERNE; OFFICIERS, GARDES.

HOLOPHERNE tenant une lettre à la main.

Le destin me punit d'un rêve généreux,
Et vainement Judith m'intéresse aux Hébreux;
Le roi veut que mon bras les livre à sa furie.
Par son nom, par l'honneur du trône d'Assyrie,
Il a juré leur mort; je ne puis hésiter.
Et quel homme à cet ordre oserait résister?

(Il ouvre la lettre et lit.)

« Je suis roi, je suis dieu. Sur la terre et sur l'onde
» J'accomplis en marchant la conquête du monde;
» Et vous pouvez souffrir que mon pas éternel
» S'arrête un jour devant un hameau d'Israël!
» Malheur, malheur à vous, si demain Béthulie
» Sous ses remparts fumants n'est pas ensevelie!
» S'il reste un seul Hébreu dans ses murs renversés,
» Je croirai ce qu'on dit, que vous me trahissez;
» Et je vous punirai comme on punit un traître.
» Adorez cet écrit, que signe votre maître. »
Ah! l'on me dénonçait aux soupçons de mon roi!...
Eh bien, par mes fureurs il faut prouver ma foi!
Pour expier l'erreur d'une folle clémence,
Il faut que cette nuit le massacre commence;
Il faut que dès demain cette antique cité
Ne soit plus qu'un vain nom par le temps emporté,
Un amas de débris, une cendre fumante
Que balaye en passant l'aile de la tourmente,
Et qu'enfin ce hameau, sous mes coups châtié,
Ne soit plus pour ma gloire un remords de pitié.
Mais Judith!... triomphante à la cour d'Assyrie,
Les honneurs lui feront oublier sa patrie.
Phédyme a vu mourir son père détrôné,
Et, pour un peu d'amour, Phédyme a pardonné;
Et d'un coupable choix sa faiblesse s'honore.
Quoi! malgré ma défense elle revient encore!

SCÈNE III.

HOLOPHERNE, PHÉDYME dans le fond du théâtre, NASSAR;
OFFICIERS, GARDES.

PHÉDYME.

Rassurez-vous, seigneur, j'ai perdu tout espoir.
C'est pour vous dire adieu que j'ai voulu vous voir.
De vos ordres cruels je ne viens pas me plaindre;
Regardez, je suis calme, et je sais me contraindre;
Mais un affreux péril vous menace aujourd'hui,
Et, tremblante, je viens vous armer contre lui.

HOLOPHERNE.

Phédyme, aucun danger ne menace ma vie.

PHÉDYME.

D'un horrible soupçon malgré moi poursuivie,
Pour vos jours je crains tout, le fer et le poison...
Et l'on respire ici l'air de la trahison.

HOLOPHERNE.

Oh! vous venez encor....

PHÉDYME.

Je n'ai point parlé d'elle!
Mais, seigneur, permettez qu'une esclave fidèle
Vous garde, et de ces lieux connaissant les détours,
Puisse au moindre danger vous porter ses secours.
Redoutez la douceur de cette main fatale!
O dieux, pourquoi faut-il qu'elle soit ma rivale!
On ne m'écoute pas... mes cris sont superflus....
Quel homme ose écouter celle qu'il n'aime plus!
Il croit que je la hais parce qu'elle sait plaire,
Il prend mon désespoir pour une humble colère;
Il ne devine pas que, bravant ses mépris,
Généreuse, je veux le sauver à tout prix.
Oh! laisse-moi du moins, dans ce péril extrême,
Laisse-moi te défendre et te garder moi-même:
J'oublierai ce lien qui consolait mes jours,
Je verrai sans pleurer tes nouvelles amours.
Judith commandera, j'obéirai près d'elle,
Je lui pardonnerai, je dirai qu'elle est belle;
Mais tu me laisseras toujours veiller sur toi...
Et l'on n'osera pas te frapper devant moi!

HOLOPHERNE avec bonté.

Phédyme, il faut partir; Judith a ma promesse.
Éloigne de ton cœur un soupçon qui me blesse.
Va, ne crains rien pour moi; dans ce camp, dans ma cour,
De fidèles amis me gardent nuit et jour.

PHÉDYME.

Mais la mort en secret peut vous être donnée.
On peut vous présenter la coupe empoisonnée....
A Judith vous offrez un splendide festin
Ce soir... vous recevrez la coupe de sa main...
Oh! de grâce, exigez... c'est ma seule prière,
Exigez qu'elle boive... avant vous, la première...
Et si dans ce moment vous la voyez trembler...

HOLOPHERNE.

La haine vous égare, et c'est trop l'accabler!

PHÉDYME.

Eh! tu ne vois donc pas que Judith me renvoie,
Comme un garde importun qui veille sur sa proie!
Elle hait ma présence et veut nous séparer.
Ah! cette crainte seule aurait dû t'éclairer!

HOLOPHERNE.

Mais par d'autres motifs elle pourrait vous craindre.

PHÉDYME.

Oh! je comprends! Judith excelle en l'art de feindre.
Elle ose te flatter par de jaloux combats....
Elle!... jalouse!...

HOLOPHERNE.

Eh bien?...

PHÉDYME.

Elle ne t'aime pas!

(Voyant la fureur d'Holopherne.)

Tu frémis à ce mot.... Ah! c'est là ma vengeance!

HOLOPHERNE avec violence.

Sans doute, elle n'a point votre noble indulgence;
Mais ne peut-on prouver un tendre sentiment
Sans avoir immolé son père à son amant?
Croyez-vous que le prix d'un dévouement se compte
Par ce qu'il a coûté de remords et de honte?

PHÉDYME.

O de l'amour éteint inévitable loi!

Si généreux pour elle... et si lâche pour moi!
Elle trompe, on l'écoute, et sa parole enivre....
Elle apporte la mort... et pour elle on veut vivre!
On la traite en idole, on lui parle en tremblant;
Et l'on m'accable, moi, d'un mépris insolent!...
Elle hait, on le voit, sa vengeance menace...
Et c'est moi que l'on craint et c'est moi que l'on chasse!
M'arrachant le seul bien qui me reste aujourd'hui,
Le droit de le défendre et de mourir pour lui!

HOLOPHERNE.

Eh! renoncez, madame, à cet effort sublime.
Ne lui ravissez pas son heureuse victime;
Livrez-moi sans pitié : je bénirai mon sort
Si son amour me donne une si belle mort.

PHÉDYME.

Ah! de ce tendre espoir ne berce point ton âme :
Tu ne soumettras pas cette orgueilleuse femme,
Non, jamais.... Son mépris me vengera du tien;
Sa perfide douceur ne t'accordera rien,
Et tu seras mourant sur ta sanglante couche
Avant qu'un mot d'amour ne tombe de sa bouche!

HOLOPHERNE la menaçant.

Va-t'en!...

PHÉDYME.

Tu crois mourir heureux entre ses bras?
Frappe... va, je triomphe... elle ne t'aime pas!

HOLOPHERNE aux gardes.

Venez, et qu'on l'enchaîne au milieu des esclaves!

(Phédyme est emmenée par les gardes.)

SCÈNE IV.

HOLOPHERNE dans le fond du théâtre, NASSAR; GARDES.

HOLOPHERNE.

Ah! tu veux m'attendrir, Phédyme, et tu me braves!
Dieux!... elle m'a laissé tous ses dards en partant!
Moi, soupçonner Judith!... moi, moi qui l'aime tant....
O supplice! nourrir cet effroyable doute,
Voir dans l'être adoré l'ennemi qu'on redoute,
Fuir et craindre Judith!... la faire espionner....
Non!... j'aime mieux mourir que de la soupçonner;

J'aime mieux devenir sa victime insensée
Que de la voir jamais rougir de ma pensée!...
Cependant, elle hait nos prêtres et nos dieux....
Nos usages sacrés lui semblent odieux....
Elle est Juive, elle est sainte, et Moïse l'inspire. ..
Veuve, elle redoutait l'amour et son empire;
Et tout à coup... Mon cœur n'ose s'interroger...
L'attrait qu'elle a pour moi, c'est l'attrait du danger....
Sa douleur, sa fierté, tout en elle est mystère....
Et ce matin encor, son trouble involontaire
D'un infâme complot semblait me prévenir....
Mais elle ne vient pas... Qui peut la retenir?
(A Nassar.)
As-tu parlé ce soir à Judith elle-même?

NASSAR.

Au festin solennel, par votre ordre suprême,
J'ai convié Judith; elle viendra, seigneur.

HOLOPHERNE.

Et Judith a sans crainte accepté cet honneur?
Tu n'as pas remarqué.... Mais je l'entends... c'est elle.

SCÈNE V.

JUDITH, ZELPHA, HOLOPHERNE, NASSAR.

(Les esclaves apportent la table du festin.)

HOLOPHERNE à part.

Je vais donc la revoir!... hélas!
(Apercevant Judith.)
Dieux, qu'elle est belle!
Les plus affreux soupçons tombent à son aspect,
La colère se change en timide respect....

JUDITH à part.

Il me trompait.... J'éprouve une rage inconnue....
Enfin, Dieu soit loué! ma haine est revenue!

HOLOPHERNE à part.

Mais elle semble fuir un pénible entretien ;
Son regard courroucé semble éviter le mien.
(A Judith.)
Pourquoi viens-tu si tard?

JUDITH avec amertume.

Demandez à Phédyme.

HOLOPHERNE.

Oh! de ses longs adieux ne me fais pas un crime.
(A part.)
Eh quoi! je l'accusais, prompt à me défier;
Et c'est moi qu'elle force à se justifier!
Mais l'instant est venu de l'épreuve mortelle:
Présentons-lui la coupe.... O dieux! la prendra-t-elle?
Si, trouvant un prétexte, elle allait refuser!...
Si par sa propre crainte elle allait s'accuser!...
J'ai vu bien des combats, j'ai vécu de carnage,
Jamais pareil effroi n'a glacé mon courage.
(Conduisant Judith vers la table.)
Voulez-vous présider aux plaisirs du festin,
Et, par les mêmes vœux mêlant notre destin,
Souffrir que pour tous deux la coupe soit remplie?

JUDITH.

Oui, seigneur, au succès de ma tâche accomplie
J'ose boire avec vous; car mon cœur est joyeux,
Et je sens que ce jour est un jour glorieux.
(Judith prend un des flacons d'or et verse le vin dans la coupe que lui présente Holopherne; puis elle porte la coupe à ses lèvres.)

HOLOPHERNE à part.

Ah! je respire enfin!... rien n'a trahi son trouble.
Oh! ma foi se réveille, et mon amour redouble....

JUDITH.

Un courrier de Ninive est arrivé ce soir?

HOLOPHERNE.

Oui, par un envoyé le roi me fait savoir
Qu'il presse mon retour à la cour d'Assyrie.
Vous y viendrez, Judith?

JUDITH.

Pour ma pauvre patrie
J'irai de votre maître implorer les bontés.

HOLOPHERNE.

Là, vous ferez pâlir nos plus fières beautés.
Quel triomphe pour moi! car ce jour vous engage.
Vous connaissez nos lois... vous savez qu'un usage,
Un usage à la fois charmant et rigoureux,
Nous fait un déshonneur de n'être point heureux.
L'imprudent qui verrait son ardeur méprisée

De la cour, aussitôt, deviendrait la risée....
Mille regards moqueurs le poursuivraient toujours....

JUDITH.

Oh! l'on ne rira pas, seigneur, de nos amours!

HOLOPHERNE.

Ce bonheur est si grand que j'ose à peine y croire!
Tu ne me hais donc pas?

JUDITH.

Vous plaire, c'est ma gloire!

HOLOPHERNE mystérieusement.

Tu l'as promis, Judith! Dans ma tente... à minuit...
Tu viendras... elle est là... cette porte y conduit....
Tu me dis d'espérer!... Oh! ce n'est point un rêve....

JUDITH s'inclinant.

Seigneur....

(A part, en regardant la porte.)

Sur les rideaux j'ai vu briller un glaive.

(Tous deux se lèvent. Les esclaves emportent la table du festin.)

NASSAR bas à Holopherne.

Tous les feux sont éteints dans les murs assiégés;
Au fond des souterrains nos soldats partagés
Attendent le moment de marcher sur la ville,
Qui dans un faux espoir trouve un sommeil tranquille.

HOLOPHERNE.

Va, dirige leurs coups, et reviens me chercher
Au point du jour.

JUDITH bas à Zelpha, lui montrant la porte de sa tente.

C'est là qu'il faudra te cacher.
Zelpha, tu resteras derrière cette porte;
Mais ne te montre pas à moins que je ne sorte.
Je poserai la lampe ici, de ce côté.
Achior reviendra guidé par sa clarté.
Ses soldats avec nous sont tous d'intelligence.

NASSAR à Holopherne.

Le mot d'ordre, seigneur?

HOLOPHERNE.

« Babylone et vengeance! »

JUDITH bas à Zelpha.

Retiens bien ces deux mots.

(Zelpha sort. Nassar se retire dans le fond du théâtre.)

HOLOPHERNE à Judith, avec tendresse.

Judith, pardonne-moi!
C'est un crime... un moment j'ai douté de ta foi....
De cet affreux soupçon mon âme est soulagée;
Mais comme j'ai souffert!... Ma douleur t'a vengée,
Et ce n'est pas à toi, Judith, de m'en punir.
Oh! viens, viens dissiper ce cruel souvenir!
Livre ta destinée à cet amour si tendre.
Je ne te quitte pas, Judith; je vais t'attendre.
Que mon cœur va frémir au doux bruit de tes pas!
Tu ne peux me tromper: tu viendras! tu viendras!...

JUDITH tremblante.

Dieu m'a dit: « Tu seras l'épouse et la servante. »
Je suis soumise à Dieu....

(A part.)

Cet amour m'épouvante!

HOLOPHERNE avec passion.

Est-il vrai?... n'est-ce pas un prestige du cœur?...
Cette femme... aujourd'hui... promise à mon bonheur,
C'est elle!... c'est Judith!... c'est la femme que j'aime!
O pensée enivrante! ô délire suprême!
Vertige de l'espoir, extase, enchantement!
Félicité cruelle! adorable tourment!
Délicieux fardeau de tristesse et de joie!
Torrents de voluptés où mon âme se noie!
Non! je ne savais pas avant cet heureux jour
Quels siècles on peut vivre en une heure d'amour!

(Il sort. Ses officiers, ses pages l'accompagnent. Les esclaves emportent les flambeaux; ils ne laissent que la lampe, et ferment les rideaux dans le fond du théâtre.)

SCÈNE VI.

JUDITH seule, avec exaltation.

Dieu puissant, rendez-moi ma première assurance.
De moi seule Israël attend sa délivrance....
Pour vaincre ce héros prêtez-moi votre appui.
Son amour est un crime, armez-moi contre lui;
Endormez son espoir par des songes funèbres....
Cachez-moi, cachez-moi dans de chastes ténèbres!
Éteignez cet amour par votre ordre allumé;

Faites qu'il n'aime plus, qu'il n'ait jamais aimé !...
Dans un sommeil sauveur ordonnez qu'il m'oublie;
Éloignez de ses yeux mon image embellie;
Effacez cet éclat, ces brillantes couleurs
Qui, profanes, cachaient la trace de mes pleurs;
Reprenez cet attrait dont vous m'aviez parée,
Cilice de beauté dont je suis déchirée !
En m'ôtant mon pouvoir... venez me secourir...
S'il m'aime encor... Seigneur... c'est à moi de mourir!
Je frissonne... Un nuage a passé sur ma vue...

(Elle entr'ouvre le rideau de la tente et revient sur le devant de la scène.)

O miracle !... Seigneur, vous m'avez entendue !...
Vous avez eu pitié de ma faiblesse... Il dort !...
Oui... je vous ai compris... oui, vous voulez sa mort...
Donnons-leur le signal... un seul instant me reste....

(Elle prend la lampe et va la poser sur la fenêtre. Elle regarde dans le lointain.)

Dans la ville... le feu !... le feu !... retard funeste...

(Elle prend un glaive dans un des trophées suspendus aux piliers, et marche vers la tente. Tout à coup elle s'arrête.)

Il dort !... et dans son sang mon bras va se plonger...
Mais ils dorment aussi ceux qu'ils vont égorger !

(Elle entre dans les appartements d'Holopherne. Au même instant la porte de la tente de Judith s'ouvre.)

SCÈNE VII.

ACHIOR, ZELPHA; ensuite JUDITH.

ZELPHA à voix basse.

Où courez-vous, seigneur? c'est là qu'il faut attendre.

ACHIOR à voix basse.

Mais tu ne vois donc pas qu'elle nous fait surprendre,
Que nous sommes trahis, que nous sommes perdus,
Qu'à son indigne amour elle nous a vendus,
Que nous venons trop tard, et qu'elle a changé l'heure;
Qu'elle livre Israël, et qu'il faut qu'elle meure?
Ah! nous sommes tombés dans un lâche complot !
La perfide l'aimait !...

JUDITH un glaive à la main.

Vous pouvez parler haut....

ACHIOR.

C'est elle !

JUDITH avec exaltation.

Dieu puissant! ma tâche est achevée.

ZELPHA relève le rideau du milieu : on aperçoit dans le fond de la tente Holopherne étendu mort sur son lit.

Ciel!

JUDITH.

Israël est libre, et Judith est sauvée!
(A Achior.)
Je l'aimais... disais-tu?... que t'en semble à présent?...
Mais quel froid me saisit... que ce glaive est pesant!

(Elle laisse tomber le glaive. — Tumulte. Des soldats envahissent le théâtre et s'emparent des issues.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, OSIAS, GUERRIERS ISRAÉLITES, SOLDATS AMMONITES.

OSIAS.

L'impie épouvanté nous laisse la victoire!
Honneur à vous, Judith!

JUDITH.

Je ne veux point de gloire.

OSIAS.

Et que veux-tu pour prix d'un dévouement si beau?

JUDITH.

Le droit d'aller prier seule sur un tombeau,
Et de finir mes jours humblement dans les larmes.
Vous, achevez mon œuvre, allez combattre.

TOUS.

Aux armes!!!

(La toile tombe.)

FIN DE JUDITH.

CLÉOPATRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre-Français,
le 13 novembre 1847.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
MARC-ANTOINE.	M. Maubant.
OCTAVE CÉSAR.	M. Raphael.
VENTIDIUS, ami d'Antoine.	M. Rey.
UN ESCLAVE	M. Beauvallet.
DIOMÈDE, secrétaire de Cléopâtre.	M. Fonta.
ÉROS, affranchi d'Antoine	M. Robert.
FAUSTUS, soldat blessé à la bataille d'Actium.	M. Chéry.
LE GRAND PRÊTRE D'HERMÈS.	M. Mainvielle.
UN MÉDECIN.	
UN PHILOSOPHE de l'École d'Alexandrie.	M. Mathien.
UN SAVANT.	
UN OFFICIER.	
CLÉOPATRE, reine d'Égypte.	Mlle Rachel.
OCTAVIE, sœur de César, femme d'Antoine.	Mme Rimblot.
IRAS, } femmes de Cléopâtre.	Mme Solié.
CHARMION, } femmes de Cléopâtre.	Mme Mirecour.
Un Architecte.	

Suite de Cléopatre. — Suite de César. — Suite d'Octavie.
Chanteurs. — Soldats.

(La scène se passe à Alexandrie, au premier et au second acte; à Tarente au troisième; à Alexandrie, au quatrième et au cinquième acte.)

CLÉOPATRE.

ACTE PREMIER.

Une salle du palais des Ptolémées séparée de la chambre royale par une galerie à jour. — Deux portes latérales. — Dans le fond, au milieu, une porte recouverte de rideaux. — Au seuil de cette porte une jeune fille est couchée, elle dort; une lampe brûle auprès d'elle. — Il fait nuit.

SCÈNE I.

VENTIDIUS, DIOMÈDE, IRAS endormie.

(Ventidius traverse le théâtre avec précaution et va ouvrir la porte de Diomède.)

DIOMÈDE sortant de chez lui.

L'ambassadeur d'Antoine!...

VENTIDIUS.

Aujourd'hui non... demain.
Cette nuit je ne suis qu'un vieux soldat romain.
J'ai voulu te parler avant de voir la reine,
Diomède; je sais le motif qui l'entraîne
A nous servir. Tu peux t'expliquer franchement....
Que fait-elle? quel est l'intérêt du moment?

DIOMÈDE.

Elle pleure César.

VENTIDIUS.

Elle!...

DIOMÈDE.

Comme elle pleure...
En riant, en changeant de plaisir à toute heure.
Mais je crois que, malgré cet air calme et serein,
Elle lutte en secret contre un amer chagrin.
Son orgueil rougirait d'un désespoir vulgaire.

VENTIDIUS.

On l'accuse pourtant de nous faire la guerre,
Et d'avoir prodigué son or et ses soldats
Aux bourreaux de César.

DIOMÈDE.

Jamais... cela n'est pas.

VENTIDIUS.

Tous ont été vaincus, et leur mort fut fatale.
Philippes pour Antoine est une autre Pharsale :
Mais avant leur défaite, et par d'adroits détours,
A Brutus Cléopâtre envoya des secours.
Antoine le soutient, et pour mieux la confondre
Il veut publiquement la forcer de répondre.

DIOMÈDE.

Antoine veut la voir?

VENTIDIUS.

Oui, je viens la chercher.

DIOMÈDE.

Sérieusement, contre elle il prétend se fâcher?

VENTIDIUS.

Sans doute, il faut qu'elle aille expliquer sa conduite.

DIOMÈDE.

A se justifier Cléopâtre est réduite....
D'avance je prévois le jugement rendu;
La coupable est sauvée... et le juge est perdu....

VENTIDIUS.

Je pense comme toi, c'est là toute ma crainte;
C'est pourquoi j'ai voulu sans témoins, sans contrainte,
Avant de voir la reine, avant de m'engager,
Mesurer avec toi la grandeur du danger...
Chercher par quel moyen, par quelle adroite ruse
On pourrait... déjouer...

DIOMÈDE.

Le triumvir accuse
La reine injustement... peut-être un mot de nous
Suffira pour calmer ce superbe courroux.

VENTIDIUS.

Je puis calmer Antoine avec un peu d'adresse;
Mais ce hardi projet séduira ta maîtresse.
Elle redoute Antoine et l'empire romain ;
Quel bonheur de pouvoir terminer dès demain,
En obligeant Antoine à combattre pour elle,
Par un nouvel amour une vieille querelle!
Elle voudra dompter Rome et le triumvir...
Sa seule ambition est de nous asservir;

Elle dit, pour donner du poids à sa parole :
« Vrai comme un jour je dois régner au Capitole! »
J'ai déjà vu César, servant tous ses projets,
Obéir à sa voix comme un de ses sujets.
Épris d'un fol amour, malgré sa vie infâme,
Il voulait l'épouser.... Épouser cette femme,
Cette sœur sans pitié, cette épouse sans foi,
Qui pour régner toujours, et pour régner en roi,
Fit périr sous nos yeux son mari Ptolémée.
C'est elle que César vainqueur a tant aimée....
Rome eut pitié de lui, Rome se révolta,
Proscrivit Cléopâtre, et César la quitta;
Mais longtemps malgré tout il lui resta fidèle.
Antoine aura le sort de César, son modèle...
A ces piéges charmants peut-il se dérober?...
Où chancela César, Antoine doit tomber.

DIOMÈDE.

Je le sais, ce n'est pas une crainte illusoire,
S'il la voit, tout est dit, c'en est fait de sa gloire.
Pour dompter ce héros, ce fameux conquérant,
Elle fera briller son prestige enivrant.
Quand elle aima César, elle était jeune encore,
Elle avait la beauté d'une enfant qui s'ignore,
Qui sourit pour sourire et séduit au hasard.
Maintenant, tout s'unit, et la nature et l'art,
Et la grâce et l'esprit, et la science même,
Pour lui donner l'orgueil de la beauté suprême...
Cet attrait merveilleux est un pouvoir divin
Contre lequel on veut combattre, mais en vain.
On passe de longs jours le cœur gonflé de rage,
A maudire son nom, à lui jeter l'outrage,
A raconter tout bas ses crimes ténébreux,
A plaindre ses sujets, à conspirer pour eux...
Et puis, quand on la voit si charmante et si belle,
On oublie à l'instant le mal qu'on pense d'elle.
Les glaces du mépris fondent sous son regard;
Des mains du factieux s'échappe le poignard,
Il cherche vainement les causes de sa haine.
Ce pouvoir invincible à ses pieds vous enchaîne;
C'est un étrange effet qu'on ne peut définir,

Où la crainte à l'amour vient vaguement s'unir,
Un plaisir plein d'angoisse, un effroi plein de charme,
Un danger menaçant qui pourtant vous désarme;
Sa colère vous plaît, on l'aime, et quelquefois
On s'en laisse accabler pour entendre sa voix.
Elle est reine toujours... mais aussi toujours femme.
Dans cet être si frêle on sent une grande âme,
A travers sa faiblesse on sent la royauté;
On tremble, on est vaincu, mais avec volupté.
Sa pensée est un monde et son cœur un abîme.
C'est ainsi qu'elle va, forte, de crime en crime,
Bravant impunément et le peuple et la cour,
Ne méritant que haine et n'inspirant qu'amour.

VENTIDIUS.

Antoine... quel portrait!

DIOMÈDE.

Ce n'est pas tout, j'oublie
Ce qui doit l'enivrer en flattant sa folie.
C'est ce luxe royal et sur tout répandu,
Et cet or précieux si sottement perdu,
Ce bruit, ce mouvement d'une éternelle fête,
Tourbillon de plaisir qui jamais ne s'arrête.
On ruine l'État, on lui prend tous ses fonds
Pour payer des chanteurs, des nains et des bouffons....
J'en gémis, c'est pitié!

VENTIDIUS.

Ce rapport m'épouvante.
De ces mêmes défauts Marc-Antoine se vante.
Il a pour les plaisirs la même folle ardeur,
C'est la même faiblesse et la même grandeur,
Ce sont les mêmes goûts, enfin les mêmes vices...
Rien ne peut modérer l'élan de ses caprices...
De même, sans raison il prodigue son or,
Et des peuples conquis épuise le trésor.
Pour nourrir ses bouffons il impose trois villes;
A table, il distribue à ses flatteurs serviles
Sa vaisselle d'argent.... Quand le souper est bon,
Au cuisinier il fait présent d'une maison.
S'affublant d'un manteau superbe et ridicule,
Et prenant les saints noms de Bacchus et d'Hercule,

Il parcourt le pays sur un char radieux,
Traîné par des lions comme le char des dieux;
Dans les flots de l'orgie, il se plonge, il se noie!...
Et nous voulons livrer une si belle proie
A Cléopâtre?... Non; il faut dès aujourd'hui
Nous unir pour sauver Antoine malgré lui.
Car le salut d'Antoine est le salut de Rome;
Nos destins balancés dépendent d'un seul homme;
Antoine est notre espoir, lui seul retient encor
L'ambition d'Octave en son ardent essor.
Lépide est un jouet qu'ils briseront sans peine;
Il ne porte avec eux que le poids de la haine....
Lépide n'est plus rien, et son nom sans crédit
Serait presque oublié s'il n'était pas maudit.
Leur vain triumvirat n'est qu'un adroit mensonge:
Dans l'intérêt de tous tâchons qu'il se prolonge,
Et ne permettons pas qu'Antoine désarmé,
Par un perfide amour fatalement charmé,
A son rival cédant sa moitié de l'empire,
L'élève jusqu'au trône où son orgueil aspire.
Dès qu'Antoine s'éclipse Octave est dangereux;
Rome peut respirer quand la lutte est entre eux;
Leurs pouvoirs divisés maintiennent l'équilibre,
Et Rome est libre encor, si Rome se croit libre.
Oui, méconnaître un joug qu'on n'a point accepté,
C'est se montrer encor digne de liberté.
Nos vieux républicains veillent toujours dans l'ombre.
Chaque instant, il est vrai, voit s'affaiblir leur nombre;
Mais dans tous ses rameaux l'arbre n'est pas flétri,
Les plus forts sont tombés, mais tous n'ont point péri;
Plusieurs vivent cachés dans des retraites sûres,
Et le corps de César portait vingt-trois blessures....
Noble ami!... l'auraient-ils vainement immolé?
Est-ce donc sans profit qu'un tel sang a coulé?
Oh! que sa mort du moins ne soit pas inutile,
Que son sang généreux arrose un sol fertile,
Et que son souvenir nous préserve aujourd'hui
De quelque autre tyran moins glorieux que lui!
Tu le vois, ce n'est pas sans raison que je tremble;
Deux dangers différents nous menacent ensemble:

Ou la reine soumet à son fier ascendant
Antoine, et l'Orient commande à l'Occident;
Ou le faible guerrier, dans les plaisirs esclave,
S'endort, et le sénat tombe au pouvoir d'Octave.
Ainsi des deux côtés même triste hasard,
Rome est à Cléopâtre, ou Rome est à César.
Ainsi sur cet amour notre avenir se fonde,
De cet amour dépend le partage du monde.
Sauvons donc, s'il se peut, dans cette extrémité,
Antoine et son honneur, Rome et sa liberté!...
J'ai mon expérience, aide-moi de la tienne.
Est-il quelque intérêt... violent... qui retienne
Cléopâtre en Égypte?... En ce cas on pourrait...
Compromettre un moment ce puissant intérêt.
Eh! ne m'as-tu pas dit que le peuple conspire,
Qu'il l'accuse tout bas, qu'il maudit son empire?
S'il s'armait tout à coup... il lui faudrait rester....

DIOMÈDE.

Non, quelques mécontents veulent se révolter;
Mais les Égyptiens sont un troupeau docile,
Ils l'aiment malgré tout, et son règne est facile.
Les crimes les plus grands ne les révoltent point;
Ils ne sont ombrageux jamais que sur un point:
Qu'on respecte leurs dieux, c'est tout ce qu'ils demandent;
Ils adorent le mal quand leurs dieux le commandent;
On peut les décimer, les accabler d'impôts
Sans crainte de les voir sortir de leur repos...
Mais qu'on vienne à tuer dans la forêt sacrée
Une autruche, un ibis... la guerre est déclarée!
Gallus faillit périr pour un chat qu'un Romain
A tué par mégarde un jour sur son chemin.
La révolte éclata... ce peuple si tranquille
Voulut dans sa fureur incendier la ville;
Il fallut que Gallus au port se retranchât,
Et deux mille Romains périrent... pour un chat....
Non, la reine respecte et les dieux et les prêtres
Qui gouvernent ici le peuple et sont ses maîtres....
Crois-moi, nous ne saurions l'atteindre en son pouvoir;
Comme reine, du moins, elle fait son devoir,
Et son sceptre est tenu d'une main ferme et sûre.

VENTIDIUS.

Cependant chaque roi porte au cœur sa blessure.
N'as-tu jamais sondé ce mystère profond?
Quel mot, quel souvenir l'agite et la confond?
Toi qui sais le secret de sa vie insensée,
N'as-tu pas découvert sa plus laide pensée?

DIOMÈDE.

Sur son esprit troublé seul tu prétends agir?...
Et tu veux un secret qui la fasse rougir?...

VENTIDIUS.

Tu cherches?...

DIOMÈDE souriant.

Je choisis. C'est venir à merveille;
Le plus triste est toujours le secret de la veille....
Eh bien, donc, tu sauras.... Je rougis à mon tour
D'avoir à te conter ce misérable amour....
Ébloui par l'éclat d'un brillant diadème,
Un jeune esclave, un fou, sur la reine elle-même
Osa lever les yeux. Il l'aimait... sans espoir...
Mais elle, un jour d'ennui, daigna s'apercevoir
Des soins mystérieux de cet esclave indigne.
D'abord il fut troublé d'une faveur insigne;
Puis tombant à genoux, il lui dit bravement :
« La mort, si tu le veux, pour l'amour d'un moment! »
La reine, pardonnant cet insolent délire,
Sourit, et lui promit la mort par ce sourire.
L'esclave doit subir aujourd'hui son arrêt ;
On lui fait essayer quelque poison discret
Venu de Thessalie ou rapporté de Thrace,
Et sans bruit, c'est ainsi que l'on se débarrasse
De ce honteux amour trop bien récompensé,
Et dont l'orgueil royal pourrait être offensé.
Le poison et le Nil finiront l'aventure ;
C'est un genre nouveau de brouille et de rupture ;
Mais on ne rougit point du souvenir des morts ;
C'est la honte qui fait tout le poids du remords,
Et la femme de cœur qui sait rendre impuissante
La preuve de son crime en est presque innocente.

VENTIDIUS.

Un esclave!...

DIOMÈDE.

Quelqu'un !

VENTIDIUS.

Marc-Antoine est jaloux...
Si, sauvant cet esclave....

DIOMÈDE.

On vient, retirons-nous.

(Ils entrent dans la chambre de Diomède; Charmion paraît dans la galerie.)

SCÈNE II.

IRAS, CHARMION portant une coupe et une fiole de poison.

IRAS s'éveillant.

Qui marche là?

CHARMION.

C'est moi, c'est Charmion la noire.
Oh! que tu dormais bien sur ton beau bras d'ivoire,
Belle Iras! J'admirais ce tendre dévouement :
En te voyant dormir, dormir profondément,
Je me disais tout bas, pardonne cette idée :
Par les rêves d'Iras la reine est bien gardée!

IRAS.

Ne me dénonce pas, j'ai veillé l'autre nuit,
Et d'ailleurs, tu le vois, j'accours au moindre bruit.

CHARMION.

On sait ce que tu vaux; aussi, jeune imprudente,
C'est toi la favorite, et moi la confidente.
Elle amuse, je sers; chacune a son devoir.

IRAS.

Oh! Charmion, la reine était sombre hier soir...
J'ai chanté, j'ai dansé, mais rien n'a pu lui plaire,
Elle semblait cacher une sourde colère...
Elle cherchait à rire, et riait tristement....
Toi-même... quel est donc ce breuvage écumant
Que tu viens de verser, dont ta coupe est remplie?

CHARMION.

C'est un poison nouveau venu de Thessalie.

IRAS.

On va l'essayer?

CHARMION.

Oui.

IRAS.

Sur quelque condamné?

CHARMION.

Dont le crime est si grand... qu'on l'avait pardonné!

IRAS.

Et quel était ce crime?

CHARMION.

Une folie étrange.
Te souvient-il qu'un jour, assises dans la cange
Qui conduisait la reine aux fêtes de Memphis,
— Tu berçais dans tes bras Césarion son fils —
Nous avons remarqué de loin, sur le rivage,
Un jeune homme au front pâle, à l'air noble et sauvage?
Il restait là, rêveur, caché dans les roseaux,
Et tu dis en riant : « C'est le Nil, dieu des eaux.... »

IRAS.

Oh! je ne riais pas... Dans ma chère patrie....

CHARMION l'interrompant.

Un soir, nous revenions d'une panégyrie;
Il nageait dans le fleuve en nous jetant des fleurs.

IRAS.

Des lotus roses, bleus, de toutes les couleurs,
Des lis... je m'en souviens....

CHARMION.

Eh bien, aujourd'hui même
Il va mourir.

IRAS.

Pourquoi?

CHARMION.

Pourquoi?... la reine l'aime,
Il paiera de sa vie un moment de bonheur;
Cet homme ne peut vivre après un tel honneur;
C'est un esclave....

IRAS.

Lui?...

CHARMION.

Sa mort secrète et prompte
Cachera cet amour.

IRAS.

La reine, quelle honte!
Aimerait un esclave, un être abject et vil!...
Non, je l'avais bien dit, c'est... c'est... le dieu du Nil!
Par le dieu du Scamandre, aux rives parfumées,
Souvent dans mon pays les femmes sont aimées.
Malheur à la beauté qui l'admire longtemps!
Perfide, il la retient par ses cheveux flottants,
Et l'emporte avec lui dans les grottes profondes
Où s'épanche son urne et se perdent ses ondes.
On la cherche, on la pleure, on poursuit dans son cours
Le fleuve.... Il l'aime tant, qu'il la garde toujours!

CHARMION riant.

Enfant, tu me dis là des contes de nourrices :
Va, le vieux Nil n'a point de si charmants caprices.
Je ris de ta folie, et je ne sais pourquoi
Je t'écoute.... Le Nil!...

IRAS.

Et si c'était un roi...
Qui, pour mieux réussir, s'aidant d'un stratagème....

CHARMION.

On ne fait pas mourir un roi parce qu'on l'aime.

IRAS.

Mais on connaît cet homme et l'on saura sa mort....

CHARMION.

C'est un esclave grec, un ouvrier du port;
On l'oubliera bientôt, on le connaît à peine....

IRAS.

Oh! la reine est cruelle.... Oh! je ne suis pas reine!...
Pauvre esclave! il est Grec, il est de mon pays!

CHARMION.

Moi, je ne juge pas la reine... j'obéis....
Je ne demande pas le nom de la victime.
Cet homme est condamné, que m'importe son crime?
Que m'importe qu'il vive ou tombe avant le temps?
J'ai versé le poison dans la coupe... et j'attends.

IRAS.

Il vient!

SCÈNE III.

IRAS, CHARMION, L'ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

O Charmion, voici déjà l'aurore!...
Je la verrai briller si tu tardes encore.
Hâte-toi donc.... Hier, j'ai juré que mes yeux
Ne reverraient jamais Hélios, roi des cieux;
J'ai juré par le Styx!... Me rendrais-tu parjure?...
Douterait-on de moi?... Me fait-on cette injure?...

CHARMION.

Non, j'avais ta parole, et le poison est prêt.

L'ESCLAVE *prenant la coupe.*

Donne. Tu lui diras que je meurs sans regret!

CHARMION.

Quoi! tant d'insouciance à ton heure dernière!
On te laisse le temps d'exhaler ta prière.
A la vie, au bonheur fais au moins tes adieux;
Tu ne veux pas mourir sans invoquer tes dieux?

L'ESCLAVE.

O fille de la Nuit! ô déesse implacable,
Toi qui n'as point de temple, et qu'on craint d'adorer;
Toi que le malheureux, quand le destin l'accable,
Seul en tremblant ose implorer;

O Mort! à tes fureurs un fol amour me livre!
Prends ta faux redoutable et parais à ma voix:
A la voix d'un heureux que son bonheur enivre,
Viens donc pour la première fois!

Une femme régnait sur des peuples sans nombre;
De sa beauté les rois, les dieux étaient épris;
Moi, j'étais son esclave et je l'aimais dans l'ombre,
Heureux même de ses mépris.

Je ne pouvais jamais l'approcher ni l'entendre;
Mais, pour apercevoir ou son voile ou sa main,
Je la suivais partout, je vivais pour l'attendre
Et me jeter dans son chemin.

Un jour, elle vint voir les travaux des fontaines...
Je tombai prosterné de crainte à son aspect....
O Vénus! tout l'amour qui dévore mes veines
Parla dans ce brûlant respect.

Pour lui plaire il faut être un héros fier et brave,
Et moi, par quels hauts faits ai-je su l'attendrir?
Je n'ai dit qu'un seul mot : « Reine, je suis esclave,
Mais j'aime et je voudrais mourir. »

Et la nouvelle Isis que l'Égypte idolâtre
A souri par caprice à l'esclave du port...
J'ai vu pâlir d'amour la reine Cléopâtre...
Et joyeux je t'appelle, ô Mort!

Viens donc!... Tous les orgueils des gloires insensées,
Toutes les voluptés, tous les feux de l'amour,
Tous les enivrements des royales pensées,
Je les ai connus en un jour!

Je suis prêt à partir pour les rivages sombres;
Prends mon sang et ma vie et mon jeune avenir....
Mais permets qu'avec moi j'emporte chez les ombres
Le souvenir... le souvenir!

Sauve-moi de l'oubli, Cléopâtre est si belle!...
Choisis pour me punir le plus dur châtiment,
Mais que dans les enfers je souffre encor pour elle,
Que mon amour soit mon tourment!...

Nourris tes noirs vautours de ma chair déchirée,
Sous des rocs éternels roule mon corps meurtri,
Mais laisse à mes regards son image adorée,
A mes lèvres son nom chéri!

Je subis tes arrêts, ô Mort, sans une plainte;
Respecte mon bonheur... il m'est venu de toi....
Et sur mon front glacé laisse vivre l'empreinte
De ses baisers qui m'ont fait roi.

(Il prend la coupe, boit le poison et tombe.)

Ah!...

IRAS regardant l'esclave.

L'implacable Mort a reçu son offrande,
Vois!

DIOMÈDE entrant précipitamment.

Iras! Charmion! la reine vous demande.

(Iras et Charmion sortent.)

SCÈNE IV.

L'ESCLAVE, DIOMÈDE, VENTIDIUS, UN MÉDECIN; SERVITEURS.

(Diomède fait un signe au médecin et aux serviteurs, qui s'empressent auprès de l'Esclave.)

LE MÉDECIN.

Il est trop tard, je crois....

DIOMÈDE.

Non, il respire encor.

LE MÉDECIN.

Maître....

DIOMÈDE.

Je te promets, demain, son pesant d'or,
Si tu peux le sauver....

LE MÉDECIN faisant respirer un flacon à l'Esclave.

Le regard se ranime....
Ce flacon a ravi plus d'une autre victime
Aux vengeances des rois.... Bien! cet homme est sauvé...
Je vous réponds de lui.

DIOMÈDE.

Cet homme est réservé
A servir des projets d'une haute importance;
J'ai révoqué pour lui la royale sentence;
Mais toi, dis qu'il est mort et mort par le poison.
Va, fais-le transporter sans bruit dans ta maison,
Tiens-le dans quelque endroit inconnu, solitaire,
Jusqu'au jour où j'irai t'expliquer ce mystère.

VENTIDIUS à part, regardant l'Esclave que les serviteurs emportent

Oui, sauvons cet objet d'un si honteux amour;
Je pressens les remords qu'il doit causer un jour...
Seul, j'aurai le secret de ce caprice infâme,
Je pourrai dominer cette orgueilleuse femme.

Antoine, tu voudras succéder dans son cœur
A César... l'héritage est digne d'un vainqueur;
Il est beau d'être aimé par qui chérit la gloire,
Et d'être un noble choix dans une noble histoire.
Tu voudras succéder à César... vain effort,
Tu n'auras pour rival qu'un esclave du port.
Il faut qu'il la connaisse et qu'alors il la fuie...
Le monde est en danger, Cléopâtre s'ennuie!

(Les serviteurs qui emportent l'Esclave se sont arrêtés sur un signe de Diomède. Attentif, il écoute; après le dernier vers il leur fait de nouveau un signe; les serviteurs se remettent en marche et sortent du palais.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un pavillon sur la terrasse du palais des Ptolémées, à Alexandrie. — Dans le lointain, le port et ses vaisseaux, la ville et ses monuments. — La reine est étendue sur un lit de repos; auprès d'elle Iras et Charmion balancent des éventails en plumes d'ibis. — Au fond, des chanteurs et des chanteuses portant des lyres d'ivoire, des cithares d'or. — Autour de la reine, des savants, des philosophes, des architectes et des esclaves tenant des instruments d'architecture et d'astronomie. — Sur le devant de la scène, le grand prêtre d'Hermès lit dans le livre sacré que tient un desservant du temple.

SCÈNE I.

CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION, LE GRAND PRÊTRE, UN PHILOSOPHE, UN SAVANT, UN ARCHITECTE.

LE GRAND PRÊTRE lisant à haute voix.

Athyr, c'est le chaos, l'obscurité profonde,
Le lit au fond des eaux, où sommeillait le monde.
Pirami, c'est le jour, c'est l'esprit radieux.
Kneph, c'est le créateur, père de tous les dieux.
Phtah, son fils, dieu du feu, c'est le roi du tonnerre :
Il a créé le ciel, il a créé la terre.
Le mal est dans Typhon; le bien, dans Osiris,
Frère et divin époux de l'immortelle Isis.
Toth, le révélateur, inventa l'écriture;
Toth sait tous les secrets que voile la nature.
Tméi, c'est la justice. Athor, c'est la beauté;
Toutes deux s'unissant forment la vérité.
L'Amenthi, c'est l'abime où les âmes descendent,
C'est là qu'après la mort leurs juges les attendent;
On y connaît leur vie, on y pèse leurs droits.
Mais déjà sur la terre on peut juger les rois....

(Tous s'inclinent.)

CLÉOPATRE au grand prêtre.

J'assisterai demain à la panégyrie.

LE GRAND PRÊTRE.

Les dieux nous sont cléments quand la reine les prie,
Et le peuple joyeux imite sa ferveur.

UN PHILOSOPHE à Cléopâtre.

Égiras de Samos demande la faveur
D'être admis dans l'École....

CLÉOPATRE.

Admettez cet élève...
Il a quelque talent.

(A un architecte.)

J'ai hâte qu'on achève
Ce temple d'Hermonthis. Presse donc les travaux.

(A un savant.)

Toi, ce mois-ci, combien de volumes nouveaux?

LE SAVANT.

Mille.

CLÉOPATRE.

Pour remplacer ceux qu'a détruits la flamme,
C'est peu.

LE SAVANT.

Si nous avions les trésors de Pergame!
Des ouvrages sans prix! Mais pour les lui ravir....

CLÉOPATRE.

Eh bien, que faudrait-il?

LE SAVANT.

Un mot du triumvir.

CLÉOPATRE.

Vous les aurez... Il doit réparer les dommages
Que nous a faits César....

LE SAVANT.

Oh! reçois nos hommages;
Favorite d'Isis, on t'admire à genoux!...

(Tous se prosternent.)

CLÉOPATRE.

Philosophes, savants, sages, relevez-vous!
Je souffre de vous voir dans cette humble attitude.
Vous qui représentez la science et l'étude,
Faites parler vos droits dans tous vos sentiments;
Le monde, pour juger, attend vos jugements;
Au premier rang, par vous, l'Égypte s'est placée;
Ce qui fait l'homme grand, chez nous, c'est la pensée,
Et le front du penseur, semblable au front du roi,
Ne doit point se courber, pas même devant moi!

LE SAVANT.

Ce reproche t'honore et prouve ton génie.

(Le grand prêtre, l'architecte et les savants sortent.)

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS.

IRAS à Cléopâtre.

Te plaît-il d'écouter ces chanteurs d'Ionie?

CLÉOPATRE.

Non, le bruit me fatigue; emmène tes chanteurs.
Isis, j'ai trop payé tes oracles menteurs...
Ils m'ont promis Antoine aujourd'hui.... L'heure passe;
Ils m'ont trompée!... En vain j'interroge l'espace;
Nulle voile brillante à l'horizon des mers,
Nul messager poudreux dans les chemins déserts,
Nul rameur sur le Nil, nul signal sur le phare!
Point de chants, point de cris, de joyeuse fanfare!
Aucun bruit de retour ne fait battre mon cœur.
Rien ne me dit : Voici le triumvir vainqueur!

CHARMION.

Mais le fleuve déborde et la route est fermée.

CLÉOPATRE.

Qu'importe? Il ne vient pas en tête d'une armée;
Une cange suffit pour l'amener ici.

IRAS.

Dans ses projets peut-être il n'a pas réussi...
Et le nome insurgé refuse obéissance....

CLÉOPATRE.

Iras, doute des dieux, mais non de sa puissance!
(Réfléchissant.)
Il reviendra par mer. Un messager romain
A dû le rencontrer dès hier en chemin.
Deux vaisseaux de César l'attendent dans la rade.
Peut-être il a voulu passer par l'Heptastade,
Afin de recevoir les envoyés au port...
Mais que lui veut César? Dieux! s'ils étaient d'accord!
Pour chasser de ses mers l'héritier de Pompée
Et reprendre sur lui la Sicile usurpée,
Il a besoin d'Antoine... il presse son retour.
Rome, qui me connaît, a peur de son amour....

J'ai hâte de le voir... Oh! comme l'heure est lente!
Et que cette chaleur sans air est accablante!
Pas un nuage frais dans ce ciel toujours pur,
Pas une larme d'eau dans l'implacable azur!
Ce ciel n'a point d'hiver, de printemps ni d'automne;
Rien ne vient altérer sa splendeur monotone...
Toujours ce soleil rouge à l'horizon désert,
Comme un grand œil sanglant sur vous toujours ouvert.
De ce constant éclat l'esprit rêveur s'ennuie,
Et moi, pour voir tomber une goutte de pluie,
Iras, je donnerais ces perles, ce bandeau....
Ah! la vie en Égypte est un pesant fardeau!
Va, ce riche pays, à tant de droits célèbre,
Est pour moi, jeune reine, un royaume funèbre....
On vante ses palais, ses monuments si beaux,
Mais les plus merveilleux ne sont que des tombeaux.
Si l'on marche, l'on sent, sous la terre endormies,
Des générations d'immobiles momies.
On dirait un pays de meurtre et de remords.
Le travail des vivants c'est d'embaumer les morts.
Partout dans la chaudière un corps qui se consume;
Partout l'âcre parfum du naphte et du bitume;
Partout l'orgueil humain follement excité,
Luttant dans sa misère avec l'éternité....
Des peuples disparus qu'importent ces vestiges?
Art monstrueux! je hais tes vains et faux prodiges.
Tout dans ce pays, tout est odieux pour moi;
Tout, jusqu'à ses beautés, m'inspire de l'effroi,
Jusqu'à son fleuve illustre, énigme dans sa course,
Dont, depuis trois mille ans, on cherche en vain la source.
Son bonheur même a l'air d'une calamité,
Car le sombre secret de sa fertilité
N'est pas le don du sol, l'heureux bienfait d'un astre;
Cette fécondité naît encor d'un désastre.
Il faut, pour qu'il obtienne un éclat passager,
Que son fleuve orgueilleux daigne le ravager.
Il perdrait tout, sa gloire et sa fortune étrange,
Si ce fleuve, un seul jour, lui refusait sa fange.
Oh! c'est triste pour moi d'avoir devant les yeux
Toujours ce fleuve morne aux flots silencieux,

Et, regardant monter cette onde sans rivages,
De mettre mon espoir en d'éternels ravages.

CHARMION avec malice.

On médit de l'Égypte, on l'aimait autrefois.
Ah! si ce beau pays a perdu tous ses droits,
C'est qu'on a vu l'Asie et qu'on se souvient d'elle;
C'est qu'un tendre regret rend le cœur infidèle;
C'est que le froid Cydnus a détrôné le Nil....
Oh! le charmant voyage! Iras, t'en souvient-il?
J'étais au gouvernail... j'étais une sirène.

IRAS.

Moi, j'étais une nymphe et j'encensais la reine.
Quel gracieux tableau! Je crois le voir encor
Ce superbe vaisseau dont la poupe était d'or,
Et ces voiles de pourpre, au soleil enflammées,
Que gonflaient les soupirs des brises parfumées....
Ces rameurs à l'air fier, à l'œil intelligent,
Tenant dans leur main noire un aviron d'argent;
Ces guirlandes de fleurs aux vergues suspendues,
Et partout sur le pont ces roses répandues,
Et tous ces beaux enfants déguisés en Amours,
Dont les grands yeux ravis la regardaient toujours!

CLÉOPATRE souriant.

Et lui qui m'accusait, me traitait en rebelle!

IRAS.

Comme il fut ébloui! comme il te trouva belle!

CLÉOPATRE.

Je voyageais ainsi pour me justifier;
Il voulait me punir et me sacrifier;
Il m'accusait tout haut d'avoir servi la haine
Du farouche Brutus: l'excuse eût été vaine...
Ce terrible soupçon à ma voix s'envola...
Il ne me parla point de Brutus ce jour-là.
Oh! je veux rappeler ce souvenir de joie,
Et telle qu'il me vit je veux qu'il me revoie.
Je veux mettre aujourd'hui ce collier éclatant
Que je portais alors et qu'il admira tant.

(A Charmion.)

Va le chercher.

(Charmion sort.)

Eh bien! ce souvenir m'attriste...
A l'absence, à l'ennui vainement je résiste.

(Elle s'assied d'un air languissant.)

IRAS.

Pour t'amuser je sens ma science en défaut...
Si j'essayais de lire... une ode de Sapho!

CLÉOPATRE.

Sapho!... ma pauvre enfant, j'admire ton adresse!
Pour guérir de l'amour des vers brûlants d'ivresse!
Pour calmer mon esprit ces délirants aveux!
Prends-les donc ces beaux vers, et lis-les, si tu veux.

IRAS lisant comme une écolière.

« Heureux qui près de toi pour toi seule soupire,
» Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
» Qui te voit quelquefois doucement lui sourire.... »

CLÉOPATRE l'interrompant.

Oh! comme tu lis mal! Tu n'as donc rien aimé?
Tu ne comprends donc pas ce langage enflammé?

(Elle prend le livre et lit.)

« Heureux qui près de toi pour toi seule soupire,
» Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
» Qui te voit quelquefois doucement lui sourire!
» Les dieux, dans son bonheur, peuvent-ils l'égaler?

» Je sens de veine en veine une subtile flamme
» Courir par tout mon corps sitôt que je te vois,
» Et dans les doux transports où s'égare mon âme,
» Je ne saurais trouver de langue ni de voix.

» Un nuage confus se répand sur ma vue,
» Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs,
» Et, pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
» Un frisson me saisit... je tremble... je me meurs! * »

Oh! ces vers m'ont troublée!... Ainsi je suis émue...
Tout à coup... à son nom, à sa voix, à sa vue,
Et ce tourment n'est pas un aveu mensonger!

* Traduction de Boileau.

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, IRAS, DIOMÈDE, VENTIDIUS, ANTOINE enveloppé d'un manteau; OFFICIERS DU PALAIS et SERVITEURS; ensuite CHARMION.

DIOMÈDE.

Le divin triumvir t'envoie un messager,
Reine, pour t'annoncer une heureuse nouvelle....

VENTIDIUS à Antoine, qui reste au fond du théâtre.

Ne te montre donc pas.

ANTOINE à Ventidius.

Regarde qu'elle est belle!

DIOMÈDE.

Ventidius vainqueur et vainqueur en son nom....

CLÉOPATRE vivement.

Antoine viendra-t-il ici, ce soir?

DIOMÈDE.

Non.

CLÉOPATRE.

Non!...
Il ne vient pas!...

DIOMÈDE.

Il doit...

CLÉOPATRE.

Je ne veux rien entendre...
Va-t'en.

DIOMÈDE.

Il reviendra....

CLÉOPATRE.

Je suis lasse d'attendre
Et de vivre sans lui! Je pars... je le rejoins.
Où s'est-il arrêté? Puis-je savoir du moins
Quel chemin il a pris?

DIOMÈDE.

Quel chemin? je l'ignore.

CLÉOPATRE.

Par Isis, c'en est trop! languir, attendre encore
Après tous les ennuis que j'ai déjà soufferts!
Retourne d'où tu viens, messager des enfers!
Peut-il donc se jouer d'une telle souffrance?

Moi, qui ne vivais plus que par cette espérance!...
Ah! je ne croyais pas l'aimer si follement!
Que je voudrais le voir, le voir un seul moment!
Après il serait libre. Oui... pour le voir une heure
Je donnerais mon sceptre!

ANTOINE à Ventidius.

Elle pleure... elle pleure!

CHARMION rapportant le collier que la reine lui a demandé.

Voici ce beau collier, précieux souvenir;
Iras, viens l'attacher.

CLÉOPATRE refusant le collier.

Il ne doit pas venir!...
Le voir un seul moment!...

ANTOINE à Ventidius.

Tu l'entends, elle m'aime!

CLÉOPATRE à Diomède.

Dis-moi, le triumvir a-t-il donné lui-même
Ce message?... Comment ne m'a-t-il pas écrit?
Pour y manquer il faut qu'il ait perdu l'esprit.
Était-il inquiet?... Il est blessé peut-être?...
Quel est ce messager?... avait-il vu son maître?
Dis.

DIOMÈDE.

C'est un de ses gens que je ne connais pas.

CLÉOPATRE.

Si ce n'est pas Éros, c'est un de ses soldats.
Qu'on l'appelle....

DIOMÈDE.

Il est là!

CLÉOPATRE.

Qu'il vienne donc!

DIOMÈDE.

Il n'ose.

CLÉOPATRE.

Pourquoi cet embarras? Va, j'en pressens la cause...
Il tarde à m'annoncer quelque horrible malheur;
Il craint, il craint mes cris, l'excès de ma douleur.

(A Antoine qui s'est approché d'elle, mais qui détourne la tête.)

Tu détournes les yeux.... Viens... parle... qui t'envoie?...

(Reconnaissant Antoine.)

Ah!... lui!... C'est imprudent... on peut mourir de joie.

(Elle tombe dans les bras d'Antoine.)

ANTOINE.

O ma reine adorée!

CLÉOPATRE.

Antoine!

ANTOINE.

Parle bas...

Je reviens malgré tout, mais ne me trahis pas.

CLÉOPATRE.

Et pourquoi te cacher?

ANTOINE.

Pour tenir ma promesse.

Mes amis inquiets m'accusent de faiblesse.
J'ai juré de passer ici secrètement,
Sans te voir, et caché sous ce déguisement;
Je marchais vers le port, quand tu m'es apparue
Sur la terrasse en fleur... belle, triste.... A ta vue,
Entraîné malgré moi, je n'ai plus résisté;
Par l'escalier des Sphinx, tremblant, je suis monté.
Tes gardes sont venus; j'ai dit : C'est un message
Du triumvir.... Soudain ils m'ont livré passage.
Là, j'espérais rester dans la foule un moment
Et fuir... mais tu pleurais.... J'ai trahi mon serment.
Pardonne-moi d'avoir excité tant d'alarmes,
Reine... et d'avoir joui si longtemps de tes larmes.

CLÉOPATRE.

Mais pourquoi m'éviter? que veulent tes amis?
Quel est donc leur dessein? que leur as-tu promis?

ANTOINE.

Dans le port de Pharos ils veulent me conduire...
Il s'agit d'alliance....

CLÉOPATRE.

Ils veulent te séduire!

ANTOINE souriant.

C'est toi qui dis cela!... Je dois....

CLÉOPATRE.

Tu n'iras pas....

ANTOINE.

Reine, il faut cependant...

CLÉOPATRE.

Je m'attache à tes pas!

VENTIDIUS s'approchant et montrant la rade.

A bord de ces vaisseaux les envoyés l'attendent.

CLÉOPATRE reconnaissant Ventidius.

(A part.)

Ventidius!... Serait-ce un piége qu'ils me tendent?

ANTOINE montrant Ventidius.

Voici l'heureux vainqueur des Parthes.

VENTIDIUS.

Non pas moi!

Je n'ai fait qu'obéir; et leur vainqueur, c'est toi....
Reine, il va refuser de signer l'alliance...
Il comprend tes soupçons, ta juste défiance...
Mais à ses vieux amis il doit quelques égards.
Et n'est-ce pas le moins qu'il s'offre à leurs regards,
Pour ranimer leur foi quand la guerre s'annonce?
Ne faut-il pas aussi, reine, que sa réponse
Pour avoir plus d'effet, soit de lui sans détour,
Et qu'on n'en puisse pas accuser son amour?
Rome le dit esclave, et le sénat l'accuse :
Dissipe leurs soupçons par cette adroite ruse;
Loin de toi, permets-lui d'agir en liberté...
Laisse-le refuser de signer ce traité....
Apprenant les motifs qui font sa résistance,
Rome révoquera sa sévère sentence.
Que Rome croie Antoine à ses devoirs rendu,
Un seul jour, un moment... et César est perdu.
Tu l'aimes, aide-nous à défendre sa cause.

CLÉOPATRE à Antoine.

Mais quel est ce traité que César te propose?

VENTIDIUS.

Tu le sauras bientôt, il ne doit être absent
Que deux jours.

CLÉOPATRE.

Oh! partir encore!... Il y consent!...
Cruel!... c'est à ma voix, à ma voix qu'il résiste!
Vivre pendant deux jours seule, inquiète et triste!

Comment les supprimer, hélas! ces deux longs jours?
Donne-moi des pavots pour les rendre plus courts.
N'est-il pas quelques fleurs, quelque oublieuse essence
Qui nous fasse dormir tout le temps d'une absence?
Ah! tu ne m'aimes plus... et tu veux me quitter!

ANTOINE.

Si j'envoyais au port?

CLÉOPATRE à Ventidius.

Tu vois qu'il peut rester.

VENTIDIUS.

Je vois qu'il est pressé de reprendre sa chaine.
Je n'espère qu'en toi : sois généreuse, ô reine!
Sans lui tout est danger.... Toi-même sauve-nous.
(Bas à Antoine.)
Viens, viens, l'Esclave est là; tu n'es donc plus jaloux?

ANTOINE à part.

L'Esclave!... ce seul mot a réveillé ma rage.
(Haut.)
Adieu donc... dans deux jours....

CLÉOPATRE.

Qu'il me faut de courage!...

(Voyant la tristesse de Cléopâtre, Antoine est au moment de revenir vers elle; Ventidius l'entraîne violemment. Diomède, les officiers et serviteurs sortent. Cléopâtre suit des yeux Antoine d'un air désolé; dès qu'il est parti, elle relève la tête.)

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION.

CLÉOPATRE bas à Charmion.

Vite, mes espions!... qu'on les suive à l'instant!
Qu'on sache ce qu'ils font au port qui les attend....
Ils mentaient tous les deux... et cachaient mal leur trouble;
Ils se parlaient tout bas et jouaient un jeu double....
Je feins d'être leur dupe, et les laisse partir
Pour mieux les rassurer et mieux les pressentir;
Mais dis à Séleucus qu'il tâche de surprendre
Le secret de leur fuite et vienne me l'apprendre.
(Charmion donne des ordres à plusieurs serviteurs, qui sortent de divers côtés.)

IRAS conduisant la reine au bout de la terrasse.

Viens, d'ici tes regards le suivront plus longtemps.
Voilà les grands vaisseaux aux pavillons flottants...

Et la barque d'Antoine!... Elle commence à poindre
A l'horizon brumeux... elle va les rejoindre.

CLÉOPATRE regardant la rade.

Oui, le voilà qui monte à bord d'un des vaisseaux...
On dirait que la proue a sillonné les eaux...
Que, libre tout à coup, la voile se déploie,
Qu'elle s'enfle et s'agite... Oh! mon cœur est en proie
Au plus affreux soupçon, au plus affreux tourment.

IRAS.

Ne crains rien, vers le port ils voguent doucement.

(L'Esclave traverse le théâtre avec un arc à la main.)

CLÉOPATRE.

Écoute... un pas furtif a glissé sur le marbre.

IRAS.

Non, c'est le vent du soir qui vole d'arbre en arbre.

CLÉOPATRE.

On vient de ce côté.

CHARMION.

Je n'ai rien entendu.

CLÉOPATRE.

Là... ne voyez-vous pas l'ombre d'un arc tendu?
Sur le mur, près du sphinx...

(Une flèche vient tomber aux pieds de la reine.)

Une flèche!... Mes femmes!
César, je reconnais tes serviteurs infâmes...
Cet archer t'appartient, sa flèche était pour moi.

CHARMION ramassant la flèche, dont le bois est enveloppé d'une feuille de papyrus.

Un billet...

CLÉOPATRE.

Ce n'est rien... je ris de mon effroi.
Mais comment ce message a-t-il trompé ma garde?
Donne, je vais l'ouvrir.

CHARMION.

Non, ce soin me regarde.

(Lisant.)

« Reine, Antoine te trompe et tu l'attends en vain....

CLÉOPATRE prenant le billet et lisant.

» Esclave indigne, il veut briser ton joug divin.
» Sa vieille ambition est enfin assouvie;

» Il s'unit à César, il épouse Octavie....
» Pardonne à qui t'apprend ce perfide traité;
» A la reine d'Égypte on doit la vérité. »
La sœur de César!... oui... le mystère s'explique.
Il évita l'éclat d'une fête publique.
Dans mon propre palais entré furtivement,
Il s'y tenait caché sous un déguisement.
Il venait racheter son âme prisonnière,
Livrer à son amour cette lutte dernière.
Oui, pour mieux s'éprouver, il a voulu me voir,
Et, content de sa force, il retourne au devoir.
Mais avec quelle audace et quelle perfidie
Il exaltait encor son ardeur refroidie!
Faussement indécis, faussement attristé,
Qu'il jouait la faiblesse avec simplicité!
Comme il reste toujours fidèle à sa nature!
Toujours doublement fort d'une double imposture,
Humble et fier, blanc et noir, histrion ou héros,
Pleurant, pleurant César, en flattant ses bourreaux!
Oh! je le reconnais, et c'est bien le même homme
Qui vola la maison du grand Pompée, à Rome,
Qui, lâche, a fait périr Cicéron lâchement,
Et petit, misérable en son ressentiment,
Répliquant par la mort au flux d'une harangue,
Jusqu'au fond de la gorge a châtié la langue!
O honte!... et l'on osa croire que je l'aimais!
Moi l'aimer comme un jour j'aimai César... jamais!
Non, je ne l'aime pas.... Eh! que dis-je, insensée?
Quand je me sens mourir à la seule pensée
Qu'il vient de m'échapper, qu'une autre a son amour,
Et que pour elle il veut me quitter sans retour!
Une autre!... Est-il donc vrai? Folle, insolente audace,
Est-ce moi que l'on quitte? est-ce moi qu'on remplace?
Quelle est cette beauté qui du fond de son deuil
Vient lutter avec moi de puissance et d'orgueil?
Diomède a passé la moitié de sa vie
A Rome... il doit connaître, il connaît Octavie...
Qu'il vienne! il me dira ce que je veux savoir...
Belle ou laide? Elle est belle!... oh! je voudrais la voir!
Affreux tourment! garder sa fureur incertaine!

N'avoir pas une image à livrer à sa haine!...
Frapper à l'aventure et maudire au hasard!
Qu'il vienne donc!

(Diomède entre avec Charmion, qui est allée le chercher dès que la reine a dit la première fois : « *Qu'il vienne.* »)

SCÈNE V.

CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION, DIOMÈDE.

CLÉOPATRE à Diomède.

C'est toi... viens.... Tu connais César?

DIOMÈDE.

Oui, reine.

CLÉOPATRE.

Tu connais sa sœur?

DIOMÈDE à part.

Est-ce une épreuve?

CLÉOPATRE.

Dis, connais-tu sa sœur?

DIOMÈDE.

Octavie... une veuve?
Je l'ai vue une fois aux fêtes de Junon.

CLÉOPATRE.

Est-elle belle?

DIOMÈDE.

Très-belle.

CLÉOPATRE.

Elle est jeune?

(Iras et Charmion font des signes à Diomède.)

DIOMÈDE.

Non, non...
Une beauté sans grâce et qui ne saurait plaire.

CLÉOPATRE à part.

Il cherche à me tromper, il pressent ma colère.
Folle reine qui veut en croire ses sujets!

(Haut.)

Ce que tu me dis là change tous mes projets.
On veut la marier au jeune roi de Thrace...
Mais puisqu'elle est ainsi sans jeunesse et sans grâce,
Je vais rompre en son nom...

DIOMÈDE.

Reine, n'en faites rien,
Elle est belle et charmante....

CLÉOPATRE.

Ah! je le savais bien!
Sois calme... j'oublierai ce rapport infidèle;
Mais obéis sur l'heure et conduis-moi près d'elle.
Tiens-toi prêt à partir, et va savoir au port
Quel vaisseau lève l'ancre et peut nous prendre à bord
Ce soir. Ne nomme point la reine, ta maîtresse...
Tu diras... que je suis... une esclave de Grèce...

(Montrant Iras.)

Comme elle... et tous les trois nous partirons sans bruit,
Protégés par les dieux, le silence et la nuit.

(Diomède sort.)

CHARMION.

Eh quoi! tu veux partir, ô reine bien-aimée,
Sans garde, sans amis, sans vaisseaux, sans armée,
Seule, te confier à des dieux étrangers?
Songe, que de malheurs, de craintes, de dangers!...

CLÉOPATRE.

J'ai couru des dangers bien plus graves encore,
Ne t'en souvient-il pas? le jour qu'Apollodore
Me menant chez César, seule, dans un bateau,
Me chargea sur son cou comme un léger fardeau:
Dans ce coffre maudit je respirais à peine.
« Que m'apportez-vous là? — Général, c'est la reine,
On ne te fit jamais de plus riches présents.... »
César se prit à rire, et moi... j'avais seize ans.
Va, le plus grand danger pour moi, c'est cet outrage
Qui me frappe aujourd'hui, qui détruit mon ouvrage.
Il me faut retrouver Marc-Antoine à tout prix.
La grande Égypte et moi mourrons de son mépris.
Mon plan est arrêté; donne, je veux prescrire
Des ordres à mes chefs...

(Charmion présente à la reine des tablettes et un stylet: elle écrit.)

Ce que je vais écrire
Leur sera chaque jour remis fidèlement
Comme un décret subit émané du moment.
Nos voisins sont en paix et le peuple est tranquille,

Je puis sans imprudence abandonner la ville.
Mais il faut qu'on me croie ici, dans ce palais :
Les prêtres vont venir, toi-même reçois-les;
Dis-leur... que je me meurs... que la fièvre me tue...
Que de tous mes sujets je déteste la vue;
Que ma faible raison commence à s'égarer...
Frappe, meurtris ton sein, fais semblant de pleurer....

CHARMION.

Je suis sincère, hélas! tu me quittes, je pleure.

CLÉOPATRE.

Va, viens, et fais grand bruit, qu'on te voie à toute heure.
Tu règnes au palais, et Charmion, c'est moi;
On ne croira jamais que je parte sans toi;
C'est le meilleur moyen de cacher mon absence,
Tu resteras....

(Charmion insiste.)

Faut-il parler d'obéissance?

CHARMION.

Reine, de tes dangers je dois avoir ma part.

CLÉOPATRE.

Non, reste, je le veux.

(A Iras.)

Pressons notre départ.

CHARMION.

A l'amour d'un Romain immoler ton royaume!

CLÉOPATRE.

Eh! l'Égypte sans lui n'est plus qu'un vain fantôme.
Antoine seul lui rend l'éclat des anciens jours!
L'Égypte... a le secret de mes folles amours.

CHARMION.

Mais on peut t'entraîner dans quelque horrible trame!
Songe à ta vie enfin....

CLÉOPATRE.

Je veux voir cette femme!
Un seul regard, un seul, jeté sur sa beauté,
Me dira le pouvoir de son nom redouté.
Tant de vertus, dit-on, lui donnent tant de charmes...
Pour la combattre, il faut connaître au moins ses armes.
Eh bien, nous lutterons ensemble devant lui.
Suis-je donc un objet de dégoût et d'ennui,

Une triste Ariane, une pâle matrone,
Une laide Sapho, pour que l'on m'abandonne?
Mes flatteurs auraient-ils trop loué ma beauté?
Je suis reine, à quoi donc me sert la royauté,
Le prestige, l'attrait, l'éclat du diadème,
Si je ne peux pas plaire à cet homme que j'aime?
Mais si sa beauté plaît, si son ordre fait loi,
La moindre lavandière est plus reine que moi!
Je suis reine, je suis fille de Ptolémée,
J'aime... je daigne aimer... et ne suis point aimée!
Et l'on s'en va chercher un bonheur innocent,
Après m'avoir donné quelques jours en passant!
C'est l'amour sérieux; je suis l'amour folâtre...
On ne peut pas rester fidèle à Cléopâtre;
Du nom de son amant on peut être jaloux,
Mais auprès d'Octavie on veut le nom d'époux!
Où règne la vertu mon influence expire!...
Antoine, ce jeu-là te coûtera l'Empire....
Partons! j'arriverai trop tard pour rien changer,
J'arriverai toujours à temps pour me venger!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le jardin d'une villa aux environs de Tarente. — A droite une statue; à gauche une colonnade.

SCÈNE I.

ANTOINE, VENTIDIUS.

ANTOINE.

Je le veux : dès ce soir je quitterai Tarente.
Vous m'avez tous trompé, Cléopâtre est mourante;
Elle m'aime, m'appelle, et je veux la revoir.

VENTIDIUS.

Et moi, je te retiens, et je fais mon devoir....

ANTOINE.

Tu nous as séparés par un cruel mensonge....
Ah! je me sens rougir de rage quand j'y songe!...
Cet esclave maudit, qu'a-t-il donc révélé?
Il vous a confondus sitôt qu'il a parlé...
Du fourbe Diomède il connaissait la haine...
Diomède voulait empoisonner la reine;
L'esclave a pressenti l'infâme trahison,
Et pour la déjouer, il a bu le poison...
Quelqu'un l'a secouru... Voilà toute l'histoire....

VENTIDIUS.

C'est celle-là du moins qu'il te convient de croire...
Eh bien! soit, je reprends mes avis superflus.
A quoi bon t'éclairer quand tes yeux ne voient plus?...
Je ne lutterais pas contre un amour vulgaire;
Mais ce honteux amour, c'est la guerre... la guerre!...
S'il s'agissait de toi, de tes seuls intérêts,
De ton bonheur enfin, je me résignerais
A voir ton nom éteint, ta valeur endormie;
Mais c'est l'amour fatal d'une reine ennemie,
C'est l'Empire détruit, perdu, déshérité,
Au profit de sa haine et de sa royauté.
Eh! que me font ses pleurs et tes tendres alarmes!
Je vois ta perte, moi, dans tes menteuses larmes...

Je vois ton déshonneur dans ta folle pitié,
Et je te crie, au nom de ma vieille amitié,
Au nom de ton pays, de Rome qui te juge :
Tu te crois un amant, et tu n'es qu'un transfuge!

ANTOINE.

Et moi je juge aussi, d'après cet entretien,
Qu'Octave a des amis... et qu'ils le servent bien!...

VENTIDIUS.

Octave, penses-tu?... Faut-il donc te le dire?...
Ce voyage honteux, Octave le désire.
Pompée est mort... Ce nom le remplissait d'effroi :
Il est mort, et César n'a plus besoin de toi.
Il t'a donné sa sœur, cette sœur bien-aimée,
Pour avoir ton argent, ta flotte et ton armée :
Maintenant que le calme est rentré parmi nous,
Qu'il n'est plus inquiet, il redevient jaloux.
Aujourd'hui cet ami, cet allié, ce frère,
Ce n'est plus qu'un rival à tous tes plans contraire.
Octave est trop prudent pour aimer les héros.
Il n'a point les vertus des vaillants généraux;
Il est froid, patient, dans l'âge où l'on est brave;
C'est pourquoi nous devons nous défier d'Octave.

ANTOINE.

Octave est un enfant qui ne peut rien sans moi.

VENTIDIUS.

Il rêve la couronne, il nous fera la loi...
Moins il a de valeur, plus il veut, plus il ose...
Il lui faut le pouvoir pour être quelque chose.
Son génie est douteux, il doit le compléter;
Et le nom de César est bien lourd à porter.
Je te le dis, ami, ta gloire l'importune,
Toi seul tu peux encore arrêter sa fortune,
Balancer ses efforts et défendre nos droits,
Préserver notre front du joug honteux des rois,
Nous détourner du but où ton rival nous mène.
Seul tu peux soutenir la dignité romaine.
Un semblant de vertu nous est au moins resté;
Nous avons deux tyrans, c'est notre liberté.
Romain, respecte-la dans son dernier vestige;
Laisse-nous notre erreur, laisse-lui son prestige,

Tout sera dit pour elle, et l'on prendra son deuil
Le jour où nous aurons l'unité dans l'orgueil.
Voilà ce que prévoit ma longue expérience.
Crois-en ton vieil ami...

ANTOINE.

J'aime ta confiance,
Mais je dis à mon tour que tu me juges mal
En nommant trahison...

VENTIDIUS.

Quoi! ton amour fatal?
Je le répète encor, ta gloire en est souillée.

ANTOINE.

Mais l'Égypte est à nous, elle est notre alliée;
J'ai ses blés, ses soldats, ses immenses trésors;
J'ai plus de cent vaisseaux à l'ancre dans ses ports.
Tu veux me voir dompter la puissance d'Octave,
Laisse-moi donc partir; ici je suis esclave;
Il m'éteint par la honte, il m'éteint par l'ennui.
C'est Cléopâtre enfin qui m'arme contre lui.
L'Égypte est mon pays, c'est là que je suis maître,
Là du moins je respire et je me sens renaître.
J'y peux mener grand train et vivre à ma façon,
Et personne n'y vient me faire la leçon;
J'y suis ce que je veux, j'y suis dieu, j'y suis homme;
C'est beau d'être Romain partout, mais pas dans Rome.
Ici l'on joue un rôle, et toujours un frondeur
Vient juger votre vie au nom de la pudeur.
La brillante gaieté comme un crime est proscrite,
Et pour être honorable on se fait hypocrite.
Si vous êtes prodigue et si vous jetez l'or,
On crie, on le ramasse, et puis on crie encor....
Mes goûts capricieux sont des mesures sages;
Pour dompter l'Orient j'adopte ses usages,
Et je perdrais bientôt ma générosité,
Mes fiers instincts de roi dans votre pauvreté.
Mon nouveau mariage à la froide réserve
Me contraint... Octavie est craintive et m'observe;
Enfin, dans ce Forum j'ai peine à retenir
La colère où me jette un sombre souvenir :
C'est là que je subis cette publique offense,

C'est là que Cicéron m'attaquait sans défense;
Rome pour moi, c'est lui; là, toujours je le vois,
Et dans tous ses échos j'entends toujours sa voix.

VENTIDIUS.

Sa mort... et quelle mort!... aussi, te vengea-t-elle!

ANTOINE.

Se venge-t-on jamais d'une offense immortelle?
Tiens, ne réveillons pas ce souvenir sanglant.

VENTIDIUS.

Oh! tu me fais pitié, je t'écoute en tremblant,
Honteux des vains motifs où tu te réfugies.
Ce qui te manque ici, ce sont tes nuits d'orgies,
Ce sont les voluptés de ton coupable amour.
Pars donc. Mais César vient, n'attends pas son retour.

ANTOINE.

Eh bien oui! Cléopâtre a toutes mes pensées,
Je sens à son nom seul des fureurs insensées.
Ne me retenez plus, je veux partir demain...
Je ne suis plus soldat, je ne suis plus Romain!...
Je suis un malheureux qu'un fol amour tourmente,
Un amant séparé sans pitié d'une amante.
J'entends ses cris, j'entends d'ici son désespoir...
Je veux la consoler, je veux... je veux la voir...
Et je hais, je maudis ceux qui me l'ont ravie!

VENTIDIUS.

Es-tu donc insensible à l'amour d'Octavie?
Pour sa noble douleur n'as-tu pas un regard?
Elle est jeune, elle est belle...

ANTOINE.

Elle est... sœur de César!

VENTIDIUS.

Mais elle vient, Antoine...

ANTOINE.

Elle aussi?

VENTIDIUS.

Je vous laisse.

ANTOINE.

Reste... je ne pourrais lui cacher ma tristesse.

SCÈNE II.

ANTOINE, VENTIDIUS, OCTAVIE, ÉROS; SUITE D'OCTAVIE.

OCTAVIE.

Mon frère est arrivé, je l'apprends à l'instant;
Allons à sa rencontre, il ne peut...

ANTOINE.

On m'attend.
Je reviendrai ce soir.

OCTAVIE.

Mais il nous donne une heure
A peine, et...

ANTOINE.

Te faut-il une raison meilleure?
Il ne me convient pas de le voir maintenant.

OCTAVIE.

Nous partirons demain... et César... apprenant...

ANTOINE.

Je partirai seul.

OCTAVIE.

Seul!... Les enfants de Fulvie,
Tes fils resteront donc?

ANTOINE.

Oui, je te les confie...
Près de toi je les mets sous la garde des dieux :
Ils te nomment leur mère.... A ce soir mes adieux.

(Il sort.)

OCTAVIE.

Antoine! d'un tel coup j'ai peine à me remettre....
Octave avait raison, il le dit dans sa lettre....
Mais courons vers César; je crains de l'irriter :
Ce peu d'empressement pourrait l'inquiéter.

(Elle sort avec Ventidius.)

SCÈNE III.

ÉROS, DIOMÈDE, CLÉOPATRE, IRAS, déguisées en esclaves.

ÉROS à Diomède qui est dans la coulisse.

La maîtresse est partie, amène les servantes;
Des Grecques, me dis-tu... Voyons si tu les vantes,

Car la sœur de César, femme du triumvir
Antoine, est presque reine, il faut la bien servir.

DIOMÈDE.

Tu verras rarement une esclave pareille
A celle que voici.

ÉROS.

C'est donc une merveille?

DIOMÈDE.

Ah! l'on se sent troublé sitôt qu'elle paraît.

ÉROS *apercevant Cléopâtre.*

Elle!...

CLÉOPATRE.

Avertis ton maître et garde mon secret.

ÉROS.

César va revenir, reine.

CLÉOPATRE.

Je veux l'attendre.
Où me cacher?

ÉROS *l'emmenant sous la colonnade.*

D'ici tu pourras tout entendre.
César!...

SCÈNE IV.

OCTAVIE, CÉSAR; SUITE DE CÉSAR ET D'OCTAVIE;
puis UN OFFICIER.

CÉSAR *entrant avec Octavie.*

Enfin, ma sœur, je te vois un moment...
Toujours belle et... toujours heureuse?

OCTAVIE.

Oui.

CÉSAR.

Vraiment!
Et toujours confiante aussi?

OCTAVIE.

Pourquoi ce doute?

CÉSAR.

C'est que certains propos...

OCTAVIE.

Mon frère les écoute?

CÉSAR.

Mais à de tels propos on peut ajouter foi;
Et ne retrouvant pas Antoine près de toi,
Sachant qu'il doit partir, et voyant qu'il m'évite,
Je pourrais l'accuser...

OCTAVIE.

C'est l'accuser trop vite.

CÉSAR.

Va, ne te pare point d'une fausse fierté,
Je suis ton seul ami, dis-moi la vérité;
Antoine nous trahit... Antoine t'abandonne...
Tu le sais comme moi....

OCTAVIE.

Eh bien, je lui pardonne.

CÉSAR.

Mais moi, je ne peux pas lui pardonner ainsi.

OCTAVIE.

Il faut qu'un tel soupçon au moins soit éclairci.

CÉSAR.

On saura que ma sœur...

OCTAVIE.

Ah! de grâce, mon frère,
Ne prononce jamais mon nom dans ta colère;
Excite contre Antoine et consuls et tribuns;
Fais-lui des ennemis de vos amis communs,
Dis-leur que tu prétends régner seul sur l'Empire,
Que ton ambition au trône même aspire,
Que tu veux écarter ton rival sans remords;
Mais ne leur parle pas d'Antoine et de ses torts,
Mais ne leur parle point des chagrins de ma vie.
Qu'importent aux Romains les larmes d'Octavie?
Oublie un droit sacré, romps un noble lien,
Mais que dans ton courroux, moi, je n'entre pour rien.
Sois cruel, mais permets que je sois généreuse.
J'aime Antoine, et je veux que l'on me croie heureuse;
Je l'aime... et nul de vous, arbitre en ces débats,
N'a droit de l'accuser quand je ne me plains pas.

CÉSAR.

Mais il t'outrage... et moi!...

OCTAVIE.

Je ne sens pas l'outrage,
Non!... la vertu d'Antoine... elle est dans son courage!
Et l'amour d'un héros, si justement vanté,
Par quelques pleurs amers peut bien être acheté.
Qu'importe Cléopâtre ou toute autre maîtresse?
Il ne peut les aimer que dans ses jours d'ivresse...
Mais c'est moi qu'il chérit dès qu'il a sa raison;
C'est moi qu'il vient chercher dans sa chaste maison,
C'est à moi qu'il promet l'avenir de sa vie,
Et c'est moi qu'il respecte, et c'est moi qu'on envie.
Seule, je puis le suivre et lui donner des soins
Assidus, sans rougir, sans craindre des témoins;
Seule enfin, partageant sa grande renommée,
J'ai le droit d'annoncer ses succès à l'armée,
D'envoyer au sénat ses drapeaux glorieux,
Et d'offrir en son nom un sacrifice aux dieux.
Mon frère, tu le vois, ma part est la plus belle!

CÉSAR.

Mais enfin le sénat l'a déclaré rebelle,
Ennemi de l'Empire et du peuple romain;
Pour rejoindre la reine il doit partir demain.

OCTAVIE.

Oui, j'ai vu les apprêts....

CÉSAR.

J'en admire la pompe....
Il t'emmène?

OCTAVIE.

Non...

CÉSAR.

Non!... tu vois bien qu'il te trompe?

OCTAVIE.

Il m'écrira sitôt...

CÉSAR.

Il ne t'écrira pas!...
Je sais tous ses projets et je suis tous ses pas.
Il va la retrouver, ce n'est plus un mystère;
Ils arment contre moi tous les rois de la terre.
Antoine, malgré nous, s'est assuré l'appui
De ceux qu'il a vaincus; tous combattront pour lui.

Par ses puissants voisins la reine est secondée...
Adallas, roi de Thrace, Hérode de Judée,
Amyntas et le roi des Mèdes Polémon,
Déjà dans l'archipel s'assemblent en son nom.
Le roi de Comagène et le roi de Libye,
Mithridate et Bocchus, et le roi d'Arabie,
Malchus, le roi de Pont, et vingt autres encor,
Ont promis contre nous leurs soldats et leur or.
Ce n'est pas tout : Antoine ose accuser ton frère,
Il se plaint hautement d'un partage arbitraire;
J'ai conquis la Sicile, il en veut la moitié;
J'ai déposé Lépide, et l'ai fait sans pitié,
Sans droit; j'ai confisqué tous ses biens pour les prendre.
J'ai des vaisseaux à lui que je ne veux pas rendre....
Et chaque jour j'apprends quelque insolent propos,
Qui me prouve qu'Antoine est las de son repos....
Il médite la guerre... eh bien, je m'y prépare!

OCTAVIE.

Vont-ils donc m'immoler à leur orgueil barbare!
Mon frère, je t'en prie, avant de t'engager
A jamais contre Antoine... avant de le juger,
Attends, attends encore, Octave, si tu m'aimes....
Antoine est mon mari, nos chagrins sont les mêmes.
Je recevrai les coups que tu lui porteras.
Peux-tu lui faire un mal que je ne sente pas?
Que deviendrai-je, moi, dans vos luttes guerrières?
Les dieux comprendront-ils mes changeantes prières?
Irai-je en ta faveur implorer leur appui?
Hélas! prier pour toi, c'est prier contre lui.
Quel que soit le destin, le succès de vos armes,
Nulle chance pour moi, rien que le choix des larmes;
Rien que me demander, pâle et tremblant pour vous :
Lequel faut-il pleurer, mon frère ou mon époux?

CÉSAR.

Eh bien donc, j'attendrai, puisque tu le demandes,
Des griefs plus amers, des injures plus grandes.
Je me laisse toucher, je cède à ta douceur,
Mais malheur à celui qui fait pleurer ma sœur...
Le seul être que j'aime et le seul que j'honore!
Ma noble sœur, pour toi je veux attendre encore.

(A part.)
Oui, laissons-le partir encore cette fois.
Plus il aura de torts et plus j'aurai de droits.
Rome m'en saura gré... C'est la guerre civile;
Retardons-la d'un jour....

UN OFFICIER entrant.

Les questeurs de la ville
Sollicitent l'honneur...

CÉSAR.

Je vais les recevoir.
Je ne partirai pas, ma sœur, sans te revoir.
Mes neveux, où sont-ils? qu'au moins je les embrasse.

OCTAVIE.

Nous te suivons ensemble.... O dieux! je vous rends grâce.

(César sort d'un côté, Octavie se dispose à sortir de l'autre.)

SCÈNE V.

OCTAVIE, CLÉOPATRE, IRAS; SUITE D'OCTAVIE.

CLÉOPATRE sortant précipitamment de l'endroit où elle est restée cachée pendant la scène précédente.

Le supplice est trop long, et je me sens mourir....

IRAS effrayée.

Ah!

(A ce cri, des femmes accourent et s'empressent autour de Cléopâtre. Octavie revient sur ses pas.)

OCTAVIE.

Que se passe-t-il? qui vous fait accourir?

IRAS troublée et soutenant Cléopâtre.

C'est une jeune esclave... arrivée à Tarente
Aujourd'hui... Le voyage...

OCTAVIE à Cléopâtre.

Elle est pâle et souffrante.
Quel est ton nom? Dis-moi, parle...

IRAS.

Son embarras
S'explique... elle est d'Athène... elle ne connaît pas
La langue du pays... et loin de sa famille
Pour la première fois, tout l'émeut....

OCTAVIE.

Cette fille

Malgré moi m'intéresse. Ah! si la liberté
Pouvait avec l'espoir lui rendre la santé,
Moi, je l'affranchirais.

IRAS.

Pour elle quelle joie!

OCTAVIE.

Il faut que Philotas l'interroge et la voie.
C'est un médecin grec, il est des plus savants,
Et vous pouvez me croire, il soigne mes enfants.
(A ses femmes.) (A Iras.)
Faites-le demander. Et toi, reste auprès d'elle.
(Octavie et sa suite sortent.)

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, IRAS.

CLÉOPATRE.

Iras, il faut partir, Antoine est infidèle...
Il l'aime... il doit l'aimer!

IRAS.

Mais César l'accusait
De t'adorer toujours....

CLÉOPATRE.

Mais elle l'excusait!

IRAS.

Mais, reine, le sénat l'a déclaré rebelle....

CLÉOPATRE.

Mais tu n'as donc pas vu comme Octavie est belle?

IRAS.

Belle... mais j'ai compris que sa beauté sans art
Lui déplaît.

CLÉOPATRE.

J'ai compris qu'il déteste César.
Il cherche à l'irriter... mais elle, il la rassure.
Ah! ta faible pitié soigne en vain ma blessure.
Je devine Octavie, et je connais mon sort.
Va trouver Diomède, il m'attend sur le port;
Dis-lui que nous partons, et que de son adresse
Dépend notre salut.

IRAS.

O ma belle maîtresse!
(Elle sort.)

SCÈNE VII.

CLÉOPATRE seule d'abord; puis L'ESCLAVE.

CLÉOPATRE.

Il est donc vrai! c'est moi, moi, la fille des rois!
J'ai rougi, j'ai rougi pour la première fois;
Et d'un mot, d'un seul mot elle a su me confondre!
Elle m'interrogeait, je n'osais lui répondre,
Ni jeter sur son front un regard curieux;
J'avais peur de ma voix, j'avais peur de mes yeux;
Je craignais cet accent que je ne puis contraindre,
Je craignais ce regard que je ne puis éteindre;
Car tout en moi, cet air, et ces traits contractés,
Cette ardente pâleur, trace des voluptés,
Tout devait, racontant les heures de ma vie,
Dénoncer Cléopâtre à la chaste Octavie....
Pour la première fois j'ai compris ce grand mot,
Ce grand mot de vertu qu'on fait sonner si haut;
Oui, cette noble femme, oubliant sa vengeance,
Apparaissait sublime à mon intelligence;
Mon esprit généreux comprenait sa grandeur;
J'aimais de son maintien l'orgueilleuse pudeur,
J'enviais son front calme et son regard austère.
Enfin... caprice étrange! incroyable mystère!
Moi qui n'étais venue ici, sans consulter
L'intérêt de mon rang, que pour mieux l'insulter,
Moi qui la haïssais autant que dans son âme
Une rivale en pleurs peut haïr une femme,
Je l'admirais!... son droit valait plus que le mien;
Devant tant de fierté ma gloire n'était rien....
Je reconnaissais là cette vertu romaine,
Ce superbe ennemi de la faiblesse humaine.
O Brutus! la vertu, ce n'est pas un vain nom,
Ce n'est pas un mensonge, un faux prestige... Non!
C'est une autorité, c'est une force immense!
A ce premier degré la royauté commence;
C'est un don précieux, c'est un divin trésor,
Une richesse au cœur qui fait mépriser l'or;
C'est un droit personnel qui fait parler en maître;

C'est un orgueil enfin... que je voudrais connaître!...
O soleil africain! dieu du jour! dieu du feu!
Des plus chastes efforts, toi qui te fais un jeu,
Et sans pitié, riant de nos promesses vaines,
Fais courir tes ardeurs dans le sang de nos veines,
Sois maudit pour m'avoir attiré cet affront!
Tu m'as souillé le cœur, tu m'as noirci le front!
Tes bienfaits sont menteurs, tes rayons sont des armes,
Tu fécondes la terre en dévorant ses larmes!
Sois maudit!... Puisse un jour ta fatale clarté
Disparaître... et manquer au monde épouvanté!...
Je voudrais assister à ta dernière aurore,
Voir sombrer dans les flots ton sanglant météore,
Et seule, au bord des mers, loin du monde et du bruit,
Respirer la fraîcheur de l'éternelle nuit!
A mes yeux cache donc ta splendeur qui les blesse;
Je tiens tout de tes feux, ma honte et ma faiblesse;
Sans toi, j'aurais connu l'amour dans sa candeur,
Et l'âpre volupté de l'austère pudeur;
On ne m'eût point jeté des surnoms dérisoires;
J'aurais tous les orgueils avec toutes les gloires;
J'aurais sous la couronne un front pur et loyal;
Je n'aurais point de tache à mon manteau royal....
J'irais partout joyeuse, et de respect suivie,
Je pourrais supporter le regard d'Octavie....
Eh bien! ne puis-je encor remonter à mon rang,
A force de raison dénaturer mon sang,
Dompter dans ses transports ma fièvre impétueuse;
Et, pour séduire Antoine, être aussi vertueuse?...
Je saurais me montrer noble et fière à mon tour,
J'aurais la dignité d'un légitime amour.
Qu'Antoine répudie Octavie, et moi, reine,
J'établis chez les rois la vertu souveraine!
J'aimai César, de même il voulut m'épouser;
Et de quel autre amour pourrait-on m'accuser?

(L'Esclave paraît au fond du théâtre.)

Le passé... me serait jeté comme une injure?
Mes prêtres le nieront, et je deviendrai pure.
Et quel juge oserait évoquer contre moi
Un souvenir honteux et criminel?...

(Avec terreur, apercevant l'Esclave.)

Toi!... toi!...
Qui te force à quitter les funèbres abîmes?...
Qui donc ouvre la tombe à mes froides victimes?...
Et moi qui me disais sans honte et sans remords!

L'ESCLAVE.

Reine...

CLÉOPATRE.

Il me reconnaît!... Qui peut mentir aux morts?...

L'ESCLAVE.

La voilà!...

CLÉOPATRE.

Vil esclave, à mon heure suprême,
Viens-tu donc te venger?

L'ESCLAVE.

Moi, me venger?... Je t'aime!...

CLÉOPATRE.

M'insulter, en disant quel crime est entre nous?

L'ESCLAVE.

T'insulter!... toi, la reine!... on te parle à genoux.
Fuis... Tu sauras plus tard pourquoi l'on t'a trompée;
Qu'importe cette proie à la mort échappée?

CLÉOPATRE.

Quoi! j'ai voulu ta mort, et tu m'aimes toujours?

L'ESCLAVE.

La mort! c'était si peu pour de telles amours,
Reine!

CLÉOPATRE.

Mais cette mort était cruelle, affreuse!...

L'ESCLAVE.

Oui, mais je t'ai trouvée encore généreuse.

CLÉOPATRE.

Pauvre fou!

L'ESCLAVE.

Va, j'ai bu le poison sans effroi;
C'est avec volupté que je mourais pour toi.
Ma colère est pour ceux qui m'ont rendu la vie;
Avec eux jusqu'ici, reine, je t'ai suivie.
Je veux te dévoiler leurs coupables projets.
L'un est Ventidius; l'autre, un de tes sujets,

C'est Diomède. Ils sont tous deux d'intelligence;
Ils ont compté sur moi pour servir leur vengeance :
T'espionner partout, pour moi, c'était te voir!
Oh! je m'acquittais bien de ce lâche devoir.
C'est moi qui t'ai donné la fatale nouvelle;
Une flèche, un billet....

CLÉOPATRE.

Oui, je me le rappelle.

L'ESCLAVE.

Pour entraîner Antoine, ils l'ont rendu jaloux.
Ils disaient que moi... moi.... Reine, punis-les tous!

CLÉOPATRE.

Et je dois mes tourments à cette horrible trame.
Ils l'ont jeté jaloux aux bras d'une autre femme!

L'ESCLAVE.

O reine, pour celui qui t'a vue un seul jour,
Il n'est plus d'autre femme, il n'est plus d'autre amour.
En vain quelque beauté veut le rendre infidèle
Et cherche à l'attirer... il est à toi près d'elle.
Ses yeux, que ton image habite incessamment,
Sont frappés à jamais d'un chaste aveuglement.
Son amour t'appartient, fier, dédaigneux, austére;
Toi seule à ses regards es belle sur la terre,
Et comme un feu divin dans le temple adoré,
Il nourrit dans son cœur ton souvenir sacré.

CLÉOPATRE.

Mais par un autre amour Antoine m'humilie!
Mais il veut m'oublier!...

L'ESCLAVE.

Est-ce toi qu'on oublie?
Va, tu ne connais pas la force d'un regret,
Ni la ténacité d'un dévorant secret.
On peut vivre sans pain dans des murs qu'on assiége,
On peut vivre sans feu dans des déserts de neige,
On peut vivre sans eau dans le sable africain,
On peut vivre sans air dans l'antre de Vulcain;
Mais dans cette démence où ma tête est bercée,
On ne pourrait pas vivre un jour sans ta pensée!...
Un jour sans t'évoquer, sans t'appeler vingt fois,
Sans chercher à surprendre un accent de ta voix,

Sans aspirer l'air pur que ta bouche respire,
Sans se courber joyeux et fier sous ton empire.
O reine! ne crains rien, il t'aime, et plus encor!...
L'avare n'a jamais dédaigné son trésor;
Et celui qui t'aima n'a ni repos ni trêve :
Il n'a plus qu'un espoir, il n'a plus qu'un seul rêve,
C'est de vivre pour toi, de te donner ses jours,
Et s'il souffre, sa joie est de souffrir toujours.

CLÉOPATRE avec une joie triomphante.

Il reviendra...

L'ESCLAVE.

Tremblant, redemander sa chaîne.
Il t'aime, il t'aime encor, je le sens à ma haine.
Tu peux me croire, moi, son tourment est le mien;
Va, lis dans mon amour les promesses du sien.

(Voix confuses dans la coulisse.)

CLÉOPATRE.

Mais n'est-ce pas sa voix? j'ai cru la reconnaître....

L'ESCLAVE.

Esclave, cache-toi, voici venir le maître!

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

CLÉOPATRE, ANTOINE, ÉROS; puis IRAS.

ANTOINE.

Quoi! chez des ennemis sans foi venir ainsi,
Seule!... Éros, dis-tu vrai? la reine... elle est ici!
C'est elle!...

CLÉOPATRE.

Antoine!... lui!...

ANTOINE.

Viens, ma reine adorée...
Comme elle est pâle! ô dieux!

CLÉOPATRE.

Si longtemps séparée
De toi... j'ai tant souffert! mon courage est à bout.
Oh! ne nous quittons plus...

ANTOINE.

Je te suivrai partout.

CLÉOPATRE.

Tu n'es plus libre, toi.

ANTOINE.

Ton amour me délivre...

CLÉOPATRE.

Tu le vois maintenant, sans toi je ne puis vivre.

ANTOINE.

A mes pesants liens j'avais su m'arracher;
Je courais te rejoindre.

CLÉOPATRE.

Et je viens te chercher.

ANTOINE.

Mais quels dangers bravés avec tant de courage!
Seule et sans défenseur, pendant ce long voyage,
César et les Romains, leurs outrages amers,
Les pirates partout répandus sur nos mers,
L'Océan furieux, la tempête grondante!
Comment ne pas aimer cette noble imprudente?
Quel amour!...

CLÉOPATRE *apercevant Iras.*

C'est Iras, elle vient m'avertir.

IRAS.

On n'attend plus que nous, le vaisseau va partir.

CLÉOPATRE *à Iras.*

Antoine!

IRAS.

Lui!... Ma reine est enfin consolée.

CLÉOPATRE.

Viens, quittons ce pays, ma flotte est rassemblée
Dans le port d'Actium... Là... là, nous combattrons,
Et César nous rendra compte de nos affronts.

ANTOINE.

A toi tout mon amour, à toi toute ma vie!

CLÉOPATRE.

O folle que j'étais d'envier Octavie!

(*Tous sortent. Au même instant entre Ventidius suivi d'Octavie.*)

SCÈNE IX.

VENTIDIUS, OCTAVIE.

VENTIDIUS.

L'indigne, il est parti! nous arrivons trop tard.
Rejoignons-le, courons!

OCTAVIE.

Moi, la sœur de César!
Moi, que j'aille troubler un bonheur qui m'offense;
Mon frère ne prendra que trop tôt ma défense.
L'outrage était prévu, le châtiment est prêt,
Et les dieux ont déjà prononcé leur arrêt...
Viens, rejoignons ses fils; je pourrai, je l'espère,
Leur cacher mes chagrins et les torts de leur père

VENTIDIUS.

Je leur dirai combien...

OCTAVIE.

Non, je te le défends.
Gardons-lui toujours pur l'amour de ses enfants;
Antoine est un héros qui grandit pour l'histoire;
A ses fils ne parlons jamais que de sa gloire.

VENTIDIUS.

Sont-ce là les vertus qu'il ose dédaigner!

OCTAVIE à part, sanglotant.

Ah! je succombe... en vain je veux me résigner.
Je donnerais tout, rang, fortune, renommée,
Pour le honteux bonheur d'une maîtresse aimée!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Un misérable camp dans la plaine d'Alexandrie. — Au fond quelques soldats couverts de vêtements délabrés, assis et couchés par terre ; Faustus est auprès d'eux.

SCÈNE I.

L'ESCLAVE seul.

Le monde est à César, Antoine n'est plus rien :
L'Égypte en le perdant perd son dernier soutien.
Le combat d'Actium finit sa destinée.
Antoine... faible et lâche! O fatale journée!
Dieu des folles amours, ce sont là de tes jeux!
Tu choisis le plus fier et le plus courageux
Pour le faire tomber tout à coup dans la lutte,
Et tu vas en riant te vanter de sa chute.
Puis, par un autre jeu plus barbare cent fois,
Tu te plais à rougir d'un misérable choix;
Tu réveilles l'esclave endormi dans sa fange;
En un maître orgueilleux ton caprice le change.
Ainsi dans le combat tu fais fuir le vainqueur,
Tu lui prends son courage et le mets dans mon cœur....
Cependant, nous aimons tous deux la même femme.
Eh bien, ce même amour, né d'une même flamme,
Qui fait d'un être abject un être noble et grand,
Fait un lâche fuyard du divin conquérant....
La reine, sans espoir, veut changer de patrie :
Elle laisse à César la riche Alexandrie,
Et va sur d'autres bords chercher d'autres sujets.
Ventidius, lui seul, peut servir ses projets;
Dans ce morne désert je suis venu l'attendre.
Oh! cette fois du moins nous pourrons nous entendre.

SCÈNE II.

L'ESCLAVE, VENTIDIUS.

L'ESCLAVE.

Maître, je te cherchais.

VENTIDIUS.

Traître, que me veux-tu?

L'ESCLAVE.

Je veux rendre la joie à ton front abattu.

VENTIDIUS.

Quel perfide dessein t'inspire cette envie?
Ingrat, tu m'as trompé, je t'ai sauvé la vie!

L'ESCLAVE.

Te demandais-je à vivre encor quelques instants?
C'est un si grand bonheur que de mourir à temps!
Va, je ne te dois rien. Quand, par une infamie,
Tu voulus te venger d'une reine ennemie,
Je me suis révolté contre ta dure loi;
Mais aujourd'hui tout change, et je reviens à toi.
La reine veut partir, sa défaite est certaine;
Elle a fait transporter sur une mer lointaine
Tous ses vaisseaux. Veux-tu protéger son départ?
Tu triomphas!... Tu sais qu'un vainqueur à son char
Peut traîner les vaincus.... Ah! par ta renommée,
Épargne cette honte au sang de Ptolémée.

VENTIDIUS.

Antoine?

L'ESCLAVE.

Il est ici, dévorant son affront;
Au seul mot d'Actium, il se cache le front.
Sitôt qu'il aperçoit son bouclier, ses armes,
Il pâlit, dans ses yeux roulent de grosses larmes.

VENTIDIUS.

Sait-il que ses soldats l'ont rejoint malgré lui,
Et consentira-t-il à les voir aujourd'hui?
Ces nobles cœurs, toujours fidèles à sa cause,
De lui, de son courage, obtiendront quelque chose.
Sait-il qu'ils sont ici?

L'ESCLAVE.

Non, il ne le sait pas.
On compte sur l'aspect subit de ses soldats .
Pour ranimer Antoine et réveiller son âme...
Devant eux pourra-t-il pleurer comme une femme
Il sera vivement ému de leur retour,
Il comprendra sa force en voyant leur amour.
Faustus vous aidera, son influence est grande.

Souvent, dans sa douleur, Antoine le demande,
Antoine aimait Faustus.

VENTIDIUS.

Faustus?

L'ESCLAVE.

C'est ce vieux chef
Au front audacieux, à l'œil vif, au ton bref,
Qui l'assista souvent d'un conseil salutaire;
C'est lui qui l'engageait à combattre sur terre
La veille d'Actium.... Antoine rejeta
Un conseil si prudent; la reine l'emporta;
Mais aujourd'hui vaincu, ce souvenir le trouble;
Quand il pense à Faustus, son désespoir redouble.
Peut-être qu'à sa vue il sera soulagé,
Qu'il l'écoutera, lui, lui que rien n'a changé,
Et qui vient le rejoindre à travers tant d'obstacles.

VENTIDIUS.

Ah! s'il avait toujours écouté ses oracles,
Il serait aujourd'hui le premier des Romains;
Il aurait l'avenir du monde entre ses mains!

L'ESCLAVE.

Faustus avait raison, ses avis étaient sages;
Mais il n'écouta rien. De sinistres présages
Lui disaient cependant que, jaloux, irrités,
Les dieux ne viendraient point combattre à ses côtés.
Mais rien, rien n'annonçait sa fuite déplorable;
Plus de cinq cents vaisseaux, une flotte admirable!
Lui-même il engagea la lutte hardiment!
On entendait sa voix tonner à tout moment :
On le voyait toujours au fort de la mêlée
Balançant sous les dards sa tête échevelée....
Tantôt à l'ennemi résistant comme un roc,
Tantôt lui répondant par un terrible choc;
Sublime!... et tout à coup, dérision amère!
Comme un timide enfant qu'abandonne sa mère,
Il fuit... cherche la reine... il rejoint ses vaisseaux,
Et César étonné reste maître des eaux....
La bataille gagnée est tout à coup perdue....
O destin!

VENTIDIUS.

A César la reine est donc vendue?...

L'ESCLAVE.

Elle?... non.

VENTIDIUS.

Et toujours il subit son pouvoir?

L'ESCLAVE.

Mais, depuis Actium, il ne veut plus la voir,
Il la hait, il maudit sa passion funeste.

VENTIDIUS.

Antoine fuit la reine!... Antoine la déteste!
Ah! s'il en est ainsi, j'aime son déshonneur.
Et ce jour misérable est un jour de bonheur!
Vite, servons sa haine et soufflons sa colère!
Marc-Antoine est sauvé si la honte l'éclaire....
J'entrevois l'avenir, pour nous l'espoir renaît....
Enfin il la déteste, enfin il la connaît.
Ce seul mot va changer les destins de l'Empire.
Contre la liberté César en vain conspire,
Dans son élan superbe il sera retenu;
Rome va lui crier : Antoine est revenu!
Mais la reine s'afflige et regrette sa proie....
Oh! ne permettons pas qu'Antoine la revoie.

L'ESCLAVE.

Iras est prévenue, elle veille sur eux.

VENTIDIUS.

Empêchons à tout prix un retour dangereux.
Agis de ton côté, nous agirons du nôtre.

L'ESCLAVE.

Oui, sauvons-les tous deux.

VENTIDIUS.

Sauvons-les l'un de l'autre.
Octavie est ici; ses intérêts jaloux,
En dépit de César, sont d'accord avec nous.
Toi, cours et va presser le départ de la reine....
(Aux soldats.)
Amis, Antoine est libre, il a brisé sa chaîne;
Faisons qu'il se grandisse en effaçant ses torts,
Et préparons pour lui de glorieux remords.
La liberté prendra parti dans sa querelle,

La liberté grandit ceux qui luttent pour elle.
Dieux de Rome, aidez-la dans ses efforts mourants,
Et retardez d'un jour le règne des tyrans!

L'ESCLAVE.

Dieux des Grecs, parmi nous daignez encor descendre;
Chassez ce faux César du trône d'Alexandre!

VENTIDIUS.

J'assemble mes soldats et reviens sans retard....
(Apercevant Antoine.)
Antoine!... est-ce bien lui?...
(A Faustus et aux soldats.)
Vous, restez à l'écart.

(L'Esclave sort d'un côté, Ventidius de l'autre. Antoine s'avance, morne et abattu, dans un grand désordre.)

SCÈNE III.

ANTOINE, ÉROS, FAUSTUS; SOLDATS.

ANTOINE.

Actium!... Actium!... depuis ce jour je pleure....
Implacable Destin! rends-moi, rends-moi cette heure!...
Ce moment ne peut-il jamais être effacé?...
Ne pouvons-nous jamais rien reprendre au passé?...
Je donnerais ma vie et mes trente ans de gloire
Pour arracher ce jour aux pages de l'histoire!
La gloire, c'était là mon rêve le plus beau,
La gloire qui fait vivre au delà du tombeau.
Être pour l'avenir un immortel exemple,
Avoir dans son pays une colonne, un temple,
C'était là mon orgueil... et j'étais parvenu
A gravir dans la gloire un sommet inconnu.
Tout jeune, je faisais admirer mon courage;
Comme un vaillant aiglon, j'aspirais à l'orage....
Ma mère, il m'en souvient, j'étais encore enfant,
Me contait les exploits d'Hercule triomphant....
Au superbe récit de cette noble vie,
Mes yeux brillaient d'orgueil, d'espérance et d'envie;
Et ma mère joyeuse, en me tendant les bras,
Disait : « C'est ton aïeul, et tu l'égaleras. »
Et moi, j'entrevoyais une sublime tâche!...
Qui t'aurait dit alors que tu couvais un lâche,

Ma mère, et que ce fils, objet de tant d'amour,
Dans un combat fameux devait s'enfuir un jour?...
Il est heureux pour toi de dormir dans la tombe!...
Mais lui, pour qu'il soit grand, il faut bien que je tombe!
Ma lâcheté d'un jour fait sa valeur, à lui,
Et s'il a triomphé, c'est parce que j'ai fui.
Quel guerrier! il ne sait pas tenir son épée
Ni rallier d'un cri sa phalange échappée!...
A Philippe il n'avait qu'un courage trompeur :
Il était, disait-il, malade.... Il avait peur!
Et c'est là le rival que j'avais à combattre!
C'est à lui que les dieux ont permis de m'abattre!
Chose étrange... par lui vaincu, déshonoré,
Au lieu de me venger sur l'heure, j'ai pleuré!
Je ne peux même plus recommencer la lutte...
Oh! que mes ennemis vont jouir de ma chute!
Et toi, fantôme!... toi, le plus cruel d'entre eux,
Cicéron, Cicéron, que tu dois être heureux,
Si tu m'entends gémir de l'abîme où tu plonges!...
J'ai fait des vérités de tes plus noirs mensonges!
A tes écrits j'ai su donner le sceau divin....
Tu n'étais qu'orateur, moi je t'ai fait devin!
Mais que dis-je? jamais ta sévère pensée
N'alla jusqu'à prévoir cette fuite insensée....
Tu m'accusais d'orgueil, de plans ambitieux,
D'infâmes cruautés, de vols audacieux,
De crimes qui souillaient la majesté romaine;
Flatteur!... J'ai dépassé les rêves de ta haine!...
Viens donc remercier Antoine... accusateur,
Il a sauvé ton nom du surnom d'imposteur!...
Avoir tant d'ennemis et les combler de joie!
Se faire d'un seul coup leur complice et leur proie!...
Eh bien donc, c'est justice.... Et leurs joyeux transports
Ne devraient point trouver de place en mes remords.
Que m'importe ma honte à l'envi proclamée?
Mes amis, mes soldats, ma triomphante armée,
Voilà ce qui doit seul occuper ma douleur!...
J'ai méprisé leur foi, j'ai trahi leur valeur!...
C'est pendant qu'ils mouraient pour moi, leur chef indigne,
Que je les ai quittés, sans un mot, sans un signe,

Sans les récompenser par un dernier adieu.
Ils me nommaient leur père, ils me nommaient leur dieu;
Je les connaissais bien.... Ah ! ces nobles victimes
Ne me demandaient pas, dans leurs luttes sublimes,
De combattre à leur front, ni de les secourir,
Mais seulement d'aller les regarder mourir!
Qu'es-tu devenu, toi, mon vieux soldat rebelle,
Toi qui m'as tout prédit?... ô Faustus!...

(Pendant les deux derniers vers, Éros fait signe à Faustus de s'approcher.)

FAUSTUS.

Qui m'appelle?...
Tu demandes Faustus, il accourt à ta voix.

ANTOINE ému.

Mon vieux soldat!... Toujours joyeux, comme autrefois....
Où me cacher, Faustus? La honte me dévore....
Pourtant je suis heureux de te revoir encore.
Actium....

FAUSTUS.

Général, c'est un jour malheureux :
Tu vaincras demain, si... tu n'es plus amoureux.
Les dieux ont envoyé sur la terre les femmes
Pour arrêter l'essor des trop vaillantes âmes,
Pour empêcher en tout les hommes d'étaler
Un trop puissant génie et de les égaler.
Elles font leur devoir; les femmes ont des ailes,
On lâche son honneur pour courir après elles.
Aussi, dorénavant, fais comme tes soldats :
Nous n'emmenons jamais de femmes aux combats.

ANTOINE.

Comment m'as-tu trouvé dans ce désert sauvage?...

FAUSTUS.

J'ai cherché, j'ai couru de rivage en rivage.

ANTOINE.

Ami!

FAUSTUS.

Je suis venu te rejoindre au hasard.

ANTOINE.

Mais César t'eût donné....

FAUSTUS.

Je n'aime pas César.

Là-bas, nous attendions toujours ton arrivée;
Ne te revoyant plus, la troupe s'est sauvée.
Canidius partit pendant la nuit... l'ingrat!...
Moi, je me dis alors : Je ne suis plus soldat;
Donc, je peux voyager. Ma blessure est guérie;
Je m'en vais visiter le port d'Alexandrie.

ANTOINE.

Je ne mérite pas ce noble dévouement....
(Regardant la blessure de Faustus.)
Blessé dans ce combat où j'ai fui lâchement!
Cache-moi ta blessure, elle offense ma vue.

FAUSTUS.

Vous étiez encor là lorsque je l'ai reçue.

ANTOINE.

Va, tu cherches en vain à calmer mes remords....
Ami, dis-moi le nom et le chiffre des morts.

FAUSTUS.

Cinq mille, disait-on. Justéius est du nombre!

ANTOINE.

Divinités du Styx, faites taire son ombre!
Et Straton?

FAUSTUS.

Il périt en tombant dans la mer.

ANTOINE.

Il m'a sauvé la vie!... O souvenir amer!
Scarrus?

FAUSTUS.

Est mort aussi.

ANTOINE.

Scarrus! perte fatale!
C'est le dernier héros qui restât de Pharsale.
Donatus?

FAUSTUS.

Il mourait, et riant sous les coups,
Disait : « Antoine vole à quelque rendez-vous. »

ANTOINE.

Comme des épis mûrs, la mort cruelle fauche
Tous mes vieux compagnons. Cnéius à l'aile gauche
Combattait vaillamment... lui, qu'est-il devenu?

FAUSTUS.

Contre nos ennemis longtemps il a tenu;
Mais après ton départ....

ANTOINE.

Dis donc le mot, ma fuite.

FAUSTUS.

Il a rejoint César, et s'est mis à sa suite.
Je suis juste, Cnéius le dernier s'en alla.

ANTOINE lui prenant les mains.

Toi?...

FAUSTUS.

Je ne suis pas seul, et mes amis sont là....

(Éros fait signe aux soldats; Antoine se retourne, les soldats se lèvent tous ensemble et viennent tomber aux pieds d'Antoine.)

LES SOLDATS.

Antoine est notre chef, nous n'en voulons point d'autre!

ANTOINE.

Non, j'ai perdu ma gloire; amis, gardez la vôtre.
Moi, je vous apprendrais à fuir....

FAUSTUS.

Mais, général,
Cela ne compte pas, c'est un combat naval.
A nous, soldats, il faut une base affermie;
La mer ne nous vaut rien, la terre est notre amie;
Elle aime à nous tenir pressés contre son flanc;
Elle nous connaît tous, chacun par notre sang!
Mène-nous donc combattre, et tu verras encore
Comme un beau sang versé la pare et la colore.
César a pris la mer, mais la terre est à nous.
Viens....

TOUS LES SOLDATS.

Vive Antoine!...

ANTOINE.

Antoine est indigne de vous....
Un vaisseau chargé d'or est là-bas dans la rade,
Emmenez-le, partez... tous... avec votre grade....
Octave vous prendra dans son armée... et moi...
Je saurai, mes amis, dégager votre foi.
Laissez-moi seul verser des larmes éternelles....
Oh! cela me fait mal de vous voir tous fidèles.

(Les soldats entourent Antoine et le supplient.)

Laissez-moi! ces adieux sont mes derniers adieux!
Allez, ne gênez point la vengeance des dieux!

(Les soldats s'éloignent tristement; Antoine s'assoit.)

ÉROS regardant Antoine.

Qui le consolera?... Ventidius... peut-être....

IRAS entrant précipitamment, bas à Éros.

La reine! empêche-la de parler à ton maître!

SCÈNE IV.

ANTOINE, ÉROS, CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION.

CHARMION à Éros.

Il a vu ses soldats?

ÉROS.

Il les repousse aussi.

CLÉOPATRE.

O mes filles, pourquoi m'amenez-vous ici?

CHARMION à Antoine.

C'est la reine, seigneur; depuis deux jours errante,
Elle vous cherche, hélas! pâle, triste, mourante....

ANTOINE.

Arrière! arrière! non... je ne veux pas la voir.

CHARMION.

Ayez pitié, seigneur; un si grand désespoir....

ANTOINE.

(A part.)

Non.... Qui peut maintenant se vanter d'être brave?
Le brave Antoine a fui devant le lâche Octave!...

CLÉOPATRE.

N'espérons plus, Iras.

ÉROS à Antoine.

La reine....

ANTOINE.

Non... non, non!
Je t'avais défendu de prononcer son nom.

IRAS entraînant la reine.

Viens, viens....

CLÉOPATRE s'éloigne, puis revient et se jette aux genoux d'Antoine.

Pardonne-moi, noble et chère victime....

ANTOINE.

Non, je veux te haïr pour expier mon crime.

CLÉOPATRE.

Je suis coupable, hélas! sois juste, maudis-moi;
Mais permets-moi du moins de pleurer près de toi.

ANTOINE.

Tu m'as pris mon honneur, femme, cruelle femme!
J'étais grand, tu m'as fait vil, misérable, infâme!
Me trahir pour César... ce rival tant haï!

CLÉOPATRE pleurant.

Je ne serais pas là si je t'avais trahi.

ANTOINE.

Pourquoi donc tes vaisseaux à la voile gonflée
M'ont-ils fui lâchement au fort de la mêlée?

CLÉOPATRE.

A quoi bon m'excuser? tu ne me croirais pas!

ANTOINE.

Et pour la suivre, moi, j'ai quitté mes soldats!
Mon armée invincible, et malgré tout fidèle!
Pour elle, je l'ai fait... et j'en rougis près d'elle!...
Mais enfin que dis-tu pour te justifier?
A qui veux-tu me vendre et me sacrifier?...
A César, à César! tout le prouve et t'accable....

CLÉOPATRE.

Oui, tout est contre moi! délire inexplicable!...
Moi-même je m'accuse, et j'ignore comment
S'est fait dans mon esprit ce fatal changement.
J'espérais tant d'éclat d'une telle journée,
Et j'avais tant de foi dans notre destinée!
Des présages fâcheux me tourmentaient en vain...
Je bravais les conseils de l'oracle divin;
Écartant, malgré tout, une crainte importune,
J'aimais à confier mon sceptre à ta fortune.
J'avais un noble rôle et voulais le remplir;
Au combat j'assistais en reine, sans pâlir...
J'adorais un héros, de l'Empire heureux maître...
Et par un coup du sort, sans exemple peut-être,
De ses exploits guerriers, femme, j'étais témoin!...
Que j'étais fière alors... je t'entendais de loin,

Ta voix nous arrivait en rugissant murmure...
Que je te trouvais beau dans l'or de ton armure!...
Je n'avais même pas le frisson du danger.
Tu me semblais un être à la terre étranger,
Un de ces immortels que respecte la Parque...
Je te suivais des yeux sur ta royale barque.
Non, jamais fier guerrier, illustre conquérant,
Ne fut dans un combat plus terrible et plus grand....

ANTOINE vivement.

Tu me voyais combattre?

CLÉOPATRE.

Oui, j'admirais ta rage,
Et j'avais tant d'orgueil que j'avais du courage.
Mon corps était d'airain, mon âme était de feu,
La guerre me semblait un magnifique jeu.
Va, je ne tremblais pas!... au milieu de mes femmes,
Sur le pont du vaisseau, recevant l'eau des lames,
Livrant aux vents mon voile et mes cheveux flottants,
Mêlant ma voix de reine aux cris des combattants,
Je m'enivrais, ainsi que d'une grande fête,
De cet orage humain, plus beau que la tempête.
Nous buvions à Neptune, à Jupiter Stator,
A Mars, et nous jetions aux flots nos coupes d'or....
Joyeuses, nous allions de la proue à la poupe,
Chaque libation voyait tomber sa coupe...
Prodigues, nous cherchions par de riches présents,
A nous faire des flots et des dieux complaisants.

ANTOINE.

Tu demandais aux dieux le succès de nos armes,
Tu partageais nos vœux, nos dangers, nos alarmes.
Tu m'admirais, dis-tu!... Pourquoi m'as-tu quitté?
Quel démon te poussait? dis....

CLÉOPATRE.

La fatalité!
Écoute.... Devant nous commençait le carnage...
Des brandons enflammés nous suivaient à la nage:
Une invisible main, les tenant sous les eaux,
Tout à coup les lançait à bord de nos vaisseaux.
En vain on punissait d'un dard la main hardie,
De tous côtés sur l'onde éclatait l'incendie...

Et ce spectacle affreux, confus dans son horreur,
Ces escadres, luttant sur la mer en fureur;
Sur la rive, ce camp, cette immobile armée,
Suivant, jugeant nos coups à travers la fumée,
Ces cris, ce sifflement des dards, des javelots,
Ce sang qui rougissait l'azur mouvant des flots...
Ce tumulte sans fin brisa ma force vaine...
Oh! c'était trop d'orgueil, même pour une reine....
Je ne te voyais plus combattre à l'horizon,
Et déjà je sentais chanceler ma raison,
Lorsqu'un hasard fatal vint combler ce délire:
Un soldat fut blessé... sur le pont du navire
Il tomba... tout son sang à gros bouillons coulait.
Je m'approchai de lui.... Dieux! il te ressemblait!
Je ne sais quelle idée, un rêve, un vain présage!...
Mais en voyant la mort sur ce noble visage,
Tout à coup je pensai que, comme ce soldat,
Tu pouvais à ton tour périr dans ce combat...
Toi, mort!... Oh! j'entrevis cette douleur immense...
Toi, mourir pour César!... toi!... misère... démence!
Quand on peut vivre aimé, mourir pour un vain nom!...
Dans ce triste moment, je l'avoue, ô Junon!
Je ne compris plus rien à l'orgueil, à la gloire,
A ce faux souvenir qu'on appelle l'histoire,
A ce bruit enivrant des échos éternels...
Tes ennemis pour moi c'étaient des criminels.
Je maudissais ta gloire et ta fougue intrépide...
La guerre... me semblait un jeu lâche et stupide!...
Je n'apercevais plus dans ce devoir sacré
Que des périls affreux pour un être adoré...
J'oubliais tes exploits, tes destins de grand homme,
Et César... et l'Empire... et mon Égypte... et Rome...
Je ne voyais plus rien que ton sang répandu,
Que sur toi, sur ta tête un glaive suspendu!...
Et tout me sembla bon, dans cet horrible rêve,
Pour arrêter ce sang et détourner ce glaive!
Tremblante, ivre de peur, je donnai le signal.
Tu devais obéir à cet ordre fatal,
Je le savais.... Enfin, dans ma fuite si prompte,
Je n'ai rien calculé, ta douleur ni ta honte...

Et quand je t'ai revu, quand je t'ai retrouvé,
Je n'ai pas dit : J'ai fui... j'ai dit : Je t'ai sauvé!
Aujourd'hui je comprends, et le remords m'accable.

ANTOINE.

Et moi qui t'accusais... c'est moi qui suis coupable!...
Tu pleures! toi, pleurer?...

CLÉOPATRE.

Je meurs, pardonne-moi.

ANTOINE.

L'Empire ne vaut pas une larme de toi.

(Il lui tend les bras, elle s'y jette.)

O Reine, tu le sais, ma misère est profonde :
J'ai fui devant Octave, il m'a repris le monde...
Eh bien! ce seul moment, ce moment m'a rendu
Tout ce qu'il a conquis, tout ce que j'ai perdu.
Qu'il vienne, ce vainqueur, à mon tour je le brave!
Tes succès de hasard, jeune et prudent Octave,
Me rendent peu jaloux, j'aime mieux mes revers...
Laisse-moi Cléopâtre et garde l'univers....

CLÉOPATRE.

Tu ne me hais donc plus?

ANTOINE.

Je t'aime pour tes larmes.
Je redeviens Antoine.... Éros, rends-moi mes armes!

(A Cléopâtre.)

Gloire, force, raison, toi seule es tout pour moi,
Et je ne crains plus rien quand je me fie à toi;
Car voilà mon secret, ma Cléopâtre, écoute :
Je n'ai qu'un ennemi, c'est le doute; le doute,
C'est l'ennemi fatal dont rien ne me défend.
Je crains plus celui-là que César triomphant :
Quand je doute de toi, tout mon courage expire....
Pourquoi combattre alors?... Je ne veux plus l'Empire!...
J'oublie alors mon nom, mes devoirs les plus grands,
Ma gloire, mes drapeaux, mes vieux soldats mourants,
La chose la plus sainte et la plus respectable,
Pour aller éclaircir ce doute insupportable.

CLÉOPATRE.

Je te forcerai bien à croire en moi toujours.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VENTIDIUS, SES SOLDATS.

VENTIDIUS.

O spectacle touchant! nobles, dignes amours!
(A Antoine.)
Pardonne à qui t'enlève à ce doux esclavage;
Mais Octave vainqueur est maître du rivage.

CLÉOPATRE.

Mes chefs?...

VENTIDIUS.

Se sont rendus sans combat et sans bruit;
Avec ceux de César ils soupent cette nuit.

CLÉOPATRE.

Dieux!...

VENTIDIUS à Antoine.

On parle tout haut d'un traité que la reine
A signé, d'un traité qui te livre et l'enchaîne.

ANTOINE.

Quoi! reprendre sitôt un pardon usurpé!

CLÉOPATRE.

Tu crois?...

ANTOINE.

Ventidius ne m'a jamais trompé.
Et voilà donc pourquoi tu te faisais si tendre!
Pour laisser à César le temps de me surprendre!...
Le but de ce mensonge indigne... le voilà!
Combien t'a-t-il donné de cette tête-là?...

CLÉOPATRE.

Antoine!

ANTOINE.

Et j'écoutais cette incroyable histoire!...
Ce fabuleux récit fleurissait ma mémoire:
« Un blessé dont le sang à gros bouillons coulait,
Dont le front était pâle et qui me ressemblait! »
Par Jupiter Stator! c'en est trop, et je jure
Que ce plaisant mensonge est ta dernière injure.
Va signer le traité qui me livre aujourd'hui.

CLÉOPATRE.

Je connais trop César pour traiter avec lui.

ANTOINE.

Tu prétends....

VENTIDIUS.

C'est encore une nouvelle ruse;
La reine te trahit, César même l'accuse....

CLÉOPATRE.

Ah! mon cœur indigné se révolte à son tour!
C'est bien là ta justice, aveugle et fol amour!
De l'éternelle erreur c'est l'éternelle proie :
Il faut mentir toujours pour qu'un amant vous croie;
Il ne trouve d'attrait que dans la trahison!...
Eh bien oui!... j'en conviens... jadis, avec raison,
On a pu m'accuser.... Pour ce vain diadème,
J'aurais trahi cent rois... mais toi, mais toi... je t'aime!

ANTOINE.

Et moi, moi, je te hais pour mieux me défier!

CLÉOPATRE.

Oh! la mort, si la mort peut me justifier!...
Frappe, Antoine, je m'offre aux coups de ton épée,
Tu m'aimeras peut-être après m'avoir frappée!

ANTOINE la repoussant.

Pleure, gémis... je sais ce que valent tes pleurs.

CLÉOPATRE.

Adieu donc... sois cruel... mais crains d'autres malheurs.
Va, je ne vivrai pas longtemps abandonnée,
Et bientôt, malgré toi, tu m'auras pardonnée!...
Adieu!...

SCÈNE VI.

ANTOINE, VENTIDIUS, FAUSTUS; SOLDATS; puis L'ESCLAVE.

ANTOINE.

Je l'ai brisé cet infâme lien,
Je suis libre!...

VENTIDIUS vivement.

Partons, mon camp sera le tien.

ANTOINE.

César ne m'attend pas, sa déroute est certaine....
(A Ventidius.)
Avec tes cavaliers, toi, descends dans la plaine.
(A Faustus.)
Toi, marche vers le port....

(Aux soldats.)

Et vous, braves archers,
Tenez-vous embusqués derrière ces rochers....
Que tous ces mots guerriers me plaisent à redire!
Au seul bruit du clairon je renais, je respire!...
Le seul amour d'Antoine est l'amour des combats;
Antoine n'est heureux qu'avec ses vieux soldats!
Ah! César, tu prétends que j'ai fui.... Par Hercule!
Le lion semble fuir aussi lorsqu'il recule
Pour prendre son élan et fondre avec la mort....
Moi, j'ai fui comme lui pour retomber plus fort...
Dans mon antre, blessé, comme lui je sommeille:
Tremble, tremble, César! le lion se réveille!...
Il se lève, il rugit, terrible et menaçant...
Viens, j'ai soif de laver ma honte dans ton sang!

(A Ventidius.)

Nous nous retrouverons aux portes de la ville.

(Ventidius sort. Mouvement de troupes commandé par Antoine. Entre l'Esclave, qui parle bas à Faustus. Au moment de sortir, Antoine s'arrête et prend Faustus à part.)

ANTOINE à Faustus.

Un mot! toi... tu n'es pas un confident servile...
Tu sais comment... Straton... a délivré Brutus...
J'ai son courage au moins, si je n'ai ses vertus...
Ma valeur cette nuit peut être encor trompée :
Jure alors de plonger dans ce cœur ton épée...
Jure.... Mais tu frémis, tu ne m'écoutes pas!
Quel est ce messager qui te parlait tout bas?

FAUSTUS.

La reine....

ANTOINE.

S'est vendue à César? peu m'importe!
Dis, je m'attends à tout....

L'ESCLAVE attachant sur Antoine un regard étrange.

Seigneur, la reine est morte.

ANTOINE.

Cléopâtre!...

L'ESCLAVE.

Nos soins n'ont pu la secourir.

ANTOINE à l'Esclave, lui montrant ses soldats.

Cours vers ces gens, dis-leur... qu'Antoine va mourir!

(L'Esclave sort.)

Morte! elle m'aimait donc, et je l'ai méconnue!
Allons, fais ton devoir, Faustus, l'heure est venue....

FAUSTUS.

Qui, moi je percerais ce cœur plein de fierté
Que les dards ennemis ont toujours respecté!

ANTOINE.

Faustus, tu l'as juré!

FAUSTUS *tirant son épée.*

Tu le veux?

ANTOINE.

Je l'ordonne.

FAUSTUS.

Ne me regarde pas!...

ANTOINE.

Obéis.

FAUSTUS *jetant l'épée.*

Non.

ANTOINE *impérieusement en lui donnant la sienne.*

Tiens.

FAUSTUS *souriant.*

Donne.

Adieu.

(Il prend l'épée et se frappe.)

Voilà comment j'échappe à la douleur
De tuer Marc-Antoine.... Adieu.

(Il tombe mort.)

ANTOINE.

Malheur! malheur!
A son vieux général le vieux soldat s'immole;
C'est la première fois qu'il manque à sa parole.
O Brutus! ton vainqueur, indigne de ce nom,
Ton vainqueur est réduit à t'envier Straton!
Courage! n'ai-je pas l'exemple d'une femme!

(Il prend l'épée de Faustus et se jette dessus.)

Quoi! la cruelle mort ne veut pas de mon âme!
O mes amis, venez, venez donc m'achever!
Rome, pardonne-moi... j'aurais pu te sauver!

(Les soldats viennent au secours d'Antoine.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Une salle des tombeaux des Ptolémées, à Alexandrie. — Dans le fond, une grande porte donnant sur une plate-forme garnie de créneaux auxquels sont encore attachées des cordes et des chaînes. — Dans l'intérieur, des vases d'or, des tables de porphyre, la couronne, le manteau de reine; objets précieux figurant le trésor royal. — A droite, un trône; à gauche, un lit de repos en or.

SCÈNE I.

ANTOINE mourant, étendu sur un lit de repos; CLÉOPATRE pâle, les cheveux épars; CHARMION, IRAS.

CLÉOPATRE pleurant.

Lâche et fatal mensonge!...

ANTOINE.

Injustice cruelle!
Grands dieux, qui permettez que j'expire auprès d'elle,
Soyez bénis! et vous, sombres divinités,
Prolongez les instants que vous m'avez comptés.
O Cléopâtre!

(Il l'embrasse.)

A toi ma dernière pensée!
J'avais peur de mourir sans t'avoir embrassée.

CLÉOPATRE.

Sanglant... pâle... est-ce ainsi qu'Antoine m'est rendu?
Ah! malheureux! pour toi tout n'était pas perdu.
Ton armée... elle était encor puissante et forte.
Tu pouvais triompher.

ANTOINE.

Mais je te croyais morte!
Toi-même m'as trompé par un faux bruit... pourquoi?

CLÉOPATRE.

Pour t'apaiser... savoir si tu vivrais sans moi..

ANTOINE.

Tu le sais maintenant.... Cruelle! es-tu contente?
Est-ce que ma douleur a trompé ton attente?
T'ai-je comprise au moins?... A ces fausses rumeurs
Je n'ai dit qu'un seul mot : Elle est morte, je meurs.
Mais... viens plus près de moi... soutiens-moi... je frissonne...
Hors à Proculéius, ne te fie à personne....

CLÉOPATRE.

Oh! comme le destin s'est acharné sur nous!
Va, nous nous aimions trop, les dieux étaient jaloux.

ANTOINE.

Moi, je n'accuse pas les dieux, la destinée....
Je choisirais encor la part qu'ils m'ont donnée :
J'ai suivi sur la terre un glorieux chemin;
Romain, je n'eus jamais pour vainqueur qu'un Romain.
J'ai vécu noble et fier, aimé de toi que j'aime....
J'ai de beaux souvenirs... enfin, dans la mort même,
Je suis heureux encore... Heureux, ne me plains pas...
C'est pour toi que je meurs, et je meurs dans tes bras....

(Il meurt. Cléopâtre reste immobile et contemple Antoine mort.)

CLÉOPATRE.

Mort! mort!

IRAS à Charmion.

Regarde-la... qu'elle est calme! je tremble!

CLÉOPATRE à Charmion.

Dans le même tombeau tu nous mettras ensemble.

(Charmion ferme les yeux d'Antoine.)

Quoi! ses yeux sont fermés... sont fermés pour jamais!
Jamais!... O mon Antoine! oh! comme je l'aimais!
Je vais le retrouver... dans sa sombre demeure,
Avec lui je descends... et pourtant je le pleure;
C'est qu'en de tels moments le cœur est déchiré...
Voir, voir l'horrible mort sur un corps adoré,
C'est affreux! c'est affreux... Je ne suis qu'une femme...
Se sentir arracher la moitié de son âme,
Aimer qui ne vit plus, aimer avec ardeur
Un être éteint, glacé, dont on cherche le cœur!...
Tenir froide une main qui vous brûlait vivante!...
Ah! c'est trop, ma raison se trouble, s'épouvante...
Cette horrible douleur brise ma force... Iras!...
Oh!... comment se peut-il que je n'en meure pas?...

(Elle tombe dans les bras de ses femmes. Revenant à elle.)

Isis, reine des cieux, écoute ma prière :
Conduis-moi vers Antoine à mon heure dernière....
Autrefois comme moi tu pleuras ton époux,
Isis, veille sur lui!

(A ses femmes.)

Vous, pleurez à genoux.

Et toi qui me l'as pris, sois fière dans ta joie,
O Mort! tu n'eus jamais une plus belle proie!
Jamais guerrier plus grand, plus illustre, plus beau,
Ne para de son nom les marbres d'un tombeau.
Puissant dans le sénat, dans l'armée et dans Rome,
Dans Rome où tout est grand, il sut être un grand homme.
Les peuples attendris se levaient à sa voix,
Il marchait entouré d'un cortége de rois;
Car l'univers entier vivait de sa pensée.
Eh bien! cette grandeur que nul n'a dépassée,
Cet éclat, ce pouvoir n'étaient rien à ses yeux...
Il cherchait dans la vie un bien plus précieux;
Et voilà ce qui rend si belle son histoire :
Dès qu'il comprit l'amour, il méprisa la gloire;
Vainqueur, il se laissa noblement désarmer,
Fier que l'on dît un jour : Antoine sut aimer!
Et s'il voulut, régnant sur la terre et sur l'onde,
Posséder et tenir entre ses mains le monde,
César, ce n'était pas pour l'asservir un jour...
Non! c'était pour en faire une offrande à l'amour!

(Elle pleure.)

CHARMION.

La pâleur de la mort s'étend sur son visage...
Appelons-le trois fois : à Rome c'est l'usage.

(S'approchant du corps d'Antoine et étendant la main.)

Antoine!

CLÉOPATRE étendant la main.

Antoine!

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS, OCTAVIE; SA SUITE.

OCTAVIE au fond du théâtre, même geste.

Antoine!

(Moment de stupeur.)

CLÉOPATRE s'approchant d'Antoine.

Elle arrive trop tard!
J'ai son dernier soupir et son dernier regard.

OCTAVIE regardant Antoine.

O malheureux!... il a voulu mourir près d'elle...
Ainsi jusqu'à la mort infidèle... infidèle!...

Et je n'étais pas là pour lui fermer les yeux;
Il ne m'a point nommée au moment des adieux!
Il s'est frappé lui-même... oui, voilà sa blessure...
Pour elle!... et cette mort est encore une injure!

CHARMION à Octavie, qu'elle veut emmener.

Nous sommes chez la reine, et l'on n'y doit entrer...

CLÉOPATRE l'interrompant.

Elle l'aimait aussi, laissons-la le pleurer.
Ma douleur suit sa plainte amère et déchirante.

OCTAVIE.

Mais... je te reconnais, je t'ai vue à Tarente...
Une Grecque, une esclave... une esclave... mais... toi...
Eh! qui donc d'entre vous est Cléopâtre?...

CLÉOPATRE.

Moi!

OCTAVIE.

Ah! tu te déguisais!... Vivant, tu vins le prendre
Chez moi!... mais il est mort, et tu vas me le rendre.
Ici, moi je n'ai pas besoin de me cacher...
Il est mort, et je viens à mon tour le chercher!...
Au nom de son pays, de ses fils, je te somme
De rendre ta victime aux dieux vengeurs de Rome.

CLÉOPATRE s'approchant d'Antoine.

Me séparer de toi!... jamais! tu m'appartiens.
(A Octavie.)
Tes droits?

OCTAVIE.

Oserais-tu faire valoir les tiens?

CLÉOPATRE.

Oui...

OCTAVIE.

Tu ne sais donc plus que moi, j'étais sa femme?

CLÉOPATRE.

Je sais qu'il m'a donné sa vie avec son âme,
Qu'il a voulu mourir sur mon cœur, dans mes bras,
Qu'il m'aimait... qu'il m'aimait... et qu'il ne t'aimait pas!

OCTAVIE.

Tremble, car maintenant je n'ai plus rien à craindre;
Tout est fini pour moi, rien ne m'oblige à feindre,

Rien ne vient m'imposer des égards superflus :
J'ose enfin te haïr.

CLÉOPATRE.

Moi, je ne te hais plus.
A tes cris outrageants je reste indifférente,
Et comme toi je dis : Je t'ai vue à Tarente.
Ce souvenir me calme, et tu peux m'insulter;
J'ai compris ta grandeur et je veux l'imiter.

OCTAVIE.

N'est-ce pas que je fus clémente en ma tendresse?
J'ai respecté l'époux jusque dans sa maîtresse.
Ils m'outrageaient tous deux... j'ai supporté l'affront,
J'ai caché saintement la rougeur de mon front,
J'ai dévoré mes pleurs, et j'ai nié son crime,
Et je n'ai pas voulu qu'on m'appelât victime!...
C'est qu'un dernier espoir me soutenait toujours;
Je te laissais à toi sa gloire et ses beaux jours,
Mais je me réservais, pardonnant sa faiblesse,
L'honneur de consoler son auguste vieillesse.
A toi ses pas vainqueurs, à moi ses pas tremblants;
A toi tous ses lauriers, à moi ses cheveux blancs!
Jeune, ardent, orgueilleux, il m'avait dédaignée;
Vieillard, il m'aimerait, pieuse et résignée;
On devient généreux à l'heure de mourir,
On cherche avec amour ceux qu'on a fait souffrir,
Et j'attendais le prix de ma longue souffrance;
Je supportais... ta joie... avec cette espérance...

(Elle pleure.)

Et tu m'as tout ravi, sans pudeur, sans remord,
Sa gloire, son amour, sa vieillesse et sa mort!...
Eh! pourquoi, malgré nous, partout t'a-t-il suivie?

CLÉOPATRE.

Je l'aimais! cet amour était toute ma vie.

OCTAVIE.

Quelle preuve, dis-moi, de cet amour si beau?

CLÉOPATRE.

Je lui donnai mon trône et je prends son tombeau.

OCTAVIE.

Je suis sa veuve, et moi seule je dois le suivre.

CLÉOPATRE.

Va, ne te flatte pas; toi, tu pourras survivre,
Et tu pleures trop haut pour mourir de ton deuil.
Une douleur qui tue est moins folle d'orgueil,
Tu vivras!...

OCTAVIE.

Je vivrai pour te voir notre esclave,
Pour te voir attachée au char vainqueur d'Octave.

CLÉOPATRE saisissant son poignard.

Jamais!...

(Les officiers la désarment.)

Oh!

OCTAVIE.

Tu ne peux échapper à César.
César est maître ici...

CLÉOPATRE.

Mon poignard!... mon poignard!...

OCTAVIE.

Gardes, malheur à vous si la mort nous l'enlève
Par le feu du poison ou par le fer du glaive!...
Tous, hors de ce tombeau, de ce pays fatal,
Soldats, portez le corps de votre général;
Qu'il soit purifié, lavé de tous leurs crimes
Par des libations de larmes légitimes!
Rendez à ce Romain ses drapeaux triomphants;
Rendez... rendez ce père aux pleurs de ses enfants!...

(Les soldats font un dais de leurs drapeaux dont ils couvrent le corps d'Antoine, qu'ils emportent ensuite hors du tombeau. Octavie suit le cortége en pleurant.)

CLÉOPATRE s'élançant vers Antoine.

Antoine! Antoine!... adieu!...

CHARMION la retenant.

La résistance est vaine...

CLÉOPATRE.

On vient me l'arracher!... et je ne suis plus reine!...

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS; OFFICIERS, GARDES.

CHARMION bas à Cléopâtre.

Il te reste un moment, il te reste un espoir.
On annonce César, il faut le recevoir...

CLÉOPATRE.

Morte!...

CHARMION.

Hélas! te voilà prisonnière et vivante!
Sans armes, sans secours!

CLÉOPATRE.

Charmion, cherche, invente
Un moyen de franchir les murs de ma prison;
Il faut... Mais ton anneau toujours plein de poison?...

CHARMION.

Ils l'ont pris!... les cruels ont lu dans ta pensée.

CLÉOPATRE.

De me voir à son char Rome est donc bien preśsée!

CHARMION.

Le vaisseau qui t'emmène est déjà dans le port.

CLÉOPATRE.

Ainsi donc, rien ne peut me soustraire à mon sort.
Je vais suivre César!... César, ce faux grand homme,
Et derrière son char je vais rentrer dans Rome!
Pour escorte, j'aurai ses soldats triomphants!
Par le peuple grossier, les femmes, les enfants,
Tout le long des chemins je serai poursuivie!
Je passerai devant la maison d'Octavie,
Qui me suivra des yeux, et ses regards si froids
Brilleront de plaisir pour la première fois!...
Partir, partir ce soir, vaincue et désarmée!...
Cache-moi sous ta pierre, ombre de Ptolémée!...
Et pas un seul ami ne vient me secourir!
Pas un seul ne comprend que j'ai soif de mourir!...
Et pour fuir ces affronts où je suis réservée,
Rien!...

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS, L'ESCLAVE déguisé en prêtre égyptien, UN OFFICIER; GARDES.

L'ESCLAVE. Il tient une corbeille de figues entourée de fleurs.

La reine!

CLÉOPATRE, reconnaissant l'Esclave, à part.

C'est lui!... c'est lui, je suis sauvée!

L'OFFICIER *à l'Esclave.*

Arrête. Que veux-tu, prêtre? quel est ton nom?

L'ESCLAVE.

Je suis un serviteur du saint temple d'Ammon.
Tous les soirs, à la reine, après les sacrifices,
Des fruits de la saison on offre les prémices :
C'est l'usage du temple, et je viens aujourd'hui...

L'OFFICIER *à ses gardes.*

Cet homme est attendu; défiez-vous de lui....

(Les gardes s'approchent pour prendre la corbeille.)

L'ESCLAVE *indigné.*

Toucher aux fruits sacrés!

CHARMION *devinant l'intention de l'Esclave.*

Ciel! qu'Ammon le protége!...

L'ESCLAVE.

Quoi! Romains, voulez-vous par un vain sacrilége
Epouvanter l'Égypte et vous rendre odieux?
Vous ne la soumettrez qu'en respectant ses dieux.
De ce respect César vous donnerait l'exemple;
Il sait qu'ici le trône est à l'abri du temple.

L'OFFICIER *à l'Esclave.*

Va donc; mais hâte-toi de remplir ton devoir.

L'ESCLAVE *posant la corbeille aux pieds de la reine et se prosternant.*

Reine...

(Bas.)

Rome t'attend, tu partiras ce soir,
A moins que, préférant une mort noble et prompte....
As-tu peur de la mort?

CLÉOPATRE.

Moi!... j'ai peur de la honte.
Un poignard?...

L'ESCLAVE.

Un poignard!... ces insolents témoins,
Te voyant te frapper, t'imposeraient leurs soins.

CLÉOPATRE.

Du poison?...

L'ESCLAVE.

Au poison l'âme est longtemps rebelle...
Non, tu souffrirais trop et tu mourrais moins belle.

Des serpents sont cachés entre ces fruits vermeils :
Leur venin vous endort du dernier des sommeils,
Sans altérer vos traits, sans horreur, sans souffrance.

IRAS.

Quoi ! si grande et mourir !... N'est-il plus d'espérance?...

CLÉOPATRE faisant signe à l'Esclave, qui porte la corbeille près du trône.

Là !... Donnons à ma mort un aspect triomphal.
Charmion, la couronne et le manteau royal !

(Cléopâtre monte sur le trône, Iras et Charmion posent sur ses épaules le manteau royal ; elle met la couronne sur sa tête.)

L'OFFICIER.

César !

L'ESCLAVE.

Voilà César !...

CLÉOPATRE.

Oh ! maintenant qu'il vienne !
Ma noble Charmion, ma mort sera la tienne.
(A Iras.)
Adieu, ne pleure pas.... Et toi, serpent du Nil,
Délivre-moi....

(Elle plonge sa main dans la corbeille et se fait piquer par un aspic.)

Déjà !... le poison est subtil....
Je vais revoir Antoine !... oh ! je meurs avec joie....
Eh bien, César, viens donc, viens donc chercher ta proie....
Elle est prête... et tu peux l'enchaîner à ton char....
Je te rejoins, Antoine....
(A César, qui entre.)
Et je t'attends, César !

(En apercevant César, Cléopâtre mourante se soulève avec effort, elle lui tend la main, lui sourit, et retombe morte.)

CÉSAR.

Elle m'a trompé !... morte !... Elle et lui !... je respire !
A ces deux orgueilleux la tombe... à moi l'Empire !

FIN DE CLÉOPATRE.

NOTES DE CLÉOPATRE.

ACTE PREMIER.

Vrai, comme un jour je dois régner au Capitole.

Cléopâtre se voyait en rêve maîtresse absolue à Rome; son serment habituel était : « Comme j'espère de donner la loi au Capitole. » DION CASSIUS.

Il voulut l'épouser, épouser cette femme.

La passion que César conçut pour cette princesse fut la véritable cause de cette guerre si dangereuse. Son attachement pour Cléopâtre le retint en Égypte plus longtemps que les affaires ne le permettaient; quoique tout fût réglé dans ce pays et dès la fin de janvier, il n'en partit que vers la fin du mois d'avril, passant tout son temps en festins avec Cléopâtre. S'étant embarqué avec elle sur le Nil dans une grande galère appelée *Thalamégos,* il parcourut tout ce pays ayant à sa suite une flotte de quatre cents vaisseaux; il avait résolu de pénétrer jusque dans l'Éthiopie, mais son armée refusa de le suivre. Il aurait même mené Cléopâtre à Rome pour l'y épouser, après avoir fait passer dans l'assemblée du peuple une loi par laquelle il serait permis aux citoyens romains d'épouser telles et autant de femmes qu'il leur plairait. Marius Cinna, tribun du peuple, avoua après la mort de César qu'il avait eu une harangue toute prête pour proposer cette loi. SUÉTONE.

Pour nourrir ses bouffons il impose trois villes.

PLUTARQUE, *Vie d'Antoine.*

Quand le souper est bon,
Au cuisinier il fait présent d'une maison.

Il donna à un de ses cuisiniers la maison d'un habitant de Magnésie, parce qu'il lui avait apprêté un excellent repas.

PLUTARQUE, *Vie d'Antoine.*

Et le corps de César portait vingt-trois blessures.

Il fut percé de vingt-trois coups, et plusieurs des conjurés se blessèrent eux-mêmes en frappant tous à la fois sur un seul homme. PLUTARQUE, *Vie de César.*

Et deux mille Romains périrent pour un chat.

Les Égyptiens souffraient toutes ces violences sans murmure,

tenus en respect par la garnison romaine; mais un soldat romain ayant tué un chat, qui était un des dieux du pays, le prétendu sacrilége n'eut pas plutôt été su, que les Alexandrins se soulevèrent et mirent en pièces l'auteur de cet attentat commis par mégarde.

ARISTÉE et MERKUS,
Histoire universelle depuis le commencement du monde.

Les Égyptiens ont pour quelques animaux une vénération extraordinaire; de ce nombre sont les chats, les ichneumons, les chiens, les éperviers, et les oiseaux auxquels ils donnent le nom d'ibis; à ceux-ci il faut ajouter les loups, les crocodiles, etc.

Lorsqu'un de ces animaux vient à mourir, ils l'enveloppent dans un linceul, et, se frappant la poitrine et poussant des gémissements, ils le portent chez les embaumeurs. Ayant été ensuite traité par l'huile de cèdre et d'autres substances odoriférantes propres à conserver longtemps le corps, ils le déposent dans des caisses sacrées. Quiconque tue volontairement un de ces animaux sacrés est puni de mort: si c'est un chat ou un ibis, le meurtrier, qu'il ait agi volontairement ou involontairement, est condamné à mourir; le peuple se précipite sur lui et lui fait subir les plus mauvais traitements, sans jugement préalable. Tout cela inspire tant de crainte, que celui qui rencontre un de ces animaux mort se tient à distance en poussant de grandes lamentations et en protestant de son innocence. Le respect et le culte pour ces animaux était tellement enraciné, qu'à l'époque où le roi Ptolémée n'était pas encore l'allié des Romains, et que les habitants recevaient avec le plus grand empressement les voyageurs d'Italie, de crainte de s'attirer la guerre, un Romain qui avait tué un chat fut assailli par la populace bravant la vengeance de Rome, et ne put être soustrait à la punition, bien que son action eût été involontaire....

On raconte que les habitants de l'Égypte étant un jour en proie à la disette, se dévorèrent entre eux sans toucher aucunement aux animaux sacrés. DIODORE DE SICILE.

ACTE DEUXIÈME.

Athyr, c'est le chaos, l'obscurité profonde.

Mythologie égyptienne.

Mais déjà sur la terre on peut juger les rois.

Chaque jour on lisait au roi d'Égypte un passage du livre d'Hermès. CHAMPOLLION-FIGEAC, *Égypte.*

J'ai hâte qu'on achève
Ce temple d'Hermonthis ; presse donc les travaux.

Le mammisi d'Hermonthis fut construit sous le règne de la dernière Cléopâtre, en commémoration de la naissance de son fils, Ptolémée Césarion, fils de Jules César.

CHAMPOLLION-FIGEAC, *Égypte.*

Si nous avions les trésors de Pergame !
Des ouvrages sans prix...

Calvisius, ami de César, fit connaître le tort qu'Antoine s'était donné pour faire plaisir à cette reine (Cléopâtre) en lui donnant la bibliothèque de Pergame, composée de deux cent mille volumes.

PLUTARQUE, *Vie d'Antoine.*

Vous les aurez... il doit réparer les dommages
Que nous a faits César...

Le premier danger auquel il se vit exposé pendant la guerre d'Égypte fut la disette d'eau ; les ennemis avaient bouché tous les aqueducs qui pouvaient lui en fournir. Il courut un second péril lorsque les Alexandrins voulurent lui enlever sa flotte, et que pour la sauver il fut obligé de la brûler lui-même. Le feu prit à l'arsenal du palais, et consuma la grande bibliothèque que les rois d'Égypte avaient formée. PLUTARQUE, *Vie de César.*

Et le nome insurgé refuse obéissance.

L'Égypte fut divisée par Sésostris en trente-six nomes ou préfectures.

Peut-être il a voulu passer par l'Heptastade.

Levée ou môle qui avait sept stades de longueur et qui joignait l'île de Pharos au continent, près d'Alexandrie.

C'est que le froid Cydnus a détrôné le Nil.

Fleuve qui traverse la Cilicie, dont l'eau est extrêmement froide.

O le charmant voyage ! Iras, t'en souvient-il ?

Antoine envoya dire à Cléopâtre de venir le joindre en Cilicie pour s'y justifier des imputations qu'on lui faisait d'avoir puissamment aidé Brutus et Cassius dans leur guerre contre Antoine. Cléopâtre recevait coup sur coup des lettres d'Antoine et de ses amis, qui l'engageaient à presser son voyage ; mais elle n'en tint aucun compte, et se moqua si bien de toutes ces invitations, qu'elle navigua tranquillement sur le Cydnus, dans un navire dont la poupe était d'or, les voiles de pourpre, les avirons d'argent, et le mouvement des rames cadencé au son des flûtes qui se mariaient à celui des lyres et des chalumeaux. Elle-même, magnifiquement

parée, et telle qu'on peint la déesse Vénus, était couchée sur un pavillon brodé en or; de jeunes enfants, habillés comme les peintres peignent les Amours, étaient à ses côtés avec des éventails pour la rafraîchir : ses femmes, toutes parfaitement belles, vêtues en Néréides et en Grâces, étaient les unes au gouvernail, les autres aux cordages. Les deux rives du fleuve étaient embaumées de parfums qu'on brûlait dans le vaisseau, et couvertes d'une foule immense qui accompagnait Cléopâtre, et l'on accourait de toute la ville pour jouir d'un spectacle si extraordinaire. Le peuple qui était sur la place s'était précipité au-devant d'elle. Antoine resta seul dans le tribunal où il donnait audience, et le bruit courut partout que c'était Vénus qui, pour le bonheur de l'Asie, venait en masque chez Bacchus.

Ah! lui!... c'est imprudent, on peut mourir de joie.

Mais voyez la légèreté de l'homme! arrivé aux Roches-Rouges, vers la dixième heure du jour, il se cacha dans une misérable taverne où il but jusqu'au soir. De là il se rendit à Rome, dans une voiture légère, et descendit à sa porte, la tête enveloppée. Le portier demande qui il est? « Courrier de Marc-Antoine, » répond-il. On le conduit aussitôt à la maîtresse de la maison, et il lui remet une lettre; elle la lit en pleurant, car la lettre est pleine de tendresse. Elle portait en substance qu'il renonçait à la comédienne, et que désormais sa femme serait l'unique objet de ses affections. Elle fondait en larmes. Cet homme sensible ne put résister, il se découvrit et se jeta dans ses bras. Le misérable! comment puis-je autrement l'appeler? Ainsi donc pour faire le galant, pour causer une surprise à sa femme qui ne l'attendait pas, il a répandu la terreur dans Rome pendant la nuit, et alarmé l'Italie pendant plusieurs jours! Cependant l'amour n'était pas votre seul motif; vous en aviez un autre plus honteux! Il fallait empêcher que L. Plancus ne vendît les biens de vos cautions. Mais lorsque traduit dans l'assemblée par un tribun, vous eûtes répondu que vous étiez venu pour mettre ordre à vos affaires, le peuple se mit à rire et ne vous épargna pas les railleries.

Cicéron, *Philippique II*, xxxi, 393.

L'auteur a pensé qu'Antoine avait pu recommencer pour Cléopâtre cette plaisanterie imaginée pour Fulvie, surtout dans un moment où il avait intérêt à se cacher.

Voici l'heureux vainqueur des Parthes.

Non pas moi!
Je n'ai fait qu'obéir, et leur vainqueur, c'est toi.

Plutarque, *Vie d'Antoine*.

Qui, lâche, a fait périr Cicéron lâchement.

Antoine exigea que celui qui tuerait Cicéron lui coupât la tête et la main droite, dont il avait écrit les *Philippiques*. Quand on les lui apporta, il les considéra longtemps avec plaisir, et dans les transports de sa joie il fit plusieurs fois de grands éclats de rire. Après s'être rassasié de ce spectacle horrible, il ordonna qu'on l'attachât au haut de la tribune sur la place publique. Fulvie, s'associant aux ressentiments de son mari, perça la langue de Cicéron avec des aiguilles.

Tu diras que je suis une esclave de Grèce.

Pour Cléopâtre, elle fit voir que l'art de la flatterie, qui, suivant Platon, ne s'exerce que de quatre manières différentes, est susceptible d'une infinité de formes. Dans les affaires sérieuses et dans les amusements qui partageaient le temps d'Antoine, elle imaginait toujours quelque nouveau plaisir, quelque nouveau genre d'attraits pour le divertir; elle ne le quittait ni jour ni nuit; elle jouait, buvait, chassait avec lui, et assistait même à ses exercices militaires. La nuit, quand il courait les rues et qu'il s'arrêtait aux portes et aux fenêtres des simples particuliers, pour les plaisanter, elle l'accompagnait habillée en servante, étant lui-même déguisé en valet, ce qui lui attirait souvent des injures et quelquefois des coups.

J'ai couru des dangers bien plus graves encore.

Elle partit sur-le-champ, et ne prit de tous ses amis que le seul Apollodore de Sicile; elle se mit dans un petit bateau, et arriva de nuit devant le palais d'Alexandrie. Comme elle ne pouvait y entrer sans être reconnue, elle s'enveloppa dans un paquet de hardes (d'autres disent dans une malle), qu'Apollodore lia avec une courroie, et qu'il fit entrer chez César par la porte même du palais.

PLUTARQUE, *Vie de César*.

ACTE TROISIÈME.

Vous m'avez tous trompé, Cléopâtre est mourante.

Cléopâtre, qui sentit qu'Octavie venait lui disputer le cœur d'Antoine, craignant qu'une femme si estimable par la dignité de ses mœurs, et soutenue de toute la puissance de César, n'employât pas longtemps auprès de son mari les charmes de sa conversation et l'attrait de ses caresses sans prendre sur lui un ascendant invincible et s'en rendre entièrement maîtresse, feignit d'avoir pour Antoine la passion la plus violente, et affecta d'atténuer son corps en prenant peu de nourriture. PLUTARQUE, *Vie d'Antoine*.

ACTE QUATRIÈME.

Elle laisse à César la riche Alexandrie,
Et va sur d'autres bords chercher d'autres sujets.

Au seul mot d'Actium il se cache le front.

De sinistres présages
Lui disaient cependant que jaloux, irrités,
Les dieux ne viendraient point combattre à ses côtés.

Ma mère, il m'en souvient, j'étais encore enfant.

Antoine, après la mort de son père, fut élevé par sa mère Julie, de la maison de César, qui ne le cédait à aucune Romaine de son temps en sagesse et en vertu. PLUTARQUE. *Vie d'Antoine.*

La mer ne nous vaut rien, la terre est notre amie.

Un chef de bandes d'infanterie, qui avait combattu plusieurs fois sous les ordres d'Antoine, et dont le corps était criblé de blessures, le voyant passer, lui dit d'une voix douloureuse : « Eh! mon général, pourquoi, vous défiant de ces blessures et de cette épée, mettez-vous vos espérances dans un bois pourri? Laissez les hommes d'Égypte et de Phénicie combattre sur mer, et donnez-nous la terre, sur laquelle, accoutumés à tenir ferme, nous savons ou vaincre ou mourir. » PLUTARQUE. *Vie d'Antoine.*

Ah! cela me fait mal de vous voir tous fidèles.

Les soldats, qui désiraient fort son retour, et qui s'attendaient à chaque instant à le voir reparaître, montrèrent tant de fidélité et de courage, qu'après même qu'ils ne purent plus douter de sa fuite, ils restèrent sept jours sans se séparer, n'ayant aucun égard aux ambassades que César leur envoyait pour les attirer à son parti.
PLUTARQUE. *Vie d'Antoine.*

FIN DES NOTES DE CLÉOPATRE.

C'EST LA FAUTE DU MARI,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre-Français,
le 1er mai 1851.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE COMTE D'HAUTERIVE	M. MAILLART.
FERNAND, pupille du comte.	M. DELAUNAY.
JUSTIN, valet du comte.	M. MONROSE.
LA MARQUISE D'ARCUEIL.	Mme ALLAN.
LAURENCE, femme du comte.	Mlle FAVART.
JENNY, femme de chambre de la marquise.	Mlle BONVAL.

La scène se passe en 1847.

C'EST LA FAUTE DU MARI.

Le petit salon d'un château. — Au fond, une galerie. A droite et à gauche, portes. Une porte-fenêtre donnant sur le jardin.

SCÈNE I.

LE COMTE seul. (Scène muette.)

(Il est en veste de chasse, et se promène dans la galerie d'un air soucieux. De temps en temps, il entre dans le salon, il écoute et regarde. — Il pousse un fauteuil avec impatience, donne un coup de pied à un tabouret qu'il fait rouler au loin; puis il recommence à se promener et disparaît un instant.)

SCÈNE II.

LAURENCE seule, en négligé de matin.

(Elle entre lentement; elle tient à la main un énorme dahlia qu'elle va poser dans un vase.)

LAURENCE.

Oh! le beau dahlia!... les brillantes couleurs!
Quel écrin! quel trésor pour un peintre de fleurs!...
S'il n'était pas si tard, je le copierais vite.

(Le comte traverse la galerie.)

Mon mari va me dire...

(Elle se tourne vers lui et l'appelle.)

Edgar!... Mais il m'évite;
Il est plus que jamais maussade maintenant.

(Elle se lève et range ses dessins. Elle aperçoit un portecrayon sur la table.)

Ah! le portecrayon de Fernand... — de Fernand!...

(Elle reste un moment rêveuse à regarder le portecrayon, puis le met dans sa poche. — On entend sonner une cloche.)

Le déjeuner!... Adieu, pinceaux, fleurs et palette.
A peine ai-je le temps d'achever ma toilette.
Je vais être grondée.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE III.

LE COMTE seul.

Elle n'est plus ici...
Est-ce donc un bonheur qu'un soupçon éclairci?
Pourquoi donc tant chercher la clarté qu'on redoute?...
(Apercevant le dahlia.)
Que fait là cette fleur?... C'est un signal, sans doute!
Cela m'éclaire.... Eh bien! en suis-je plus heureux?...
Je sais!... Oui, cette fleur est un langage entre eux...
Cela veut dire : « Ici, ce soir, venez m'attendre... »
Mais non, non... c'est trop tôt... ils ne peuvent s'entendre!
Fernand, qui me doit tout!... Oh! ce serait bien mal!...
En tout cas, mes amis, cherchez votre signal....

(Il met le dahlia dans la poche de sa veste, et sort par la galerie. Pendant que le comte s'éloigne, Justin ouvre à deux battants la porte de droite.)

SCÈNE IV.

JUSTIN, ensuite LA MARQUISE.

JUSTIN annonçant à haute voix.

Madame la comtesse est servie.... Ah!...
(Il fait une pirouette.)

LA MARQUISE regardant autour d'elle.

Personne....
(A Justin.)
Mais c'est le déjeuner, n'est-ce pas, que l'on sonne?

JUSTIN.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Je suis exacte par hasard...
Et moi qui, bonnement, me croyais en retard!
(A Justin.)
Madame d'Hauterive est souffrante, peut-être?

JUSTIN désignant la fenêtre.

On l'aperçoit d'ici.

LA MARQUISE regardant du côté du jardin.

Rêveuse, à sa fenêtre.
Oui....
(A Justin.)
Monsieur d'Hauterive est parti pour Vernon?

JUSTIN.

Mais... je viens de le voir aussi dans ce salon.

(Justin sort.)

LA MARQUISE.

Cette absence est étrange, et cache quelque chose....
Leur trouble est évident; j'en connaîtrai la cause.
Edgar n'est pas heureux... Ah! je méritais bien
Son bonheur... son bonheur... hélas! pour prix du mien.
Mais qui peut donc troubler ce ménage modèle?
Edgar est-il jaloux... ou plutôt infidèle?
Est-ce un chagrin d'amour? est-ce un chagrin d'argent?

(Elle s'assied à la place où était Laurence.)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, FERNAND.

FERNAND prenant la marquise pour Laurence. Il pose son chapeau sur la table, il ôte ses gants.

J'ai brusqué mon retour.... Messager diligent,
J'ai vu tous vos amis.... N'accusez pas mon zèle,
Mais je mourais d'ennui.

LA MARQUISE.

Fernand!

FERNAND à part.

Ce n'est pas elle!

(La marquise lui tend la main.)

Et ce qui m'a trompé, c'est sa petite main.

LA MARQUISE.

On ne vous attendait au château que demain?

FERNAND.

On ne m'attend jamais au château, j'y demeure.

LA MARQUISE.

Ah! vous y demeurez!...

(A part.)

Il disait tout à l'heure
Qu'il se mourait d'ennui.... C'est juste, et j'aurais dû
Deviner à sa phrase un esclave assidu.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, FERNAND, LAURENCE; ensuite LE COMTE.

LAURENCE.

Madame, que je suis désolée et confuse
De descendre si tard! mais j'avais une excuse.
Une pauvre malade à soigner...

(Apercevant Fernand.)

Ah! c'est vous!...

LA MARQUISE à part.

Dieu! comme ils sont troublés!... Bien! Edgar est jaloux!

LE COMTE entrant d'un air dégagé.

Je demande pardon... seulement pour la forme...
Vous faire attendre, vous!... serait un crime énorme...
Mais je suis innocent; j'étais accaparé
Par notre révérend, notre excellent curé.

(Il aperçoit Fernand; d'abord il paraît contrarié, puis il lui tend la main.)

LA MARQUISE à part.

Ils mentent bien tous deux!... J'aime cette manière.

LE COMTE à la marquise.

Dites, n'avez-vous pas rêvé, la nuit dernière,
Des pâles revenants de notre vieux manoir?

LA MARQUISE.

Non... non...

LAURENCE à la marquise.

Vous paraissiez fatiguée hier soir?

LA MARQUISE.

Je me suis réveillée, étonnée et ravie,
En voyant ce beau lac. Comme je vous l'envie,
Moi qu'on a ruinée en aqueducs romains!

LE COMTE.

Mais vous avez de l'eau chez vous!...

LA MARQUISE.

Dans nos chemins.

LAURENCE.

Puisque ce lieu vous plaît, pourquoi partir si vite?
Ce lac que vous aimez, ce ciel, tout vous invite
A rester...

LA MARQUISE.

Et ma fille !...

LAURENCE.

Eh bien ! écrivez-lui,
Et le dernier convoi nous l'amène aujourd'hui.

FERNAND.

Par le chemin de fer !... Elle est beaucoup trop belle.
Et...

LE COMTE à la marquise.

Je vous le dénonce, il est amoureux d'elle !

FERNAND.

Et ce débarcadère immense à traverser
Sans vous, sans vous !

LA MARQUISE.

Ma sœur pourrait me remplacer.

FERNAND.

Une tante !... c'est peu...

(Justin ouvre la porte de la salle à manger.)

LE COMTE.

Vous causerez à table,
Le déjeuner attend, il sera détestable.

(Il offre le bras à la marquise.)

Elle a raison, restez... Demandez à Justin...

(Justin s'approche, on l'interroge.)

JUSTIN.

Oui, ces dames seraient ici demain matin.

(La marquise parle à Justin ; pendant ce temps, Fernand et Laurence causent ensemble ; le comte les observe.)

FERNAND bas à Laurence.

Ah ! j'ai fait tout à l'heure une lourde bêtise ;
Quand je suis arrivé, là... je l'ai vue assise,
J'ai cru que c'était vous... et, sans penser à rien,
J'ai dit ce que j'aurais dit à vous-même...

LAURENCE.

Eh bien ?

(Fernand baisse les yeux tristement comme quelqu'un qui vient de se trahir.)

(Bas à Fernand, désignant la marquise.)

Vous la connaissez ?...

FERNAND.

Oui... sa fille est bien jolie.

(Laurence tire de sa poche le portecrayon de Fernand et le lui montre; il s'empresse de le prendre et la remercie.)

LE COMTE à part, les observant.

Elle trouve toujours ce que Fernand oublie!

SCÈNE VII.

JUSTIN, JENNY un chapeau de paille à la main.

JUSTIN allant chercher Jenny qui entre par la porte du jardin.

Venez vous reposer ici quelques moments,
Madame.... et visitons les grands appartements.

JENNY hésitant à entrer dans le salon.

Plus tard... le déjeuner ne doit pas vous permettre...

JUSTIN.

Si fait... je suis en course et je porte une lettre....

(Il conduit Jenny à droite et à gauche.)

Ceci c'est le billard, et çà c'est le salon.

JENNY se moquant de lui.

Ceci c'est la montagne, et ça c'est le vallon.
Est-ce que, par hasard, vous me croiriez novice?

JUSTIN avec respect.

Non... seulement je veux mettre à votre service
Quelques renseignements.

JENNY.

Ah! c'est trop de bonté!
Vous faites trop d'honneur à ma naïveté.
Je puis me diriger ici tout comme un autre,
Et ce château superbe est moins grand que le nôtre.
Mais qu'on a de plaisir à vous interroger!
Cette pièce où l'on dîne?... — Est la salle à manger.
Voilà de beaux chevaux!... — Oui, c'est là l'écurie.
Voilà d'excellent lait!... — Oui, c'est la laiterie.
Vous m'apprenez encore, avec le même soin,
Que c'est dans le grenier que l'on rentre le foin.
Cet étang?... C'est un lac. — Cet oiseau?... C'est un cygne.
Et ce pont?... C'est un pont d'où l'on pêche à la ligne.
Les légumes sont là tous dans le potager;
Les fleurs, dans le jardin; les fruits, dans le verger!

On me fait visiter toute la métairie,
Grange, moulin, pressoir, étable, bergerie.
Il me faut caresser les agneaux et leur chien.
Vous êtes sans pitié, vous ne m'épargnez rien.
Eh! depuis quand a-t-on, sans domaine, sans terre,
Le droit d'être ennuyeux comme un propriétaire?

JUSTIN.

Ma foi, depuis vingt ans je suis dans la maison,
Je m'en crois à peu près le maître, et j'ai raison.
Monsieur le comte et moi n'avons qu'une pensée.
A son destin changeant ma vie est enlacée.
Quand il souffre, je souffre, et quand il rit, je ris;
Je marche de travers chaque fois qu'il est gris;
Dans tous ses sentiments je me mets à sa place :
Quand il est en fureur contre moi, je me chasse!
A ses moindres succès je prends un air flatté.
Sa femme, qu'il adore, est ma divinité.
Faut-il vous dire, enfin, à quel point je suis bête?
Quand je le vois jaloux, je me tâte la tête!...

JENNY.

Mais il est donc jaloux?

JUSTIN.

Je le crains franchement.
Il boit peu, mange mal, il gronde à tout moment;
Il ne dort presque plus; dès la naissante aurore,
Il erre dans les champs; le soir, il erre encore :
Il traîne au bord du lac ses pas lents et distraits;
Il s'enfonce en rêvant dans l'ombre des forêts...
Et tout cela trahit quelque secrète peine!...

JENNY.

Comment?

JUSTIN.

Je n'aime pas qu'un mari se promène.

JENNY.

Eh! contre quel rival se... promènerait-il?
Qui poursuit la comtesse et vous met en péril?
Point d'ami, point de tiers, dans ce jeune ménage.
Ici je ne vois rien.

JUSTIN.

Un nouveau personnage

Sur la scène bientôt va paraître à son tour;
Il roucoule en ramier, mais il plane en vautour!
Fernand de Charlesval...

JENNY.

Le pupille du comte
Ose... Mais cet amour est un crime, une honte!

JUSTIN.

Sans doute, il nous doit tant!...

JENNY.

C'est une indignité!
Le duc de Charlesval l'avait déshérité...

JUSTIN.

En notre faveur, oui... Loyauté peu commune,
Nous lui rendîmes tout, son titre et sa fortune.
L'ingrat! Un tel oubli ne peut se pardonner.
Quoi! nous l'avons fait duc et lui nous fait damner!
Fi!...

JENNY.

Je ne reviens pas encor de ma surprise.

JUSTIN.

Nous étions plus heureux du temps de la marquise...

JENNY.

Eh mon Dieu! que dit-il?

JUSTIN.

Son règne était si doux!
Jamais dans ce temps-là nous ne fûmes jaloux!...

JENNY.

Madame, ma maîtresse... et le comte?...

JUSTIN.

Mon maître...
Chut! c'est un grand secret.

JENNY.

Je devrais le connaître;
Je suis depuis trois ans...

JUSTIN.

C'est ancien.

JENNY.

Très-ancien.

JUSTIN.

Le bel amour! Tenez...

(Montrant sa main.)

Que voyez-vous là?

JENNY.

Rien.

JUSTIN.

Cette blessure... là... c'est la dent d'une louve.
Voilà du dévouement!...

JENNY.

Et qu'est-ce que ça prouve?

JUSTIN.

Ça prouve?... que mon maître aimait bien cette fois,
Et que, pendant l'hiver, les loups sortent des bois.
Un soir que je portais sa lettre parfumée,
J'ai failli régaler une louve...

JENNY le regardant avec un dédain moqueur.

Affamée!

JUSTIN.

Oui... C'était chaque jour quelques dangers nouveaux.
Il me faisait courir et par monts et par vaux,
Dans la neige, la nuit, par des temps effroyables :
Le propre des amants c'est d'être impitoyables;
Aussi, je m'y connais, et je juge toujours,
Au cas qu'il fait de moi, du feu de ses amours....
Naguère, il s'avisa d'aimer dans la province,
Une assez belle femme, œil vif et taille mince...
Il écrit un billet : « Tiens, porte-le ce soir. »
Puis, regardant le ciel : « Je crois qu'il va pleuvoir;
Tu n'iras que demain. » O symptôme! pensai-je,
Toi qui m'as fait trotter tant de fois dans la neige,
Toi qui fus de ma peau toujours si généreux,
Tu me ménages!... Va, tu n'es pas amoureux!

JENNY.

Ah! madame elle-même a sa petite histoire!...
Et moi qui la croyais....

(Attitude superbe : pose de la Vertu.)

JUSTIN imitant cette pose.

Oh! vous pouvez la croire.

JENNY.

Qu'en savez-vous?

JUSTIN.

L'amour cache mal ses revers;
On voit mieux le tissu d'une étoffe à l'envers;
Et de ma place on voit le vrai côté des choses.
Par les petits effets j'apprends les grandes causes.
Jugez-en. — On nous donne un soir un rendez-vous.
Nous partons au galop, joyeux comme des fous...
Ah! dans un pavillon on attendait le comte;
Sur le perron fleuri la porte s'ouvre; il monte.
Moi, je reste à la grille à guetter les rivaux.
Comme un vieux philosophe, avec mes deux chevaux
J'étais tout résigné; mais, au bout d'un quart d'heure,
La marquise paraît... elle est pâle, elle pleure...
Le comte est furieux... il me crie : « Animal!
Viendras-tu donc!... » Et puis il repart.... Ça va mal,
Me dis-je en gravissant la route tortueuse;
Il m'appelle animal... donc... elle est vertueuse!...

JENNY.

Mais depuis?...

JUSTIN.

Rien... Le comte, en s'avouant battu,
A fièrement porté ce guignon de vertu.
Et maintenant elle aime?...

JENNY.

Elle aime...

JUSTIN.

Qui?...

JENNY.

Sa fille.

JUSTIN.

Elle est gentille?

JENNY.

Ah!

JUSTIN.

Non?

JENNY.

Elle est plus que gentille;
Mais c'est une merveille, un astre de beauté...
Quand un peintre la voit, il en reste hébété.
Des traits nobles et purs, un sourire céleste.

On dirait une reine, une reine modeste...
Des grands yeux de gazelle et des dents de souris....

JUSTIN.

Et puis riche?...

JENNY.

On n'est pas en peine de maris.
Chacun vient l'admirer comme une belle idole.

JUSTIN.

C'est doux pour une mère!

JENNY.

Ah! madame en est folle;
Elle ne pourrait vivre un seul jour sans la voir,
Et, malgré tous vos vœux, nous partirons ce soir.

JUSTIN.

Mais je cours la chercher, cette fille adorée,
Et vous allez un mois embellir la contrée.

JENNY.

Ah!

JUSTIN.

Je compte sur vous, sur ce coup d'œil si fin,
Pour m'aider à mener mon œuvre à bonne fin;
Pour m'aider à calmer, à consoler mon maître...

JENNY indignée.

Monsieur... vous me prenez pour une... autre!

JUSTIN.

Peut-être.
Mais je ne voulais pas vous faire cet affront,
Et je trouve en cela votre esprit un peu prompt.
On ne vous force point d'être si charitable,
Il s'agit seulement...

(On entend un bruit de chaises dans la salle à manger.)

Mais vite! on sort de table....

(Ils sortent précipitamment.)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

Eh bien, c'est convenu, vous nous donnez un mois,
Et je vais retrouver mes beaux jours d'autrefois.

Car vous me les rendrez, mes heureuses années,
Ces fleurs de mon passé que je croyais fanées.

LA MARQUISE.

Ah ! ne me parlez pas, s'il vous plaît, du passé !

LE COMTE.

Il est donc mort pour vous?

LA MARQUISE.

Plus : il est effacé.

LE COMTE.

Je ne puis l'oublier, quand tout me le rappelle;
Lorsque je vous revois plus brillante et plus belle
Que jamais...

LA MARQUISE.

Oh ! je pars pour ne plus revenir.

LE COMTE.

Quoi ! pas même un regret, l'ombre d'un souvenir?

LA MARQUISE.

Avez-vous parié de me mettre en colère?

LE COMTE.

On a le droit d'aimer tant qu'on a l'art de plaire.

LA MARQUISE.

On a le droit d'aimer, monsieur, tant qu'on se croit
Divine, ravissante... et j'ai perdu ce droit.
Non, non, j'ai de l'amour une trop haute idée
Pour n'offrir à ses feux qu'une beauté ridée.
Je m'arme contre lui d'un courage moqueur,
Je mets tout mon orgueil à défendre mon cœur;
Car tout est sérieux, hors l'amour, à mon âge,
Et comme je ne puis en faire un badinage,
Comme je rougirais du caprice d'un jour,
Je ne veux plus aimer, par respect pour l'amour.

LE COMTE.

Vous êtes sans pitié pour vous.

LA MARQUISE.

C'est ma nature.

LE COMTE.

Mais expliquez-moi donc... notre... propre aventure...
Oui... ce cruel affront que je n'ai point vengé...
Me donner rendez-vous... pour me donner congé!...

C'est un trait des plus noirs, un tour impardonnable;
Le matin exaltée... et le soir raisonnable!...
Dire : Venez! et puis me chasser comme un sot!
Quel grand événement vous a changée?

LA MARQUISE.

Un mot.

LE COMTE.

Et de qui?

LA MARQUISE.

De ma fille... Ah! qu'elle a de puissance,
La voix d'un pauvre enfant!

LE COMTE avec ironie.

La voix de l'innocence....

LA MARQUISE.

Ne riez pas.... Souvent, messieurs, sans le savoir,
Vous êtes détrônés par ce faible pouvoir;
Et plus d'un Richelieu, dans ses bonnes fortunes,
A maudit d'un marmot les frasques importunes.
L'ennemi naturel du héros triomphant,
Ce n'est pas le rival, le mari... c'est l'enfant.
Le séducteur attaque... il minaude, il cajole...
L'enfant, pour nous sauver, attrape la rougeole....

LE COMTE.

Peste!

LA MARQUISE.

Le séducteur s'enfuit, épouvanté.
Grâce à nos soins, l'enfant recouvre la santé....
Le séducteur revient... il tend une autre embûche...
L'enfant nous sauve encore avec la coqueluche :
Il tousse bravement et la nuit et le jour;
Son effroyable toux effarouche l'amour.
En vain le séducteur s'enivre d'espérance,
L'enfant le bat toujours avec quelque souffrance...
Tant qu'il voit le danger, il souffre sans repos...
Ses cris savent couvrir les plus charmants propos;
Et lorsque après quinze ans il cesse de se plaindre,
C'est qu'il comprend que nous... n'avons plus rien à craindre.

LE COMTE.

Je n'avais pas prévu cet ennemi sournois.
Ainsi, le fameux jour?....

LA MARQUISE avec émotion.

En entrant dans le bois
Qui touche au pavillon, comme j'ouvrais la grille,
Vous savez... j'aperçus Marguerite, ma fille,
Avec sa gouvernante... et je pressai le pas....
« Où va-t-elle, maman, qu'elle ne me voit pas? »
S'écria-t-elle.... Edgar, ce mot voulait tout dire...
Comme un souffle de mort il glaça mon délire...
Il fit sur moi l'effet d'un divin talisman.
Que répondre à ce mot : « Où va-t-elle, maman? »
Moi, pour oublier tout, il faut que je m'oublie....
Voilà comment un mot, guérissant ma folie,
A changé notre amour en un crime odieux
Et nos premiers serments en éternels adieux....

LE COMTE à part.

Nous n'avons pas d'enfants, qui sauvera Laurence?
(Haut.)
C'est donc là le secret de votre indifférence?

LA MARQUISE.

Oui, c'est là l'ennemi qui vous a désarmé...
Allez, mon pauvre Edgar, je vous ai bien aimé....

LE COMTE.

Vous m'avez bien aimé?... Donc, l'amour, cela passe?

LA MARQUISE.

Eh! dans quelle Arcadie habitez-vous, de grâce?
Oui, l'amour passe. On dit qu'il ne dure qu'un jour.

LE COMTE.

Bien; mais de quelle espèce était-il, votre amour?
Peignez-moi vos ennuis et l'état de votre âme.
(La marquise le regarde d'un air étonné.)
Avec des yeux jaloux, vous voyiez toute femme?

LA MARQUISE.

Je voyais toute femme avec des yeux jaloux.

LE COMTE.

Vous ne pensiez qu'à moi?

LA MARQUISE.

Je ne pensais qu'à vous.

LE COMTE.

Moi parti, vous tombiez dans des langueurs profondes?

LA MARQUISE.

Vous parti, je voyais disparaitre les mondes!

LE COMTE.

Vous étiez très-émue à mon nom, à ma voix?

LA MARQUISE.

On me voyait rougir et pâlir à la fois.

LE COMTE.

Et vous reconnaissiez de très-loin sur la route
Le pas de mon cheval?

LA MARQUISE.

De Kadidjah? Sans doute.

LE COMTE.

Vous preniez en horreur ceux qui me donnaient tort?

LA MARQUISE.

Moi!... je les détestais! je les déteste encor.

LE COMTE.

Et quand j'étais malade, inquiète, en prières,
Vous restiez à genoux pendant des nuits entières?

LA MARQUISE.

Quand vous étiez malade!... ah! quelle angoisse.... Mais,
Si je m'en souviens bien, vous ne l'étiez jamais.

LE COMTE d'un air triomphant.

Et vous ne m'aimez plus?

LA MARQUISE.

Plus du tout.

LE COMTE.

Je respire.

LA MARQUISE.

L'amour le plus puissant voit tomber son empire.
Cette fièvre de feu finit par se calmer.

LE COMTE.

Comment avez-vous fait pour cesser de m'aimer?

LA MARQUISE riant.

Ah! ah! ah!... L'insolent!

LE COMTE.

Dites, hein?

LA MARQUISE.

Patience,
Je vais vous révéler cette belle science.
D'abord j'ai tant souffert que j'ai failli mourir.

Oh! moi, quand je m'y mets, je sais si bien souffrir!
Tout ce que j'ai d'ardeur, d'esprit et de pensée,
Sert à mieux déchirer ma pauvre âme blessée.
Et comme on y voit mieux avec un œil perçant,
De même on souffre plus avec un cœur puissant.
Bref, je vous ai pleuré pendant toute une année.

LE COMTE.

C'est long!

LA MARQUISE.

Très-long.

LE COMTE.

Mais vous, vous êtes obstinée.

LA MARQUISE.

Mon cœur dans son chagrin s'abîmait tout entier.
Chaque jour, mon humeur, mon caractère altier,
Devenaient plus amers, plus âpres, plus sauvages;
J'aimais de ma douleur jusques à ses ravages,
Paraître pâle, maigre, était mon seul désir;
Quand on me trouvait laide on me faisait plaisir.

LE COMTE.

Oh! non, ça c'est trop fort. Je veux qu'on reste belle.

LA MARQUISE.

Rien ne pouvait calmer ce désespoir rebelle.
Quelquefois envers vous je me croyais des torts...
J'avais de ma vertu de coupables remords...
Dieu sait où m'entraînait cette pensée affreuse,
Si, par un coup du sort, une influence heureuse
N'était, fort à propos, venue à mon secours.

LE COMTE.

Et sans cet à-propos vous m'aimeriez toujours?

LA MARQUISE.

Peut-être bien.

LE COMTE.

Quelle est cette prudente amie
Par qui votre raison fut sitôt raffermie?...

LA MARQUISE.

Une amie?... Ah! vraiment vous me faites pitié:
L'amour fut-il jamais guéri par l'amitié?

LE COMTE.

Un enfant?... un vieillard?...

LA MARQUISE.

Non, c'était un jeune homme.

LE COMTE.

Je n'ose demander...

LA MARQUISE.

Quoi?...

LE COMTE.

Comment il se nomme :
J'ai peur d'être indiscret, je crains votre courroux.

LA MARQUISE.

Bah! demandez toujours....

LE COMTE.

Ce jeune homme?

LA MARQUISE.

C'est vous.

LE COMTE.

Moi!... mais qu'ai-je donc fait?

LA MARQUISE.

Rien, rien, très-peu de chose.
Vous avez compromis une danseuse...

LE COMTE.

Ah! Rose...
Une petite blonde avec de grands yeux noirs.

LA MARQUISE.

Vous alliez sans façon l'applaudir tous les soirs;
Et moi, pendant ce temps.... O folles que nous sommes!
Mais c'est toujours ainsi, tel est l'amour des hommes :
Ils s'amusent, pendant que nous mourons pour eux.

LE COMTE.

Il faut me pardonner... j'étais si malheureux!

LA MARQUISE.

Mais parlons d'aujourd'hui. D'où vous vient cette crainte?
Car tout en vous trahit l'angoisse et la contrainte.
Pourquoi tant rechercher ce que j'ai pu souffrir...
Auriez-vous, par hasard, quelque amour à guérir?

LE COMTE, cherchant.

Juste!... j'ai... nous avons une nièce... charmante,
Éprise d'un Anglais.... Cet amour nous tourmente...

LA MARQUISE.

Un Anglais!...

LE COMTE.

Cet amour change tous nos projets...
C'est pourquoi sur l'amour je vous interrogeais.

LA MARQUISE.

Je comprends très-bien.

LE COMTE.

Mais... c'est encore un mystère.

LA MARQUISE.

Vous voulez l'empêcher d'aller en Angleterre...

LE COMTE.

C'est cela... nous voulons la garder près de nous.

LA MARQUISE.

Dieu! qu'on devient... naïf... sitôt qu'on est jaloux!...
Il croit que je le crois!...

LE COMTE.

Que dites-vous, madame?
Jaloux! moi?

LA MARQUISE.

Vous.

LE COMTE.

Jaloux!... de qui?

LA MARQUISE.

De votre femme.

LE COMTE.

Ça se voit donc?

LA MARQUISE.

Sans doute, et... vous avez raison.

LE COMTE.

Raison! Connaissez-vous déjà leur trahison?

LA MARQUISE.

Non, non, rassurez-vous, je respecte mon hôte,
Mais je gagerais bien...

LE COMTE.

Quoi?

LA MARQUISE.

Que c'est votre faute.

LE COMTE.

Peut-être.... J'aurais dû l'éloigner prudemment....
Comment le trouvez-vous... lui?...

LA MARQUISE.

Charmant.

LE COMTE.

Ah!...

LA MARQUISE.

Charmant.

LE COMTE.

Alors, vous comprenez tout de suite qu'on l'aime?...

LA MARQUISE.

Je comprendrais bien mieux qu'on vous aimât vous-même :
Et je voudrais savoir comment vous avez fait
Pour ne pas lui sembler noble, divin, parfait....
Qu'on ne vous aime pas, pour moi, c'est un prodige;
Et vous avez commis quelque crime, vous dis-je....
Laurence a de l'esprit, elle a dû vous aimer.

LE COMTE.

Son amour s'est éteint.

LA MARQUISE.

On peut le rallumer.

LE COMTE avec joie.

Vous croyez?...

LA MARQUISE.

La voici. Bien, je reste près d'elle;
Allez, je vous rendrai votre chère infidèle....

LE COMTE.

Ce bonheur...

LA MARQUISE.

J'y mettrai pour vous tous mes efforts.
Ah! je puis vous donner celui-là sans remords.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE seule.

Elle ne l'aime pas!:.. Oh! la petite sotte!...
Non, le coupable ici, c'est lui, tout le dénote....
Je le trouve pourtant plus charmant que jamais.
Comme il est bien, jaloux!... Hélas! quand je l'aimais....
Eh! ne réveillons pas ma tendresse endormie :
Je l'admire un peu trop pour une vieille amie.
Mais c'est qu'aussi... cela me paraît révoltant
Qu'elle l'aime si peu quand moi je l'aimais tant.
Allons vite, chassons ce démon de mon âme....
Et d'ailleurs, puisqu'il est amoureux de sa femme!

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LAURENCE.

LAURENCE.

Madame, hâtez-vous, Justin part à l'instant
Pour Arcueil, et ce sont vos ordres qu'il attend....
Vous hésitez encor?... Pourquoi? qui vous arrête?

LA MARQUISE.

Ma fille....

LAURENCE.

Écrivez-lui; je me fais une fête
De voir cette beauté, cet astre sans pareil;
Comme elle enchantera demain votre réveil!

LA MARQUISE.

Demain, à mon réveil, je la verrai sans doute,
Mais pas ici; ce soir, je me remets en route....

LAURENCE.

Oh! que c'est mal!... Déjà vous voulez repartir?

LA MARQUISE.

Je crains d'être indiscrète... et de me ressentir
Un jour....

LAURENCE.

Vous ne pouvez jamais être indiscrète;
De grâce, écrivez-lui; sa chambre est toute prête...
Une vue admirable, un immense horizon;
Le site le plus beau de toute la maison.

LA MARQUISE.

Croyez...

LAURENCE.

Pardonnez-moi, madame, si j'insiste;
Mais déjà, grâce à vous, notre vie est moins triste.
La gêne se dissipe à votre douce voix,
Et j'ai ri ce matin pour la première fois.
Soyez bonne, envoyez Justin et son message
A votre fille.

LA MARQUISE.

Non; je pars, et c'est plus sage.

LAURENCE.

Mais pourquoi? quel motif?...

LA MARQUISE.

Vous me poussez à bout.
Prenez garde... je suis femme à vous dire tout...
Et vous vous fâcherez....

LAURENCE.

Fâchez-moi donc, qu'importe?

LA MARQUISE.

Je m'en vais... pour... ne pas être mise à la porte.

LAURENCE.

Vous vous moquez?...

LA MARQUISE.

Hélas! je suis de bonne foi.
Je dois fuir ce château; l'air n'y vaut rien pour moi....
Par mille souvenirs je m'y sens poursuivie....
Vous me demandez là le secret de ma vie...
Un amour sans espoir, bravement combattu....
La fuite, je l'avoue, est toute ma vertu.
Je veux partir... l'honneur a dicté ma conduite;
Excusez ces aveux où vous m'avez réduite.
A ce danger mon cœur ne s'est point aguerri....
Madame, laissez-moi fuir....

LAURENCE.

Qui?

LA MARQUISE.

Votre mari.
Je l'aime!...

LAURENCE.

Mon mari!

LA MARQUISE.

Je l'aimais.

LAURENCE.

C'est étrange.

LA MARQUISE.

Il est si séduisant!...

LAURENCE.

Mon mari?

(A part.)

Comme on change!

LA MARQUISE à part, observant Laurence.

Pas le moindre dépit, pas le moindre embarras!
Elle n'est point jalouse, elle ne l'aime pas.

(Haut.)

Son esprit merveilleux, son élégance extrême,
Que chacun admirait, me frappèrent moi-même :
Les plus fières vertus subissaient son pouvoir;
Moi, je n'ai triomphé qu'en cessant de le voir...
Et pour moi sa présence est toujours dangereuse.
Adieu, ma chère enfant. Vous êtes bien heureuse
De pouvoir le chérir à la face du jour.
Il est beau le devoir qui commande l'amour....

LAURENCE.

Heureuse! Ah! dans mon cœur que ne savez-vous lire....
Mais, madame, avec vous je puis bien en médire,
Puisque vous l'aimez.

LA MARQUISE.

Soit, contez-moi vos chagrins.
Pour lui vous me semblez presque injuste... et je crains...

LAURENCE.

Comme vous, son esprit m'avait d'abord frappée,
Et j'espérais l'aimer.... Mais je me suis trompée.
Mon rêve de bonheur s'est bientôt défleuri,
Car déjà tout enfant j'adorais mon mari;
Le brillant avenir qui me montait la tête,
C'était l'amour permis et le roman honnête;
C'était de vivre seuls ensemble, au coin du feu;
C'était d'aimer beaucoup et d'être aimée... un peu.
Je ne demandais point une passion folle,
Mais cet accent du cœur dans la moindre parole,
Ce sourire attendri, ce regard fier et doux
Qu'un amour protecteur laisse tomber sur vous;
Cette précaution inquiète, empressée,
Ce transparent souci d'une ardente pensée
Qui vous révèle tout en ne vous disant rien....

LA MARQUISE à part.

C'est l'amour de Fernand qu'elle dépeint si bien.

LAURENCE.

Et monsieur d'Hauterive est loin de cette image.
Moi... j'aurais tant aimé mon mari. Quel dommage!
Mais...

LA MARQUISE.

Mais?...

LAURENCE.

Lui....

LA MARQUISE.

Lui?

LAURENCE.

Madame....

LA MARQUISE.

Eh bien, commencez donc!
Dites tous ses défauts, ce ne sera pas long.
Vous n'osez!... C'est à moi de rompre le silence....
On l'accuse à bon droit d'un peu de violence :
Il est d'un caractère irritable, emporté....

LAURENCE.

Mon mari!...

LA MARQUISE.

J'en conviens!... Mais sans méchanceté.
Oh! pour être méchant, il aime trop à plaire,
Et le moindre sourire apaise sa colère.
Il est, dans ses propos, léger et trop hardi;
Il est capricieux, vain, moqueur, étourdi....

LAURENCE.

Mon mari!... C'est de lui que vous parlez, madame?...
Mais alors il s'est fait tout autre pour sa femme.
Ce n'est plus son portrait....

LA MARQUISE.

Cela devient plaisant!
S'il est ainsi changé, tout s'explique à présent.

LAURENCE.

Lui, s'emporter?... Mais c'est l'indifférence même;
C'est un esprit posé, c'est un homme à système.

LA MARQUISE.

Edgar?...

LAURENCE.

Ces beaux dandys, ces fameux séducteurs,
Ne sont plus, mariés, que d'ennuyeux tuteurs.
Ils méprisent l'amour, ils font les bons apôtres,
Ils ne savaient aimer que les femmes des autres;
Et pour nous ils n'ont plus, pour nous qui les aimons,
Que de pédants conseils, que d'éternels sermons.

Ils nous vantent toujours les devoirs du ménage!...
On peut bien s'occuper de toilette à mon âge.
Eh bien, pour ma parure il n'a pas un regard;
Il dit qu'il n'aime pas les longs cheveux!...

LA MARQUISE.

Edgar?...

LAURENCE.

Quand je parle d'amour, il se révolte presque,
Il me gronde, il me dit que je suis romanesque,
Qu'il faut se défier d'un cœur trop exalté,
Et que la passion nuit à la dignité.

LA MARQUISE.

Edgar?...

LAURENCE.

Il me fait peur, et près de lui je tremble;
Et puis, il est si froid quand nous sommes ensemble!...

LA MARQUISE.

Edgar?... Ah! mon enfant, je n'y comprends plus rien,
Et cet affreux portrait n'a pas un trait du mien.

LAURENCE riant.

Mais voyez donc un peu, voyez ce qu'il arrive,
Que nous avons chacune un monsieur d'Hauterive!

LA MARQUISE.

Je déteste le vôtre... il est très-ennuyeux.

LAURENCE.

Vous avez bien raison; le vôtre me plaît mieux.

LA MARQUISE.

Je vous le cède.... Allons, tâchez de le reprendre.
Tous ces charmants défauts, tâchez de les lui rendre.
Ah! si vous le voyiez, ému comme autrefois!
Quel feu dans ses regards! quel trouble dans sa voix!

LAURENCE.

Il vous a donc aimée?

LA MARQUISE.

Aimée à la folie!

LAURENCE.

Mon mari!

LA MARQUISE.

Dans ce temps, j'étais assez jolie.

LAURENCE avec émotion.

Vous l'êtes encor trop !

LA MARQUISE à part.

Enfin, nous y voilà !...

(Haut. — Laurence lui tourne le dos et ne peut cacher son impatience.)

De nos tristes adieux rien ne me consola....

LAURENCE.

Mais...

LA MARQUISE.

Quatre ans j'ai vécu de ma douleur secrète.
Quatre ans son souvenir a peuplé ma retraite,
Et j'éprouve à sa voix, malgré vous et ses torts,
Le même enchantement que j'éprouvais alors.
J'ai voulu l'oublier pour d'autres, je l'avoue....
Ah ! de nos vains efforts comme l'amour se joue !
Les autres... m'ennuyaient, et, pour mon désespoir,
Ses rivaux ne servaient qu'à le faire valoir.
Ils avaient cet esprit railleur du faux artiste,
Ce rire d'envieux que je trouve si triste,
Ce regard malveillant, prompt à tout dénigrer,
Qui louche de dépit dès qu'il faut admirer.
Aucun ne possédait ce caractère étrange,
De contrastes heureux incroyable mélange ;
Ce vif enthousiasme, avec cette gaieté,
Cette forte raison dans ce cœur agité,
Cette ardeur, ce sang-froid dans la même nature ;
Et puis, tant de finesse avec tant de droiture !
Même ses détracteurs, et les plus acharnés,
Attestent sa franchise...

LAURENCE.

Oh !

LA MARQUISE.

Vous en convenez !
Il ne professe pas l'honneur, il le pratique ;
Il est de même en tout ; voyez en politique,
Il ne déclame pas de mots à grands effets,
Il tient tous les serments que les autres ont faits.
Il est brave !...

LAURENCE avec émotion.

Ah ! c'est vrai, très-brave !

16.

LA MARQUISE.

Et sans fanfare ;
C'est une qualité qui devient assez rare.
Il est bon!... Que de bien il fait tout en riant,
Car il est généreux comme un roi... d'Orient.
Et quand il daigne aimer, quelle noble tristesse!
Quel silence éloquent dans sa délicatesse!...
Lui, lui, pour s'expliquer, ne disait rien non plus :
Avec de tels regards les mots sont superflus....
Cet amour pur était si plein de poésie!
Mais moi, je n'excitai jamais sa jalousie...
Tandis que vous déjà...

LAURENCE vivement.

Moi! moi!... que dites-vous?

LA MARQUISE.

Rien... rien....

(Laurence la prie avec instance.)

Je dis qu'il est horriblement jaloux,
Qu'il a complétement renié son système;
Qu'il est très-malheureux...

LAURENCE avec joie.

Malheureux!

LA MARQUISE.

Qu'il vous aime!

LAURENCE très-contente.

Malheureux!

LA MARQUISE.

Sa tristesse aurait dû vous saisir.

LAURENCE.

Bah! vous dites cela pour me faire plaisir.

LA MARQUISE.

Non, il est inquiet, chagrin, sans flatterie....
Quelqu'un vient de passer dans cette galerie....

LAURENCE.

Oui, monsieur d'Hauterive....

LA MARQUISE.

Il est avec Fernand.

LAURENCE.

C'est de lui... n'est-ce pas?

(La marquise fait signe que oui.)

LA MARQUISE.

Regardez maintenant,
Quelle pâleur! quel air découragé!

LAURENCE.

Je tremble!
Madame, est-il prudent de les laisser ensemble?...
On les dirait tous deux prêts à se quereller.

LA MARQUISE.

Venez, il ne faut pas encor nous en mêler.
D'ici nous entendrons leurs voix par la fenêtre,
Et nous jugerons bien quand il faudra paraître.

(Elles sortent d'un air inquiet.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, FERNAND.

FERNAND.

Ce sera ridicule et laid... c'est mon avis.

LE COMTE.

Vois, en rétablissant là-bas le pont-levis,
Je rends à ce côté son aspect moyen âge;
Et d'ailleurs les voleurs...

FERNAND.

Ils viendront à la nage;
Des murs et des fossés ils ont toujours raison;
Les voleurs, mieux que nous, connaissent la maison.
Et puis, un pont-levis n'est plus de notre époque.

LE COMTE.

Bah!

FERNAND.

C'est un vieux joujou dont le peuple se moque.

LE COMTE.

Fort bien! monsieur le duc veut faire le tribun!

FERNAND.

Duc!... ça n'empêche pas d'avoir le sens commun;
Mais ce titre de duc, ce mot dans votre bouche
Semble un reproche!... Eh bien, ce reproche me touche,
Je le dis franchement.... Vous l'ai-je demandé,
Ce titre?... Alors pourquoi ne l'avoir pas gardé?

Rien pour moi, rien ne vaut une parole amère....
Vous héritiez aussi de l'oncle de ma mère;
Pourquoi m'avoir cédé ce titre et ses profits?

LE COMTE.

Parce que je t'aimais, Fernand, comme mon fils.
Allons, ne vas-tu pas déposer ta couronne?
Tu n'es pas doux, ce soir.... Mais je te le pardonne;
Car je suis, comme toi, très-maussade aujourd'hui.
Ah! c'est que nous avons tous deux le même ennui!...

FERNAND.

Quoi?

LE COMTE.

Le même tourment nous dévore dans l'âme.
Nous sommes tous les deux amoureux... de... ma femme...
Oh! ne t'alarme pas, Fernand de Charlesval,
Mon cousin, mon pupille est un digne rival.

FERNAND.

Pouvez-vous donc penser...

LE COMTE.

Ce qui gâte l'affaire
C'est que... ce n'est pas moi que ma femme préfère.

FERNAND.

La malice est plaisante, et vous vous moquez bien.

LE COMTE.

Non, ma foi, votre lot est meilleur que le mien.

FERNAND.

Elle m'aime!...

LE COMTE.

Oh! calmez ce transport un peu tendre!...
Je ne vous ai pas dit cela pour vous l'apprendre,
Mais pour que vous sachiez, monsieur, que je le sais.

FERNAND.

J'ai compris. Par ce mot cruel, vous me chassez;
Je partirai ce soir....

LE COMTE.

C'est ce qu'on vous demande.

FERNAND.

Mais bientôt vous verrez que votre erreur est grande;
Sa bienveillance, hélas! n'est qu'un triste retour;
Elle ne m'aime pas... elle aime mon amour.

LE COMTE.

Noble amour, en effet, qui parle avec courage!...

FERNAND.

Vous pouvez l'admirer, car il est votre ouvrage;
Vous seul....

LE COMTE.

De tant d'audace, à la fin, je suis las;
C'est trop....

(Il marche vers lui pour l'insulter.)

FERNAND prêt à éclater.

Je vous dois tout... mais ne l'oubliez pas!...

LE COMTE.

Eh! n'est-ce pas ta faute, ingrat, si je l'oublie?

FERNAND.

Par ce cher souvenir qui nous réconcilie,
De grâce, écoutez-moi, quittez cet air moqueur,
Et laissez vos regards pénétrer dans mon cœur.
Comment aurais-je osé jamais m'occuper d'elle,
Quand vous, des élégants le type, le modèle,
Vous l'aimez, vous!...

LE COMTE.

Ici, je dois vous arrêter:
Vous pouvez me trahir, mais non pas me flatter.

FERNAND.

Je ne relève pas cette pauvre épigramme.
Bref, ne m'attendant guère à plaindre votre femme,
Ce fut, je le confesse, avec étonnement
Que je la vis, chez vous, vivre si tristement;
Je la trouvais là, seule, en larmes, à toute heure :
Comment ne pas aimer une femme qui pleure?
Je souffrais de sa peine, et, pour la consoler,
Je ne lui disais rien; mais souffrir, c'est parler.
De cet accord muet n'accusez que vous-même.
Toute femme oubliée appartient à qui l'aime.
C'est l'instinct du secours, c'est la commune loi.
L'ardeur de ma pitié l'attirait malgré moi.
Mais je le dis encor... Permettez que j'achève :
Elle ne m'aime pas, et c'est vous qu'elle rêve.
Oui, c'est ainsi toujours. Le rêve favori
D'une fille bien née est d'aimer son mari :

Son cœur loyal et fier par le devoir s'attache.
Vivre en femme d'honneur, laisser un nom sans tache,
C'est l'idéal orgueil de son jeune avenir.
Les serments qu'elle fait lui plaisent à tenir.
Y manquer la première!... elle en est incapable.
Accuser le mari quand la femme est coupable,
C'est qu'elle a respiré l'air de la trahison,
C'est que la jalousie a troublé sa raison,
C'est qu'elle a dépensé ses forces dans la lutte,
C'est qu'on a préparé l'abîme pour sa chute :
Les lis brisés sont ceux que l'on voit se flétrir;
Les cœurs pervers sont ceux qu'on a fait trop souffrir!

LE COMTE avec ironie.

Bravo!

FERNAND.

Je sais qu'il est de méchantes natures,
Des femmes sans pudeur, friandes d'impostures,
Qui trouvent dans la fraude un assaisonnement,
Et qui s'ennuieraient fort d'aimer honnêtement.
Mais Laurence n'a rien de ces âmes vulgaires,
Le prestige du mal ne la fascine guères.
Pour moi, je n'ai jamais compris l'instinct du mal,
Cet invincible attrait de l'amour immoral...
Je hais ces embarras où la fraude nous plonge;
J'ai déjà trop d'orgueil pour goûter le mensonge.
Ce sont les faux amours qu'excite le péché,
Et jamais, par plaisir, vrai joueur n'a triché!
Ces goûts si dépravés cachent quelques misères;
Ce n'est point là le fait des passions sincères.
Non; le fruit défendu, comme vous le nommez,
N'est jamais, croyez-moi, le fruit des affamés.
Tous les sentiments forts sont purs de leur essence,
Et la corruption, c'est toujours l'impuissance.

LE COMTE.

Ah çà! mais vous parlez comme un petit docteur.
Depuis quand, mon pupille, êtes-vous mon tuteur?
Si jeune, vous savez mieux que moi toute chose
Déjà...

FERNAND.

C'est que le temps jamais ne se repose.

Nous sommes jeunes, nous, mais notre siècle est vieux,
Nous vivons des secrets qu'ont trouvés nos aïeux;
Leurs découvertes sont une lourde conquête;
Six mille ans de savoir pèsent sur notre tête,
Et si l'esprit des morts fait l'esprit des vivants,
Les plus jeunes seront toujours les plus savants.
Puis un ardent souci que chaque jour augmente,
La fièvre d'avenir, comme un mal, nous tourmente.
Déjà, nous préparant aux orages prédits,
Nous n'avons pas le temps d'être des étourdis...
Nous vivrons moins que vous, et peu de jours peut-être;
Mais déjà nous avons le secret de notre être.
Nous prenons en pitié vos jeux d'enfants gâtés;
Nous marchons droit au but, libres de vanités.
Vos succès de roués n'ont rien qui nous amuse :
Nous ne révérons pas l'École de la Ruse.
Nous ne comprenons pas qu'on mette son honneur
A mentir, et qu'on aime à voler son bonheur...
Tout jeunes, nous savons le vrai mot de la vie,
Nous savons qu'ici-bas rien ne vaut notre envie
Que trois choses, — splendeurs du terrestre séjour! —
Que trois choses : les arts, la nature et l'amour!
Et nous ne voulons pas perdre une heure féconde
A chercher d'autres biens dans les trésors du monde.

LE COMTE.

Mon cher, tu fais honneur à mon enseignement,
Et tu m'as rassuré, ma foi! complétement.
J'accepte la leçon, que je trouve hardie.

FERNAND.

Je vous écoute peu, mais je vous étudie,
Et lorsque je vous vois, si bon, si généreux,
Si grand, je vous en veux de n'être pas heureux.
Ce sont vos préjugés d'élégant que j'accuse.

LE COMTE.

J'ai retenu le mot : l'École de la Ruse!
Oui, tu m'as converti, je vois que mes chagrins
Viennent d'un naturel trop bon que je contrains;
Mais pour bien gouverner, pour gouverner en maître,
Il faut être sévère, ou du moins le paraître.

FERNAND.

Vous voulez gouverner?... Aimez donc franchement;
L'amour est le secret d'un bon gouvernement.
Mais, vous autres maris, l'amour vous épouvante;
L'idéal de la femme est pour vous la servante!...
Si le vin est bien frais et le dîner bien chaud,
Vous vous dites heureux... c'est tout ce qu'il vous faut.
Ce que vous appelez une excellente femme,
C'est une ménagère ennuyeuse et sans âme.
Elle rêvait amour, vous parlez amitié;
Vous glacez son esprit et son cœur sans pitié.
Vous vous sacrifiez à votre faux système.
Vous la désenchantez vous-même de vous-même;
Puis, vous vous étonnez si votre femme, un jour,
Reprend chez vous, sans vous, ses doux rêves d'amour.

LE COMTE.

Vas-tu recommencer encor notre querelle?

FERNAND souriant.

Non... Vous aimez Laurence... Alors pourquoi contre elle
Vous armez-vous toujours de ce sang-froid trompeur?

LE COMTE.

C'est qu'elle est ravissante...

FERNAND.

Eh bien?

LE COMTE.

Ça me fait peur.
C'est qu'elle a de l'esprit à tourner une tête.

FERNAND.

Eh bien?

LE COMTE.

Eh bien! mon cher, j'ai peur d'avoir l'air bête.
Un mari troubadour à cet air est enclin.

FERNAND.

Eh! les maris trompés ont donc l'air bien malin?

LE COMTE.

Quelquéfois... Je le sens, je n'étais qu'un faux brave;
Je me faisais tyran pour n'être pas esclave...
Je change de système; au fait, il est plus doux
D'être l'esclave aimé que le tyran jaloux.

FERNAND.

Vous ne m'en voulez plus?

LE COMTE.

Non, de ce mauvais rêve
Je m'éveille; et je suis très-fier de mon élève.
C'est en me surpassant qu'il reconnaît mes soins;
Ce que je voulais être, il le sera, du moins.
On peut en le louant me rendre cet hommage :
Je l'ai fait à mon goût, et non à mon image.
Fernand!...

FERNAND.

Vous voir heureux est mon plus cher désir.

LE COMTE.

Va-t'en donc vite et loin, tu me feras plaisir.

FERNAND.

Je pars; mais, loin de vous et dans la solitude,
Qui me consolera?

LE COMTE.

La nature et l'étude;
En attendant l'amour, qui reviendra pour toi.

FERNAND avec tristesse.

Oh! qui peut m'assister par un bon conseil?...

SCÈNE XII.

LE COMTE, FERNAND, LA MARQUISE, LAURENCE.

(Laurence et la marquise paraissent à la porte-fenêtre du jardin.)

LAURENCE.

Moi!...

LE COMTE à la marquise.

Vous étiez là, madame?

LA MARQUISE.

Oui, dans la grande allée.
Le vent nous apportait sa voix... un peu troublée...
Sans vouloir écouter, nous avons entendu.

FERNAND à part.

Je n'en suis pas fâché.

LE COMTE.

Mon cher, je suis perdu.

FERNAND à Laurence.

Oh Dieu! ce bon conseil, donnez-le, je vous prie.
Que vais-je devenir?

LAURENCE.

Fernand, je vous marie.

LE COMTE.

Je goûte ce projet, je le trouve moral.

LAURENCE.

Il est jeune, il est riche, et duc de Charlesval.

FERNAND.

Par vous.

LAURENCE.

Chacun déjà proclame son mérite.

LE COMTE.

Oui!...

LAURENCE.

Je veux lui donner pour femme... Marguerite.

LE COMTE.

Sa fille!... c'est parfait.

LAURENCE à Fernand, montrant la marquise.

J'ai son consentement.

LE COMTE à la marquise qui semble dire : « Pas tout à fait. »

Tant pis!... Vous m'avez dit qu'il était si charmant!...

LAURENCE au comte.

Cette idée est de moi, la trouvez-vous mauvaise?

LE COMTE tendrement.

Non!...

LA MARQUISE.

Mais encor faut-il que ma fille lui plaise.

FERNAND.

Je la connais.

LA MARQUISE bas à Laurence.

Voyez quel est mon embarras...
C'est un parti superbe, et vous n'y pensez pas!

LAURENCE lui tendant la main.

Si fait, et c'est bien là le fond de ma pensée.

LE COMTE.

Ainsi donc la vertu sera récompensée.
(A Laurence.)
Le crime sera-t-il puni sévèrement?

LAURENCE.

Non, on vous laissera le choix du châtiment.
Ah! vous êtes aimable... et je l'apprends par d'autres!

LE COMTE.

Je reconnais mes torts...

LAURENCE.

Edgar, dites les nôtres.
Vous n'aviez pas pour moi l'amour qui m'était dû;
Mais par un sot dépit je vous ai répondu,
Et nous sommes tombés dans le piége ordinaire,
Vous vieux maître d'école, et moi pensionnaire.
Reprenons donc chacun notre rôle chéri,
Moi femme raisonnable, et vous jeune mari.

(Fernand vient dire adieu à Laurence. Le comte et la marquise causent ensemble.)

LAURENCE.

Adieu, Fernand.

FERNAND.

Adieu. Je vous quitte, Laurence,
Le cœur plein de regrets, mais aussi d'espérance.
Je puis me pardonner mon audace d'un jour,
Puisqu'à mon fol amour vous devez son amour.

LE COMTE à la marquise.

A leurs touchants adieux permettez que j'assiste;
Voyez comme elle est pâle... et lui, comme il est triste!...
Ouais! nos soins, nos efforts, seraient-ils superflus?
Madame... est-ce bien vrai que vous ne m'aimez plus?

LA MARQUISE riant.

Plus!

LAURENCE.

D'honneur?

LA MARQUISE.

Je le jure en mère de famille.

LE COMTE.

Quel gage donnez-vous?

LA MARQUISE.

Le bonheur de ma fille.

(Montrant le comte.)

Fernand, que son erreur vous serve de leçon ;
Je vous donne ma fille, aimez-la sans façon.
Retenez bien ceci, messieurs, et vous, mesdames :
« Ce sont les bons maris qui font les bonnes femmes. »

FIN DE C'EST LA FAUTE DU MARI.

LADY TARTUFFE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre-Français,
le 10 février 1853.

LA MARQUISE.

Le bonheur de ma fille.

(Montrant le comte.)

Fernand, que son erreur vous serve de leçon ;
Je vous donne ma fille, aimez-la sans façon.
Retenez bien ceci, messieurs, et vous, mesdames :
« Ce sont les bons maris qui font les bonnes femmes. »

FIN DE C'EST LA FAUTE DU MARI.



LADY TARTUFFE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre-Français,
le 10 février 1853.

LA MARQUISE.

Le bonheur de ma fille.

(Montrant le comte.)

Fernand, que son erreur vous serve de leçon;
Je vous donne ma fille, aimez-la sans façon.
Retenez bien ceci, messieurs, et vous, mesdames :
« Ce sont les bons maris qui font les bonnes femmes. »

FIN DE C'EST LA FAUTE DU MARI.

LADY TARTUFFE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre-Français,
le 10 février 1853.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE MARÉCHAL D'ESTIGNY.	M. SAMSON.
HECTOR DE RENNEVILLE	M. MAILLART.
LE BARON DES TOURBIÈRES.	M. RÉGNIER.
M. DE SAINT-IRIEX, président d'une œuvre de charité.	M. ANSELME.
LÉONARD, jardinier de la comtesse de Clairmont . . .	M. MAUBANT.
VIRGINIE DE BLOSSAC.	Mlle RACHEL.
LA COMTESSE DE CLAIRMONT, nièce du maréchal .	Mme ALLAN.
JEANNE, fille de la comtesse	Mlle E. DUBOIS.
MADAME BERTHOLLET, femme de chambre de mademoiselle de Blossac.	Mme THÉNARD.
MADAME DUVERNOIS.	Mme JOUASSAIN.
MADAME COURTIN	
UN ARCHITECTE	M. DELORIS.
TROIS DOMESTIQUES.	M. MATHIEU. M. MONTET. M. BERTIN.
UN SECRÉTAIRE.	

La scène se passe à Paris, en 1851.

Les indications de droite et de gauche sont prises de la salle; les personnages sont inscrits en tête de chaque scène dans l'ordre qu'ils occupent : le premier inscrit, ou n° 1, tient la première place à gauche.

LADY TARTUFFE.

ACTE PREMIER.

Un petit salon. — Cheminée au premier plan, à gauche du public; table du même côté; à droite un canapé, et adossé au premier plan un prie-Dieu. Une table à ouvrage au fond à droite. Portes latérales.

SCÈNE I.

MADAME DE BLOSSAC.

(Elle est seule et se regarde dans une glace.)

Comme je suis mal coiffée!... Cette vieille madame Berthollet est maladroite.... Mais une plus spirituelle serait clairvoyante... il faut la supporter telle qu'elle est. (Elle continue à lisser ses cheveux; elle regarde ses ongles et dispose les plis de sa robe de manière à faire valoir la finesse de sa taille. A ce moment on entend un coup de sonnette.) Quelqu'un!

(Elle va se mettre à genoux devant le prie-Dieu.)

SCÈNE II.

DES TOURBIÈRES, MADAME DE BLOSSAC.

DES TOURBIÈRES souriant.

C'est moi.

MADAME DE BLOSSAC.

Ah! (A part.) Encore cet homme!... Mais patience! (Haut, allant à des Tourbières.) Comment va le maréchal?

DES TOURBIÈRES avec gaieté.

Mal.

MADAME DE BLOSSAC.

Il souffre beaucoup?

DES TOURBIÈRES.

Comme un damné! c'est un de ses plus beaux accès.

MADAME DE BLOSSAC.

Il s'ennuie?

DES TOURBIÈRES.

Pas tant qu'il le devrait et que vous le méritez.

MADAME DE BLOSSAC.

Madame de Clairmont est toujours près de lui, elle lui parle de moi?

DES TOURBIÈRES.

Devant moi, non... je ne me le rappelle pas. — Ah! si, cependant, hier elle a dit très-insolemment qu'elle n'aimait pas les hypocrites.

MADAME DE BLOSSAC.

Vous appelez cela parler de moi?

DES TOURBIÈRES.

Non, je me trompe, elle disait cela pour une autre. Eh! pour moi!... c'est juste. Que je suis naïf! comment ne me suis-je pas reconnu tout de suite?

MADAME DE BLOSSAC.

La mère et la fille viennent tous les soirs chez le maréchal?

DES TOURBIÈRES.

Oui, malheureusement.

MADAME DE BLOSSAC.

Pourquoi malheureusement?

DES TOURBIÈRES.

Ah! c'est qu'en écoutant causer sa nièce qui est très-piquante, en regardant la petite Jeanne qui est très-jolie, le bon vieux goutteux commence à se désennuyer; et votre ingénieuse absence...

MADAME DE BLOSSAC.

Mon ingénieuse absence!

DES TOURBIÈRES.

Se fait un peu moins sentir. Le maréchal était hier dans l'admiration de sa petite-nièce. Il est question de la marier.

(Mouvement de madame de Blossac.)

MADAME DE BLOSSAC.

On ne la mariera pas facilement.

DES TOURBIÈRES.

Pourquoi?

MADAME DE BLOSSAC.

Il court sur son compte certaine histoire.....

DES TOURBIÈRES.

La petite Jeanne, déjà calomniée!

MADAME DE BLOSSAC.

Une pauvre fille, élevée si légèrement!

DES TOURBIÈRES.

Légèrement! Sa mère ne l'a jamais quittée un seul jour.

MADAME DE BLOSSAC.

Un seul jour, peut-être! Mais l'histoire ne dit pas que ce fût le jour.

DES TOURBIÈRES.

Une aventure nocturne à Jeanne! quelle folie! A son âge, on dort la nuit; une sérénade, un charivari ne vous réveillerait pas. C'est impossible! Mais, prenez-y garde, si le maréchal a toujours près de lui cette charmante jeune fille pour le soigner, le distraire, il ne songera plus à vous épouser.

MADAME DE BLOSSAC.

Cela m'alarme peu.

DES TOURBIÈRES.

Son influence grandit tous les jours; il la trouve charmante, et je suis de son avis.

MADAME DE BLOSSAC.

Eh! vous êtes toujours de son avis, vous répétez tout ce qu'il dit, si bien qu'on vous a surnommé l'Écho du maréchal.

DES TOURBIÈRES.

C'est madame de Clairmont qui m'a donné ce sobriquet.... Elle est maligne, madame de Clairmont. C'est elle aussi qui vous a surnommée lady Tartuffe.

MADAME DE BLOSSAC.

Parce que j'ai pour amies les femmes les plus respectables de l'Angleterre.

DES TOURBIÈRES.

Franchement, ce nom de lady Tartuffe est assez heureux. C'est un hasard, car, entre nous, mademoiselle Virginie de Blossac, n'êtes-vous pas un peu la veuve d'un jeune lord?...

MADAME DE BLOSSAC troublée.

Monsieur des Tourbières! il était convenu que jamais vous ne rappelleriez cet affreux souvenir....

(Elle va s'asseoir sur le canapé.)

DES TOURBIÈRES.

Oh! mon Dieu, madame, je ne veux point vous fâcher. Vous m'avez parlé du surnom qui m'était donné, j'ai cité le vôtre, voilà tout : mais si je suis l'écho du maréchal, c'est par votre ordre. (S'asseyant sur une chaise près du canapé.) J'ai de l'esprit, moi, vous le savez, puisque vous m'avez conseillé

d'être bête. Et quel excellent conseil! je m'en trouve si bien! Dans le monde où je vivais avant de vous rencontrer, je passais pour un garçon d'esprit... On ne faisait aucun cas de moi, on me traitait sans façon comme un homme bon à rien. Dans votre monde, au contraire, où je passe pour un brave imbécile, on me considère... on m'écoute, on me prend au sérieux, on me croit propre à tout. Ah! vous aviez raison, l'esprit porte malheur; mais si je consens à être bête, je veux l'être à ma manière. Le plagiat me répugne; or, en me faisant l'écho d'un ennuyeux, je me sacrifie deux fois : en répétant ce qu'il dit et en me privant de ce que j'aurais pu dire.

MADAME DE BLOSSAC.

Le maréchal d'Estigny n'est pas un ennuyeux... il est instruit, il a beaucoup voyagé.

DES TOURBIÈRES.

Je les connais, tous ses voyages! ils l'ont moins fatigué que moi.

MADAME DE BLOSSAC.

Le récit de ses missions diplomatiques est, selon moi, fort attachant.

DES TOURBIÈRES.

Et selon moi, fort assommant! Ce que je ne puis lui pardonner, c'est de m'avoir attrapé de la sorte. Un maréchal, un vieux soldat qui ne parle que de protocoles, qui, au lieu de s'entourer de joyeux aides de camp avec lesquels on rit, on boit, on fume, n'a que des secrétaires qui ont une plume sur l'oreille et qui savent le latin!

MADAME DE BLOSSAC.

Vous regrettez les rabâchages de combats?

DES TOURBIÈRES.

Je les préfère aux rabâchages diplomatiques. (Il hausse la voix.) Les combats, ça se raconte à haute voix.... (Il baisse la voix.) Les histoires d'ambassade, ça se marmotte à voix basse.

MADAME DE BLOSSAC.

Et cela vous ennuie?

DES TOURBIÈRES.

Cela m'endort. Et à quoi servent alors des heures entières de patience admirative, si je perds en un moment, en dormant, tout le fruit de mes veilles?

MADAME DE BLOSSAC.

Vous plaisantez toujours.

DES TOURBIÈRES.

Parlons sérieusement. Il y a deux ans, quand vous avez obtenu cet appartement dans l'hôtel du maréchal, avec l'intention d'épouser le maréchal, vous êtes restée six mois sans aller chez lui, c'était un trait de génie! Mais aujourd'hui, rester huit jours sans le voir, cela me paraît dangereux. Quand retournez-vous chez le maréchal?

MADAME DE BLOSSAC.

Je n'irai pas avant deux jours.

DES TOURBIÈRES.

Oh! quelle faute!... Mais dans deux jours votre place sera occupée. Ah! vous comptez sur la fidélité des vieillards! Mais les vieillards n'ont pas le loisir d'être fidèles... C'est un luxe que la fidélité, car c'est du temps perdu, et il faut être jeune, très-jeune, pour se passer ce luxe-là! Votre maréchal est déjà à moitié distrait.... Vous comptez aussi sur la goutte, n'est-ce pas, pour fixer ce papillon blessé?... Voilà encore un préjugé! Les gens les plus exposés aux séductions sont précisément les infirmes! Nous autres, nous pouvons échapper au danger en fuyant à toutes jambes... Mais eux! que peuvent-ils faire? Comment peuvent-ils résister à l'inconstance, quand elle vient elle-même les séduire jusque sur leur fauteuil de douleur? Croyez-moi, madame de Blossac, c'est un faux calcul; une femme intelligente ne doit jamais faire semblant de fuir un homme que lorsqu'il peut courir après elle. Voyez mademoiselle de la Vallière, votre modèle à toutes, elle a fui Louis XIV, parce que Louis XIV était jeune et qu'il pouvait la rejoindre. Elle n'aurait pas fui Louis XVIII.... Vrai! fuir un homme qui a la goutte, c'est l'enfance de l'art!... Mais je ne suis pas dupe, vous ne me dites pas tout... Vous avez une autre raison pour rester ici.

MADAME DE BLOSSAC *embarrassée.*

Vous avez deviné... Oui, j'ai fait une rencontre qui m'inquiète. Avant-hier, j'étais allée de bonne heure, comme tous les jours, visiter mes vieux pauvres...

DES TOURBIÈRES.

Ce n'est pas la peine de me conter cela, à moi.

MADAME DE BLOSSAC.

Comment, monsieur, vous ne croyez pas que je sois allée avant-hier matin...

DES TOURBIÈRES.

Oh! je crois que vous êtes sortie de bonne heure... de très-bonne heure.... Seulement je ne crois pas à vos vieux pauvres... c'est-à-dire je ne crois pas que les vieux soient pauvres et que les pauvres soient vieux... Ce n'est pas un défaut.

MADAME DE BLOSSAC.

Vous vous moquez toujours de ma charité, de ma dévotion... Mais votre madame de Clairmont, que vous admirez tant!... elle est aussi dévote et aussi charitable que moi.

DES TOURBIÈRES.

Aussi, mais autrement.

MADAME DE BLOSSAC.

Vous riez de mes sociétés de bienfaisance... Elle en est aussi.

DES TOURBIÈRES.

Aussi, et autrement. Elle est dévote pour elle, et vous, vous l'êtes pour les autres.

MADAME DE BLOSSAC.

Elle va à la messe tous les matins, comme moi.

DES TOURBIÈRES.

Elle y va, mais elle ne dit jamais : J'en viens... Tandis que vous, vous dites toujours : J'en viens... et je ne suis pas bien sûr que vous y alliez.

MADAME DE BLOSSAC *indignée, se levant et passant à gauche.*

Monsieur, ce ton que vous prenez toujours avec moi est à la fin intolérable!

DES TOURBIÈRES.

Oh! j'en conviens, mademoiselle... (*Se reprenant.*) madame de Blossac, cela doit être fort ennuyeux, quand on s'est posée en vertu immaculée, d'avoir pour confident un philosophe cynique qui déconcerte toujours le décorum de votre tenue.

MADAME DE BLOSSAC.

Monsieur!

DES TOURBIÈRES.

Un franc mauvais sujet comme moi qui vous rappelle de temps en temps certain secret....

MADAME DE BLOSSAC.

Mais moi, je ne vous rappelle point le vôtre.

DES TOURBIÈRES.

Parbleu! je le crois bien. Je ne me démens pas, je suis avec vous ce que je suis... je ne vous trompe pas. Est-ce que je fais de la vertu, moi? Est-ce que je médis devant vous des défauts ou des vices que j'ai? Vous n'avez jamais besoin de me remettre dans la vérité, moi... j'y suis toujours... avec vous du moins.... Je n'essaye pas de vous attraper. Voyons, soyez juste, si je venais toute la journée vous parler de ma sagesse, de l'ordre extrême que j'apporte dans mes affaires, de mon horreur invincible pour le jeu... vous bondiriez d'impatience comme moi et vous finiriez par me dire : Mais, monsieur, votre sagesse ne vous a pas empêché de vous ruiner à la Bourse, au jeu... que sais-je! de perdre tout votre argent et tout votre crédit; de faire deux cent mille francs de dettes à droite et à gauche, sur lesquels vous me devez, à moi, vingt bons mille francs!... Vous me diriez cela, n'est-ce pas?... Eh bien, c'est ce que je fais en vous rappelant ce que votre pudeur ne vous empêche pas de faire; c'est plus fort que moi. Quand je vous entends parler de votre vertu, ça me fait mal aux nerfs! ça m'exaspère! j'aime mieux que vous me disiez des injures!

MADAME DE BLOSSAC.

Vous vous trompez, monsieur, je ne serais pas exaspérée en vous entendant parler de votre sagesse et de votre délicatesse : j'y crois.

DES TOURBIÈRES.

Bon! la voilà qui fait de l'hypocrisie pour mon compte! Quelle femme!...

MADAME DE BLOSSAC.

Je n'ai aucune inquiétude sur ces vingt mille francs, je suis certaine que vous me les rendrez dès que...

DES TOURBIÈRES.

Sans doute. Je ne les ai pas, mais j'ai un oncle qui les... représente. Je pourrais les lui demander; j'aime mieux attendre qu'il me les donne... naturellement. Vous m'avez prêté cette somme, vous m'avez escompté mon oncle.... C'est un grand service que je n'oublierai pas. En outre, vous me promettez de me faire préfet ou receveur général,

dès que vous serez madame la maréchale. J'y compte. Aussi, disposez de moi, je vous servirai; et votre secret, que le hasard m'a livré... je le garderai.

MADAME DE BLOSSAC.

Qu'appelez-vous mon secret?... C'est un souvenir douloureux.

DES TOURBIÈRES.

Un souvenir? Dites un remords.

MADAME DE BLOSSAC.

Monsieur des Tourbières!...

DES TOURBIÈRES.

Ah! voilà que vous recommencez.... Vous êtes aussi habile à vous tromper vous-même que vous l'êtes à tromper les autres; mais la vérité, je la sais.

MADAME DE BLOSSAC.

La vérité....

DES TOURBIÈRES.

La voici : une fois pour toutes, établissons-la nettement et n'essayez plus de m'en... proposer une autre. Vous aviez donné rendez-vous à Arthur dans le pavillon de Redcastle. A la voix des chasseurs, Arthur effrayé, pour ne pas vous compromettre, saute par la fenêtre....

MADAME DE BLOSSAC.

Taisez-vous! taisez-vous!

DES TOURBIÈRES.

Son fusil part... Il tombe baigné dans son sang...

MADAME DE BLOSSAC.

Pouvais-je le secourir?

DES TOURBIÈRES.

Vous pouviez ne pas fuir, ne pas l'abandonner; mais vous l'avez laissé mourir.

MADAME DE BLOSSAC.

Arthur!

DES TOURBIÈRES.

Vous l'avez laissé mourir, parce que le vertige de la honte s'est emparé de vous... parce qu'appeler au secours, c'était vous dénoncer... parce qu'enfin vous êtes une prude, et que pour une prude... la vie d'un homme n'est rien auprès de la bonne réputation d'une femme!

MADAME DE BLOSSAC avec colère.

Mais je le pleure! je le pleure! ne le voyez-vous pas?

DES TOURBIÈRES.

Aussi, je vous plains. Mais, vous le savez, je ne suis pas seul à le posséder, ce secret. Ce bouquet de bruyères, oublié par vous dans le pavillon, a servi d'indice....

MADAME DE BLOSSAC.

Oui... ce bouquet fatal... quelqu'un me l'a vu cueillir, sans doute... et tous les ans, le jour anniversaire de la mort d'Arthur...

DES TOURBIÈRES.

Vous en recevez un pareil. Après-demain, il y aura cinq ans!

MADAME DE BLOSSAC.

Qui me l'envoie?

DES TOURBIÈRES.

Soupçonnez-vous quelqu'un? Sa mère, peut-être?

MADAME DE BLOSSAC.

Lady Redcastle? Non, elle n'a jamais quitté l'Écosse.

DES TOURBIÈRES.

Un ami d'Arthur? N'avait-il pas pour ami un jeune Français?

MADAME DE BLOSSAC.

Oui.... Je vous parlais d'une rencontre, tout à l'heure.... C'était lui!

DES TOURBIÈRES.

Lui! qui donc?...

MADAME DE BLOSSAC.

On vient.

(Entre madame Berthollet.)

SCÈNE III.

MADAME BERTHOLLET, MADAME DE BLOSSAC, DES TOURBIÈRES.

MADAME BERTHOLLET.

Madame... c'est de la part de M. le maréchal.

MADAME DE BLOSSAC.

Le maréchal?

MADAME BERTHOLLET.

Il fait demander à madame de vouloir bien permettre à son architecte de jeter un coup d'œil sur cet appartement.

MADAME DE BLOSSAC.

Comment! voudrait-il me renvoyer de sa maison?

MADAME BERTHOLLET.

Au contraire, madame; en disposant de votre entre-sol, il vous offrirait le joli salon qui donne sur le jardin.

MADAME DE BLOSSAC.

Et pourquoi ce changement?

MADAME BERTHOLLET.

M. le maréchal a cédé tout le premier étage de l'hôtel au fils d'un de ses anciens amis.

MADAME DE BLOSSAC.

A qui?

MADAME BERTHOLLET.

M. le comte de Renneville.

MADAME DE BLOSSAC, tressaillant.

De Renneville!

MADAME BERTHOLLET.

Ces messieurs attendent.

MADAME DE BLOSSAC.

Faites entrer.

(Elle se met précipitamment à écrire sur la table à gauche.)

SCÈNE IV.

MADAME BERTHOLLET, MADAME DE BLOSSAC, HECTOR DE RENNEVILLE, L'ARCHITECTE, DES TOURBIÈRES.

HECTOR s'adressant à madame de Blossac qui fait semblant d'écrire.

Pardon, madame... je vous en prie, ne vous dérangez pas pour moi.

MADAME DE BLOSSAC à part.

Oh! cette voix....

HECTOR à l'architecte.

Le salon ici est plus petit que celui de l'autre côté, et puis l'escalier de dégagement est trop sombre.

L'ARCHITECTE.

En effet, les communications avec le premier étage sont moins commodes de ce côté-ci, et je comprends que vous désiriez être le plus près possible de madame.

MADAME DE BLOSSAC à part.

Madame!

HECTOR.

Oui, tout près, mais cependant sans se gêner l'un l'autre.

L'ARCHITECTE.

Oh! vous avez raison; le bonheur dépend souvent d'un appartement bien distribué.

HECTOR.

Alors ce sont les bons architectes qui font les bons ménages.

MADAME DE BLOSSAC à part.

Ménages!... il va se marier!

DES TOURBIÈRES observant madame de Blossac.

Comme elle est émue!

L'ARCHITECTE.

Mais il faudrait visiter les autres pièces avant de vous décider.

HECTOR à madame de Blossac.

Vous permettez, madame?

MADAME DE BLOSSAC écrivant s'incline. A madame Bertholet.

Conduisez ces messieurs.

(Hector, l'architecte et madame Bertholet sortent à droite.)

SCÈNE V.

MADAME DE BLOSSAC, DES TOURBIÈRES.

MADAME DE BLOSSAC troublée, se levant.

J'ai bien compris, n'est-ce pas? Il va se marier?

DES TOURBIÈRES.

Oui, madame.

MADAME DE BLOSSAC.

Lui! le fils de l'ami intime du maréchal!... Je ne l'ai jamais vu chez lui. Qui épouse-t-il?

DES TOURBIÈRES.

Tenez-vous à le savoir?

MADAME DE BLOSSAC.

Oh oui!... (Plus froidement.) Je vous expliquerai plus tard pourquoi cela m'intéresse.

DES TOURBIÈRES à part.

Cette émotion... serait-ce un de ses vieux pauvres?... (Haut.) Eh bien, je m'attache à ses pas, et je vous rendrai un compte fidèle de mes démarches, c'est-à-dire des siennes. Vous trouverai-je?

MADAME DE BLOSSAC.

Sans doute; c'est aujourd'hui le jour de réunion de notre œuvre.

DES TOURBIÈRES.

Ah! oui, notre œuvre des jeunes Épileptiques. Vous aurez du monde; je ne pourrai vous parler.

MADAME DE BLOSSAC.

Vous n'aurez qu'un nom à me dire.

DES TOURBIÈRES.

Eh bien donc, au revoir, madame la maréchale.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DE BLOSSAC seule.

Depuis un an, je croyais l'avoir oublié.... Je l'ai revu, je l'aime toujours... et il n'a rien voulu comprendre à cet amour! — Hector, si vous m'aviez aimée... Arthur vivrait.... Le dépit ne m'aurait pas donnée à lui... je n'aurais pas causé sa mort : je ne serais point poursuivie par une affreuse image nuit et jour! Oh! que c'est lourd, un remords!... En vain je me réfugie dans les fiévreuses agitations d'une vie d'intrigues et de ruses, la pâle figure d'Arthur me poursuit partout. Je le vois étendu sur ce brancard, le front caché par ses cheveux en désordre et pleins d'herbe, l'œil fermé, les lèvres sanglantes! Et je ne peux pas m'empêcher de voir ça toujours!... Et ce cruel bouquet, ces fleurs accusatrices qui, chaque année, viennent me dire : « Lâche! tu l'as laissé mourir!... Il t'appelait.!... » (Tout bas.) Il m'a appelée.... Je pouvais le sauver... je l'ai laissé mourir.... Ah! cette pensée me rend folle!... (Se calmant tout à coup à la vue de madame Berthollet.) Que me voulez-vous, ma chère madame Berthollet?

SCÈNE VII.

MADAME DE BLOSSAC, MADAME BERTHOLLET.

MADAME BERTHOLLET.

Madame, voici M. de Saint-Iriex, le président de votre œuvre.

MADAME DE BLOSSAC.

Ah! c'est bien. Faites-le entrer dans ce salon; je vais chercher le compte rendu du trimestre que j'ai terminé ce matin.

MADAME BERTHOLLET.

Oui, madame.

(Madame de Blossac sort par la gauche.)

(A elle-même.)

Un bien digne homme que ce M. de Saint-Iriex!

SCÈNE VIII.

MADAME BERTHOLLET, M. DE SAINT-IRIEX.

M. DE SAINT-IRIEX.

Bonjour, madame Berthollet. Comment se trouve-t-elle aujourd'hui, votre chère maîtresse?

MADAME BERTHOLLET.

Mieux, mais encore souffrante. Comment une personne qui vit d'abstinence et de mortifications pourrait-elle se rétablir?

M. DE SAINT-IRIEX.

Elle a tort, elle devrait se soigner. Elle se doit à tous ceux qu'elle édifie par sa conduite.

MADAME BERTHOLLET.

C'est ce que je lui dis sans cesse, mais elle ne m'écoute pas... Avant le jour, la voilà partie!... Elle va visiter ses pauvres, elle leur porte tout ce qu'elle a. (Elle lui montre un petit habit qu'elle tient à la main.) Tenez, ce vêtement...

M. DE SAINT-IRIEX.

Une bonne œuvre?

MADAME BERTHOLLET.

Oui, encore. Et un courage, une charité vraiment admirables! Moi, je la regarde comme une sainte.

M. DE SAINT-IRIEX.

Ce que vous pensez là, nous le pensons tous.

MADAME BERTHOLLET.

Quelle différence avec cette madame de Clairmont!

M. DE SAINT-IRIEX.

Madame de Clairmont fait beaucoup de bien aussi. Elle a son mérite... c'est un autre genre... un esprit moins sérieux.

MADAME BERTHOLLET.

Vous êtes bon! C'est une évaporée, une mondaine! Si c'est la piété le matin, c'est le scandale le soir; tandis que madame de Blossac, c'est la vertu à toutes les heures. On ne voit venir chez elle que des hommes graves... tous hommes mûrs et simples comme vous, monsieur de Saint-Iriex, et incapables de tourner la tête à une femme.

M. DE SAINT-IRIEX.

On dit que le maréchal d'Estigny aurait quelque idée de l'épouser. Cela serait excellent pour notre œuvre... madame la maréchale présidente!

MADAME BERTHOLLET.

Il pourrait bien se vanter d'avoir pour femme la vertu même!... Mais la voici.

SCÈNE IX.

MADAME DE BLOSSAC, MADAME BERTHOLLET, M. DE SAINT-IRIEX.

MADAME DE BLOSSAC *entrant.*

Monsieur de Saint-Iriex...

M. DE SAINT-IRIEX *saluant.*

Madame...

MADAME BERTHOLLET *revenant.*

Ah! j'oubliais... Voici, madame, le petit uniforme.

M. DE SAINT-IRIEX *étonné.*

Le petit uniforme?...

MADAME BERTHOLLET *attendrie.*

Oui, un habit pour le singe du petit Savoyard... J'ai cousu les boutons.

MADAME DE BLOSSAC.

C'est bien, ma chère madame Berthollet, laissez-le là; il va venir, je le lui donnerai... merci.

(Madame Berthollet sort après avoir posé l'habit sur la table à ouvrage au fond, à droite.)

SCÈNE X.

MADAME DE BLOSSAC, M. DE SAINT-IRIEX.

M. DE SAINT-IRIEX.

Toujours charitable! c'est une fortune pour lui que ce soin touchant... (Il regarde le petit uniforme avec attendrissement.) Vous êtes un ange!

MADAME DE BLOSSAC.

Ne parlons pas de cela. Voyons, monsieur le président, parlons de notre œuvre... sera-t-elle adoptée par l'administration?

M. DE SAINT-IRIEX.

J'en doute. Il nous faudrait pour cela la protection d'un personnage en crédit. (Finement.) Le maréchal d'Estigny, par exemple....

MADAME BERTHOLLET annonçant.

Madame la comtesse et mademoiselle de Clairmont.

MADAME DE BLOSSAC avec dignité.

Voici sa nièce, adressez-vous à elle.

SCÈNE XI.

MADAME BERTHOLLET, JEANNE, LA COMTESSE, MADAME DE BLOSSAC, M. DE SAINT-IRIEX.

MADAME DE BLOSSAC allant au-devant de la comtesse.

C'est un honneur bien inattendu pour moi que la visite de madame de Clairmont.

LA COMTESSE.

Il ne faut pas m'en savoir gré... je viens par ordre... c'est mon oncle qui m'envoie... Il veut absolument vous voir aujourd'hui.

MADAME DE BLOSSAC.

Et pourquoi?

MADAME BERTHOLLET annonçant.

Madame Duvernois... Madame Courtin.

LA COMTESSE confidentiellement.

Pour une raison que nous vous dirons tout à l'heure... quand vous aurez moins de monde.

(Madame de Blossac conduit la comtesse et Jeanne au canapé, sur lequel elles s'asseyent.)

SCÈNE XII.

MADAME BERTHOLLET, MADAME DUVERNOIS, MADAME COURTIN, M. DE SAINT-IRIEX, MADAME DE BLOSSAC, LA COMTESSE, JEANNE.

M. DE SAINT-IRIEX.

Ah! deux dames de notre œuvre.... (Aux dames.) Toujours exactes, mesdames!

(Madame de Blossac vient recevoir les deux dames, puis retourne près de la comtesse et s'assied à côté d'elle sur une chaise. Madame Duvernois et madame Courtin vont à la table, à gauche.)

MADAME BERTHOLLET annonçant.

M. des Tourbières.

M. DE SAINT-IRIEX.

Et notre trésorier!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DES TOURBIÈRES.

(Costume simple, tenue sévère, démarche empesée, le ton sentencieux d'un sot qui pèse ses paroles.)

DES TOURBIÈRES aux deux dames qui le saluent.

Ne prenez pas garde à moi, mesdames, de grâce!... (A part.) Attention! mesurons mon discours et soyons à mon rôle de vertueux imbécile. (Haut à madame de Blossac.) Hier, vous étiez bien souffrante, madame... Êtes-vous plus satisfaite de votre santé aujourd'hui? J'avais le projet de venir savoir plus tôt de vos nouvelles, mais il m'a été impossible de l'effectuer.

MADAME DE BLOSSAC.

Je suis mieux, je vous remercie.

DES TOURBIÈRES.

Prenez-y garde, madame de Blossac! à force de mortifications, vous vous rendrez malade... Je vous le dis toujours... c'est grave!... Il ne faut pas jouer avec les mortifications. (A la comtesse.) M. le maréchal?...

LA COMTESSE.

Il vous attend ce soir. Il a quelque chose à vous dire.

(Elle cause avec madame de Blossac.)

DES TOURBIÈRES.

Quelque chose à me raconter, sans doute.

MADAME DE BLOSSAC à la comtesse.

C'est son auditeur favori.

DES TOURBIÈRES à part.

C'est-à-dire sa victime préférée. (Haut à Jeanne en passant derrière le canapé.) Mademoiselle, oserai-je vous demander si vous avez donné un pendant à ce charmant paysage que vous présentâtes l'autre jour au maréchal ?

JEANNE.

Pas encore, mais j'y travaille.

DES TOURBIÈRES.

Vous cultivez le dessin avec préférence ?

JEANNE.

C'est ma passion !

DES TOURBIÈRES choqué.

Passion ! ce mot me surprend.... Savez-vous ce que c'est que d'avoir une passion ?

JEANNE.

Oui, c'est aimer trop.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce qu'elle dit donc là ?

JEANNE.

Maman, je dis que j'aime à dessiner beaucoup trop.

LA COMTESSE.

C'est vrai : elle se lève avec le jour pour dessiner, et le soir à huit heures elle tombe de sommeil !

DES TOURBIÈRES.

Quel est son maître de dessin ?

LA COMTESSE.

C'est Marcelin.

DES TOURBIÈRES.

Excellent !... un véritable artiste.

(Il indique à Jeanne un tableau appendu à droite; Jeanne se lève pour le regarder et des Tourbières va rejoindre Saint-Iriex à gauche.)

MADAME DE BLOSSAC.

Et puis un bien honnête homme ! (Bas à la comtesse.) Il avait tourné la tête à une de ses élèves... Eh bien, il l'a épousée... c'est une belle action !

LA COMTESSE.

Oui, mais comme il ne pourrait pas la recommencer, je

vais lui donner son congé, à ce séducteur... honnête homme! Est-ce que vous croyez avoir fait son éloge?

MADAME DE BLOSSAC.

Mais sans doute, madame, c'est un éloge sincère.

LA COMTESSE.

Et mortel... Quels éloges! Ah! si c'est comme cela que vous les faites... je vous en prie, dites toujours du mal de moi.

MADAME DE BLOSSAC.

Madame, de grâce, n'ayez pas d'esprit contre moi : cela vous est trop facile.

JEANNE apercevant l'uniforme du singe.

Ah! un uniforme! qu'est-ce que c'est que ça?... (A madame de Blossac.) Permettez-vous, madame?

M. DE SAINT-IRIEX faisant un pas vers Jeanne.

Cela? c'est une belle action!

LA COMTESSE.

Encore! (A part.) J'ai peur, cela va être quelque noirceur.

JEANNE au milieu de la scène.

C'est un paletot pour une levrette!

M. DE SAINT-IRIEX.

Non, c'est un uniforme de major.

JEANNE.

Pour un polichinelle?

M. DE SAINT-IRIEX.

Pour un singe! pour le gagne-pain d'un petit Savoyard dont madame de Blossac est la bienfaitrice... Elle a accueilli l'enfant des montagnes et elle protége sa modeste industrie.

DES TOURBIÈRES avec un attendrissement comique.

Je la reconnais bien là! sa bonté est inépuisable. Madame de Blossac étend l'humanité jusque sur...

LA COMTESSE à part.

Les singes!

DES TOURBIÈRES.

Jusque sur les moindres créatures.... Ce pauvre petit joueur de vielle, comme il va vous bénir!

JEANNE.

Eh bien, maman n'est pas dans ces idées-là.... Elle ne veut pas que les enfants courent les rues.... Elle aussi a re-

cueilli, il y a trois ans, un petit Savoyard; mais elle l'a forcé à vendre sa vielle et elle a mis le pauvre enfant en pension chez les Frères.... Il pleurait bien!

(Elle reporte l'habit où elle l'a pris et reprend sa place sur le canapé.)

M. DE SAINT-IRIEX.

Ce genre de charité en vaut un autre... l'éducation est le plus grand des bienfaits.

DES TOURBIÈRES.

C'est selon, pardonnez-moi.... Pour nous autres, oui... mais l'éducation est souvent fatale aux enfants du pauvre. Ils apprennent à lire, et ils lisent des livres dangereux.... Ils apprennent à écrire, monsieur, et ils deviennent souvent faussaires.... Eh bien! s'ils n'avaient pas appris à écrire, ils n'auraient pu commettre de faux en écriture!

M. DE SAINT-IRIEX.

Vous allez un peu loin....

DES TOURBIÈRES.

Ce que je dis est vrai, monsieur, je ne hasarde rien.... D'après un relevé statistique que j'ai vu... que j'ai vu, mesdames, de mes deux yeux vu... il a été constaté que tous les condamnés pour faux en écriture savaient écrire tous plus ou moins bien!

M. DE SAINT-IRIEX.

Cela doit être.

(Il va rejoindre les dames à gauche.)

DES TOURBIÈRES à part.

Je suis content de moi, je suis presque aussi bête que ce monsieur! Allons, c'est plus facile d'être bête que je ne le croyais.

MADAME DE BLOSSAC bas à la comtesse.

Nous ne serons pas seules un moment!... (Elles se lèvent toutes les trois et descendent à l'extrême droite.) Dites-moi donc, madame, pourquoi M. le maréchal d'Estigny veut absolument me voir aujourd'hui?

LA COMTESSE bas à madame de Blossac.

Il m'envoie vous prier à diner.... Il veut que sa chère voisine partage sa joie, le bonheur de toute sa famille.... Il ne veut pas un regret.

MADAME DE BLOSSAC.

Vous avez donc une bonne nouvelle à m'apprendre?

LA COMTESSE.

Le mariage de ma fille.... Il a voulu que je vinsse moi-même vous l'annoncer.

MADAME DE BLOSSAC.

Elle se marie déjà! mais c'est une enfant....

JEANNE.

Je vais avoir seize ans!

LA COMTESSE.

Mon futur gendre doit dîner avec nous. Je suis certaine qu'il vous plaira; quoique jeune, c'est un homme sérieux. Peut-être même avez-vous déjà entendu parler de lui... c'est M. de Renneville....

MADAME DE BLOSSAC.

M. de Renneville!... Lequel? j'en connais un.

LA COMTESSE.

Hector de Renneville.... Il y en a deux.... Lequel est le vôtre?

MADAME DE BLOSSAC.

Hector!... oui, c'est bien cela!... c'est le mien.

LA COMTESSE.

Ah! vous le connaissez?

MADAME DE BLOSSAC.

Et vous ne m'apprenez rien en me disant que c'est un des jeunes gens les plus distingués de Paris... et puis c'est un très-bon parti! Que je suis joyeuse de cette bonne nouvelle! Vous ferez au maréchal tous mes compliments... (Lui tendant la main.) et vous, acceptez-les aussi.... Cette chère Jeanne!

(Elle passe à elle et va l'embrasser. La comtesse est accaparée par M. de Saint-Iriex, mais elle suit des yeux sa fille.)

M. DE SAINT-IRIEX.

Eh bien! madame de Clairmont, vous nous tenez toujours rigueur? Vous qui quêtez pour l'œuvre des Crèches, pour toutes les bonnes œuvres fondées à Paris, vous refusez de participer à la nôtre?

LA COMTESSE.

Je n'y crois pas, à la vôtre. Monsieur de Saint-Iriex, il n'y a rien de plus dangereux au monde que les idées fausses : elles font tort aux idées justes.

DES TOURBIÈRES.

Cependant, madame, la charité est toujours la charité; et l'aumône...

LA COMTESSE.

Il ne faut pas abuser de l'aumône. L'aumône a aussi son crédit, qu'il faut savoir ménager.

MADAME DE BLOSSAC à Jeanne, du côté opposé à Saint-Iriex.

Il y a longtemps que vous le connaissez?

JEANNE.

Deux mois.

MADAME DE BLOSSAC.

Vous ne l'aimez pas?

JEANNE.

Si!...

MADAME DE BLOSSAC.

Déjà?

JEANNE.

Moi, je crois qu'on doit s'aimer tout de suite, ou jamais : c'est une idée que j'ai!

MADAME DE BLOSSAC.

Cependant il faut savoir si l'on se convient.

JEANNE.

On devine cela. (Montrant des Tourbières.) Je n'ai pas besoin de voir ce monsieur-là bien longtemps pour savoir que je ne l'aimerai jamais.

MADAME DE BLOSSAC.

L'aimable étourdie!... elle dit tout!... Mais lui, vous aime-t-il?

JEANNE.

Non, il rit toujours!... Quand je lui dis une niaiserie, il s'écrie : Qu'elle est gentille!... Ce n'est pas aimer, cela.

MADAME DE BLOSSAC.

Et comment ne l'ai-je pas encore rencontré chez le maréchal?

JEANNE.

Il n'y vient que le matin.... Il était en deuil, il n'allait pas dans le monde.

MADAME DE BLOSSAC.

Et à quand la noce?

JEANNE.

Je ne sais pas.

LA COMTESSE qui n'a pas quitté sa fille des yeux, et se rapprochant d'elle.

La noce? Dans trois semaines, mais ce soir la fête des fiançailles.... A ce soir donc!

MADAME DE BLOSSAC.

Comment, vous partez déjà?

LA COMTESSE.

Pardon de vous quitter sitôt; nous avons de graves affaires, un trousseau!... Jeanne a rendez-vous avec des couturières, des marchandes de modes.

JEANNE.

On me fait un chapeau à plumes.

LA COMTESSE.

Adieu donc! je vais vous annoncer à mon oncle et lui dire le succès de mon ambassade.

MADAME DE BLOSSAC.

A ce soir!

(Madame de Blossac reconduit la comtesse jusque dans le second salon.)

SCÈNE XIV.

MADAME DUVERNOIS, DES TOURBIÈRES, M. DE SAINT-IRIEX, MADAME COURTIN.

MADAME COURTIN.

Quelle est donc cette dame?

M. DE SAINT-IRIEX.

C'est la nièce du maréchal d'Estigny.

MADAME DUVERNOIS.

C'est une merveilleuse! une femme à la mode!

M. DE SAINT-IRIEX.

Ce qui ne l'empêche pas de faire de généreuses aumônes.

MADAME DUVERNOIS.

Avez-vous remarqué cette robe?

MADAME COURTIN.

Quel mantelet! On nourrirait cent pauvres avec cette parure-là!

DES TOURBIÈRES.

On fait travailler cent ouvriers... cela revient au même.

(Madame Duvernois va auprès de madame Courtin, à droite.)

M. DE SAINT-IRIEX.

Bien, monsieur des Tourbières!

DES TOURBIÈRES.

Mesdames, vous ne vous intéressez qu'aux épileptiques... c'est de la partialité.

SCÈNE XV.

DES TOURBIÈRES, MADAME DE BLOSSAC, M. DE SAINT-IRIEX, MADAME DUVERNOIS, MADAME COURTIN.

DES TOURBIÈRES bas à madame de Blossac qui vient de rentrer.

Je n'ai plus rien à vous apprendre?

MADAME DE BLOSSAC bas.

Non.

DES TOURBIÈRES bas.

C'est elle qu'il va épouser?

MADAME DE BLOSSAC sans lui répondre, à haute voix.

Qu'elle est charmante, mademoiselle de Clairmont, n'est-ce pas?

M. DE SAINT-IRIEX.

Elle est jolie.

MADAME DE BLOSSAC.

Jolie, ce n'est rien.

DES TOURBIÈRES en descendant un peu la scène.

Ce qui plaît en elle, c'est cette naïveté, cet air d'innocence si naturel!

MADAME DE BLOSSAC.

Sa vue seule suffit pour désarmer, pour confondre les méchants. Oh! je suis bien aise qu'on la marie! Tous ces vilains bruits vont tomber.

MADAME DUVERNOIS.

Des bruits?

MADAME DE BLOSSAC.

Des propos absurdes!

MADAME DUVERNOIS.

Des propos?

(Madame Duvernois et madame Courtin vont à la table, à gauche.)

MADAME DE BLOSSAC.

Ces dames ont sans doute terminé leur examen? Nous pouvons, monsieur le président, nous occuper de notre œuvre.

M. DE SAINT-IRIEX.

Un instant, madame... un instant... Je voudrais...

MADAME DE BLOSSAC.

Voici la réponse du médecin; il consent à donner ses soins à nos pauvres malades.

M. DE SAINT-IRIEX.

Des propos sur mademoiselle de Clairmont!... (A part.) Oh! mais ceci me regarde. (Haut.) Et de quelle nature?

MADAME DE BLOSSAC.

Une histoire impossible. — Voilà, monsieur le président, une demande d'admission : une pauvre femme du faubourg du Roule désire faire entrer son fils...

MADAME DUVERNOIS.

Il n'a pas les conditions voulues.

DES TOURBIÈRES.

Il n'est pas épileptique?

MADAME DUVERNOIS.

Il a seulement un tic nerveux.

MADAME DE BLOSSAC.

Allons, madame Duvernois, il faut être indulgente.

DES TOURBIÈRES.

Fermons les yeux. (A part.) Une œuvre de charité saupoudrée de calomnie, cela devient piquant.

M. DE SAINT-IRIEX.

On prête des aventures à mademoiselle de Clairmont?

MADAME DE BLOSSAC.

Des aventures, non... une seule, et c'était bien assez. Quand on me parlait de ces choses-là, moi, qui la connais, j'étais indignée!

M. DE SAINT-IRIEX.

Les personnes que nous croyons connaître sont souvent celles qui se cachent le plus de nous; et si cette demoiselle a des intrigues, certes, ce n'est pas vous, ce n'est pas madame de Blossac qu'elle choisira pour confidente.

MADAME DUVERNOIS.

Non certainement.

MADAME DE BLOSSAC.

Non, mais elle n'a rien à confier... je répondrais d'elle. Et vous voyez que les odieuses calomnies dont on a voulu flétrir son nom ne lui ont fait aucun tort, puisque tout cela

se termine par un excellent mariage.... Les méchants en seront pour leurs frais, j'en suis bien contente, car je deviens méchante à mon tour.

DES TOURBIÈRES à part.

Diable! elle prend sa défense... elle veut la perdre.

M. DE SAINT-IRIEX.

Peut-être, madame, les soupçons ne sont-ils pas aussi légers que votre bon cœur vous le fait croire....

MADAME DE BLOSSAC.

Mon bon cœur me fait croire qu'une jeune fille bien élevée, comme l'est mademoiselle de Clairmont, est incapable de donner des rendez-vous la nuit à un jeune homme.

M. DE SAINT-IRIEX.

Des rendez-vous!

MADAME DE BLOSSAC.

On a beau dire que le père de monsieur... monsieur... j'oublie le nom... Ah! M. Charles Valleray...

M. DE SAINT-IRIEX.

Charles Valleray!

MADAME DE BLOSSAC.

Était l'ennemi de sa famille; que, si elle l'aimait, elle ne pouvait le voir qu'en secret... je ne croirai jamais ce conte-là.

DES TOURBIÈRES.

Allons donc! c'est quelque méprise qu'il ne faut pas ébruiter.

M. DE SAINT-IRIEX.

Monsieur, un nom cité... un rendez-vous donné la nuit... c'est sérieux!

MADAME DE BLOSSAC.

Qu'importe, si c'est un mensonge, qu'un nom soit cité?... N'affirme-t-on pas que le jardinier de la vieille marquise de Clairmont, Léonard, le jardinier qu'elle avait à Blois, a lui-même surpris les deux jeunes gens?

MADAME DUVERNOIS.

Surpris les deux jeunes gens!

M. DE SAINT-IRIEX.

Les deux jeunes gens!

MADAME DE BLOSSAC.

Tout cela prouve bien que c'est une histoire inventée à plaisir.

M. DE SAINT-IRIEX.

Mais qui vous prouve la fausseté de ce récit?

MADAME DE BLOSSAC.

L'innocence de Jeanne. Vous avez pu la juger d'un coup d'œil... vous l'avez vue.

M. DE SAINT-IRIEX.

Pardon, madame, mais pour des raisons... des raisons qu'il est inutile de vous dire, je ne puis entendre de sang-froid des propos qui...

MADAME DUVERNOIS.

Eh! monsieur, vous n'êtes pas le tuteur de mademoiselle Jeanne.

M. DE SAINT-IRIEX.

Non, madame, mais je suis...

MADAME DE BLOSSAC.

Un allié des Clairmont?

M. DE SAINT-IRIEX.

Non, madame.

MADAME DE BLOSSAC.

Un camarade du maréchal?

M. DE SAINT-IRIEX.

Je n'ai pas cet honneur.

MADAME DE BLOSSAC.

Alors, monsieur, de quel droit vous hâtez-vous d'accueillir des soupçons indignes?

M. DE SAINT-IRIEX.

Du droit de ma conscience, madame, qui m'ordonne d'avertir les personnes intéressées.

MADAME DE BLOSSAC.

Monsieur, vous m'effrayez! Devant qui ai-je eu le malheur de parler?

M. DE SAINT-IRIEX.

Devant l'ami du marquis de Renneville.

MADAME DE BLOSSAC.

Le père d'Hector de Renneville! Ah! monsieur, je vous en conjure...

M. DE SAINT-IRIEX allant prendre son chapeau sur une chaise au fond.

Je connais mon devoir, madame! Le blason des Renneville doit rester sans tache.

MADAME DE BLOSSAC.

Mais enfin que prétendez-vous ?

M. DE SAINT-IRIEX.

Je connais mon devoir, et je sais ce qu'il me reste à faire!

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

MADAME COURTIN, MADAME DUVERNOIS, MADAME DE BLOSSAC, DES TOURBIÈRES.

MADAME DUVERNOIS.

Quel scandale! à seize ans avoir déjà des intrigues!

MADAME COURTIN.

Ah! c'est le fruit de l'éducation nouvelle.

DES TOURBIÈRES.

En effet, cela ne s'était jamais vu! (Bas à madame de Blossac avec malice.) Imprudente! vous avez raconté cette aventure devant ce vieillard, et il est l'ami du marquis de Renneville!

MADAME DE BLOSSAC.

Ah! je suis désolée....

DES TOURBIÈRES à part.

Elle le savait! (Haut.) Mais cette histoire?...

MADAME DE BLOSSAC.

Elle est vraie.

DES TOURBIÈRES.

Non, c'est une calomnie.

MADAME DE BLOSSAC.

Bientôt tout vous sera révélé. L'histoire est vraie.

DES TOURBIÈRES.

Vraie?... Je ne l'aurais pas cru....

MADAME DE BLOSSAC.

Comment?

DES TOURBIÈRES.

Vous avez du bonheur!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon richement meublé, dans l'hôtel du maréchal d'Estigny. Au fond, des serres en galerie.

SCÈNE I.

LE MARÉCHAL debout; UN SECRÉTAIRE assis à gauche.

LE MARÉCHAL dictant au secrétaire.

« ... Et c'est alors qu'entraîné par la vigueur de mes rai- » sonnements, le congrès médiateur résolut d'affranchir de » toutes vicissitudes territoriales les enclaves sécularisées par » les Hautes Puissances contractantes.... » Bien! restons-en là; je relirai ce chapitre cette nuit. (S'asseyant.) Ce morceau me plaît. Je l'ai travaillé! il le fallait : le fait exact était trop nu. Ah! la plume vous emporte! Si l'on ne la retenait, la perfide! elle vous entraînerait à dire la vérité... cela serait joli! D'ailleurs, si l'on devait dire tout bêtement ce qu'on a vu, ce ne serait pas la peine d'écrire ses Mémoires. Bien plus, si l'on racontait les événements tels qu'ils sont arrivés, le public n'y croirait pas; il faut leur refaire des probabilités. Ah! voilà ma petite Jeanne! — Je me sens fatigué... allez vous reposer, mon cher Girard. Après ce lourd travail, son gentil babil va me distraire.

(Le secrétaire sort. — Jeanne hésite à entrer.)

SCÈNE II.

LE MARÉCHAL, JEANNE; puis UN VALET.

LE MARÉCHAL debout.

Viens donc, Juanina.

JEANNE.

Debout! quel bonheur! Il vient au-devant de moi! Je vais bien l'embrasser pour la peine. Et la goutte?... Partie!... Il n'a plus besoin de mon bras. Mon cher petit oncle, que je suis contente!

LE MARÉCHAL lui prenant la main et allant se rasseoir.

Tu l'aimes donc, ton pauvre oncle?

JEANNE.

Oh oui!... il est si bon à aimer! Et puis, cela m'amuse beaucoup de le caresser... oui, ça m'amuse!... Quand je vois tout le monde qui a l'air de trembler devant lui, qui le traite avec tant de cérémonie... « Monsieur le maréchal par-ci... Monsieur l'ambassadeur par-là... » et l'on parle tout bas dans son salon comme dans une église, et l'on n'ose s'asseoir sans sa permission.... Enfin, quand je vois tous ces pompeux respects, ça m'amuse de pouvoir lui parler sans façon, moi, à ce grand personnage, de lui sauter au cou sans cérémonie, de l'embrasser par ici, monsieur le maréchal, et par là, monsieur l'ambassadeur, et de m'asseoir sur ses genoux sans sa permission.... Ça m'amuse beaucoup!

(Elle s'assied sur les genoux du maréchal.)

LE MARÉCHAL.

O l'enfant gâtée! (Il l'embrasse.) Heureusement qu'un bon mari va vous remettre à la raison, mademoiselle.

JEANNE se levant.

Oh! mon Dieu, lui?... il va me gâter comme les autres! j'ai vu ça tout de suite.

LE MARÉCHAL.

Ah vraiment! Et à quoi donc devines-tu cela? dis... hein?

JEANNE.

A la manière dont il me regarde. Oh! comme il me regarde bien!... Personne ne m'a jamais regardée comme ça.

LE MARÉCHAL.

Il te regarde avec bonté, avec tendresse, comme moi.

JEANNE.

Ce n'est pas du tout la même chose.

LE MARÉCHAL.

Et quelle différence trouves-tu donc entre sa manière de regarder et la mienne!

JEANNE.

Ça n'a aucun rapport. Et puis, ça ne me fait pas le même effet : quand vous me regardez, moi, je vous regarde; mais aussitôt que lui, il fixe ses deux yeux sur moi, oh! je ne sais plus que faire des miens... je suis contente, et pourtant je voudrais m'en aller. C'est très-singulier.

LE MARÉCHAL.

Et tu ne t'en vas pas?

JEANNE.

Non... Je suis un peu comme est madame de Blossac quand elle entre ici, j'ai l'air embarrassé, je suis toute tremblante.... Est-ce vrai, mon oncle, que vous allez vous marier avec elle?

LE MARÉCHAL.

Non, mon enfant. Qui t'a conté cela?... Est-ce que cela te ferait de la peine, si je l'épousais?

JEANNE.

A moi? non vraiment. Je l'aime beaucoup; elle est si bonne!... et comme elle vous est dévouée! Nous nous entendrions bien toutes les deux pour vous soigner.

LE MARÉCHAL.

Mais qu'est-ce qui te fait supposer qu'elle m'est si dévouée?

JEANNE.

Elle le dit toute la journée; elle parle de vous sans cesse, elle ne s'occupe que de vous, de vos souffrances; elle a fait trois neuvaines pour votre jambe, pour votre goutte, et je crois bien que c'est ça qui vous a guéri; car vous êtes guéri, mon petit oncle?

LE MARÉCHAL *se levant.*

Oui, et je vais entreprendre avec toi une grande promenade.

JEANNE.

C'est imprudent, je ne veux pas.

LE MARÉCHAL.

Nous n'irons pas loin... nous ne sortirons pas de la maison. Je veux te conduire dans ton nouvel appartement...

JEANNE.

L'appartement du premier, qui donne sur le jardin, et que vous faites meubler pour M. de Renneville?

LE MARÉCHAL.

Tu le sais?... Et moi qui voulais vous faire une surprise!

JEANNE *confuse.*

Ah! c'est vrai... Que je suis sotte! j'ai oublié d'être étonnée.

LE MARÉCHAL.

Et qui est-ce qui t'a dit mon secret? ce n'est pas ta mère?

JEANNE.

Non, c'est votre vieux secrétaire qui l'a dit par imprudence devant moi, et j'avais bien promis que j'aurais l'air de tout ignorer. Oh! ne le grondez pas, c'est ma faute.

LE MARÉCHAL.

Cela prouve que tu ne sais pas mentir.

JEANNE.

Ah! si, je sais bien mentir; c'est que j'oublie... Je suis si étourdie!

LE MARÉCHAL.

J'ai fait moi-même arranger ta chambre, et je te donne pour présent de noce tous les meubles que tu y trouveras.

JEANNE.

Oh! comme vous êtes bon! Et je n'aimerais pas un oncle comme celui-là!

LE MARÉCHAL.

Allons la voir, cette belle chambre....

UN VALET, annonçant.

Madame de Blossac.

JEANNE.

Adieu, mon oncle.

LE MARÉCHAL.

Tu me quittes déjà, Giovannina?

JEANNE.

Oui, mon oncle; maman m'a dit de m'en aller bien vite dès qu'il vous vient quelqu'un.

LE MARÉCHAL.

Nous visiterons donc l'appartement demain. En attendant, voilà ce que je voulais mettre dans ta toilette.

(Il lui remet un écrin.)

JEANNE ouvrant l'écrin.

Oh! le joli collier! les magnifiques perles! C'est trop beau; maman ne voudra pas que je porte ça.

(Madame de Blossac paraît au fond.)

LE MARÉCHAL.

C'est trop beau pour Jeannette... mais pour madame la comtesse de Renneville!...

SCÈNE III.

LE MARÉCHAL, JEANNE, MADAME DE BLOSSAC.

MADAME DE BLOSSAC à part.

La comtesse de Renneville, pas encore !

JEANNE.

Moi... il me semble que je lis un conte de fées !... Ah ! madame de Blossac ! (Bas au maréchal en montrant madame de Blossac.) Regardez-la, voyez comme elle a l'air gauche ; eh bien, c'est comme ça que je suis avec lui !

(Elle sort en courant par le fond.)

SCÈNE IV.

LE MARÉCHAL, MADAME DE BLOSSAC.

MADAME DE BLOSSAC.

Monsieur le maréchal...

LE MARÉCHAL.

Eh bien ! madame, vous voulez forcer un pauvre goutteux à courir vers vous ?

MADAME DE BLOSSAC.

Je craignais de vous gêner... vous étiez avec mademoiselle votre nièce !

LE MARÉCHAL.

C'est Jeannette qui vous fait peur ? Elle vous adore, cette petite.

MADAME DE BLOSSAC. Émotion jouée.

Chère enfant !... Je suis venue de bonne heure pour vous voir seul... un moment.

LE MARÉCHAL conduisant madame de Blossac au canapé, à droite.

Vous avez quelque chose à me demander pour un de vos protégés ?

MADAME DE BLOSSAC.

Non... je n'ai rien à vous demander ; mais j'éprouvais le besoin de vous revoir sans tout ce monde. Au fait, c'est juste... cela doit vous surprendre ; moi-même, je ne sais pas pourquoi... ah !

LE MARÉCHAL.

Comment êtes-vous ? Je suis bien heureux de vous retrouver

enfin. On m'avait dit que vous ne pourriez pas venir aujourd'hui, que vous étiez plus souffrante.

MADAME DE BLOSSAC souriante et troublée.

En effet, je ne pouvais pas venir et je suis beaucoup plus souffrante; mais je suis venue, j'ai trouvé ce courage!

LE MARÉCHAL avec émotion.

Et je vous en remercie. Moi, je suis à moitié guéri.

MADAME DE BLOSSAC tremblante et n'osant lever les yeux.

Oh! je le sais; j'étais bien triste de ne pas être là, mais j'avais de vos nouvelles deux fois par jour. M. Girard, votre secrétaire, avait la bonté de m'en apporter tous les matins et tous les soirs. Je n'aurais pu m'endormir avant qu'il m'eût rassurée... mais vous voilà bien. Dieu soit loué!

LE MARÉCHAL.

Jeanne prétend que je dois la santé à vos prières... que vous avez fait des neuvaines pour obtenir ma guérison....

MADAME DE BLOSSAC jouant la colère.

Elle a raconté cela, la petite folle! On ne peut rien dire devant elle. C'est désolant! Quel besoin a-t-elle toujours de parler? Je ne lui pardonne pas cette nouvelle indiscrétion. Oh! que les petites filles mal élevées sont insupportables! Certes, elle est charmante, et personne ne l'aime plus que moi; mais vous avouerez, monsieur le maréchal, que sa mère a tort de lui laisser dire tout ce qui lui passe par la tête, répéter tout ce qu'elle entend, et que ses indiscrétions continuelles la rendent très-dangereuse.

LE MARÉCHAL tendrement.

Je ne me plains pas de celle-ci. Tant qu'elle ne trahira que votre intérêt et votre bienveillance pour moi, je lui pardonnerai de bon cœur, et je veux, moi, que vous lui pardonniez aussi... Sans cela je croirai qu'elle m'a trompé. (Il lui prend la main.) Vous ne lui en voulez plus?

MADAME DE BLOSSAC.

Je suis de trop bonne foi : je lui en veux encore.

LE MARÉCHAL.

C'est mal, car c'est nier les doux sentiments qu'elle vous prête. Les niez-vous?

MADAME DE BLOSSAC jouant l'embarras.

Non... mais n'y songeons plus.... Ah! vous êtes... impitoyable....

LE MARÉCHAL.

Ne voulez-vous donner un peu d'espoir que pour vite le reprendre... dites?

MADAME DE BLOSSAC.

Monsieur le maréchal!...

LE MARÉCHAL.

Eh bien?

MADAME DE BLOSSAC.

Que demandez-vous?

LE MARÉCHAL.

Suis-je donc le seul de vos malheureux dont vous n'aurez pas pitié?... Voudriez-vous.... (Un domestique entre.) Quelqu'un!

LE DOMESTIQUE.

M. l'ambassadeur d'Angleterre fait demander si monsieur le maréchal peut le recevoir.

LE MARÉCHAL.

Conduisez-le dans mon cabinet. — Maudites soient les affaires!

MADAME DE BLOSSAC.

Monsieur le maréchal, je vous en prie....

LE MARÉCHAL.

Vous permettez, madame? Je suis à vous dans l'instant. (A part.) Comme elle est troublée! M. l'ambassadeur est venu trop tôt.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MADAME DE BLOSSAC seule, le suivant de l'œil.

Il est contrarié de me quitter.... Je ne l'ai jamais vu si tendre. Bien! il est amoureux; tout me seconde. Jeanne compromise... un refus... un refus insultant... un éclat... quel chagrin pour le maréchal!... Amoureux et malheureux! il faudra bien qu'il vienne à moi.

SCÈNE VI.

DES TOURBIÈRES, MADAME DE BLOSSAC.

DES TOURBIÈRES entrant par la gauche.

Seule!... et le maréchal? (Baissant la voix.) Vous faites les honneurs de chez lui, déjà?

MADAME DE BLOSSAC.

Il est là avec l'ambassadeur d'Angleterre ; il va revenir.

DES TOURBIÈRES.

Oh ! mais vous avez l'air triomphant ! Est-ce que le père Renneville a fulminé ? Est-ce que la bombe a éclaté ?

MADAME DE BLOSSAC.

Pas encore.

DES TOURBIÈRES.

Comment ! cette intéressante famille n'est pas encore au désespoir ? Qui peut donc vous rendre si heureuse ?

MADAME DE BLOSSAC.

Le mal m'afflige toujours, monsieur, et si je n'avais la conscience que je rends service, je n'aurais pas le courage de désoler des gens que je respecte ; mais c'est un devoir. Il s'agit....

DES TOURBIÈRES.

De déshonorer une honnête famille en perdant une jeune fille.

MADAME DE BLOSSAC.

Au contraire, monsieur, il s'agit d'empêcher une famille honnête de se déshonorer en adoptant une fille perdue.

DES TOURBIÈRES.

C'est un point de vue différent. Dans le monde, tout dépend du point de vue.... Mais entendons-nous... Je suis un franc vaurien, je m'amuse des méchants... mais je ne suis pas de leur confrérie. J'ai le goût du bien... naturellement... comme artiste. Où me menez-vous ? J'ai besoin de vous comprendre. Si mademoiselle de Clairmont est coupable, ce n'est pas à moi de défendre son honneur, et je vous laisse faire. Mais si Jeanne est innocente... songez-y bien ! je suis votre confident, mais je ne veux pas être votre complice.

MADAME DE BLOSSAC.

Rassurez-vous... j'ai toutes les preuves de sa faute.

DES TOURBIÈRES.

Est-ce le témoignage de Valleray ?... Il la défendra. C'est un honnête homme.... Il faut vous défier de lui.

MADAME DE BLOSSAC.

Charles Valleray est à Smyrne. (A part.) Je sais ce que je fais.

DES TOURBIÈRES.

Mais on revient de Smyrne; on va lui écrire.

MADAME DE BLOSSAC.

Quand il reviendra....

DES TOURBIÈRES.

J'entends!... vous aurez épousé le maréchal. — Vous l'avez vu? vous lui avez dit que vous l'aimiez?

MADAME DE BLOSSAC.

Non vraiment; ce n'est pas à moi de lui dire cela.

DES TOURBIÈRES.

Et à qui donc, si ce n'est à vous? Ce n'est pas à moi, je pense?

MADAME DE BLOSSAC.

Ce serait peut-être mieux.

DES TOURBIÈRES.

Quoi! vous voulez que, moi, je fasse pour vous des aveux d'amour à un maréchal! il faut que je lui dise que vous l'aimez!... moi!... Et que lui direz-vous donc, vous?

MADAME DE BLOSSAC.

Je lui dirai le contraire.

DES TOURBIÈRES.

Pourquoi?

MADAME DE BLOSSAC.

Pour qu'il le croie.

DES TOURBIÈRES.

Pour qu'il croie le contraire?

MADAME DE BLOSSAC.

Eh non! je lui dirai que je ne l'aime pas, pour qu'il croie que je l'aime.... Comprenez-vous?

DES TOURBIÈRES.

Oui, je comprends. C'est très-fort!

MADAME DE BLOSSAC.

Il ne serait pas maladroit de lui parler de moi avec froideur, comme d'une personne dont les opinions et le caractère n'ont pas vos sympathies.

DES TOURBIÈRES à part.

Ça m'est plus facile, ça.

MADAME DE BLOSSAC.

Vous pourriez lui dire que j'ai de très-grands défauts, un entre autres qui peut me perdre.

DES TOURBIÈRES.

Et quel est ce défaut unique que vous daignez avoir?

MADAME DE BLOSSAC.

Vous ne le devinez pas?

DES TOURBIÈRES.

Que vous êtes... trop raisonnable.... C'est un défaut qui est encore une qualité; c'est ingénieux.

MADAME DE BLOSSAC.

C'est inepte!... Si je suis une femme trop raisonnable, alors c'est par raison que je l'aime, c'est-à-dire par intérêt.

DES TOURBIÈRES.

Sans doute. Je suis stupide!... Ah! je tiens votre défaut: je lui dirai que vous avez une imagination trop ardente.

MADAME DE BLOSSAC.

A un vieillard!... quelle idée!

DES TOURBIÈRES.

Imprudent! qu'allais-je dire! Il y aurait de quoi l'épouvanter à jamais. Ce que c'est pourtant que l'exercice! Je m'étudie à paraître bête, et je le deviens! Je ne trouve pas.... Avouez-moi vous-même votre défaut.

MADAME DE BLOSSAC.

N'est-ce pas un défaut que d'être trop romanesque, d'aimer l'ombre et le silence, de fuir l'éclat du monde et d'avoir pour idéal...

DES TOURBIÈRES.

Une chaumière et son cœur?

MADAME DE BLOSSAC.

Allons donc!

DES TOURBIÈRES.

C'est juste! Quel est le plus sûr moyen de parvenir à être la femme d'un maréchal de France? C'est de professer le mépris des grandeurs. Quel est le plus sûr moyen de séduire un vieil Almaviva — viva, pas trop! — qui veut être aimé pour lui-même? C'est de déclarer qu'on ne veut se marier que par amour.... Ah! *che bestia!* c'est de la grande école.

MADAME DE BLOSSAC.

Il va revenir; il m'aime, mais je veux connaître ses intentions. Tâchez de les savoir. Je vous laisse avec lui.

DES TOURBIÈRES.

Déjà!... quoi, vous partez?

MADAME DE BLOSSAC.

J'ai à parler au jardinier des serres, il faut qu'il me dise ce qu'est devenu ce Léonard.

DES TOURBIÈRES.

Léonard?... Qu'est-ce que c'est que Léonard?

MADAME DE BLOSSAC.

C'est l'ancien jardinier de la vieille marquise de Clairmont, celui qui a surpris Jeanne et Charles Valleray dans le jardin.

DES TOURBIÈRES.

Ah!... vous avez hâte de la perdre.

MADAME DE BLOSSAC.

Je veux retrouver ce témoin.

DES TOURBIÈRES à part.

Et moi aussi.... Pauvre Jeanne!

MADAME DE BLOSSAC.

Vous viendrez me rendre compte de votre entretien dans la serre où est la fontaine.

DES TOURBIÈRES.

Prenez garde! dans la serre, il y a des bruyères.

MADAME DE BLOSSAC avec un regard de haine.

Des bruyères!... Méchant homme!... Pourquoi faut-il que j'aie besoin de lui!

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

DES TOURBIÈRES seul.

Méchante femme!... Pourquoi faut-il que j'aie besoin d'elle! Maudit soit le jour où elle m'a sauvé! Je la déteste, et pourtant il faut la servir. — Il me tarde qu'elle ait épousé son maréchal. Je la forcerai bien à tenir sa promesse, j'aurai ma place, et, retrouvant mon crédit, je pourrai lui rendre ses vingt mille francs, et alors je ne serai plus engagé... que par la reconnaissance! — Voilà le maréchal! Comment vais-je placer mes tendres indiscrétions?...

(Il se retire dans le fond du théâtre.)

SCÈNE VIII.

DES TOURBIÈRES, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL rentrant, croyant retrouver madame de Blossac.

Enfin, je suis libre, ma chère voisine!... (Apercevant des Tourbières.) C'est vous, des Tourbières?... Qu'est devenue madame de Blossac?

DES TOURBIÈRES.

Elle se promène dans votre belle serre. C'est vraiment merveilleux!

LE MARÉCHAL.

Avec ma nièce, sans doute?

DES TOURBIÈRES.

Oui, j'aperçois plusieurs personnes.

LE MARÉCHAL.

Vous dînez avec nous?

DES TOURBIÈRES préoccupé.

Monsieur le maréchal... cet honneur... (A part.) Je ne sais comment aborder la question.

LE MARÉCHAL.

Qu'avez-vous donc? quel air préoccupé!

DES TOURBIÈRES.

Il est vrai. J'ai intérêt à découvrir une chose... fort importante... que je ne puis demander à personne... et il me faut inventer un moyen délicat... ingénieux... d'arriver.... Vous trouveriez cela tout de suite, monsieur le maréchal.

LE MARÉCHAL.

A qui le dites-vous!

DES TOURBIÈRES.

Savoir sans demander... c'est votre talent.

LE MARÉCHAL.

On me le reconnaît. Tenez, justement dans ma dernière mission en Autriche... car j'ai eu plus d'une mission dans ce pays-là...

DES TOURBIÈRES.

Je le sais, je le sais, monsieur le maréchal.

LE MARÉCHAL.

J'ai un incident qui se rapporte tout à fait à la situation embarrassante où vous vous trouvez.

DES TOURBIÈRES à part.

Ah ! voilà un incident !

LE MARÉCHAL.

Et puisque ces dames causent ensemble, j'ai le temps de vous raconter...

DES TOURBIÈRES à part.

Je me suis attiré cela, je n'ai que ce que je mérite.

LE MARÉCHAL.

Asseyez-vous, mon cher des Tourbières.

DES TOURBIÈRES à part.

Si je m'assois, je m'endors.

LE MARÉCHAL.

Prenez ce fauteuil.

DES TOURBIÈRES.

Merci !... je resterai debout.

LE MARÉCHAL.

Écoutez donc. Il s'agissait de pénétrer un secret, un secret d'État que le prince de Metternich n'avait confié qu'à une seule personne.

DES TOURBIÈRES.

A une seule personne... c'est déjà trop.

LE MARÉCHAL.

Bien dit, comme vous allez voir. Ce confident unique se nommait le baron de Türstenstauffen von Schnitzenstein.

DES TOURBIÈRES à part.

L'écho aura de la peine à répéter ce nom-là. (Haut.) Le baron de...

LE MARÉCHAL.

Türstenstauffen von Schnitzenstein.

DES TOURBIÈRES.

Voilà un secret bien gardé! Un homme qui a un nom comme celui-là, ce doit être un tombeau !

LE MARÉCHAL.

Aussi l'a-t-il bien gardé, son secret; mais il n'a pas su si bien garder sa femme.

DES TOURBIÈRES à part.

Une aventure de femme !... Je place mes aveux... et je n'entendrai pas ton histoire !... (Haut.) Une femme que vous avez séduite... le beau mérite ! elles vous adorent toutes.

LE MARÉCHAL.

Autrefois je leur plaisais assez, mais aujourd'hui...

DES TOURBIÈRES.

Aujourd'hui plus que jamais!... J'en connais une dont le trouble sans doute ne vous a pas échappé.

LE MARÉCHAL.

Qu'est-ce que vous me contez là? Quoi! malgré mon âge?...

DES TOURBIÈRES.

Ah! vous êtes trop fin pour n'avoir pas deviné....

LE MARÉCHAL.

Deviné, quoi? Vous piquez ma curiosité... Cela se rapporte-t-il à cette idée qui vous préoccupait tout à l'heure si vivement?

DES TOURBIÈRES.

On n'a besoin de vous rien dire... vous lisez dans la pensée.

LE MARÉCHAL.

J'ai quelquefois besoin d'un traducteur... Expliquez-vous.

DES TOURBIÈRES.

Eh bien, j'ai l'honneur d'être reçu, avec la plus flatteuse bienveillance, par un haut personnage... dont la plume n'a rien à envier à l'épée. On prête à ce guerrier illustre des projets de mariage dont le monde s'entretient déjà sérieusement. A ce sujet, sachant mon dévouement pour lui, chacun m'interroge. Je ne lui demande pas de me révéler ses intentions... je lui demande seulement de m'inspirer... et de me faire connaître ce que je dois répondre.

LE MARÉCHAL.

Ah! on marie ce personnage!..: Et avec qui, s'il vous plaît, veut-on le marier?

DES TOURBIÈRES.

A une femme d'une supériorité incontestable... mais romanesque. Si j'avais le droit de donner un avis, je ne conseillerais pas à un homme ambitieux de l'épouser.

LE MARÉCHAL.

Ah! elle est romanesque!

DES TOURBIÈRES.

Elle ferait peut-être son bonheur par sa tendresse, ses soins, son adoration continuelle; mais ce serait un homme perdu pour le monde, pour les grandes affaires, pour la gloire. Elle serait jalouse de nous tous, et elle n'aurait

qu'une idée, ce serait de l'enfermer dans son vieux château, pour l'adorer là tout à son aise, sous de frais ombrages, dans les prés fleuris, et cela serait désolant!

LE MARÉCHAL.

Hé! hé! je ne détesterais point cette existence-là. Mais, rassurez-vous, on n'y pense pas.

DES TOURBIÈRES.

Ah! (A part.) Diable! et ma préfecture!

LE MARÉCHAL.

Voilà ce que vous pourrez répondre.

DES TOURBIÈRES.

Il suffit, monsieur le maréchal.

LE MARÉCHAL.

Je ne veux pas même savoir de qui vous avez voulu parler. Quant à moi, le seul mariage qui m'occupe est celui de ma chère petite-nièce. Ah! la voici avec son prétendu. Croyez-moi, monsieur des Tourbières, l'âge des romans, c'est celui-là.

DES TOURBIÈRES à part.

Pudeur de vieillard! Il est amoureux, voilà toujours de quoi le faire rêver.

LE MARÉCHAL.

Mais, des Tourbières, je vous dois l'histoire du baron...

DES TOURBIÈRES.

Je viendrai moi-même la réclamer. (A part.) Je ne l'échapperai pas!

LE MARÉCHAL à part.

Il n'est pas fort, ce pauvre des Tourbières; mais il écoute bien.

SCÈNE IX.

DES TOURBIÈRES, JEANNE, LA COMTESSE, LE MARÉCHAL, HECTOR.

LE MARÉCHAL.

Bonsoir, mon cher Hector. Seul! Et votre père? et Renneville?

HECTOR.

Je croyais le trouver ici.

LE MARÉCHAL présentant des Tourbières à Hector.

M. le baron des Tourbières. (A des Tourbières en désignant Hector.) Mon futur gendre, car je considère Jeannette comme ma fille, et son mari sera mon fils.... Viens ici, petite. (Il embrasse Jeanne.) Je vous marie au plus brave jeune homme que je connaisse : si vous n'êtes pas heureuse, vous aurez affaire à moi, mademoiselle.

JEANNE regardant Hector.

Mais, mon oncle, ce n'est pas moi qu'il faudra gronder.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur le maréchal, je vous apporte une nouvelle qui va vous charmer.

LE MARÉCHAL.

Je la sais déjà, votre nouvelle. Madame de Blossac sera des nôtres.

LA COMTESSE.

C'est mieux que cela. Une de vos plus chères amies, une belle étrangère, vient d'arriver à Paris.

LE MARÉCHAL.

Espagnole? Russe? Italienne?

LA COMTESSE.

Anglaise.

LE MARÉCHAL.

La duchesse de Cleveland!

LA COMTESSE.

Vous devinez tout.

LE MARÉCHAL.

Cette belle duchesse! je la verrai demain. Où est-elle descendue?

HECTOR.

A l'hôtel de Wagram, où je suis moi-même depuis un mois, comme un voyageur à peine revenu d'un pèlerinage de deux ans.

LE MARÉCHAL.

Madame de Blossac va être bien heureuse de revoir la duchesse. Elles ont voyagé ensemble, elles sont fort liées. Mais je ne la vois pas, madame de Blossac.

HECTOR frappé.

Madame de Blossac!... J'ai vu souvent en Écosse une demoiselle de Blossac.

LE MARÉCHAL.

Celle-ci est madame de Blossac, la veuve d'un officier de marine tué dans l'Inde; vous avez dû le connaître.

HECTOR.

Oui... je l'ai retrouvé à Alexandrie. C'était un brave garçon, mais je ne savais pas qu'il fût marié.

LE MARÉCHAL.

Ni moi non plus.

DES TOURBIÈRES à part.

Ni lui non plus, le pauvre défunt! car ce n'est que depuis sa mort que sa veuve a eu l'idée de l'épouser.

(En ce moment madame de Blossac parait au fond.)

LE MARÉCHAL.

Ah! la voilà.

DES TOURBIÈRES bas à Hector.

Pas de surprise, monsieur... C'est la même.... Attendez qu'elle vous reconnaisse.

HECTOR.

C'est bien elle!

LA COMTESSE.

Vous la connaissez?

HECTOR.

Oui... (Amèrement avec dédain.) Son petit nom est Virginie.

LA COMTESSE.

Mais son vrai nom est lady Tartuffe, et elle veut porter celui de la maréchale d'Estigny.

HECTOR inquiet.

Ah!... Et qu'est-ce que ce M. des Tourbières qui vient de me parler d'elle?

LA COMTESSE.

Un homme d'esprit qui fait la bête.

HECTOR.

A quoi voyez-vous donc qu'il a de l'esprit?

LA COMTESSE.

Regardez-le sourire.

SCÈNE X.

JEANNE, HECTOR, DES TOURBIÈRES, LA COMTESSE, LE MARÉCHAL, MADAME DE BLOSSAC.

MADAME DE BLOSSAC descend en scène et aperçoit Hector.

Hector!

LE MARÉCHAL qui s'aperçoit de l'altération des traits de madame de Blossac.

Mais vous paraissez souffrante... qu'avez-vous?

MADAME DE BLOSSAC. Émotion vraie.

Moi!... rien.

LE MARÉCHAL.

Vous avez les mains glacées.

MADAME DE BLOSSAC.

Je n'ai rien, vous dis-je.

LE MARÉCHAL à part.

Des Tourbières aurait-il dit vrai?

MADAME DE BLOSSAC.

Vous aurez beaucoup de monde ce soir?

LE MARÉCHAL.

Ce soir, oui... mais pour dîner nous n'attendons plus que M. de Renneville. Je vais vous présenter son fils.

MADAME DE BLOSSAC.

Non, tout à l'heure. (Lui montrant Hector et Jeanne assis à côté l'un de l'autre.) Ne les troublez pas.

LE MARÉCHAL.

Vous avez raison; ils sont charmants!

MADAME DE BLOSSAC.

Ils font plaisir à regarder.... Est-ce qu'ils s'aiment déjà?

LE MARÉCHAL.

Oui certes. Jeanne est si jolie!... Hector en est fou.

MADAME DE BLOSSAC à part, regardant autour d'elle.

M. de Renneville se fait attendre.

JEANNE à Hector, de l'autre côté de la scène.

Elle vaut mieux que vous.

HECTOR.

Faisons la paix, donnez-moi la main. (Jeanne tend sa main et puis la retire.) Coquette!

JEANNE.

Ah! être coquette, c'est offrir sa main et puis ne pas la donner?

HECTOR.

Précisément.

JEANNE.

Oh bien, moi, je ne veux pas être coquette!

(Elle lui tend la main.)

DES TOURBIÈRES, au milieu de la scène, à la comtesse.

Tableaux touchants! On dirait deux dessus de porte représentant l'Amour et l'Amitié.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur des Tourbières, vous savez bien que la parodie qui se joue là n'est pas celle de l'amitié.

DES TOURBIÈRES.

Alors je dirai l'amour léger et l'amour grave.

LA COMTESSE.

Dites l'amour vrai et l'amour faux.

MADAME DE BLOSSAC au maréchal.

Vous me flattez... je ne vous crois pas.

JEANNE à Hector.

Vous riez toujours... je ne vous crois pas.

LE MARÉCHAL à madame de Blossac.

Renneville ne peut tarder, il faut pourtant que je vous fasse connaître mon gendre. — Hector... (Il le prend par la main et le présente.) je veux vous présenter à notre aimable voisine, madame de Blossac.

(Hector s'incline et garde le silence.)

MADAME DE BLOSSAC.

Monsieur de Renneville ne veut pas me reconnaître; depuis deux ans, je suis si changée!

HECTOR.

Madame... j'attendais vos ordres.

LE MARÉCHAL à Jeanne.

Eh bien! mademoiselle, vous ne faites pas mieux valoir ma générosité, vous n'avez pas mis mon collier?

JEANNE.

Maman m'a dit que je le mettrais le jour du contrat; c'est l'usage.

LE MARÉCHAL.

Mademoiselle connaît si bien les usages! Va le chercher et mets-le ce soir... quoique ce ne soit pas l'usage.

JEANNE.

Si maman le permet?

LA COMTESSE.

Va, ma fille.

(Jeanne sort.)

SCÈNE XI.

DES TOURBIÈRES, HECTOR, LA COMTESSE, LE MARÉCHAL, MADAME DE BLOSSAC; puis UN DOMESTIQUE.

DES TOURBIÈRES.

Voilà une fille bien élevée, qui fera une femme bien soumise.

MADAME DE BLOSSAC à part.

C'est leur idole! Mais le marquis de Renneville... Qui vient là?

UN DOMESTIQUE entrant et remettant une lettre au maréchal.

De la part de M. le marquis de Renneville.

HECTOR.

De mon père?

MADAME DE BLOSSAC à part.

Enfin!

LE MARÉCHAL.

Une lettre... il ne vient pas?

LA COMTESSE.

Est-il malade?

LE MARÉCHAL.

Vous permettez?

HECTOR à la comtesse.

Rassurez-vous, je le quitte à l'instant.

LE MARÉCHAL.

Oui, c'est lui qui m'écrit. (Lisant.) « Mon cher maréchal, » ne m'attendez pas ce soir.... C'est avec le plus vif re- » gret.... » Ma nièce!

LA COMTESSE.

Qu'y a-t-il donc?

LE MARÉCHAL troublé.

M. de Renneville ne peut venir.

HECTOR.

Que lui est-il arrivé?

LE MARÉCHAL.

Rien... rien....

LA COMTESSE.

Mais alors... quelle raison?

LE MARÉCHAL.

Je ne puis... je ne dois pas.... Plus tard je vous dirai....

LA COMTESSE.

Quoi donc?

LE MARÉCHAL.

Un obstacle... passager... qui ne saurait être sérieux.

LA COMTESSE.

Un obstacle?...

LE MARÉCHAL à Hector.

Un malentendu....

HECTOR.

Un malentendu?

LE MARÉCHAL.

Qui s'expliquera, j'en suis sûr; mais qui peut retarder le mariage.

LA COMTESSE.

Retarder le mariage!

HECTOR.

Monsieur le maréchal!

LA COMTESSE.

Donnez-moi cette lettre, mon oncle.

LE MARÉCHAL.

Non, il faut d'abord que je m'informe....

LA COMTESSE.

Cette lettre, mon oncle... je la veux.

LE MARÉCHAL.

Lisez donc... mais du calme, de la raison, je vous en prie.

LA COMTESSE.

Vous m'effrayez!...

(Elle prend la lettre des mains du maréchal.)

MADAME DE BLOSSAC à part.

Voyons... comment va-t-elle parer ce coup-là?

DES TOURBIÈRES à part.

Pauvre mère!

(La comtesse lit la lettre des yeux; un grand temps se passe, tous les regards sont fixés sur elle. Après avoir lu, impassible, elle rend la lettre au maréchal.)

LA COMTESSE.

C'est absurde!

LE MARÉCHAL.

Absurde.

HECTOR.

Qu'est-ce donc?... Une calomnie?

LA COMTESSE.

Pas même!... une stupidité... dont votre père sera le premier à faire justice.

LE MARÉCHAL.

Je n'y comprends rien.

HECTOR à part, regardant madame de Blossac.

Je comprends, moi... et je veille!

LE MARÉCHAL.

Que dois-je répondre enfin, madame?

LA COMTESSE.

Je me charge de la réponse.

LE MARÉCHAL.

Mais voici Jeanne... on peut lui demander....

LA COMTESSE fièrement.

A Jeanne! Moi, sa mère, je défends qu'on l'interroge.

HECTOR.

Monsieur le maréchal, Jeanne sera ma femme, et sa candeur m'appartient.

MADAME DE BLOSSAC tombant assise sur le canapé.

Il l'aime!

LA COMTESSE.

Hector!

DES TOURBIÈRES à part.

C'est affreux! je vais parler. (Haut.) Monsieur le maréchal....

(Madame de Blossac se relève et lance un regard menaçant à des Tourbières, qui s'arrête.)

LE MARÉCHAL à des Tourbières.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Souriez donc, messieurs, voilà ma fille!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JEANNE venant entre la comtesse et le maréchal; puis UN DOMESTIQUE.

JEANNE.

Me voilà! (Moment de stupeur.) Eh bien, regardez-moi donc, j'ai mon beau collier, je suis superbe!

HECTOR.

Quelles perles magnifiques!

LA COMTESSE.

Vous la gâtez, mon oncle.

JEANNE.

Et vous donc!

UN DOMESTIQUE annonçant.

Monsieur le maréchal est servi.

LE MARÉCHAL.

Allons, allons nous mettre à table. Oui... oui... vous avez raison, tout s'expliquera. (Offrant son bras à madame de Blossac.) Madame....

MADAME DE BLOSSAC bas.

Malheureuse mère!

LE MARÉCHAL bas.

Vous savez donc?...

MADAME DE BLOSSAC bas.

Hélas! tout le monde le sait.

LE MARÉCHAL bas.

Tout le monde? Quelle honte!

LA COMTESSE.

Monsieur des Tourbières, donnez le bras à ma fille. (Prenant le bras d'Hector.) Monsieur de Renneville....

HECTOR à part, regardant madame de Blossac.

Ma femme et mon ami... c'est trop! Je les vengerai.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE I.

MADAME DE BLOSSAC, MADAME BERTHOLLET.

MADAME BERTHOLLET entrant par le fond.

Attendez, je m'en vais prendre les ordres de madame.

MADAME DE BLOSSAC.

Les ordres?...

MADAME BERTHOLLET.

M. de Renneville fait demander à quelle heure madame voudra bien lui faire l'honneur de le recevoir.

MADAME DE BLOSSAC.

Le marquis de Renneville?

MADAME BERTHOLLET.

Non, madame, pas le marquis : le jeune comte; non pas le père, c'est le fils.

MADAME DE BLOSSAC à elle-même.

Hector!

MADAME BERTHOLLET.

Je ne sais pas s'il se nomme Hector.

MADAME DE BLOSSAC.

Répondez que je le recevrai à trois heures. J'attends le maréchal à midi. Veillez à ce qu'on ne laisse entrer que le maréchal... et M. de Renneville.... Il vient me parler d'affaires.

MADAME BERTHOLLET.

Oh! sans doute... un si jeune homme!

MADAME DE BLOSSAC.

Vous entendez, le maréchal va venir à l'instant. Si par hasard il était encore ici quand M. de Renneville arrivera, vous prieriez M. de Renneville de m'attendre et vous m'avertiriez de son arrivée.

MADAME BERTHOLLET.

Ce pauvre maréchal, il est désolé! mais on devait prévoir tout cela. Une mère si étourdie, si mondaine, cela ne sait pas

20.

garder, surveiller une jeune fille. La malheureuse enfant! ce n'est pas sa faute, elle suit l'exemple de sa mère... c'est bien naturel. On vient. (A madame de Blossac.) M. le maréchal!

MADAME DE BLOSSAC.

Le maréchal!... Cette entrevue va décider de ma vie.

(Le maréchal entre. — Madame Bertholet sort.)

SCÈNE II.

MADAME DE BLOSSAC, LE MARÉCHAL.

MADAME DE BLOSSAC courant vers le maréchal.

Ah! monsieur le maréchal, monsieur le maréchal, quel malheur!... J'ai le cœur navré en pensant à vous.

LE MARÉCHAL.

C'est un coup affreux pour moi. J'aimais cette enfant, j'avais mis tout mon orgueil en elle, tout mon avenir.

MADAME DE BLOSSAC.

Et plus d'avenir!

LE MARÉCHAL.

Jeanne! Qui aurait cru cela?... Est-ce que vous auriez jamais imaginé que cette petite était capable d'avoir des intrigues? Dites, lui trouvez-vous l'air, le maintien d'une... je n'ose dire le mot.

MADAME DE BLOSSAC.

Je suis si peu au courant des choses du grand monde, que mon avis ne peut compter.

LE MARÉCHAL.

Ne lui trouvez-vous pas le regard franc, la physionomie pleine de candeur d'une fille honnête?

MADAME DE BLOSSAC.

Sans doute; mais une personne moins gaie et d'un aspect moins naïf me paraîtrait aussi fort honnête.

LE MARÉCHAL.

La pauvre enfant aura été entraînée. Mais que vais-je faire d'elle après cet éclat? Je ne peux plus songer à la marier!... Si ce M. Valleray était ici, on pourrait arranger cette affaire. Ce serait une alliance pitoyable, mais on n'a pas le choix.

MADAME DE BLOSSAC.

Charles Valleray est à Smyrne; on pourra lui écrire et presser son retour.

LE MARÉCHAL.

Mais en attendant?

MADAME DE BLOSSAC.

N'êtes-vous pas le tuteur de mademoiselle de Clairmont, le chef de la famille? Vous n'avez qu'un parti à prendre, c'est de la mettre au couvent.

LE MARÉCHAL.

Mais ma nièce adore sa fille, et je dois dire qu'elle n'a pas d'autre passion que celle-là. L'amour maternel l'a préservée de tout autre amour.

MADAME DE BLOSSAC.

Oh! je la crois parfaitement vertueuse, et très-bonne mère; mais dans ce moment-ci, après ce grand scandale, elle n'a pas l'autorité, la dignité qu'il faudrait pour forcer les méchants au silence; elle n'a pas cette sévérité dans le maintien, cette froideur dans le regard que...

LE MARÉCHAL.

Que vous possédez si bien, vous!... C'est vrai, ma nièce est un peu évaporée.

MADAME DE BLOSSAC.

Persuadez-lui d'aller en Allemagne, chez sa sœur, et de mettre Jeanne dans un couvent.

LE MARÉCHAL.

Elle ne voudra jamais! Et puis, quel couvent voudrait recevoir une jeune personne dont...

MADAME DE BLOSSAC.

Aucun, sans doute, monsieur le maréchal; mais on ne la mettrait pas avec les pensionnaires. Pour cela, je m'en chargerais.

LE MARÉCHAL.

Vous me rendriez un grand service. Je n'oserai jamais parler de cela à ma nièce.

MADAME DE BLOSSAC.

Bientôt vous le pourrez; elle ne sera peut-être point fâchée elle-même que nous l'aidions à sortir d'embarras.... Mais comme vous êtes pâle! comme vos traits sont altérés par le chagrin! (Elle conduit le maréchal au canapé à droite.) Les vilaines gens! ils vont vous rendre malade!

LE MARÉCHAL.

Malade? au contraire, ils m'ont guéri; cette émotion vio-

lente m'a enlevé la goutte comme par enchantement; elle reviendra plus terrible, mais pour l'instant je n'y songe pas.

MADAME DE BLOSSAC.

Le remède est héroïque : le déshonneur de toute une famille! C'est bien la peine vraiment de s'être fait un si beau nom dans l'histoire de son pays, d'avoir acquis si jeune tant de gloire, d'être arrivé au premier grade, au premier rang, d'être maréchal de France, ambassadeur, pour voir toute cette grandeur s'écrouler en un jour, par l'étourderie d'une petite fille! Oh! cela me révolte, je ne puis m'en consoler! Je donnerais ma vie pour racheter un tel malheur.

LE MARÉCHAL.

Chère madame de Blossac!

MADAME DE BLOSSAC.

C'est ridicule à moi de m'enflammer ainsi pour votre cause, je le sais; je n'ai pas le droit d'être tant affligée de vos chagrins, mais je suis si troublée, je devine si bien tout ce que vous devez souffrir, que je ne suis plus maîtresse de contenir mon indignation; c'est plus fort que moi.

LE MARÉCHAL.

Vous partagez ma peine, le poids m'en paraît moins lourd.

MADAME DE BLOSSAC avec une émotion faussement comprimée.

Vrai?... Je voudrais bien le croire. (Elle s'assied à côté du maréchal. Le maréchal la regarde; elle joue l'embarras.) Ne parlons plus d'eux; parlons de vous, de vos projets. Ces gens-là vous feront mourir, vous ne pouvez plus vivre en paix avec eux.

LE MARÉCHAL.

N'est-ce pas? Cependant, si je les abandonne, je confirme les soupçons.

MADAME DE BLOSSAC.

Les soupçons? Hélas! il n'y en a déjà plus. Ce sont bien d'affreuses certitudes. On racontait que le jardinier avait surpris la petite avec ce M. Valleray; on a pensé que par lui on saurait la vérité, et on est allé l'interroger à Auteuil, où il s'est établi depuis qu'il a quitté madame de Clairmont. Il a fondé une pépinière, un bel établissement, et, notez cela, c'est madame de Clairmont elle-même qui a fait les frais de cet établissement. Eh bien, ce jardinier si généreusement patronné n'a pas su trouver un mot pour justifier la fille de sa bienfaitrice! il s'est troublé; il a balbutié, il a répondu

qu'il viendrait s'expliquer sur cette aventure... mais seulement avec madame de Clairmont.

LE MARÉCHAL.

Tout cela m'étonne bien. Jeanne!... si jamais j'ai cru à l'innocence d'une femme, c'est à celle de cette fille-là!... Je découvrirais que vous êtes une misérable, une intrigante, une femme galante, qu'en vérité je ne serais pas plus stupéfait. Jouer la candeur à ce point, c'est infâme!

(Il se lève et passe à gauche.)

MADAME DE BLOSSAC.

Ne vous emportez pas. Croyez-moi, oubliez vite toute cette famille, qui n'a pas le droit d'être la vôtre. (Elle se lève.) Après tout, ce n'est pas votre nom qu'ils déshonorent! Ils ne pourront le flétrir, ce nom-là!...

LE MARÉCHAL.

La comtesse est fille de ma sœur, Jeanne est ma nièce; si ce n'est pas mon nom, c'est mon sang. Je ne peux pas les renvoyer toutes deux de ma maison sans les perdre. Ah! je ne sais que faire... je suis bien malheureux!

MADAME DE BLOSSAC.

A votre place, je ne serais pas embarrassé, moi, et je m'arrangerais pour être très-heureux.

LE MARÉCHAL.

Conseillez-moi donc, ma chère voisine, vous qui êtes la sagesse même.... Je vous promets de suivre votre conseil.

MADAME DE BLOSSAC.

Mais... moi, je ne veux peut-être pas que vous le suiviez.

LE MARÉCHAL.

Il est donc mauvais?

MADAME DE BLOSSAC avec une tristesse qui veut se vaincre.

Oui, il est mauvais... pour moi, mais il est bon pour vous, et je vous aime tant que je préfère vous voir consolé par mon chagrin, à vous voir triste, découragé, malheureux, avec moi seule pour consolation.

LE MARÉCHAL.

Mais qu'est-ce donc?

MADAME DE BLOSSAC.

A votre place, et dans l'isolement où vous allez tomber, je prendrais un grand parti... J'irais dans le monde : là, je ren-

contrerais une belle et noble jeune fille, bien élevée, riche, et... je la demanderais en mariage.

LE MARÉCHAL piqué.

Ah! vous voulez me marier?... (A part.) Des Tourbières se trompait.

(Il s'assied à gauche.)

MADAME DE BLOSSAC l'observant.

Oui, il n'y a qu'un bon mariage qui puisse vous faire oublier cette honteuse histoire et recomposer votre avenir. Les enfants de votre sœur vous déshonorent et vous font rougir; eh bien! il faut que vous ayez des enfants à vous, dont vous soyez fier et qui vous ressemblent.... Je vous fàche, mais pardonnez-moi, je dis brutalement les choses, je ne sais pas farder mes sentiments, je suis comme ça.... Songez-y donc : quelle différence pour vous, si demain vous étiez marié, si vous aviez épousé... mademoiselle de Matignon, par exemple! Elle est charmante.

LE MARÉCHAL.

Mais vous n'y pensez pas; mademoiselle de Matignon, qui est belle comme un ange!

MADAME DE BLOSSAC.

Eh! le grand mal!... Je trouve que rien n'est trop beau pour vous.

LE MARÉCHAL.

Elle a dix-huit ans, elle est presque aussi jeune que ma petite-nièce. Une fille de dix-huit ans à moi, un vieillard!

MADAME DE BLOSSAC vivement.

Un vieillard! vous? Ah! monsieur le maréchal, je connais plus d'un jeune homme qui... (S'interrompant avec une coquetterie charmante.) J'allais vous flatter.

LE MARÉCHAL.

Sans doute, je n'ai pas mon âge, mais mademoiselle de Matignon... est beaucoup trop jeune pour moi. Je veux que ma femme puisse m'aimer.

MADAME DE BLOSSAC.

Elle vous aimerait.... Je voudrais bien voir qu'elle ne vous aimât pas!... Mais vous ne vous souciez pas de vous marier et vous cherchez des raisons. Voilà la vérité. N'y songeons plus.... (Elle prend une chaise et s'assied à côté du maréchal.) Cependant ce n'est que dans une affection sérieuse, dans

des soins empressés de tous les jours, dans cet intérêt de la famille... de l'ambition même, car pour vos enfants vous redeviendriez ambitieux, je vous connais; c'est dans cette existence nouvelle et pleine d'avenir que vous pourrez retrouver le bonheur.... C'est dans votre intérêt que je vous conseille et non pas dans le mien. Franchement, pour moi, pour votre humble voisine, il vaut bien mieux que vous restiez libre. Quand vous êtes seul, elle peut aller à vous; quand vous souffrez, elle peut vous soigner tendrement; si vous étiez avec une belle jeune femme, elle n'oserait plus vous importuner; elle aurait toujours le même désir de vous donner tous ses soins, mais elle n'en aurait plus le droit... vous ne seriez plus seul. C'est triste à dire, mais mon intérêt à moi, c'est que vous soyez très-abandonné et très-malheureux, parce qu'alors vous m'appartenez; vous avez besoin de moi, vous vous dites quelquefois : « Où est-elle? » N'est-ce pas?... Vous voyez donc bien, monsieur le maréchal, que vous avez grand tort de m'en vouloir, lorsque par amour pour vous j'ai le courage de vous conseiller une chose qui me ferait tant de peine.... Allez, vous devriez me savoir gré de cet effort que je m'impose, il est cruel; pour se sacrifier comme je le fais... il faut bien vous aimer!

LE MARÉCHAL très-attendri.

Mais on pourrait m'aimer sans se sacrifier.

MADAME DE BLOSSAC.

Je ne demande pas mieux. Mais que deviendrez-vous dans cette solitude, si vous ne prenez un parti?... (Souriant.) Moi, je ne peux pourtant pas toujours être là!

LE MARÉCHAL lui prenant la main.

Pourquoi pas?

MADAME DE BLOSSAC se levant et retirant sa main.

Monsieur le maréchal!

LE MARÉCHAL se levant aussi.

Qu'imaginez-vous donc que je veuille dire?... Je connais vos principes, Virginie, et je ne veux rien vous proposer qui ne soit digne de vous. Vous me comprenez mal....

MADAME DE BLOSSAC souriant.

Je ne comprends pas du tout.

LE MARÉCHAL.

Ce n'est pas faute d'intelligence, c'est mauvaise volonté.

MADAME DE BLOSSAC souriant et avec trouble.

Non. Expliquez-vous, je tâcherai de ne pas me fâcher.

LE MARÉCHAL à part.

Elle ne devine rien; elle n'en a pas la moindre idée, et cependant elle m'aime.

MADAME DE BLOSSAC.

Vous réfléchissez; c'est donc bien difficile à exprimer?

LE MARÉCHAL.

Assez.... Mais avec un peu d'adresse....

MADAME DE BLOSSAC.

Un profond diplomate doit savoir faire tout adopter.

LE MARÉCHAL.

Eh bien! votre beau projet m'en a fait inventer un autre.

MADAME DE BLOSSAC.

Un autre?

LE MARÉCHAL.

Un autre qui... est... le même....

MADAME DE BLOSSAC.

Oh! ce n'est pas clair, cela : un autre qui est le même. Je m'y perds; c'est par trop diplomatique.

LE MARÉCHAL.

C'est-à-dire le vôtre avec un changement. Vous m'avez si bien vanté les douceurs du mariage, que vous m'avez persuadé; je suis ennuyé de mon isolement et je pense à me marier.... Mais ce n'est pas mademoiselle de Matignon que je veux épouser; c'est une personne dont l'âge et les goûts sont plus en rapport avec les miens, une personne que j'aime depuis longtemps et à qui je crois un peu d'affection pour moi.... Devinez-vous?

MADAME DE BLOSSAC très-émue et avec une dignité triste.

Non, monsieur le maréchal.

LE MARÉCHAL.

Je vous dirai à mon tour, c'est que vous ne voulez pas. Vous cherchez un prétexte.

MADAME DE BLOSSAC très-troublée.

Ce que je devine est une folie.

LE MARÉCHAL.

Une folie de vous aimer!... de vouloir pour sa femme la plus noble, la plus charitable créature de Dieu, un ange de bonté, ma consolatrice, mon amie dévouée!

MADAME DE BLOSSAC.

Oh! bien dévouée! Vous avez raison de le penser. Mais ce serait démentir ce dévouement que d'en abuser pour vous entraîner à une folie, vous dis-je, que le monde ne vous pardonnerait pas.

LE MARÉCHAL.

Mais....

MADAME DE BLOSSAC riant.

Moi, je ne l'approuverais pas.... Non, ce serait un mariage détestable; moi, je ne vous donnerais pas mon consentement.... Songez donc que je n'ai rien, que je ne suis rien.... Ah! ma raison se trouble... lui, m'épouser!... Ah! j'en ris... lui... un maréchal de France? C'est une idée absurde... une idée extravagante.... Mais, c'est égal, je suis bien heureuse qu'il ait eu cette idée-là. Ah!...

(Émotion violente qu'elle feint de modérer.)

LE MARÉCHAL.

Et pourquoi est-ce impossible?... Sans doute... si vous ne m'aimez pas....

MADAME DE BLOSSAC avec un regard pudique et tendre.

Ah! ce n'est pas là l'obstacle!

LE MARÉCHAL enchanté.

Alors, qui vous inquiète?

MADAME DE BLOSSAC.

C'est impossible, vous dis-je, parce que je ne vous conviens pas. Moi, je hais le monde; toutes ses vanités me fatiguent, ses plaisirs m'ennuient.... Si vous me disiez : « Nous irons vivre tout seuls à la campagne avec notre amour... » je répondrais : « Partons tout de suite, je suis à vous pour la vie. »

LE MARÉCHAL vivement.

Eh bien, partons! Cette existence solitaire est celle que je rêve. Nous irons où vous voudrez. J'ai là-bas un vieux château qui sera de votre goût, j'en suis sûr. Nous nous marierons là... en cachette.... Nous y vivrons l'un pour l'autre, loin de tous les yeux, dites? Ce n'est plus le grand monde cela, le bruit qui vous effraye; c'est la retraite dans un lieu charmant avec un malheureux qui vous aime et qui oubliera tous ses chagrins près de vous.

MADAME DE BLOSSAC.

Cette pensée est bien séduisante... vous consoler!... Je n'ai pas le courage d'être raisonnable plus longtemps. Ah! je suis confuse.... Je n'aime pas à me sentir indélicate et intéressée, et, je ne peux pas me faire illusion, je fais là une très-bonne affaire. Et moi, dont le seul désir était de me sacrifier!...

LE MARÉCHAL.

Cela vous contrarie?

MADAME DE BLOSSAC.

Beaucoup.

LE MARÉCHAL.

Ah! qu'elle est charmante!

MADAME DE BLOSSAC.

Mais avant de vous engager, il faut pourtant que je vous dise... mon secret.

LE MARÉCHAL inquiet.

Vous avez un secret?

MADAME DE BLOSSAC.

Oui, je vous ai trompé... je ne suis pas ce que je parais être, comme dans les mélodrames.... Je ne suis pas madame de Blossac.

LE MARÉCHAL.

Ah! et qui êtes-vous donc?

MADAME DE BLOSSAC.

Oh! rassurez-vous, je ne suis pas une aventurière. Si je ne suis pas madame de Blossac, je suis mademoiselle de Blossac. Je me faisais appeler madame, parce que c'était plus convenable à mon âge et vivant toute seule comme je vis; parce qu'à trente ans, il est ridicule de faire l'ingénue.... Mais je n'ai jamais été mariée... il n'y a jamais eu de M. de Blossac.

LE MARÉCHAL finement.

Jamais?

MADAME DE BLOSSAC loyalement, puis en souriant.

Jamais.... Ah! si, il y en a eu un.

LE MARÉCHAL.

Ah!

MADAME DE BLOSSAC.

Un qui était mon père.

LE MARÉCHAL.

Méchante! vous m'avez fait peur.

MADAME DE BLOSSAC.

Mais l'heure passe! Et si je conduis votre nièce au couvent....

LE MARÉCHAL.

Je vais la chercher... convenons vite de nos projets.... Nous partirons demain soir.... Moi, j'annoncerai mon départ; vous ne ferez aucuns préparatifs, vous direz que vous allez à la campagne, que vous reviendrez le lendemain.... J'irai vous attendre à Vernon, et je vous conduirai... oui, ce sera mieux... chez une de mes amies, une personne à qui j'ai rendu des services. Vous resterez chez elle jusqu'au jour de notre mariage; c'est là que j'irai vous faire ma cour, pas longtemps, je l'espère.

MADAME DE BLOSSAC troublée.

Il me semble que je rêve! Ce bonheur inespéré... après tant d'années de solitude et d'ennui, tout à coup cette joie! oh! c'est trop pour moi! Pardonnez cette émotion, je n'en suis plus maîtresse.... Oh! comme je vais vous aimer!...

(Elle pleure.)

LE MARÉCHAL.

Virginie!... quel beau jour!... Et moi qui suis venu ici le cœur désolé! Quelle puissance avez-vous donc?

MADAME DE BLOSSAC.

Partez vite, j'entends marcher, et si l'on vous voyait on devinerait la cause de mon trouble. (Très-tendrement.) Partez donc. (Le maréchal sort et oublie sa canne.) Monsieur le maréchal, eh bien! et votre canne que vous oubliez.

LE MARÉCHAL souriant.

Vous m'avez tellement rajeuni, que j'oublie ma béquille.

MADAME DE BLOSSAC.

Et vos gants!... Mais vous êtes un étourdi.

LE MARÉCHAL.

Je suis un homme heureux.... (Il lui prend la main et veut lui donner un baiser sur le front; madame de Blossac le repousse, il lui baise la main.) Ah! que j'ai hâte de revenir!

(Il sort. Madame de Blossac le reconduit tendrement. Elle regarde s'il est bien parti, puis revient sur le devant de la scène.)

SCÈNE III.

MADAME DE BLOSSAC seule, d'un air de triomphe. (Explosion d'orgueil.)

Madame la maréchale!... enfin!... Je vais enfin respirer l'air des hauteurs, l'air qui convient à mon orgueil! Je ne suis point faite pour végéter dans les bas-fonds de la société, dans les combinaisons mesquines des existences chétives et bourgeoises! Oh! dans cette atmosphère de misère et d'humilité j'étouffais!... voilà mon rêve réalisé! Mes ennemis, vous allez me connaître! Ah! je suis une aventurière, une intrigante, une inconnue venue on ne sait d'où... qu'on a surnommée lady Tartuffe, parce qu'elle faisait la grande dame et qu'elle n'était qu'une hypocrite! Lady Tartuffe! une lady pour rire!... Eh bien! je suis une véritable lady maintenant, une grande dame qu'il vous faudra bien complimenter et flatter malgré vous, madame de Clairmont, ma nièce!... Elle sera ma nièce!... Mais la joie du triomphe me trouble, m'égare.... Hector va venir. Hector!... le voir, le voir chez moi! aujourd'hui! aujourd'hui... ah! quelle fatalité.... C'est lui?... non, des Tourbières!

SCÈNE IV.

MADAME DE BLOSSAC, DES TOURBIÈRES.

DES TOURBIÈRES.

C'est encore moi.

MADAME DE BLOSSAC à part.

Quel contre-temps! comment l'éloigner?

DES TOURBIÈRES à part.

Je la gêne... je saurai pourquoi. (Haut.) Madame Bertholllet voulait m'empêcher d'entrer; mais j'ai insisté, car j'ai à vous rendre compte de mon entretien avec le maréchal. Je ne vous le cache pas, je n'ai pas été content de lui : il ne songe pas à vous épouser.

MADAME DE BLOSSAC.

Vous en êtes sûr?

DES TOURBIÈRES.

Mais il sort d'ici... y a-t-il quelque chose de nouveau?

MADAME DE BLOSSAC d'un air très-naturel.

Rien, que je sache.

DES TOURBIÈRES.

Mais vous l'avez reçu? Comment est-il ce matin?

MADAME DE BLOSSAC.

Il est fort triste, comme vous pensez.

DES TOURBIÈRES.

Raison de plus pour lui prodiguer vos consolations.

MADAME DE BLOSSAC.

C'est trop tôt.

DES TOURBIÈRES à part.

Elle ment. (Haut.) Je viens aussi pour vous donner un conseil : il faut à tout prix éloigner Jeanne, elle vous perdra. Cette petite est d'une innocence... écrasante, qui confond tous les propos.

MADAME DE BLOSSAC

Je ne la crains pas, elle est coupable.

DES TOURBIÈRES.

Jeanne coupable! elle! on voit bien que vous ne vous y connaissez plus. Je répondrais de son innocence.

MADAME DE BLOSSAC.

D'où vous vient cet accès de chevalerie, vous qui ne croyez pas à la vertu?

DES TOURBIÈRES.

Je ne crois pas à la vertu, mais je crois à l'innocence; c'est très-différent : l'innocence, c'est l'ignorance. Oh! tant que les femmes ne savent rien... oui... bien, c'est possible; mais une fois qu'elles ont été informées!...

MADAME DE BLOSSAC à part.

Il ne veut pas s'en aller.

DES TOURBIÈRES.

Eh bien, vous ne m'écoutez plus, vous me laissez là?

MADAME DE BLOSSAC.

Il faut que je sorte... adieu! Vous reviendrez ce soir, j'aurai à vous parler.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

DES TOURBIERES seul.

Elle ne sort pas... elle attend quelqu'un. Voyons donc qui cela peut être.... Ah! elle se défie de moi, et c'est elle qui rompt l'alliance? Tant mieux! cela me rend service. Au diable votre protection, mademoiselle de Blossac! Je la repousse, j'y renonce pour sauver cette petite Jeanne. Que le monde est stupide, de ne pas deviner tout de suite que cette jeune fille est la pureté même! Eh bien, c'est moi qui la justifierai. Mais le puis-je? Cette maudite dette qui me retient encore, et dont, par honneur, il faut avant tout me dégager!... Quand on pense qu'il ne me faudrait que vingt mille mauvais francs pour redevenir un galant homme, et que je peux rester un misérable, le complice d'une vipère, faute de cette pauvre somme, moi, moi, baron des Tourbières! Cela fait pitié! Qui vient là? (Saluant Hector qui entre.) Monsieur de Renneville...

SCÈNE VI.

DES TOURBIÈRES, HECTOR.

HECTOR.

Monsieur...

(Il va s'asseoir à droite.)

DES TOURBIÈRES à part.

C'est lui qu'on attend! mes soupçons étaient justes... la calomnie est motivée. — Comme il est triste! Hélas! avec vingt mille francs je dissiperais sa tristesse.... Une idée! si je les lui demandais? (Haut.) Monsieur de Renneville!

HECTOR.

Monsieur des Tourbières?

DES TOURBIÈRES.

Chut!... Je suis parti, on m'a donné mon congé. Parlons bas et vite.... Combien donneriez-vous pour voir mademoiselle de Clairmont justifiée, là, bien justifiée?

HECTOR se levant.

Tout ce que je possède!

DES TOURBIÈRES.

C'est une manière de parler. Je n'aime pas les manières de parler.

HECTOR.

Vous ne la croyez donc pas coupable?

DES TOURBIÈRES.

Pas si bête!

HECTOR.

Mon cher des Tourbières!

(Il lui prend la main.)

DES TOURBIÈRES.

Combien donneriez-vous pour faire d'un vaurien un honnête homme, d'un méchant un bon, un bien bon..., d'un adversaire dangereux un allié sauveur?

HECTOR.

Je donnerais tout ce que le vaurien me demanderait.

DES TOURBIÈRES.

Alors prêtez-moi vingt mille francs qui me sont absolument nécessaires... je vous dirai pourquoi... et Jeanne est sauvée!

HECTOR.

La vérité pour vingt mille francs, c'est pour rien. Ah! mon ami... vous la savez donc?

DES TOURBIÈRES.

Pas encore; mais je vous aiderai à la découvrir. Il y a là dedans du vrai et du faux. Moi, je vais tâcher de savoir le faux; vous, tâchez de savoir le vrai.

HECTOR.

Elle sait tout?

DES TOURBIÈRES.

Oui, mais elle ne dira rien. Voyez Léonard.

HECTOR.

Je suis décidé à employer tous les moyens pour la faire parler.

DES TOURBIÈRES.

Elle vous permettra d'employer tous les moyens, mais elle ne parlera pas. Vous n'apprendrez rien par elle; fiez-vous à moi.... Je vais courir toute la nuit, je vais à Blois. Ce soir, chez vous, à cinq heures.

HECTOR.

Hôtel Wagram. Vous aurez vos vingt mille francs.

DES TOURBIÈRES.

Et je redeviendrai galant homme! Aujourd'hui, à cinq heures trente-trois minutes du soir, éclipse du mauvais sujet... éclipse totale!... O vertu! tu vaux de l'or! — La voici!... je me sauve.

SCÈNE VII.

HECTOR seul.

Tâchons de mentir comme elle... courage!

SCÈNE VIII.

HECTOR, MADAME DE BLOSSAC.

HECTOR s'approchant d'elle.

Veuillez m'excuser, madame, si je viens vous importuner...

MADAME DE BLOSSAC s'appuyant sur le dos d'un fauteuil.

Je vous attendais, monsieur de Renneville. (A part.) Je me croyais plus forte....

HECTOR à part.

Comme elle est troublée!

MADAME DE BLOSSAC à part.

Cet amour me perdra.

(Elle s'assied.)

HECTOR.

Peut-être avez-vous été surprise de ma demande?

MADAME DE BLOSSAC.

Non. Votre démarche n'a rien qui m'étonne.... Vous avez vu votre père, il vous a dit que le récit de cette triste aventure avait été fait par moi... chez moi, et vous venez savoir pourquoi je l'ai racontée... Monsieur de Renneville, je vais vous l'apprendre. (Avec une émotion fiévreuse.) J'ai dénoncé mademoiselle de Clairmont parce que je ne veux pas que vous l'épousiez, et je ne veux pas que vous l'épousiez parce que je vous aime et que l'idée de ce mariage me fait mourir! Oui, voilà quatre ans que je vous aime; c'est ma folie, et il faut que cette folie soit bien grande pour m'entraîner à démentir ainsi en un jour tous les efforts de ma vie; voilà quatre

ans que je souffre, et je ne veux pas qu'une petite fille qui ne vous connaît pas, qui ne vous aime que par obéissance, m'enlève en riant cet amour qu'elle n'a pas su acheter comme moi par ses larmes, et vienne sans droits me ravir mes droits, car les souffrances sont les droits suprêmes, et souffrir ce que j'ai souffert, c'est mériter !

HECTOR avec joie.

Eh quoi ! madame... ces quelques mois passés ensemble à Redcastle...

MADAME DE BLOSSAC.

Oh ! vous ne pouviez me deviner.

HECTOR.

Comment pouvais-je espérer... un tel... bonheur? car vraiment je ne sais pourquoi vous m'apprenez cela d'un air si terrible; vous dites : Je vous aime, comme on dirait : Je vous déteste; comme si j'allais me fâcher. Non, non, je ne vous en veux pas de m'aimer, je vous pardonne d'avoir souffert si longtemps pour votre humble esclave, et, je vous le déclare, cette fatale nouvelle que vous me donnez pour m'épouvanter me rend très-heureux.

MADAME DE BLOSSAC avec ironie, se levant.

Oh ! je le crois, mais non pas comme vous le déclarez.... Elle m'aime, dites-vous, et pour empêcher mon mariage elle a calomnié Jeanne; donc, Jeanne est innocente... et c'est cela qui vous rend très-heureux.... Vous l'aimez donc bien?

HECTOR.

Moi!... je l'épouse... mon père a imaginé ce mariage. Mademoiselle de Clairmont est charmante, et je m'intéressais à elle comme à une personne aimable et distinguée. Rien de plus; mais maintenant que j'apprends que c'est par vous qu'elle est compromise... à cause de moi, vous comprenez qu'elle doit m'intéresser encore davantage, et que l'honneur me commande de faire tout ce qui dépendra de moi pour la justifier. Madame de Blossac, je compte sur vous pour m'aider dans cette tâche généreuse; vous avez fait le mal, réparez-le.

MADAME DE BLOSSAC.

Je le voudrais, mais comment faire?... L'histoire est malheureusement vraie....

HECTOR vivement.

Vraie ! c'est impossible.

MADAME DE BLOSSAC *à part.*

Quelle pâleur ! Il l'adore.

HECTOR *se contraignant.*

Et comment la savez-vous, cette histoire-là?

MADAME DE BLOSSAC.

Voilà ce que je ne puis vous dire aujourd'hui. Cette histoire est le secret d'une autre femme, et je l'avais oublié; mais à cette nouvelle inattendue, jetée tout à coup dans la conversation : « Jeanne se marie, elle épouse M. de Renneville, » ah ! je me suis tout rappelé; ce souvenir m'est revenu comme une inspiration; tous les détails de cette nuit romanesque complétement effacés se sont réveillés dans ma mémoire, et emportée par la fureur d'une jalousie folle, j'ai tout révélé.

HECTOR.

Si l'aventure est vraie, je ne saurais vous en vouloir, et je fais des vœux pour que Jeanne épouse ce M. Valleray. Est-il marié?

MADAME DE BLOSSAC.

Je n'en sais rien.

HECTOR.

Madame de Clairmont peut arranger cela. Il ne sera pas toujours à Smyrne.

MADAME DE BLOSSAC.

Est-ce qu'il est à Smyrne?

HECTOR *vivement.*

Certes, sans cela !... (*Se calmant.*) on l'aurait fait s'expliquer. Son père était préfet à Blois, et madame de Clairmont habitait la maison de la mère de son mari.

MADAME DE BLOSSAC.

De la vieille marquise de Clairmont.

HECTOR.

Mais elle était morte, la vieille marquise, à cette époque.

MADAME DE BLOSSAC.

Depuis quelques mois.

HECTOR.

Vous la connaissiez?

MADAME DE BLOSSAC.

Non.

HECTOR.

Comment savez-vous si bien qu'elle était morte?

MADAME DE BLOSSAC riant, mais troublée.

Oh ! vous êtes étrange !

HECTOR.

Quelle rue habitait-elle à Blois ?

MADAME DE BLOSSAC.

Je ne sais pas.

HECTOR.

Vous êtes allée à Blois ?

MADAME DE BLOSSAC.

Non. (A part.) Il veut y aller. (Haut.) Avez-vous fini votre interrogatoire ? Vous feriez un excellent juge d'instruction.

HECTOR.

C'est que je voudrais bien justifier cette petite, pour n'avoir plus ce remords sur le cœur, et puis pour penser à autre chose.

MADAME DE BLOSSAC.

Eh bien, pour vous secourir, je verrai ce soir cette autre femme qui se trouve mêlée à cette affaire, et tout ce qu'elle me permettra de vous apprendre, je vous le redirai. Êtes-vous content ?

HECTOR tendrement.

Vous n'êtes pas si méchante que vous croyez, et le motif de cette cruauté est si flatteur.... Quand voulez-vous me permettre de revenir pour chercher ces nouveaux renseignements ?

MADAME DE BLOSSAC émue.

Comme vous dites cela !

HECTOR avec coquetterie.

C'est que je commence à croire que ce n'est plus qu'un prétexte. Voulez-vous que je revienne demain ?

MADAME DE BLOSSAC passant à droite.

Non... je ne veux pas que vous reveniez.

HECTOR.

Et pourquoi ?

MADAME DE BLOSSAC.

Parce que, si je vous recevais deux fois, je serais perdue. Non, je veux qu'on ne voie ici que des hommes graves, que des vieillards.

HECTOR riant.

Ah ! c'est un régime. Il est sévère.

MADAME DE BLOSSAC.

Non, c'est un système, et il est bon. Je lui dois ma réputation.

HECTOR.

Le fait est qu'elle est très-bien établie.... On a voulu hasarder quelques doutes, mais on a été repoussé avec indignation.

MADAME DE BLOSSAC avec agitation et amertume.

Que voulez-vous? le monde est fait ainsi, il demande à être trompé. Si j'étais simplement honnête, il me calomnierait... je suis hypocrite, il le devine, et il me respecte lui-même avec hypocrisie; nous nous comprenons, lui et moi. Ah! je le connais... une vertu discrète, véritable, le rendrait jaloux; s'il admet celle que l'on étale à ses yeux, c'est que son instinct lui dit qu'elle est fausse et qu'elle n'a pas le droit de l'humilier. Sa vénération imméritée est encore une hypocrisie, car ce n'est pas la vertu qu'il aime, c'est la comédie de la vertu; ce n'est pas une admiration réelle qui convient à son envie, non, non: ce que veut le monde, c'est la comédie de l'admiration pour la comédie de la vertu.

HECTOR.

Quelle profondeur! vous m'épouvantez! Et, dites-moi, d'où vient que vous dédaignez de la jouer pour moi, cette comédie que vous jouez si bien pour le monde?

MADAME DE BLOSSAC avec exaltation.

Pourquoi?... parce que je ne peux pas la jouer pour vous. Je ne sais quel empire vous avez sur moi, mais près de vous j'éprouve le désir, le besoin de la sincérité; votre présence seule décompose tous mes plans de ruses. Est-ce votre loyauté qui commande à la mienne? est-ce ma bonne nature, faussée par le monde, que vous faites revivre? ou bien est-ce l'amour, l'amour qui me métamorphose? je l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est que je trouve un charme inexprimable à parler pour la première fois avec franchise; mon masque est tombé, et je sens avec délices l'air pur et frais sur mon visage. Ma voix, délivrée de sa contrainte, a des accents de naïveté qui me ravissent; mes regards se relèvent avec orgueil pour exprimer bravement ma pensée; je plane au-dessus du mensonge, je nage en pleine vérité. Ah! monsieur de Renneville, quel beau sentiment que l'amour!

HECTOR.

Vous m'aimez, et vous ne voulez pas me voir!

MADAME DE BLOSSAC feignant l'audace.

Ici, non... mais ailleurs.

HECTOR souriant et s'inclinant.

C'est mieux.

MADAME DE BLOSSAC.

Hector, pas de fatuité! ne gâtez pas la seule émotion heureuse de ma vie. C'est avec l'homme que j'aime, que j'appelle, que je rêve depuis tant d'années, que je veux être sincèrement vertueuse; je serai réellement pour lui ce que je feins d'être pour les autres. Avec vous, Hector, avec vous je serai noble, franche, honnête, digne... ce sera ma volupté.

HECTOR à part.

Quelle étrange femme! (Haut.) Eh bien! quand me permettrez-vous de vous voir et...

MADAME DE BLOSSAC.

Je dois partir demain soir.

HECTOR.

Alors, demain... et...

MADAME DE BLOSSAC.

Demain, à deux heures, je dois aller chez la duchesse de Cleveland, à l'hôtel Wagram.

HECTOR.

J'y demeure aussi. Mon appartement est une dépendance du sien.

MADAME DE BLOSSAC.

Je me tromperai de porte... attendez-moi.

HECTOR.

Vous, chez moi.... Et si l'on vous reconnaît?

MADAME DE BLOSSAC.

Qui oserait me reconnaître?

HECTOR.

Mais si on vous arrête? si un hasard malheureux prouve...

MADAME DE BLOSSAC.

Et si cela me plaît, à moi, de risquer en un moment ma réputation pour vous; si ce grand péril a pour moi de l'attrait, cet attrait de l'abîme qui séduit toutes les ambitions et tous les amours? Que penserez-vous de ma tendresse? Que puis-je faire pour vous? Quelle preuve de dévouement puis-je

vous donner, puisque je ne veux pas être à vous? Que puis-je imaginer? Que puis-je offrir? Je ne possède rien que ma réputation. Eh bien... je la risque.... Hélas! vous la protégerez mieux que moi; car me compromettre, ce serait vous engager... et... vous ne m'aimez pas!

HECTOR.

Il est vrai, j'ai contre vous des préventions sérieuses... je ne vous aime pas... mais...

MADAME DE BLOSSAC avec confiance.

Mais vous m'aimerez?...

HECTOR.

Vous le croyez?

MADAME DE BLOSSAC.

Je le sens. L'émotion que j'éprouve est trop violente pour n'être point sympathique. L'amour m'a bien changée, moi; il vous changera. Il est plus fort que moi, il sera plus fort que vous....

HECTOR.

J'en prendrai mon parti.

MADAME DE BLOSSAC.

Mais on peut venir... adieu.

HECTOR.

A demain. Vous me donnerez, vous me l'avez promis, tous les renseignements que vous aurez recueillis?

MADAME DE BLOSSAC.

Oui... à demain!

HECTOR.

A demain.

(Il sort. Elle le regarde partir avec tendresse et tombe anéantie dans un fauteuil.)

SCÈNE IX.

MADAME DE BLOSSAC seule.

Que je l'aime!... Ah! monsieur de Renneville, vous imaginez que c'est une chose toute simple que de recevoir chez vous madame de Blossac! Vous ne comprenez pas que ce rendez-vous imprudent, fatal, où le noble rôle sera pour moi, deviendra le tourment de toute votre vie. Demain sera le premier jour de mon empire!... Chose étrange! j'ai causé la mort d'un pauvre jeune homme qui m'aimait, par lâcheté,

par la crainte de me compromettre... il me semble que je dois expier ce crime en me compromettant pour un homme que j'aime!... Oh! que je l'aime!... (Le maréchal paraît au fond.) Le maréchal!

SCÈNE X.

JEANNE, LE MARÉCHAL, MADAME DE BLOSSAC.

LE MARÉCHAL.

Me voici, me voici.... Attends, mon enfant.... Je vous amène Jeanne.

MADAME DE BLOSSAC.

Mais sa mère?...

LE MARÉCHAL.

Elle ne sait rien... mais elle peut courir après elle, il faut qu'elle soit au couvent dans une heure; partons vite, sinon elle viendra nous la reprendre.

MADAME DE BLOSSAC.

Je vous suis.

JEANNE avançant.

Comment! vous n'êtes pas prête? Mon oncle qui me disait que j'étais en retard!

MADAME DE BLOSSAC appelant.

Madame Bertholle!...

JEANNE.

Je vais l'appeler et demander votre chapeau, votre mantelet. Ma cousine va être bien contente de me voir, je lui apprendrai mon mariage.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

LE MARÉCHAL, MADAME DE BLOSSAC.

LE MARÉCHAL.

Son mariage!... J'ai donné mes ordres pour mon départ; demain, à quatre heures, je quitterai Paris. Et vous?

MADAME DE BLOSSAC distraite.

Demain soir.

LE MARÉCHAL.

Hâtez-vous. Je crains que....

MADAME DE BLOSSAC.

Oui, vous avez raison, et je vais....

(Elle fait un pas pour sortir, la comtesse paraît à la porte. Le maréchal et madame de Blossac s'arrêtent déconcertés.)

SCÈNE XII.

MADAME DE BLOSSAC, LA COMTESSE, LE MARÉCHAL.

LA COMTESSE *avec autorité.*

Ma fille! où est-elle, monsieur le maréchal? On m'a dit que Jeanne était auprès de vous, je ne la vois pas. Où est ma fille?

MADAME DE BLOSSAC.

Elle est ici, madame, rassurez-vous.

LA COMTESSE.

Sa place n'est pas ici; je ne veux pas, moi, qu'elle reste ici.... Mais je l'entends... c'est elle!...

(*Elle va pour entrer dans la chambre où elle a vu Jeanne.*)

LE MARÉCHAL *allant à la comtesse.*

Je vais la conduire au couvent.

LA COMTESSE.

Au couvent? ma fille au couvent?...

MADAME DE BLOSSAC.

Monsieur le maréchal, tuteur de Jeanne, a pensé qu'après ce scandale il était prudent....

LA COMTESSE.

Le maréchal n'a rien pensé; c'est vous qui lui avez mis cette idée en tête!

LE MARÉCHAL.

Ma nièce!

MADAME DE BLOSSAC.

Et qui peut vous faire croire, madame, que cette idée vienne de moi?

LA COMTESSE.

C'est que cette idée est infernale et qu'elle déshonore ma fille! Cacher une jeune personne que l'on calomnie, c'est se rendre complice de ses calomniateurs, c'est la perdre!... Plus on la flétrit, plus il faut qu'elle prouve qu'elle n'a pas honte de se montrer. Demain... aujourd'hui j'ai trop pleuré... demain je mènerai Jeanne dans le monde... demain tous ces horribles mensonges tomberont à sa seule vue.

MADAME DE BLOSSAC.

Je comprends tout ce que le cœur d'une mère, d'une

mère passionnée, doit souffrir; mais, prenez-y garde, madame, votre zèle imprudent va compromettre tout, et à jamais. M. Charles Valleray sera de retour en France dans quelques mois, et sans doute un mariage....

LA COMTESSE.

Charles Valleray! que parlez-vous de M. Charles Valleray? Je ne le connais pas.

MADAME DE BLOSSAC méchamment.

Mademoiselle votre fille le connaît.

LA COMTESSE.

Vous mentez! ma fille n'a jamais vu cet homme.

LE MARÉCHAL indigné.

Ma nièce, n'insultez pas une personne que j'aime et qui mérite tous vos respects.

MADAME DE BLOSSAC.

L'injustice de cette pauvre mère ne peut me blesser, ses injures sont les cris de sa douleur, je les lui pardonne.

LE MARÉCHAL.

Loin de l'insulter, vous devriez la remercier de sa protection pour votre fille.

LA COMTESSE.

Ma fille, protégée par sa plus cruelle ennemie!

LE MARÉCHAL.

Son ennemie?

LA COMTESSE.

Vous ne voyez donc rien? Cette femme vous rend aveugle.

LE MARÉCHAL.

Cette femme est celle que j'ai choisie, qui doit porter mon nom, je vous ordonne de la respecter devant moi.

LA COMTESSE.

Il va l'épouser! Ah! tout s'explique!... Elle calomnie ma fille pour le séparer de nous et profiter de son isolement et de sa douleur.... C'est très-bien joué, mademoiselle!... (Au maréchal.) Car vous saurez....

LE MARÉCHAL.

Je sais que mademoiselle de Blossac est digne de moi, je n'aurai jamais à rougir d'elle. Je voudrais pouvoir en dire autant de toutes les femmes de ma maison.

LA COMTESSE.

Ah! vous m'accusez aussi, moi!... Il faut que je sois coupable, moi, pour que cette dame seule soit honnête. Mais je la démasquerai.

LE MARÉCHAL.

Occupez-vous de justifier votre fille, vous songerez ensuite à démasquer vos prétendues ennemies.... S'il me restait un doute, je serais moins sévère; mais Léonard....

LA COMTESSE vivement.

Léonard, je l'attends; il va venir; je saurai de lui toute la vérité. Et malheur à celle qui a calomnié ma fille!

LE MARÉCHAL.

Des menaces! quand vous devriez courber la tête, mère imprudente!

MADAME DE BLOSSAC l'interrompant.

Monsieur le maréchal, je vous en supplie... vous êtes chez moi....

LE MARÉCHAL.

N'êtes-vous pas déjà de la famille? Votre bonté même me la fait paraître plus indigne. (A la comtesse.) Voulez-vous que je conduise Jeanne au couvent?

LA COMTESSE.

Jamais! Je ne veux pas me séparer de ma fille.

LE MARÉCHAL.

Eh bien! emmenez-la, que je ne la voie plus. Je ne veux plus sentir dans ma maison ces parents ingrats que j'ai aimés, comblés de bontés, et qui me déshonorent et m'outragent.

LA COMTESSE.

Vous me chassez?

LE MARÉCHAL.

Adieu!

SCÈNE XIII.

JEANNE, LA COMTESSE, LE MARÉCHAL, MADAME DE BLOSSAC.

JEANNE.

Voilà madame Berthollet.... Ah! maman!

LA COMTESSE.

Viens, ma fille. Il faut rentrer.

JEANNE.

Et le couvent, mon oncle?

LA COMTESSE.

Nous n'irons pas aujourd'hui.

JEANNE.

Et ma cousine?... (Avec chagrin.) Qui est-ce qui lui apprendra mon mariage?

LA COMTESSE à Jeanne.

Viens, ma fille.

(Elles sortent.)

LE MARÉCHAL à madame de Blossac.

Je n'ai plus que vous.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Un élégant petit salon faisant partie de l'appartement de madame de Clairmont dans l'hôtel du maréchal. — Portes latérales; fenêtre à droite; table des deux côtés; canapé à gauche.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, puis UN DOMESTIQUE.

(Madame de Clairmont est à genoux, elle prie et s'interrompt de temps en temps pour essuyer ses larmes.)

LA COMTESSE.

Voilà quelqu'un!... (Elle se lève, essuie ses yeux et s'assied près de sa table à ouvrage. — Au domestique qui entre tenant des livres et des couronnes.) Léonard est-il arrivé?

LE DOMESTIQUE.

Pas encore, madame; il ne pourra être ici avant quatre heures.

LA COMTESSE.

Quelle attente!... Le maréchal est-il seul?

LE DOMESTIQUE.

Non, madame.

LA COMTESSE à part.

Il faut absolument que je le voie.

LE DOMESTIQUE.

L'enfant du maçon qui s'est tué, il y a deux ans, en tombant du toit, et que madame la comtesse a mis chez les Frères, est ici; il demande si madame veut bien le voir un moment.

LA COMTESSE.

Demain; dites-lui qu'il revienne demain.

LE DOMESTIQUE.

Il apporte les trois prix qu'il vient d'obtenir; il espère que madame la comtesse lui fera l'honneur de les accepter.

LA COMTESSE.

Pauvre enfant! avec plaisir. Mettez-les là... et dites-lui qu'il vienne demain me raconter ses succès.

LE DOMESTIQUE mettant les livres et les couronnes sur la table, à droite.

Ceci est un prix de bonne conduite; il demande à madame la faveur de l'offrir à mademoiselle Jeanne....

LA COMTESSE.

C'est bien; j'accepte pour elle. Vous irez à sa pension chercher ce qui lui appartient; nous l'emmènerons à la campagne; il y passera les vacances avec nous.

LE DOMESTIQUE regardant par la fenêtre.

Ah! les personnes qui étaient chez M. le maréchal montent en voiture; M. le maréchal est libre.

LA COMTESSE.

Je descends chez lui. (Appelant.) Jeanne!

(Le domestique sort.)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, JEANNE.

JEANNE entrant par la droite.

Maman?...

LA COMTESSE.

J'attends M. des Tourbières; reste là. Il m'écrit qu'avant de partir il veut absolument me parler. Où va-t-il? Fais-moi prévenir dès qu'il arrivera.

(Elle sort par la gauche.)

JEANNE.

Oui, maman.

SCÈNE III.

JEANNE, puis DES TOURBIÈRES et UN DOMESTIQUE.

JEANNE à elle-même.

M. des Tourbières!... Ah! je ne l'aime pas; il me fait toujours des sermons... et puis, il a toujours l'air de se moquer de moi. C'est lui.

(Elle prend sa tapisserie et s'assied sur le canapé.)

LE DOMESTIQUE introduisant M. des Tourbières.

Je vais prévenir madame la comtesse.

(Il sort par la gauche.)

DES TOURBIÈRES.

Bien!... Il n'y a pas de temps à perdre. (A part.) Libre! je suis libre! Elle a ses vingt mille francs! Ma délicatesse me permet de la haïr. — Mademoiselle de Clairmont seule! Quelle heureuse chance! Une fille qui donne des rendez-vous la nuit et une fille parfaitement innocente peuvent bien

avoir le même langage; mais que diable! il y a une différence dans l'accent... et rien qu'à la voir!... Faisons-la causer... je vais trouver dans sa candeur de nouvelles armes pour la défendre. (Haut.) Mademoiselle....

JEANNE.

Monsieur, maman vous attend, je vais la faire prévenir.

DES TOURBIÈRES.

Elle est déjà prévenue de mon arrivée. Vous ne subirez pas longtemps l'ennui de me tenir compagnie. (Jeanne sourit. — A part.) Elle sourit, elle ne répond rien... c'est de la franchise. Une fille qui aurait donné un rendez-vous aurait une phrase polie et menteuse pour me rassurer. (Haut.) Madame votre mère est chez M. le maréchal?

JEANNE.

Oui, monsieur.

DES TOURBIÈRES.

L'a-t-elle vu depuis hier?

JEANNE.

Je n'en sais rien.

DES TOURBIÈRES à part.

Elle n'est pas babillarde aujourd'hui. Saurait-elle ce qui se passe? Non, elle est blanche et rose, elle n'est pas triste, elle a seulement l'air ennuyé parce que je suis là... c'est encore de l'innocence. La pauvrette! il faut la taquiner. (Haut.) Mademoiselle Jeanne, est-ce que vous avez toujours vos colombes?

JEANNE.

Toujours, monsieur; et je ne vois pas pourquoi je ne les aurais pas, puisque maman me permet de les garder.

DES TOURBIÈRES.

C'est fâcheux! ce sont des oiseaux dangereux.

JEANNE.

Dangereux? On dit pour exprimer la bonté : Doux comme une colombe.

DES TOURBIÈRES.

On dit plus, on dit : Tendre, tendre comme une colombe, et c'est là le mal.

JEANNE.

Doux et tendre, c'est la même chose.

DES TOURBIÈRES à part.

Aimable témérité de l'innocence! (Haut.) Non, mademoiselle, ce n'est pas la même chose : la douceur est une vertu, la tendresse est un crime; témoigner de la tendresse à quelqu'un, c'est se rendre coupable.

JEANNE.

Si on ne l'aime pas, parce que c'est tromper. Mais si on l'aime bien?...

DES TOURBIÈRES.

Plus on aime, mademoiselle, et plus c'est mal. Quand on aime beaucoup, la personne qu'on aime trop prend sur vous un empire immense; on devient son esclave, en un mot, et bientôt on est sa victime.

JEANNE.

Oui, si la personne qu'on aime était méchante; mais les méchants, on ne les aime jamais; alors il n'y a pas de danger.

DES TOURBIÈRES à part.

Elle a réponse à tout. (Haut.) Il ne m'appartient pas de vous faire des sermons; ce que je puis vous dire, c'est que si j'avais une fille, elle n'élèverait pas des colombes.

JEANNE.

Pourquoi?

DES TOURBIÈRES.

Ces oiseaux sont d'une véhémence!

JEANNE.

C'est vrai qu'ils se battent souvent; ils se donnent des coups de bec à tout moment; mais on voit bien que c'est pour rire, et qu'au fond ils ne sont pas en colère.

DES TOURBIÈRES.

Parbleu!... (A part.) J'allais dire une bêtise!... Et on veut me faire croire que cette fille-là a donné des rendez-vous... allons donc! (Haut.) Mais je pensais, mademoiselle, trouver ici M. de Renneville.

JEANNE.

Il va venir.

DES TOURBIÈRES.

C'est chose sérieuse que le mariage. Est-ce que cet engagement solennel ne vous épouvante pas, mademoiselle?

JEANNE.

Non, monsieur.

DES TOURBIÈRES.

Vous aimez M. de Renneville?

JEANNE.

Puisque je l'épouse.

DES TOURBIÈRES.

Ce n'est pas toujours une raison.

JEANNE.

Pour moi c'est la meilleure. Si je ne l'aimais pas, je ne l'épouserais pas; rien ne m'y oblige.

DES TOURBIÈRES.

Vous le croyez. Madame votre mère vous a dit : Aime! et vous aimez. C'est de l'obéissance filiale.

JEANNE.

Non vraiment; je connais des personnes que je n'aurais jamais pu aimer... par ordre.

DES TOURBIÈRES à part.

C'est pour moi qu'elle dit cela. Elle est ravissante! (Haut.) A vrai dire, il est charmant.

JEANNE.

N'est-ce pas?

DES TOURBIÈRES.

Il vous aime, lui?

JEANNE.

Pas encore, mais!...

DES TOURBIÈRES.

Et quand donc vous aimera-t-il? où est l'obstacle?

JEANNE.

Je ne sais pas encore ce qu'il faut être pour lui plaire, mais quand je le saurai!...

DES TOURBIÈRES solennellement.

Mademoiselle, croyez-moi, suivez le conseil d'un ami : pour lui plaire... restez ce que vous êtes.

JEANNE voyant entrer la comtesse.

Voici maman; adieu, monsieur. Je vais voir mes colombes.

DES TOURBIÈRES.

Allez, mademoiselle, et empêchez-les de se battre....

(Jeanne sort par la droite.)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, DES TOURBIÈRES.

LA COMTESSE.

Il refuse de me voir, mais tout n'est pas dit. — Ah! monsieur des Tourbières, vous désirez me parler?

DES TOURBIÈRES.

Oui, madame. Je pars, je vais à Blois; j'y serai ce soir; mais il me faut une autorisation de vous pour visiter votre hôtel.

LA COMTESSE.

Quel motif?...

DES TOURBIÈRES.

C'est une idée qui m'est venue.

LA COMTESSE.

Monsieur des Tourbières, je vous ai deviné; il est inutile de jouer avec moi ce rôle que vous avez cru devoir adopter. Je sais que vous êtes un homme d'esprit; parlez-moi votre langage. Dans quel intérêt allez-vous à Blois?

DES TOURBIÈRES.

Dans l'intérêt de la vérité, dans le vôtre, madame.

LA COMTESSE.

Mais n'êtes-vous point l'allié de mademoiselle de Blossac? ne lui êtes-vous point tout dévoué?

DES TOURBIÈRES.

Dévoué... jamais!... engagé malgré moi; mais, grâce au ciel, aujourd'hui je suis libre, et je puis parler.

LA COMTESSE.

Que savez-vous?... O monsieur, ma fille?...

DES TOURBIÈRES.

Demain, j'espère pouvoir vous éclairer; mais d'ici là, ayez confiance en moi, donnez-moi l'autorisation que je vous demande. (Apercevant Hector qui entre.) M. de Renneville, qui vient, vous répondra de ma sincérité.

SCÈNE V.

DES TOURBIÈRES, HECTOR, LA COMTESSE.

HECTOR à la comtesse.

Vous pouvez vous fier à lui, madame, il est des nôtres.

Son voyage à Blois peut nous valoir des renseignements importants.

LA COMTESSE se met à écrire à droite, et pendant qu'elle écrit.

Votre père?

HECTOR.

Il est inflexible. — Et le maréchal?

LA COMTESSE.

Il a refusé de me voir.

DES TOURBIÈRES.

Son mariage est décidé; il épouse mademoiselle de Blossac.

LA COMTESSE.

Il me l'a dit... il nous chasse de sa maison. — Quelle femme!...

HECTOR.

Patience! — Et Jeanne?

LA COMTESSE.

Elle ne sait rien.

DES TOURBIÈRES.

Rien... je vous en réponds. C'est un ange; je subirais pour elle le jugement du feu.

LA COMTESSE donnant à des Tourbières le papier écrit.

Voici ce que vous me demandez.

DES TOURBIÈRES.

Merci, madame. L'heure me presse; le convoi ne m'attendra pas. Adieu, monsieur de Renneville! Vous n'aurez pas à vous repentir de votre confiance. Quant à vous, madame, puisque vous avez deviné que j'avais de l'esprit, je ne suis pas inquiet, vous devinerez bien aussi que j'ai du cœur. (A Hector.) A demain.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

HECTOR, LA COMTESSE, puis UN DOMESTIQUE.

HECTOR.

J'ai vu mademoiselle de Blossac.

LA COMTESSE.

Eh bien! sur quoi fonde-t-elle cette calomnie?

HECTOR.

Elle m'a promis des renseignements. Elle mentira, mais

nous saurons bien décomposer ses mensonges. Avant tout, il faut interroger Léonard. Mademoiselle de Blossac prétend lui avoir parlé ce matin; elle affirme qu'il n'a osé rien nier, et que son trouble était visible.

LA COMTESSE.

Je ne puis le croire. Léonard est un honnête homme, un puritain de village, il nous est tout dévoué... ce qu'il dira sera la vérité.

HECTOR.

Vous l'attendez?

LA COMTESSE.

Oui, et nous allons sortir enfin de cette incertitude.

HECTOR.

Elle a dans ses assertions un aplomb qui effraye. Il y a là-dessous quelque terrible mystère, peut-être une imprudence de cette pauvre enfant! Vous ne vous rappelez rien?

LA COMTESSE.

J'étais mourante!... J'avais la fièvre, le délire; ce sont les seuls jours de ma vie où je n'ai pas veillé sur ma fille; mais je la connais... je réponds d'elle.

LE DOMESTIQUE.

Madame, c'est Léonard.

SCÈNE VII.

HECTOR, LA COMTESSE, LÉONARD.

LA COMTESSE.

Ah!

HECTOR.

Enfin!

LÉONARD.

Madame la comtesse....

LA COMTESSE.

Venez, venez, Léonard.

LÉONARD.

Salut, madame la comtesse; salut, monsieur.

LA COMTESSE au domestique.

Allez, et ne laissez entrer personne. — Je vous remercie d'être venu, mon bon Léonard.... Je vous ai dérangé....

LÉONARD.

Je suis toujours aux ordres de madame.

LA COMTESSE.

Léonard, nous avons un renseignement à vous demander.

LÉONARD.

Un renseignement?...

LA COMTESSE.

On raconte une chose impossible. Nous voulons savoir de vous la vérité.

LÉONARD.

La vérité?

LA COMTESSE.

Tout entière. Votre devoir est de nous la dire.

LÉONARD.

S'il s'agit de ce qui s'est passé à Blois... (on m'en a déjà parlé ce matin), je désirerais ne m'en expliquer que devant madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Vous devez aussi parler devant M. de Renneville.

LÉONARD.

Ah! c'est là M. de Renneville!... celui qui devait être votre gendre?... Oh! non, devant lui je n'oserais....

HECTOR *s'éloignant.*

Je reviendrai.

LA COMTESSE.

Restez, Hector, il faut que vous sachiez tout. Je fais ce sacrifice à votre honneur, vous respecterez le nôtre.

HECTOR.

Votre cause est la mienne. Quoi que j'apprenne, vous pouvez compter sur mon silence.

LA COMTESSE *prenant la main d'Hector.*

Noble cœur!... Hélas! (*Elle s'assied sur le canapé à gauche; Hector s'appuie sur le dossier du canapé.*) — Eh bien, Léonard?...

LÉONARD.

Le ciel m'est témoin, madame, que j'aurais donné mes plus beaux plants pour me dispenser de venir....

LA COMTESSE.

Parlez, parlez vite, je vous en conjure.

LÉONARD.

Madame sait que, pendant vingt ans que je suis resté au

service de la famille des Clairmont, j'ai toujours été plein de respect pour mes maîtres.

LA COMTESSE.

Sans doute.

LÉONARD.

Madame ne croira pas que je puisse jamais avoir l'idée de l'offenser, et si ce que je vais dire....

LA COMTESSE.

Je connais vos intentions. Ne me cachez rien; je veux tout savoir. C'était au mois d'août....

LÉONARD.

C'était au mois d'août... il y a de cela un an... dans la nuit du 27 au 28... je m'étais couché de bonne heure, car je devais me lever avant le jour. Madame la comtesse était très-malade dans ce temps-là, et l'on m'avait donné une ordonnance à porter chez un pharmacien, à Ménars, madame n'ayant pas confiance dans celui de Blois, qui est pourtant un bien honnête homme. A trois heures environ, je suis réveillé en sursaut, j'entends du bruit, le gros chien aboyait; je me dis : « Tant mieux! je serai plus tôt prêt à partir. » Je me lève, je prends mon fusil et je vais voir ce qui se passe. Je me glisse derrière la charmille, j'écoute, je n'entends plus rien; je regarde et j'aperçois une robe blanche qui traversait un rayon de la lune dans la grande allée : je reconnais bientôt la taille mignonne de mademoiselle, il n'y a qu'elle pour avoir cette gentillesse. De la voir ainsi dans le jardin à cette heure-là, ça me saisit; je crois qu'il est arrivé un malheur, qu'elle a perdu la tête; je veux courir après elle, mais je m'aperçois qu'elle n'est pas seule, et que, bien loin d'être inquiète, agitée, elle marche avec précaution, mystérieusement, comme une personne qui a toute sa raison et qui ne veut pas être vue.... Je m'arrête, et je tâche de reconnaître avec qui elle est.... C'était difficile, à cause des touffes de dahlias et des grands pieds d'asters qui se confondaient de loin à mes yeux avec les habits sombres du jeune homme que je cherchais à distinguer.... C'était un jeune homme. D'abord, j'avais pensé, j'avais espéré que c'était le médecin. « Que je suis fou! m'étais-je dit, c'est M. Lhomond, qui aura passé la nuit près de madame la comtesse, et mademoiselle Jeanne le reconduit par la petite

porte de service pour ne pas réveiller toute la maison en ouvrant la grande fenêtre de l'antichambre, qui est si difficile à refermer. » Alors, vite je veux les rejoindre pour demander au docteur lui-même des nouvelles de la malade, et pour savoir s'il faut toujours que j'aille à Ménars porter mon ordonnance. Je m'approche; mais bah! ce n'était pas le docteur! M. Lhomond est un gros homme tout court et tout trapu; ça, c'était un grand jeune homme, il n'y avait pas moyen de s'y tromper. N'importe! j'avais tant peine à croire ce que je voyais, que je me fis encore une autre invention à moi-même; je me dis : « C'est un élève du docteur, il l'aura laissé là pour veiller madame, crainte d'accident, et mademoiselle le reconduit. » Mais... mais... ce n'est pas comme ça qu'on reconduit un étranger... un jeune médecin qu'on voit pour la première fois, on ne le traite pas de cette manière-là... on ne.... Madame la comtesse, ne me demandez rien de plus.

LA COMTESSE.

Léonard, parlez, il faut que je sache tout.

LÉONARD.

C'est que... mon Dieu! ça m'écorche les lèvres de dénoncer cette pauvre enfant que j'ai vue toute petite jouer chez nous et que j'aimais, sauf votre respect, madame la comtesse, que j'aimais comme ma fille.... Oh! je l'aime toujours, je ne peux pas m'empêcher de l'aimer... mais depuis ce jour-là, pour moi, ce n'est plus la même....

LA COMTESSE bouleversée.

Léonard, mon cher Léonard, vous voyez dans quelle angoisse je suis... dites....

LÉONARD.

Ah! madame sera encore plus dans l'angoisse quand j'aurai tout dit... et de lui faire mal, de lui faire tant de chagrin, à elle qui a toujours été si bonne pour moi, à qui je dois tout... ça me fend le cœur.

LA COMTESSE irritée et se levant.

Ne songez pas à moi, Léonard... il faut que je prévienne de nouveaux dangers! Parlez, j'ai du courage.

LÉONARD.

Ah! madame la comtesse, une mère n'a pas de courage pour ces choses-là!...

LA COMTESSE.

Mais... peut-être aviez-vous raison, peut-être un élève du docteur Lhomond a-t-il veillé cette nuit-là près de moi, et dans sa reconnaissance, Jeanne lui serrait les mains comme à un ami....

LÉONARD.

Oh! ça, j'aurais compris ça! Mais elle n'était pas seulement affectueuse, elle était... familière, tendre... caressante; elle s'appuyait sur son épaule, elle le câlinait, quoi!... comme ma femme me câline quand je rentre ou quand elle me dit adieu. Ah! je m'y connais, il faut aimer beaucoup, beaucoup les gens pour les flatter comme ça!

LA COMTESSE *suffoquée.*

Mais... lui?...

LÉONARD.

Ah! lui, de la place où j'étais je ne le voyais pas bien, lui. Aussi, voulant le regarder de plus près, quand j'ai entendu que mademoiselle Jeanne ouvrait la petite porte du jardin, j'ai sauté par-dessus le mur pour rattraper mon homme quand il serait dans la prairie. En effet, là, je l'ai retrouvé, et quand j'ai reconnu M. Charles Valleray, le fils de notre préfet, tout m'a été expliqué. Je savais que madame la marquise n'avait jamais voulu le recevoir chez elle, à cause de ses opinions politiques, et alors j'ai compris que, si ces jeunes gens s'aimaient, il leur fallait bien se voir en cachette, puisque leurs parents ne leur permettaient pas de s'aimer autrement. Ce qui m'inquiétait le plus, c'est l'idée que peut-être je n'avais pas été seul à les surprendre, et vite je suis revenu dans le jardin. Au même instant, j'ai entendu le bruit d'une fenêtre qu'on fermait: c'était du côté de l'*hôtel de France*, à gauche, près du grand peuplier. Cette fenêtre qu'on fermait à cette heure... cela m'a toujours inquiété. Aussi, comme je pensais que cette aventure serait tôt ou tard connue, racontée, j'ai demandé à madame mon congé pour ne pas être dans le pays quand on viendrait à parler de ça. Je ne sais pas mentir, et ce secret-là m'affligeait trop. Il a fallu les ordres, les prières de madame la comtesse pour me forcer à parler contre mademoiselle.... J'ai obéi bien à regret, mais.... Enfin, voilà toute la vérité. J'espère que madame la comtesse me la pardonnera.

(Il s'essuie les yeux.)

LA COMTESSE.

Je vous remercie, mon bon Léonard. Attendez que je vous fasse demander; vous ne partirez que ce soir, il est possible que nous ayons encore besoin de vous.... Au revoir.

(Léonard s'éloigne tristement.)

SCÈNE VIII.

HECTOR, LA COMTESSE.

(Dès que Léonard est parti, la comtesse se laisse tomber sur un fauteuil à droite et sanglote.)

HECTOR avec violence, la regardant pleurer.

Mais vous croyez donc tout ça, vous!...

LA COMTESSE.

Monsieur de Renneville, je vous rends votre parole... vous êtes libre.

HECTOR indigné.

Je n'en veux pas de ma liberté!... Je vous dis, madame, que votre fille est innocente, et je ne comprends pas que vous en doutiez, vous, sa mère!... Eh bien! moi, qui ne l'ai pas connue enfant, moi qui ne l'ai point portée sur mes bras à son berceau, moi qui n'ai pas vu comme vous croître sa beauté, s'épanouir sa jeune âme, se développer sa jeune et brillante imagination, sa pensée si noble, si pure, moi qui la connais à peine, je la déclare, je la juge, je la sens innocente!

LA COMTESSE.

Vous l'aimez, et l'amour....

HECTOR.

L'amour ne cherche pas à se flatter dans la jalousie; au contraire, il est avide de soupçons, et pour que moi, qui devrais douter, j'aie foi malgré l'évidence, — oh! je reconnais l'évidence! — c'est que la vérité me frappe, m'inspire et me rend lucide malgré tout.

LA COMTESSE.

Ce récit... l'attachement de Léonard pour notre famille, pour cette enfant qu'il lui faut accuser....

HECTOR.

Léonard a mal vu, c'était une autre femme, quelque jeune fille qui avait intérêt à le tromper....

LA COMTESSE.

Léonard ne pouvait confondre ma fille avec une autre, et pour qu'il certifie l'avoir reconnue, il faut qu'il l'ait bien observée et vue positivement.

HECTOR.

Ainsi, vous la croyez coupable?

LA COMTESSE.

Coupable, non; mais victime d'un misérable qui aura voulu se venger sur elle des humiliations que la marquise de Clairmont lui avait fait endurer. On savait qu'on ne pouvait atteindre la vieille marquise que dans sa tendresse pour Jeanne, c'était sa filleule, son héritière, la pauvre femme l'idolâtrait. Eh mon Dieu! il en est ainsi de tous ceux qui la connaissent! elle est si charmante, vous comprenez cela vous-même, vous la voyez depuis deux mois seulement... et....

HECTOR.

Je l'adore!... mais si je l'ai adorée si vite, c'est pour sa candeur; non, vous dis-je, elle est innocente; faites-la venir et interrogez-la.

LA COMTESSE.

C'est ce que je vais faire. (Elle remonte et passe à gauche.) Mais comment l'interroger? je ne voudrais pas.... Je ne sais quelles questions lui adresser... je crains de l'éclairer....

HECTOR vivement.

Ah! vous voyez bien que vous ne la croyez pas coupable! Rassemblez tout votre courage et faites-la demander.

LA COMTESSE.

Tout de suite. Mais vous voulez rester?

HECTOR.

Certainement.

LA COMTESSE.

Vous la troublerez peut-être.

HECTOR.

Au contraire, je lui donnerai de l'assurance; moi, je suis de son parti.

LA COMTESSE.

Croyez-vous donc que je suis contre elle?

HECTOR.

Vous doutez.

LA COMTESSE à part.

Cher Hector, il tremble encore plus que moi!

HECTOR.

Ah! je suis impatient de l'entendre; j'en ai la fièvre....

(Il sonne à gauche.)

LA COMTESSE à un domestique qui paraît.

Mademoiselle Jeanne! (Le domestique sort par la droite.) Elle est là dans ma chambre, elle essaye les robes de son trousseau. — Par quoi commencer ce triste interrogatoire? comment aborder ce pénible sujet?

HECTOR.

Demandez-lui d'abord si elle connaît ce monsieur.

LA COMTESSE.

Non! oh non! ce serait l'avertir de l'importance que nous attachons à ses réponses. Non, tenez, prenez un journal, et faites comme si nous causions des nouvelles qu'il donne.... Je l'entends.... Oh! je me sens frissonner!

SCÈNE IX.

HECTOR assis à la table, LA COMTESSE sur le canapé, JEANNE.

(Jeanne, habillée pour le soir, robe blanche, entre en attachant ses nœuds, ses bracelets, et se place debout devant la table, à droite.)

JEANNE à elle-même.

J'ai essayé toutes mes robes. Il y en a deux en velours, une verte et une noire... et elles me vont!... Ah! la robe verte surtout. Madame Camille le disait elle-même : « Cette robe-là vous grandit de deux pouces et vous vieillit de dix ans! » J'ai l'air d'une vraie dame. Oh! quand j'aurai cette belle robe-là, on ne m'appellera plus la petite Jeanne... ce qui commence à m'ennuyer. — Vous m'avez fait demander, maman? (Elle va se placer derrière le canapé, entre Hector et sa mère qu'elle regarde.) Comme tu es pâle! est-ce que tu es malade?

LA COMTESSE.

Non, mon enfant.

JEANNE.

Tu as l'air d'avoir du chagrin.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien.

JEANNE à Hector.

Comme maman est triste! Est-ce qu'il m'est arrivé un malheur?

HECTOR.

Non, mais vous allez vous marier, et c'est toujours un chagrin pour une mère que de marier sa fille.

JEANNE.

Pourquoi?... (Venant à la gauche de la comtesse.) Est-ce vrai, maman, que ça te fait de la peine que je me marie?... Alors j'attendrai.

LA COMTESSE la faisant asseoir à côté d'elle.

C'est une peine que je désire, ma chère Jeanne; mais le mariage est une chose sérieuse....

JEANNE.

Il faut être triste?

HECTOR.

Non; vous voyez bien que je suis joyeux, moi.

JEANNE.

Mais elle?...

LA COMTESSE.

Donner sa fille à un mari, c'est se séparer d'elle, et cette séparation....

JEANNE vivement.

Nous séparer! mais nous restons ensemble, n'est-ce pas, monsieur de Renneville?

LA COMTESSE.

Si ce n'est une véritable séparation, c'est au moins un partage : tu n'aimais que nous, et maintenant un autre va nous enlever la moitié de ton affection.

JEANNE.

Ah! pour ça, il faut vous y préparer; j'aimerai mon mari, j'y suis décidée.... Mais je t'aimerai toujours de même, il n'y paraîtra rien.

(Elle baise la main de sa mère.)

LA COMTESSE bas à Hector.

Je suis comme vous : quand je l'écoute, je me rassure.

HECTOR bas à la comtesse.

Moi, je n'ai plus aucune crainte. Amenez vite le nom de ce monsieur.

LA COMTESSE de même.

Oui... Vous, regardez-la. (Haut, à Jeanne, admirant sa coiffure.) Comme tu es belle! pourquoi t'es-tu parée ainsi?

JEANNE.

Pour dîner chez mon oncle.

LA COMTESSE troublée.

Ah!

JEANNE.

Vous l'avez oublié... c'est aujourd'hui mercredi; et il vient maintenant chez lui tant de monde le soir!

LA COMTESSE embarrassée.

En effet, j'avais oublié de te dire que nous ne dînerions pas aujourd'hui chez le maréchal.... Il est souffrant... il ne recevra personne.

JEANNE.

Pauvre oncle! nous irons savoir de ses nouvelles après dîner.

LA COMTESSE.

Non, il veut être seul.

(Elle fait signe à Hector.)

JEANNE.

Tout seul?

LA COMTESSE.

Non, il veut rester à causer tranquillement avec un de ses anciens amis, un ami que ta chère grand'mère n'aimait guère, et qu'elle n'a jamais voulu recevoir, l'ancien préfet de Blois, M. Valleray. Tu t'en souviens, il passait souvent à cheval sous nos fenêtres avec son fils? (Bas à Hector.) Elle se trouble. (Haut.) Tu ne te rappelles pas Charles Valleray, un grand jeune homme... blond?...

JEANNE.

Et mon oncle, lui, ne le déteste donc pas?

LA COMTESSE.

Au contraire, il était souvent en querelle avec la vieille marquise parce qu'elle lui disait de lui et de son père beaucoup de mal. Mais M. Valleray lui-même savait bien que nous autres nous n'étions pas ses ennemis, et son fils prétendait que toi, Jeanne, toi... tu étais particulièrement bienveillante pour lui.

JEANNE.

Ah ! il a dit cela.

LA COMTESSE.

On prétend même qu'il a raconté que pendant que j'étais malade, malade à la mort, ce qui expliquerait parfaitement cette démarche, il est venu savoir de mes nouvelles, et que c'est toi qui lui en as donné....

JEANNE embarrassée.

Non, maman, jamais M. Charles Valleray n'est venu demander de vos nouvelles....

LA COMTESSE.

J'en étais sûre, tu me l'aurais dit. Et vois, ma petite Jeanne, vois comme on invente ! quelqu'un assure vous avoir vus, un soir, ensemble dans le jardin.

JEANNE vivement et se levant.

On nous a vus !

LA COMTESSE se trahissant et se levant aussi.

C'est donc vrai ?

JEANNE.

Et qui est-ce qui nous a vus ?

LA COMTESSE.

Mais c'est donc vrai ?... c'est donc vrai, malheureuse !

HECTOR qui s'est levé, bas à la comtesse.

Calmez-vous.

LA COMTESSE d'une voix plus douce.

Pourquoi ne m'as-tu pas conté cela, mon enfant ?

JEANNE gravement.

Parce que c'était mal.

LA COMTESSE.

Ainsi, tu avais le sentiment de ton... imprudence ?

JEANNE.

Quelle imprudence ? Il m'avait fait jurer de garder le secret et j'ai tenu ma promesse.

LA COMTESSE.

Tu as eu raison, ma fille, il faut toujours tenir ses serments. Mais explique-moi cette histoire-là, car je ne la comprends pas bien ; il faut qu'on me l'ait mal racontée. On m'a dit qu'on t'avait vue seule avec M. Charles Valleray dans le jardin, il y a un an, au mois d'août ; on a même précisé la date, la nuit du 28 au 29 août, il y a un an.

JEANNE.

Non, maman, ce n'est pas ça.

LA COMTESSE.

Ah! je le disais bien!...

JEANNE.

C'est la nuit du 27 au 28.

LA COMTESSE.

On t'a vue dans le jardin avec... M. Charles Valleray.... Tu lui as ouvert toi-même la petite porte qui donne sur la prairie, et lui, en te quittant, comme pour te remercier du service que tu lui rendais, il s'est montré très-affectueux... pour toi....

JEANNE.

Lui? non, il m'a seulement baisé la main; mais c'est moi qui le caressais beaucoup.

LA COMTESSE.

Toi! toi!... mais pourquoi donc?

JEANNE.

Il le fallait bien, sans cela nous étions perdus.

LA COMTESSE bas à Hector.

Ah! c'est à en devenir folle!

HECTOR bas à la comtesse, cherchant à la calmer.

Contraignez-vous; regardez-la, voyez comme elle est sûre d'elle! (La comtesse remonte la scène et redescend à la gauche de Jeanne. — A Jeanne, essayant de sourire.) Voyons, mademoiselle, expliquez-nous donc un peu pourquoi vous traitiez si bien ce beau jeune homme?

JEANNE.

Ah! le jaloux! Je vais vous expliquer cela; c'est bien simple... c'est que je voulais empêcher.... Mais non, je vais reprendre toute l'histoire du commencement. Je vous ai déjà dit que c'était le 28 août; ma mère était dangereusement malade depuis trois semaines, oh! bien mal, et depuis deux jours elle avait le délire, elle ne nous reconnaissait plus; elle avait de grands yeux brillants qui ne voyaient plus rien; elle me criait à moi d'un air égaré, quand je m'approchais d'elle: « Va-t'en! va-t'en! ta présence m'est odieuse! » Elle me disait cela à moi, moi! Jugez comme elle était malade! On désespérait d'elle, on levait les mains au ciel, on parlait

tout bas devant moi, et, en me regardant, on se disait déjà : « Pauvre enfant ! » Oh ! c'était affreux !... Enfin, vers le soir de ce jour-là, elle se calma un peu, et le médecin... qui l'a sauvée... nous dit que si ce calme pouvait durer, si la malade pouvait dormir seulement trois ou quatre heures, il répondrait d'elle. Après tant de jours de désespoir, cette bonne parole nous rendit tout notre courage. M. Lhomond s'en alla, et quelques minutes après son départ, maman s'endormit doucement. Alors, sans nous parler, sans oser respirer à peine, nous faisons toutes les trois, la vieille Thérèse, Fanny et moi, nos préparatifs pour la nuit. Thérèse s'établit dans un bon fauteuil pour dormir ; Fanny, qui avait déjà passé quinze nuits près de maman, et qui ne s'est jamais remise de cette fatigue-là.... Dès que maman a été mieux, elle est tombée malade, et elle a été forcée de nous quitter.... Elle est venue l'autre jour, elle va partir....

LA COMTESSE.

Mais laisse donc Fanny de côté et va vite !

JEANNE.

Fanny va se coucher sur son lit, et moi je me mets à prier. Oh ! comme j'ai bien prié cette nuit-là ! je n'avais pas de distractions comme à la messe, va !... Le silence était si grand qu'on n'entendait rien que le mouvement de la pendule ; alors l'idée me vint que l'heure allait sonner, et que le bruit de la sonnerie, retentissant tout à coup dans ce profond silence, pourrait réveiller la malade... je me levai, et, marchant sur la pointe du pied, j'allai vers la cheminée et j'arrêtai la pendule. A peine avais-je fini que j'entendis au fond du jardin César, le gros chien de garde, qui aboyait comme un furieux.... Sa voix ne grondait encore que dans le lointain, mais je l'entendais qui se rapprochait, qui se rapprochait.... Oh ! mon Dieu, pensai-je, il va venir faire son vacarme sous les fenêtres de maman, elle se réveillera et tout ce bon sommeil sera perdu ! Sans réfléchir à ce que je faisais, je prends une petite lampe qui était sur la table, je regarde Thérèse... elle n'avait rien entendu... d'ailleurs, César ne l'aime pas, il ne l'aurait pas écoutée... et vite je descends l'escalier. Je me disais bien : « Ce sont peut-être des voleurs, » mais je n'avais pas peur. Oh ! j'ai du courage, moi ! J'ouvre la porte, et qu'est-ce que je vois sur la terrasse ?... ce méchant César,

qui dévorait un grand jeune homme!... Tant qu'il le mordait, il n'y avait pas de danger, il n'aboyait pas; mais le jeune homme avait une grosse canne et frappait fort, et je voyais le moment où César allait lâcher prise; c'est alors qu'il aurait hurlé et réveillé toute la maison. Il n'y avait pas une minute à perdre. Aussi, je m'approche de M. Valleray, — je l'avais reconnu, — et je lui dis : « Monsieur, prenez-moi vite la main et faites-moi beaucoup d'amitiés. » M. Valleray comprit tout de suite que je venais à son secours, il saisit ma main, et alors je lui parlai très-doucement, en le câlinant comme ça.... (Elle prend vivement la main d'Hector et s'appuie sur son épaule, puis elle se trouble et s'éloigne de lui.) Avec vous, je n'ose pas; c'est singulier.... Toi, maman.... (Elle pose sa main sur l'épaule de sa mère et la caresse.) Comme ça, en disant : « Ce bon M. Charles Valleray, je le connais; c'est un de nos amis, nous l'aimons bien, il ne faut pas lui faire du mal, ni aboyer après lui. César, ne te fâche pas, tu vois bien que c'est un de nos amis.... » Enfin, toutes sortes de bêtises qui firent une grande impression sur l'esprit de César, car il lâcha enfin ce pauvre jeune homme. J'allai chercher la clef de la petite porte du jardin, et je reconduisis M. Valleray en lui tenant toujours la main bien affectueusement, parce que ce vilain César avait encore l'air très-maussade et que je me méfiais de lui; et vite je suis revenue à la maison. Oh! comme j'étais inquiète en remontant l'escalier. Je tremblais, j'avais peur d'entendre ta voix et de te trouver réveillée. Je suis rentrée chez toi tout doucement! je me suis approchée de ton lit.... O maman, quel bonheur! Dieu avait eu pitié de moi, tu dormais!... (Hector va vers la comtesse, il lui prend les deux mains avec orgueil. Suffoqués par leur émotion, ils tombent dans les bras l'un de l'autre.) Eh bien! qu'est-ce qu'ils ont donc?

HECTOR troublé, cherchant.

Charles Valleray est mon camarade de collége.... Vous l'avez sauvé.

JEANNE.

Il me l'a bien dit.... Lui! le fils du préfet... une société secrète... si on l'avait surpris... il était perdu!

LA COMTESSE.

Comment se trouvait-il là?

JEANNE.

I avait sauté par la fenêtre... de l'hôtel de France.

HECTOR.

C'est cela, c'est cela... tout s'explique! Cette fenêtre qu'on a refermée... plus de doute!

LA COMTESSE.

Chère enfant!

(Elle pleure.)

HECTOR vivement.

Ah! je renais!... que cela fait du bien!... Mais il ne s'agit pas d'être heureux.... Il faut la démasquer. Le moyen, je le trouverai.... Avant tout, il faut que je voie Léonard.... Adieu, ma chère Jeanne! (Il lui prend les mains.) Noble enfant! vous serez vengée, l'hypocrite sera confondue; elle-même viendra se prendre au piége, je saurai lui arracher la vérité. Je vais tout raconter à mon père.... Et le maréchal!... Ah! il faudra bien qu'il tombe à vos genoux!... A demain, Jeanne, ma femme, ma chère petite femme!

(Il prend la tête de Jeanne dans ses mains et l'embrasse avec passion; puis il sort.)

JEANNE.

Maman, il est fou!

LA COMTESSE.

Non, il n'est pas fou.... Embrasse-moi!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Un boudoir, petit salon d'hôtel garni. Au fond, une grande porte donnant sur un grand salon. A droite, une petite porte. Canapé, console, cheminée avec du feu.

SCÈNE I.

HECTOR, UN DOMESTIQUE.

HECTOR.

Midi!... Il y a aujourd'hui cinq ans que ce pauvre Arthur a péri victime de l'orgueil de cette femme!

LE DOMESTIQUE entrant.

Voici le bouquet de bruyères que monsieur a demandé.

HECTOR.

C'est bien.

(Il prend le bouquet et le place dans une coupe du Japon.)

LE DOMESTIQUE.

M. le baron des Tourbières est là.

HECTOR.

Faites-le entrer.

(Le domestique introduit des Tourbières et sort.)

SCÈNE II.

HECTOR, DES TOURBIÈRES.

DES TOURBIÈRES.

J'arrive!... Quelle belle invention que les chemins de fer! Blois n'est plus, comme ils le disent, qu'un faubourg de Paris.

HECTOR.

Eh bien, vous avez visité l'hôtel de madame de Clairmont?

DES TOURBIÈRES.

Oui.

HECTOR.

Qu'avez-vous appris?

DES TOURBIÈRES.

Rien.... je ne sais rien du tout; mais je sais comment je peux savoir.

HECTOR.

Léonard est allé vous rejoindre à Blois; je vous l'ai envoyé.

DES TOURBIÈRES.

Et vous avez bien fait : il m'a été fort utile; il m'a indiqué la fenêtre qu'on a fermée la nuit du 27 au 28 août. C'est celle d'un petit appartement de l'hôtel voisin. Avec de l'adresse et de l'audace, un jeune homme qui a étudié la gymnastique peut facilement sauter de cette fenêtre sur une des branches d'un haut peuplier, et de là descendre dans le jardin.... Cette possibilité reconnue, il s'agit de savoir quelle personne habitait cet appartement pendant la nuit du 27 au 28 août 1850.

HECTOR.

Et vous avez découvert?...

DES TOURBIÈRES.

Rien encore, vous dis-je; ce n'est qu'ici que je puis avoir les derniers renseignements, et si mes soupçons se vérifient, je sais bien qui se repentira d'avoir inventé cette fable.

HECTOR.

Vous n'en êtes qu'aux conjectures; mademoiselle de Blossac m'en dira davantage.

DES TOURBIÈRES.

Mademoiselle de Blossac?

HECTOR.

Je l'attends ce matin.

DES TOURBIÈRES.

Mademoiselle de Blossac?... Vous l'attendez!... où?...

HECTOR.

Ici.

DES TOURBIÈRES.

Elle vous a donné un rendez-vous?... chez vous?...

HECTOR.

Oui, elle trouve cela plus prudent!...

DES TOURBIÈRES.

Mon cher monsieur de Renneville, vous êtes perdu!...

HECTOR.

Je ne la crains pas. J'ai de quoi la confondre.

DES TOURBIÈRES.

Confondre mademoiselle de Blossac, vous!

HECTOR.

Pourquoi pas?

DES TOURBIÈRES.

Vous n'êtes pas de force, brave jeune homme!...

HECTOR.

Les hypocrites ne me font pas peur. Je connais ces natures impudentes et lâches : elles vous bravent tant qu'elles peuvent encore vous échapper et mentir; mais une fois prises au piége, elles se déconcertent et ne savent plus que demander grâce humblement.

DES TOURBIÈRES.

C'est vous qu'elle prendra au piége. Elle vient ici parce qu'elle vous aime, et c'est bien là ce qui la rend si dangereuse.

HECTOR.

Ah! vous vous imaginez que cette femme-là va risquer de se compromettre, de se perdre par amour? Ce serait démentir en un jour le caractère de toute sa vie.

DES TOURBIÈRES.

Eh bien! qu'est-ce que l'amour, s'il vous plaît, si ce n'est le démenti donné en un jour au caractère de toute notre vie? Elle vous aime! donc, elle sera pour vous ce qu'elle n'a jamais été pour personne.... Elle sera tendre, sincère, imprudente et vertueuse. Oh! il faut vous attendre à cela. C'est encore un des miracles de l'amour, c'est qu'il rend honnêtes les femmes les plus éhontées, les plus violentes dans leurs passions.

HECTOR.

Mais elle est brave, vous en conviendrez?

DES TOURBIÈRES.

Pas tant que vous croyez.... Elle a confiance dans votre loyauté, dans votre honneur.

HECTOR.

Avec une telle créature, l'honneur, la délicatesse sont des duperies.... Oh! je me vengerai sans scrupule!

DES TOURBIÈRES.

Vous ne vous vengerez pas!... Elle vous connaît mieux que vous ne vous connaissez vous-même. Allez, ces êtres-là ont un fameux esprit de divination!... N'ayez pas peur qu'ils s'adressent jamais à des misérables de leur espèce, à des fourbes comme eux qui pourraient leur rendre malice pour malice, lâcheté pour lâcheté.... Non, ils ne traitent qu'avec

des gens d'honneur, qu'avec des femmes nobles et dignes. Ils sont friands de belles âmes... ce sont de grands amateurs de loyauté.... Voyez plutôt mademoiselle de Blossac!... Elle s'en prend au maréchal, parce que le maréchal est un esprit élevé, romanesque.... Elle le dupe et s'en fait épouser. Elle s'adresse à vous, le loyal chevalier, le crédule et tendre troubadour, le dernier héros du dernier roman, parce qu'elle sait bien que vous avez toutes les qualités des dupes éternelles... toujours prêtes à se dévouer, toujours séduites par l'appât du sacrifice... qu'on amorce toujours avec ce simple mot : « Je n'espère qu'en vous, sauvez-moi! » Ah! les hypocrites, les traîtres ont cela de bon qu'ils croient à la vertu... la preuve, c'est qu'ils l'exploitent. Ils en savent le prix mieux que les honnêtes gens, et ils connaissent si bien la manière de s'en servir!... Une belle âme... oh! c'est leur proie naturelle!... Ils la devinent, ils la flairent de loin comme le loup la brebis, comme le milan l'hirondelle, et ils ne s'y trompent jamais. Allez, suivez-les avec confiance... choisissez aveuglément pour associé, pour femme, pour ami... leur dupe, leur proie, leur victime... vous êtes certain de tomber sur de nobles cœurs!

HECTOR.

Vous me flattez, mon cher, je ne suis pas généreux.

DES TOURBIÈRES.

O jeune imprudent! croyez-moi, ne luttez pas avec lady Tartuffe.... Que ce sobriquet mérité vous éclaire!

HECTOR.

Il m'encourage, vraiment!... Est-ce que Tartuffe n'a pas été démasqué par Elmire?

DES TOURBIÈRES.

Ah! quel sujet délicat, et comme les circonstances sont différentes!

HECTOR.

Ce sont les mêmes absolument : un rendez-vous, un piége... une hypocrisie à confondre!

DES TOURBIÈRES.

Oui, mais Elmire a un grand avantage que vous n'avez pas.

HECTOR.

Lequel?

DES TOURBIÈRES.

Elmire est une femme! Et Tartuffe a une grande infériorité que vous avez.... Tartuffe est un homme! Or l'homme le plus profond est un innocent à côté de la plus simple femme.

HECTOR.

Ce n'est plus une femme à mes yeux, c'est un monstre qui me fait horreur.

DES TOURBIÈRES.

Oui, dans ce moment-ci, parce que c'est moi qui suis là!... mais quand ce sera elle... quand elle vous dira qu'elle vous aime!

HECTOR.

Je lui dirai que je la déteste, que je la méprise!

DES TOURBIÈRES.

Alors elle pleurera et vous serez vaincu : car voilà encore l'avantage des femmes! elles sont jolies quand elles pleurent.... Nous, au contraire, nous pleurons mal, sans facilité, sans grâce... et quand nous parvenons à pleurnicher un peu, nous sommes affreux!... Parions vos vingt mille francs que vous faiblissez.

HECTOR.

Je tiens le pari.

DES TOURBIÈRES.

Je vous volerais, je parierais à coup sûr.

HECTOR souriant amèrement.

Le souvenir du mal qu'elle m'a fait me défendra.

DES TOURBIÈRES.

Alors, bonne chance!... Le combat va bientôt commencer. Au revoir, brave jeune homme. Luttez vaillamment contre lady Tartuffe... et que Molière vous protége!

(Il sort.)

SCÈNE III.

HECTOR seul.

Au revoir.... Pourvu qu'il ne la rencontre pas!... Non, ce n'est pas encore l'heure. Notre plan est bien concerté... voyons si je n'oublie rien. Ce salon qu'on m'a cédé fait partie de l'appartement occupé par la duchesse de Cleveland. Deux portes me séparent du grand salon; le maréchal

et madame de Clairmont y sont déjà peut-être. Dans un instant madame de Blossac va venir : je lui arracherai le secret d'où dépend l'honneur de Jeanne; et si je n'obtiens rien d'elle, sa présence chez moi suffira du moins pour la perdre et la confondre. — On frappe de ce côté... c'est madame de Clairmont.

(Il ôte le verrou.)

SCÈNE IV.

HECTOR, LA COMTESSE.

LA COMTESSE sur le pas de la porte.

Nous sommes là.

HECTOR.

Et Jeanne?

LA COMTESSE.

Elle est avec la fille de la duchesse.

HECTOR.

Le maréchal?

LA COMTESSE.

Il va venir. Il ne nous maudit plus; mais il veut toujours se marier.

HECTOR.

Il ne dit plus que Jeanne est coupable?

LA COMTESSE.

Non; mais il doute qu'on puisse prouver à tout le monde son innocence.

HECTOR.

C'est ce que nous allons faire. Vous paraîtrez à mon signal.

LA COMTESSE.

Quel signal?

HECTOR.

Quand le moment de la confondre sera venu... tenez, j'ouvrirai le rideau de cette fenêtre....

LA COMTESSE.

Qui est en face du boudoir de la duchesse. Bien!

HECTOR.

Un mot encore. Mademoiselle de Blossac sait-elle que Jeanne s'est justifiée?

LA COMTESSE.

Elle sait tout.

HECTOR.

Alors elle ne viendra pas.

LA COMTESSE.

Elle viendra. Vous ne connaissez pas les prudes; quand elles ont une fantaisie d'amour en tête, elles ne peuvent y résister. Eh! c'est pour cela qu'elles sont prudes; le voile n'est si épais que parce qu'il y a beaucoup à cacher.... Mais défiez-vous de cette femme.

HECTOR.

Doutez-vous de moi, vous aussi?

LA COMTESSE.

Elle est bien habile... et vous êtes bien jeune!

HECTOR.

Je penserai à Jeanne.

LA COMTESSE.

Ce rendez-vous est peut-être une imprudence.

HECTOR.

Ne craignez rien.... Mais j'entends marcher... c'est elle!... Rentrez vite, et guettez le signal. (La comtesse sort. — Hector un moment seul) C'est pour moi que l'on craint.... Venez donc, madame de Blossac!

SCÈNE V.

HECTOR, MADAME DE BLOSSAC.

MADAME DE BLOSSAC ouvre la porte et la referme précipitamment derrière elle.

Personne ne m'a vue.

HECTOR la rassurant.

Le corridor est sombre.

MADAME DE BLOSSAC.

D'ailleurs, j'avais mon prétexte.

HECTOR.

Enfin vous voilà!

MADAME DE BLOSSAC.

Je ne suis pas en retard.

HECTOR avec une tendresse jouée.

Non! mais j'attendais.... Il fait froid aujourd'hui.... Il y a là du feu, chauffez-vous. Quel temps affreux!

MADAME DE BLOSSAC agitée, essayant de rire.

Oh! moi, j'aime ce temps : un bon petit brouillard bien épais.... On n'y voit rien.... Je n'ai pas froid, j'ai marché vite.

HECTOR.

Si vous avez couru, vous devez avoir trop chaud; il faut ôter votre mantelet, et ce chapeau....

(Il s'approche d'elle.)

MADAME DE BLOSSAC le repousse doucement, ôte elle-même son mantelet, dénoue son chapeau qu'Hector va poser sur un meuble.

J'ai à vous parler....

HECTOR.

Les beaux cheveux!

MADAME DE BLOSSAC allant vers la cheminée; elle se chauffe les pieds.

J'ai à vous parler... sérieusement.

HECTOR.

Oh! le joli pied!

MADAME DE BLOSSAC ôtant ses gants.

Pourquoi feindre avec moi? à quoi bon toute cette fausseté de tendresse?... Je ne m'abuse point sur les sentiments que je vous inspire, et si je suis venue ici, chez vous!... ce n'est pas pour me donner aveuglément à votre amour, c'est pour me livrer volontairement à votre haine.... N'essayez pas de me tromper... j'ai tout deviné.... Ce rendez-vous est un piége... je le sais... et j'y suis venue parce que je le savais.

HECTOR à part.

Aurait-elle deviné? (Haut.) Madame, pouvez-vous penser...

MADAME DE BLOSSAC.

Tais-toi, tu vas mentir, et je ne veux pas que tu mentes, toi la seule sincérité de toute ma vie!... Ne crains donc rien, avoue franchement ta haine, malheureux!... je la mérite, et elle t'honore.... J'ai voulu perdre une jeune fille que tu aimes....

HECTOR.

Jeanne!... Je vous défends de parler d'elle! Il ne s'agit plus de mademoiselle de Clairmont, elle est justifiée; il s'agit de savoir chez quelle femme était Charles Valleray la nuit du 28 août.... Vous m'avez promis de me l'apprendre, et c'est pour cela que j'ai consenti à vous recevoir.

MADAME DE BLOSSAC.

A la bonne heure! vous voilà vrai enfin! Cela me faisait mal de vous voir hypocrite.... Cela ne vous va pas à vous, c'est bon pour moi, c'est bon pour une femme... mais un homme!... un homme n'a pas le droit d'être hypocrite, puisqu'il peut être brave et qu'il est libre.

HECTOR.

Vous avez raison, cela ne me sied pas d'être fourbe. Je veux me venger de vous... je vous hais!

MADAME DE BLOSSAC.

Un peu moins déjà!

HECTOR.

Mais pourquoi voulez-vous servir vous-même ma vengeance?... pourquoi venir la chercher?

MADAME DE BLOSSAC.

Pour la rendre moins cruelle... s'offrir à votre colère avec confiance, c'est la désarmer!... Si je vous avais reçu chez moi, vous auriez été implacable; mais chez vous!... attirée par vous dans un piége, c'est différent, je ne suis plus votre ennemie, je deviens votre victime; et, je vous connais, la femme que vous êtes le plus près d'aimer est celle envers qui vous avez eu un tort.

HECTOR à part, avec défiance.

Elle est habile! (Haut.) Mais ce nom... je l'attends?

MADAME DE BLOSSAC toujours assise.

Eh bien! écoutez-moi.

HECTOR, sans changer de place, jette les yeux sur le rideau.

Je vous écoute.

MADAME DE BLOSSAC très-finement, avec un regard étrange.

Vous n'osez me regarder.... Vous vous défiez de vous!

HECTOR lève les yeux sur elle; rencontrant ce regard, il détourne brusquement la tête.

Oui, mais pas comme vous l'entendez.

(Il va chercher une chaise et s'assied à quelque distance.)

MADAME DE BLOSSAC.

Vous craignez de me plaindre en voyant ce que je souffre; mais je ne veux point de votre pitié : c'est votre intérêt que j'ambitionne, non pour mon passé qui est maudit, mais pour mon avenir qui peut être grand et noble, et qui dépend de vous.

HECTOR.

Eh! madame, votre destinée et la mienne....

MADAME DE BLOSSAC.

Je vous ai dit que je vous aimais, Hector, mais je ne vous ai pas dit pourquoi je vous aimais : c'est que vous êtes précisément le contraire des êtres qui m'entourent, de tous ces hommes égoïstes, menteurs et lâches.

HECTOR *à part.*

Voilà les flatteries.... nous aurons les larmes bientôt.

MADAME DE BLOSSAC.

Quelle joie ce fut pour moi que la découverte de ce caractère indépendant et brave! Avec quel intérêt je vous suivais des yeux à travers la foule! Chaque fois qu'on prononçait votre nom, j'écoutais émue, attendrie; tout ce qu'on racontait de vous m'enivrait.... Et quelle inquiétude lorsque j'appris votre duel à Chantilly! Oui... pour tout le monde ce fut un mystère; mais on ne pouvait pas me tromper, moi! Et la cause de ce duel était si noble, si belle, que toute ma tendresse se changea en admiration.

HECTOR.

Mais comment avez-vous su cela?

MADAME DE BLOSSAC.

Quel secret peut échapper à la pensée constante d'un amour qui veille? Oh! pendant cette longue convalescence, à votre insu, j'étais près de vous.... Je vous assistais dans vos heures d'ennui.

HECTOR.

Vous!

MADAME DE BLOSSAC.

Un détail insignifiant, que vous vous rappellerez peut-être... ce livre qu'on annonçait avec tant de bruit... ce dernier volume de Lamartine....

HECTOR.

Où est l'éloge de mon père?

MADAME DE BLOSSAC.

Vous le désiriez... personne encore ne pouvait l'avoir.... Le soir même vous l'avez reçu.

HECTOR.

C'était vous?...

MADAME DE BLOSSAC.

C'était moi.

HECTOR *se levant et s'éloignant d'elle.*

Mais quelle surveillance!

MADAME DE BLOSSAC *souriant.*

C'est effrayant, n'est-ce pas? Eh bien, cette surveillance-là, c'était ma joie, c'était la seule occupation de mon âme. Vous attendre, vous apercevoir, vous parler en rêve, vous évoquer comme une ombre chérie, c'était toute mon existence.... J'étais heureuse; mais tout à coup j'ai appris que vous alliez partir pour l'Orient, qu'il fallait renoncer à vous voir.... Alors le courage m'abandonna; je me laissai aller au courant qui m'entraînait. Mes mauvais instincts, comprimés par mon amour, reprirent une force nouvelle. Ces deux natures qui combattent en moi recommencèrent à me tourmenter de leur fatale influence.... Née d'un mariage étrange, fille d'un gentilhomme et d'une bohémienne, je participe de ces deux contrastes. Comme ma mère, j'ai l'esprit aventureux et le sang enflammé; mais comme mon père aussi, j'ai l'orgueil de mon nom et la vanité de mon rang. Il ne faut pas être trop sévère pour moi!... Je n'ai pas de candeur, je n'ai pas de vertu; mais j'ai de l'honneur, au moins une espèce d'honneur, puisque j'ai la pudeur de cacher ma vie. La vertu! ce n'est pas ma réalité, mais c'est mon rêve!... Est-ce ma faute à moi si mon rêve est beau, quand ma nature est misérable? Est-ce un crime enfin, quand on est condamnée à la fange, d'aspirer au ciel? Ma lutte terrible et sincère n'est peut-être pas sans dignité.... Je me confie à toi, je te dis tout... je t'aime!... Quelque temps je parviens à mener cette vie régulière que j'affecte, sans une faute, même sans un souvenir! Je me crois corrigée, je me crois réellement honnête, je reprends courage, je respire.... Et puis, tout à coup... un souffle d'orage, une idée folle, un air chanté avec émotion, un mot, un sourire, que sais-je? et me voilà reprise de cette fièvre infernale!... Mon imagination de nouveau s'égare, mon sang bouillonne comme une source près d'un volcan.... Un vertige d'amour m'emporte dans l'abîme, et, malgré moi, malgré mes combats, malgré la prière, malgré tout, je retombe!... Seulement je retombe de plus haut!

HECTOR à part.

Malheureuse! (Haut.) Calmez-vous... ces souvenirs et ces aveux sont trop pénibles.

MADAME DE BLOSSAC.

Non! c'est la première fois que je puis dire tout ce que j'ai sur le cœur, cela me fait du bien. Il me semble que je me débarrasse de ces hideux secrets en les livrant à la pensée d'un autre.... Mais il faut bien que tu les connaisses, Hector, pour comprendre ce que tu peux être pour moi. Un mot de toi, et je suis changée!... Un mot de toi, et ce démon de haine et d'astuce qui habite en mon esprit est chassé pour jamais!... Mon amour est si beau qu'il me régénère!... Oh! ne me repousse pas!... prends garde, les autres femmes ne sont que des femmes... on peut les quitter sans souci; mais moi je suis un fléau, un fléau terrible que toi seul peux conjurer.... Si tu m'abandonnes, tu seras responsable de tout le mal que je vais faire et que tu peux empêcher.... Oui, désormais ce n'est plus moi qui serai coupable, comprends-tu cela? mes méchancetés seront les tiennes, mes crimes seront les tiens! O mon bon génie, ne refuse pas de me protéger! Ne dédaigne pas ton empire! tu peux changer le mal en bien. De tous mes défauts, de tous mes mauvais penchants, tu peux faire des qualités sublimes. Je suis si heureuse, si fière d'aimer si noblement! Je ne te demande pas ton amour; va, le mien me suffit!... Je ne te demande même pas de t'intéresser à moi, de me consoler, de m'assister.... Je ne te demande rien que de me regarder vivre, et ma vie se purifiera d'elle-même sous ton regard!...

HECTOR pâle, agité, éperdu, à part.

Est-ce un rêve?... malgré moi, cette émotion....

MADAME DE BLOSSAC.

Mais pourquoi détournes-tu tes yeux des miens? Pourquoi cette pâleur, cette agitation? Dis-moi, Hector, qu'as-tu donc? mais qu'as-tu donc?

HECTOR avec délire.

J'ai peur!... ta voix perfide me trouble, tes yeux menteurs me fascinent! O rage! je la hais, je la hais, et je sens malgré moi ma haine qui m'échappe!... Ah! (Il pousse un cri et prend dans la coupe le bouquet de bruyères.) Non, voilà qui va me la

rendre! Voilà l'égide qui saura me protéger contre toi! Tiens, le reconnais-tu, ce bouquet?

MADAME DE BLOSSAC.

Ah!...

HECTOR.

Je devais te l'envoyer aujourd'hui... ce n'est pas ma faute si tu as voulu venir le chercher ici.

(Il jette le bouquet à ses pieds.)

MADAME DE BLOSSAC avec un cri.

Ah! c'était lui!...

(Elle tombe anéantie.)

HECTOR.

Oui, c'était moi!... moi!... Depuis quatre ans mon souvenir vengeur te poursuit. J'étais l'ami d'Arthur! puis-je être ton bon génie, dis? — Oh! je pressentais bien qu'avec toi le désespoir et le déshonneur entreraient partout dans les familles; je voulais par ce remords t'épouvanter, et je t'envoyais ces fleurs menaçantes pour te dire: « Je te connais, et je t'épie; à ton premier crime j'apparaîtrai!... »

MADAME DE BLOSSAC à genoux.

Eh bien, dénonce-moi!... Qu'attends-tu donc pour me confondre aux yeux de mes ennemis? Appelle-les, qu'ils viennent!... Que m'importe qu'on me proclame la maîtresse d'Hector de Renneville, quand lui me croit l'assassin d'Arthur!... Ah! tout est fini pour moi!... Lui!... ma seule espérance... lui! mon repentir, ma conscience retrouvée!... Lui qui devait rendre à mon âme sa pureté, sa grandeur!... C'est lui qui me maudit, c'est lui qui me livre!... Lui que j'aimais tant pour son courage et pour sa loyauté! — Va, tout le mal que j'ai pu faire... par ce tourment, je l'expie. Oh! cet amour, je le sens!... on ne peut pas me l'ôter, me le reprendre, sans m'arracher le cœur. — Mais moi, jamais je n'ai infligé à personne un pareil supplice... jamais!... C'est trop! je ne peux pas!... Ce que je souffre est horrible. Ma tête se brise... mes larmes brûlent mes yeux... je n'y vois plus.... Mon Dieu, j'étouffe!... La mort! la mort.... Ah! mon Dieu, envoyez-moi la mort!

(Elle tombe sans force.)

HECTOR l'aidant à se relever.

Relevez-vous... revenez à vous!... Ces sanglots... cette douleur.... Non, ce serait indigne!... Je pouvais leur livrer

une femme orgueilleuse et triomphante, je ne peux pas leur livrer une femme humiliée et mourante de douleur.... Mais partez donc!... vos ennemis sont là.

MADAME DE BLOSSAC.

Mes ennemis... qu'ils viennent!... Je ne me défendrai pas... tu me hais!

HECTOR avec douceur.

Je crois à vos remords et j'ai pitié de vous.

MADAME DE BLOSSAC.

Ah! merci!...

HECTOR lui donnant son mantelet.

Partez vite!...

MADAME DE BLOSSAC.

C'est lui qui me sauve!

HECTOR.

Hâtez-vous... ils peuvent venir.

MADAME DE BLOSSAC.

Hector, je ne vous reverrai jamais.

HECTOR écoutant.

Vous sortirez sans danger... Non, par cette porte... venez.

(Il ouvre la petite porte. Madame de Blossac, qui a remis son mantelet et son chapeau, fait un pas pour sortir.)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, MADAME DE BLOSSAC, HECTOR.

LA COMTESSE à madame de Blossac.

Vous ne sortirez pas!...

MADAME DE BLOSSAC avec rage.

Madame de Clairmont!

LA COMTESSE.

Hector, vous nous trahissez! (A madame de Blossac.) On peut tromper par des larmes menteuses un jeune homme crédule, mais on ne trompe pas une mère!... Le signal de la perdre, oh! je me doutais bien qu'il ne le donnerait pas. Vous ne sortirez d'ici, mademoiselle, que quand ma fille sera justifiée aux yeux de tous! (Elle va ouvrir la porte du fond.) Venez donc, monsieur le maréchal, et soyez touché d'un empressement si aimable....

SCÈNE VII.

MADAME DE BLOSSAC, LE MARÉCHAL, LA COMTESSE, HECTOR.

LA COMTESSE au maréchal.

Mademoiselle de Blossac a hâte d'être de la famille, voyez donc!... je viens de trouver votre future femme chez mon futur gendre.

LE MARÉCHAL.

Mademoiselle de Blossac chez M. de Renneville!... Par quel hasard?

MADAME DE BLOSSAC.

Ce n'en est point un, monsieur le maréchal; je venais mystérieusement, j'en conviens, chez M. de Renneville pour lui apporter la preuve de l'innocence de sa fiancée.

LA COMTESSE.

Que va-t-elle dire?

MADAME DE BLOSSAC.

Cette preuve est un secret où la réputation d'une autre se trouve intéressée. Madame votre nièce a tout détruit en faisant un éclat; et maintenant je me vois forcée de garder le silence.

LE MARÉCHAL.

Parlez, mademoiselle de Blossac, et comptez sur ma discrétion.

MADAME DE BLOSSAC.

Je ne puis rien dire; l'honneur me fait un devoir de me taire.

SCÈNE VIII.

MADAME DE BLOSSAC, LE MARÉCHAL, DES TOURBIÈRES, LA COMTESSE, HECTOR.

DES TOURBIÈRES tenant un livre à la main.

Cela se trouve bien! l'honneur me fait un devoir de parler.

TOUS.

Monsieur des Tourbières!

LA COMTESSE à des Tourbières.

La vérité, monsieur!

DES TOURBIÈRES.

La vérité.... (Montrant le livre.) La voici!

HECTOR.

Qu'est-ce que cela?

DES TOURBIÈRES.

Un album... l'album d'un aubergiste. C'est le livre des voyageurs de l'*hôtel de France*, à Blois.

LA COMTESSE.

Eh bien?

DES TOURBIÈRES.

Ce livre nous apprend chez quelle personne, chez quelle voyageuse était Charles Valleray quand il a franchi le mur du jardin.

LE MARÉCHAL.

Et cette personne, c'était?...

MADAME DE BLOSSAC.

C'était moi, monsieur le maréchal.

LE MARÉCHAL.

Vous! c'est impossible.

MADAME DE BLOSSAC.

C'était moi, vous dis-je... il m'importe que vous le croyiez.

DES TOURBIÈRES *à la comtesse.*

Toujours la même!... Elle avoue pour avoir l'air de nier.

LE MARÉCHAL.

Non, vous vous accusez pour sauver une autre.

MADAME DE BLOSSAC.

Je ne veux pas répondre; les apparences sont contre moi. Je vous pardonne vos soupçons. Madame de Clairmont le sait, une femme peut être compromise sans être coupable; hier sa fille était accusée... aujourd'hui la voilà justifiée. Patience! le moment viendra où je serai justifiée à mon tour. M. Charles Valleray annonce sa prochaine arrivée; d'ici là j'accepte l'accusation qui purifie votre nièce, monsieur le maréchal. Dites à ceux qui ont entendu raconter cette triste aventure que tout s'est dévoilé, qu'on a découvert mes intrigues... dites enfin ce qu'il faudra pour justifier cette enfant. Hâtez-vous de me perdre, c'est votre intérêt, c'est peut-être le mien!... Toute grande injustice amène tôt ou tard quelque grande réparation, et cette réparation, qui sera éclatante, je l'attends avec calme, avec foi. Adieu, monsieur le maréchal. Je voulais vous donner ma vie, je vous donne mon honneur, c'est mieux!

LA COMTESSE *ironiquement.*

L'honneur de lady Tartuffe!

MADAME DE BLOSSAC.

Moins d'orgueil, madame ! On va dire de moi : « Elle a un amant... » C'est ce que l'on dit de vous, qui n'en avez pas !

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LE MARÉCHAL, LA COMTESSE, HECTOR, DES TOURBIÈRES.

LA COMTESSE.

Elle tombe avec audace... mais elle est perdue !

DES TOURBIÈRES.

Hélas, non ! Regardez le maréchal, il s'attendrit sur son sort.... Il ne dit pas : « Le pauvre homme !... » mais...

LE MARÉCHAL à part.

Ils l'accusent tous... La pauvre femme !...

SCÈNE X.

LE MARÉCHAL, LA COMTESSE, JEANNE, HECTOR, DES TOURBIÈRES.

JEANNE.

Maman ! maman !... je te cherchais partout.

HECTOR.

Jeanne !

JEANNE.

Qu'est-ce que vous faites donc là ?

HECTOR.

Nous fixons le jour de notre mariage.... Rien ne s'oppose plus à mon bonheur.

JEANNE.

Il y avait donc des obstacles ? Oh ! mais moi, je savais bien que nous nous marierions... aussi je n'ai pas eu une minute d'inquiétude.

LA COMTESSE.

Ah ! ce mot-là, c'est ma récompense !

(Elle embrasse sa fille.)

DES TOURBIÈRES bas à Hector.

Soyez heureux ! mais défiez-vous de lady Tartuffe. L'hypocrite est le seul phénix qui renaisse de ses cendres.

FIN DE LADY TARTUFFE.

LA JOIE FAIT PEUR,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre-Français,
le 25 février 1854.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
ADRIEN, fils de madame des Aubiers	M. Delaunay.
NOEL, vieux domestique.	M. Régnier.
OCTAVE, ami d'Adrien	M. Guichard.
MADAME DES AUBIERS.	Mme Allan.
BLANCHE, fille de madame des Aubiers.	Mlle E. Dubois.
MATHILDE DE PIERREVAL	Mlle D. Fix.

La scène se passe aux environs du Havre.

LA JOIE FAIT PEUR.

Un petit salon. — Au fond, une porte à deux battants ouvrant sur le théâtre; de chaque côté de la porte, un canapé. A droite, dans l'angle, une fenêtre à balcon avec de grands rideaux. Au premier plan, une cheminée; une table servant à dessiner est près de la fenêtre; un fauteuil sur le devant de la scène. A gauche, au premier plan, une table à tiroir adossée au mur; dans l'angle, une porte. Sur le devant de la scène, une chaise longue faisant face à la cheminée; un pouff est devant la chaise longue.

SCÈNE I.

MADAME DES AUBIERS, BLANCHE, OCTAVE, MATHILDE.

(Madame des Aubiers est assise sur la chaise longue; Blanche est près d'elle, assise sur le pouff, faisant face au public; toutes deux travaillent au même morceau de guipure; Octave, assis sur le canapé du fond, à droite, tient un livre, mais il ne lit pas, il regarde Mathilde avec inquiétude; celle-ci, assise devant une table, près de la fenêtre, dessine. Les trois femmes sont en deuil. — Un silence.... Jeu muet. — Madame des Aubiers, rêveuse, laisse tomber son ouvrage; elle reste immobile et des larmes coulent de ses yeux. Blanche la regarde tristement, elle se lève, essuie les larmes de sa mère, l'embrasse, puis elle va près d'Octave qui se lève.)

BLANCHE.

Quel temps affreux cette nuit!... Et tous nos pauvres pêcheurs, partis depuis hier matin!...

OCTAVE.

Ils sont rentrés dans le port.... Je les ai vus, j'étais sur la jetée.

MATHILDE à elle-même, regardant à l'horizon.

Autrefois, au bruit de la tempête, je frissonnais, je pensais à lui et je tremblais!... Aujourd'hui, que m'importent les dangers et la tempête?...

MADAME DES AUBIERS à elle-même.

Hélas! plus même d'inquiétude!...

OCTAVE.

Le vent était si violent, qu'il a brisé le grand mât devant la cabane de la Gervaise, votre voisine.

BLANCHE bas à Octave.

Chut! ne parlez pas de la Gervaise devant maman. Elle aussi a perdu son fils; voilà deux ans qu'elle n'a eu de ses nouvelles.

OCTAVE bas à Blanche.

Ah! la veuve du maître pilote, elle avait un fils?

BLANCHE bas à Octave.

On croit qu'il a péri dans le naufrage de *l'Amphitrite*. Ne parlez jamais de cela ici... le nom seul de la Gervaise fait pleurer maman... cela lui rappelle....

OCTAVE.

Je comprends.... Cher Adrien!... mon ami d'enfance....

MATHILDE.

Mourir à vingt-trois ans, après le succès!

OCTAVE.

Quand déjà nos savants appréciaient l'importance de ses travaux et de ses découvertes!

(Il va s'asseoir sur le canapé, à gauche.)

BLANCHE, qui s'est approchée de Mathilde, regardant le portrait.

Oh! c'est bien lui! c'est son doux regard... son air fier!... Prends garde que maman ne le voie, ce portrait; il est si ressemblant, il lui ferait mal. Mon pauvre frère!... tu l'aimes donc toujours?

MATHILDE.

Enfant!... (La regardant fixement.) Quand tu es triste, tu as ses yeux. (Elle l'embrasse.) C'est ce mois-ci que nous devions nous marier.

BLANCHE à part.

Comme il la regarde!

SCÈNE II.

MADAME DES AUBIERS absorbée sur la chaise longue; OCTAVE sur le canapé à gauche; NOEL entrant du fond, dont il referme la porte; BLANCHE, MATHILDE dessinant.

NOEL à voix basse, après avoir regardé madame des Aubiers.

Mademoiselle Blanche?...

BLANCHE allant à lui vers la porte.

Que veux-tu, Noël?

NOEL.

C'est l'architecte, c'est-à-dire le maître maçon qui vient pour le vieux mur qui est tombé... Il voudrait parler à madame.

BLANCHE bas à Noël.

Bien. (Elle s'avance vers sa mère, puis revient à Noël.) Apporte-t-il le plan de la grange que je lui ai demandé?

NOEL bas.

Oui, il dit que ça ne coûterait presque rien à bâtir, que madame a ici tous les matériaux.... Tâchez qu'elle consente.... Vous la mènerez voir les ouvriers travailler, ça la forcera à prendre un peu l'air, à marcher.... Ce sera toujours ça de gagné.

BLANCHE.

Elle ne voudra pas.... Si je lui demandais de faire faire en même temps une petite serre pour mes fleurs?

NOEL.

Vos quatre orangers!

BLANCHE.

J'en aurai d'autres.... Mais non, il ne faut pas que je le lui demande, elle verrait bien que c'est une idée pour elle et elle ne voudrait pas. Il faut qu'elle croie que je le désire. Vois-tu, Noël, il n'y a que l'idée de me faire plaisir qui puisse l'entraîner... il faut bien se dire cela.

NOEL.

Oui.... Tâchons d'enlever cette affaire-là aujourd'hui, tout de suite.

BLANCHE.

Si je priais Mathilde....

NOEL.

Elle? Elle n'est bonne à rien... elle ne sait que pleurer.

BLANCHE.

Et faire des chefs-d'œuvre....

NOEL.

Bah! les chefs-d'œuvre, ça ne console pas.

BLANCHE.

Pourtant....

MADAME DES AUBIERS tirée de sa rêverie.

Qu'est-ce donc?

BLANCHE revenant vers sa mère.

Maman, c'est Noël qui veut absolument que vous parliez au maître maçon pour cette nouvelle grange que vous vouliez faire bâtir, il y a trois mois... avant notre malheur. Je lui dis que vous n'êtes plus disposée à vous occuper d'affaires, que vous ne pouvez penser à cela maintenant. Il ne m'écoute pas.... Il est fou... il va faire monter cet homme... il dit que ça ne coûtera presque rien.

NOEL qui est descendu en scène.

Rien, madame... rien....

BLANCHE.

Qu'on pourra même adapter au bâtiment une petite serre pour moi, pour que je m'amuse à soigner des fleurs....

NOEL à part.

Très-bien!

BLANCHE.

Que cela me distraira. Eh! mon Dieu, je n'ai pas besoin de me distraire... je ne veux pas m'amuser!... Et d'ailleurs, je n'aime plus les fleurs.

(Elle a gagné le milieu du théâtre.)

MADAME DES AUBIERS à part.

Chère enfant, toujours en larmes!... Cette vie-là est dangereuse à son âge... ses belles couleurs se flétrissent. (Haut.) Tu aimais tant les fleurs autrefois!

BLANCHE.

Oui, alors....

MADAME DES AUBIERS.

Alors tu n'étais pas seule à les soigner.... Mais au moins il faut garder celles qu'il aimait... c'est un souvenir chéri.... Noël a raison, ma fille, je vais parler au maître maçon.

BLANCHE bas à Noël.

Tu l'entends!

NOEL.

C'est de la bonne malice. (A part.) Elle est le démon du bien.

MADAME DES AUBIERS.

Noël, va ouvrir la grille du côté de la ferme. (Noël sort. — A part.) Allons, du courage. (Haut.) Viens, Blanche, il faut que tu donnes ton avis; c'est pour toi.

(Elle sort avec Blanche.)

SCÈNE III.

OCTAVE, MATHILDE.

OCTAVE *se levant et fermant la porte.*

Seuls un moment par hasard.... (*Il s'approche de Mathilde, qui se lève aussitôt et reste immobile.*) De grâce, écoutez-moi, je vous en supplie! Laissez-moi promettre à votre père que bientôt vous reviendrez chez lui....

MATHILDE.

Je vous l'ai déjà dit, je veux, je dois rester ici.

OCTAVE.

Vous devez demeurer chez vos parents, dans votre famille.

MATHILDE.

Ma famille est celle-ci... celle de l'homme que je devais épouser.

OCTAVE.

Je comprends que vous ayez voulu le pleurer près de sa sœur et de sa mère dans les premiers jours de votre chagrin; mais après trois mois de deuil, il me semble....

MATHILDE.

Eh! monsieur, si j'étais sa veuve, j'aurais le droit de porter son deuil toute ma vie.

OCTAVE.

Alors ce serait différent... les convenances....

MATHILDE *irritée, passant à gauche.*

Eh! qu'appelez-vous les convenances? Je pleure avec ceux qui ont la même douleur que moi, voilà pour moi les seules convenances.

OCTAVE.

Vos devoirs de fille....

MATHILDE.

La mère d'Adrien est pour moi une mère.

OCTAVE.

Mais enfin, votre père....

MATHILDE.

Mon père est remarié; il est heureux: il n'a pas besoin de moi, et je suis certaine que, sans vos observations... inutiles, mon père n'aurait point songé à me rappeler à Paris.

OCTAVE.

Il souffre de vous savoir en proie à un si violent désespoir!... Il vous aime, il est fier de vous, de vos succès. Être au premier rang parmi nos plus fameux artistes, et perdre tout cela dans les larmes et dans l'oisiveté de la douleur!... Votre père a raison... il dit que bientôt l'art lui-même vous fera défaut, que vous ne pourrez plus peindre....

MATHILDE.

Eh bien! je ne peindrai plus.

OCTAVE.

Que vous tomberez malade et que vous mourrez....

MATHILDE.

Eh bien! je mourrai.

OCTAVE.

Vous n'en avez pas le droit... votre talent et vos succès vous engagent!

MATHILDE.

Eh! qu'importent à présent mes succès! Adrien n'est plus là.... Mon talent! tout ce que je lui demande (Allant à la table où elle dessinait.) c'est la force d'achever son portrait. Oh! je voudrais le faire bien ressemblant... laisser de lui un beau souvenir.... Ce cher portrait! ce sera mon dernier travail! Mais... sans lui!... Disputer à la mort cette pauvre image perdue.... Ah! c'est affreux!

(Elle s'accoude sur la table, la tête dans ses deux mains, et pleure.)

OCTAVE.

Quelle idée aussi de partir, de vous quitter, d'aller courir le monde! Comment voyage-t-on quand on est aimé!... Mais moi, Mathilde, si vous m'aviez aimé un peu, seulement un peu, je n'aurais jamais eu le courage de vous dire adieu; non, j'aurais voulu passer ma vie à vous regarder vivre. Je n'aurais pas rêvé la gloire, moi, le vain éclat de mon nom.... Votre gloire charmante m'aurait suffi; je n'aurais rien désiré de plus noble que de vous aider à briller vous-même pour nous; je n'aurais songé qu'à vous secourir dans vos travaux; je me serais fait le serviteur de votre génie, et ce rôle modeste et fier m'aurait enivré. Ah! c'est que moi je ne suis pas un ambitieux... j'aime! (Mathilde a relevé la tête. Elle serre le portrait dans le tiroir de la table.) Sans doute, lui vous aimait, il avait

pour vous une affection sérieuse; mais s'il vous avait aimée d'amour, d'un véritable amour... (Mathilde se lève.) Vous avez beau vous fâcher, je le répète... il ne serait point parti.

MATHILDE.

Et moi je ne l'aurais pas aimé! car c'est son ambition qui me plaisait... cette soif de la renommée, ce besoin de porter dignement un nom déjà illustre dans l'histoire de son pays. Il aimait mieux courir des dangers, braver mille morts, que de rester inutile et inconnu près de moi, dites-vous? Eh bien! c'est là son mérite à mes yeux, c'est cette audace qui m'a séduite. Adrien ne m'aimait pas! Voilà ce que vous tenez à me faire comprendre, n'est-ce pas?... Soit, j'ai compris, et je vous réponds que j'aime mieux cette héroïque indifférence, cet abandon glorieux, que la passion exclusive, la tendresse éternelle que tout autre oserait m'offrir.

OCTAVE.

Vous êtes injuste, Mathilde; je ne mérite pas cette indignation. En quoi vous ai-je donc si cruellement offensée?

MATHILDE avec colère.

Vous m'aimez!

OCTAVE.

Est-ce un crime?

MATHILDE.

Oui!... c'est votre ami que je pleure!

OCTAVE.

Vous ne le connaissiez pas encore que je vous aimais déjà.... Alors vous ne vous fâchiez pas de mon amour.

MATHILDE avec insolence.

J'en riais.

OCTAVE.

Oh! vous êtes sans pitié! Vous voulez donc me désespérer?...

MATHILDE.

Vous voulez bien me consoler!... Vous ne sentez donc pas ce qu'il y a pour moi d'offensant et de méprisant dans votre espérance?... Me parler d'amour quand je pleure, c'est me dire que je suis un cœur sans foi, une femme sans souvenir, sans religion, sans pudeur!... Mais si je me consolais, je serais une misérable! je me haïrais! Je n'ai plus de valeur que par mon désespoir; je vis pour conserver dans mon âme

son souvenir, son image, pour continuer sa pensée; je vis pour l'évoquer, pour le pleurer, pour l'aimer!... Et vous venez... vous osez!... (Elle traverse la scène.) Oh! cette idée me révolte!... Vous osez venir me dire, à moi : « Je vous aime, oubliez-le, oublions-le ensemble! » Et vous vous étonnez que je m'indigne!... Oh! mais moi, je m'étonne que je puisse vous écouter encore si longtemps! Il vient ici compter mes larmes et savoir si elles ne commencent pas à se tarir... et il espère, il est capable d'espérer... et il ose rêver qu'il me consolera, parce qu'il m'aime, lui, et qu'il saura bien me prouver qu'Adrien ne m'aimait pas!... Adrien, oh mon Dieu! était-ce là ton ami?

OCTAVE.

Calmez-vous, de grâce! j'ai tort... mais je suis si malheureux de vous voir souffrir!...

MATHILDE.

Je veux souffrir.

OCTAVE.

Le ciel m'est témoin que je donnerais ma vie pour vous sauver de ce désespoir qui vous tuera.

MATHILDE.

Je ne veux pas qu'on me sauve, je ne veux pas que l'on s'intéresse à moi, je ne veux pas qu'on m'aime!

OCTAVE.

Mathilde!

MATHILDE..

Laissez-moi... laissez-moi!

(Elle sort vivement, la porte reste ouverte et l'on aperçoit aussitôt Noël, dans le fond, un plumeau à la main.)

SCÈNE IV.

NOEL, OCTAVE.

OCTAVE.

Par pitié!... (Descendant la scène, à droite.) Faut-il donc l'abandonner?... Ce désespoir, c'est de la démence.... Tout ce qu'elle a de force et de génie, elle l'emploie à souffrir!...

NOEL posant son plumeau et fermant la porte.

Qu'est-ce donc? Vous la tourmentez.

OCTAVE.

Je cherche à la consoler.

NOEL.

Puisqu'elle ne veut pas être consolée!

OCTAVE.

Mais, Noël, vous ne voyez donc pas les ravages que le chagrin a déjà causés en elle?... quel changement! quelle pâleur!

NOEL.

Qu'est-ce que cela vous fait? Tenez, mon cher enfant, laissez-moi vous parler franchement. Ce n'est pas bien à vous d'aimer mademoiselle de Pierreval. C'était la future d'Adrien, vous devez la respecter!... Ensuite, c'est une femme qui ne vous convient pas, à vous. Fils unique de notre plus riche armateur, vous êtes fait pour vivre au Havre, tranquillement, commercialement heureux; pour épouser une bonne petite femme sans génie, qui aura de l'esprit et pas de talents, qui ne fera pas votre portrait, mais qui ne fera pas non plus celui des autres, et qui n'aimera que vous. Je m'y connais, celle-là ne vous aimera jamais.

OCTAVE allant s'asseoir à droite.

Vous dites vrai, Noël, il faut que je l'oublie.

NOEL.

Il y en a tant d'autres! Pourquoi vous obstiner à celle qui ne veut pas de vous?

OCTAVE.

Je repartirai ce soir.

NOEL mécontent.

Déjà! Pourquoi partir?

OCTAVE.

Ma vue lui fait mal.

NOEL finement.

Votre vue ne fait pas mal à tout le monde.

OCTAVE.

Que voulez-vous dire?

NOEL.

Je veux dire qu'il y a des personnes auxquelles votre vue est agréable.... A moi, par exemple... à madame... à mademoiselle Blanche.... C'est ça une aimable fille!... on ne la loue pas dans les journaux, dans *la Vigie*, mais....

OCTAVE.

Oui, je crois qu'elle sera très-belle.

NOEL à part.

Sera!... Il lui faut des femmes belles tout de suite.... Il ne se doute pas que notre petite Blanche l'aime.

OCTAVE.

Elle a déjà beaucoup d'esprit.

NOEL.

Et de l'instruction! et si gaie, quand elle n'a pas de chagrin!... Ah! celle-là, si quelqu'un voulait la consoler, elle ne lui dirait pas des sottises. (Octave garde le silence. — A part.) Il ne comprend pas... il ne voit rien.... Ah! on a bien raison de dire que l'amour est aveugle... il l'est pour toutes choses.

OCTAVE se levant.

Noël, je serai à Paris demain.

NOEL.

Demain?

OCTAVE.

Si mademoiselle de Pierreval était malade, si madame des Aubiers avait besoin de moi, écrivez-moi.

NOEL.

Consoler, distraire trois femmes au désespoir, c'est une rude tâche, et maintenant que me voilà seul....

OCTAVE.

Vous pouvez compter sur moi; j'ai été élevé dans la maison avec votre cher Adrien, et quoique je ne sois pas de la famille...

NOEL.

Oh! il y a plusieurs manières d'être de la famille.

OCTAVE.

J'en suis par le cœur, par le choix, par le souvenir.

NOEL à part.

Qu'il est bête!

OCTAVE.

Adrien me traitait en frère, je serai pour sa mère un fils.

NOEL.

Mais c'est tout ce que je demande!

OCTAVE.

Faites que je puisse partir ce soir.

(Il sort.)

SCÈNE V.

NOEL seul.

Pauvre garçon, il fait ce qu'il peut.... Il faut être juste, il est dévoué, et s'il n'avait pas vu notre Blanche toute petite, il y a longtemps qu'il en serait fou; mais elle est si jolie! il faudra bien qu'il la regarde. (Voyant entrer Blanche qui pleure et va s'asseoir sur le canapé à droite.) C'est elle!... toujours en larmes... c'est décourageant!

(Il va fermer la porte.)

SCÈNE VI.

NOEL, BLANCHE.

NOEL.

Mademoiselle Blanche, qu'est-ce que vous faites donc? Vous m'aviez promis de ne plus pleurer.

(Il va s'asseoir auprès d'elle.)

BLANCHE.

Noël, ç'a été plus fort que moi. Tu sais bien les belles pivoines roses que nous avons plantées il y a deux ans, Adrien et moi?

NOEL.

Oui, dans la grande pelouse, là-bas... eh bien?

BLANCHE.

Eh bien, Noël, elles sont tout en fleur et si belles, si belles!... oh! quel malheur!

NOEL troublé.

Je ne vois pas de malheur à ça.... Allons donc, du courage, morbleu!

BLANCHE pleurant.

Tu ne vois pas de malheur!... Mais tu ne comprends donc rien? Mon pauvre frère!... Nous les avions plantées ensemble... ensemble! et je suis seule à les voir fleurir!...

NOEL attendri.

Je comprends... je comprends... mais ça n'est pas plus triste qu'autre chose.

BLANCHE se levant et passant à gauche. — Noël se lève aussi.

C'est vrai, mais je les avais oubliées, ces fleurs.... Je marchais tranquillement dans l'allée des peupliers, où je ne

m'étais pas promenée depuis huit jours.... Tout à coup, au tournant de l'allée, j'aperçois dans le gazon une touffe énorme de grosses fleurs toutes roses!... d'un si joli rose!... j'ai reconnu que c'était celles que... alors... je ne m'y attendais pas et cela m'a saisie; j'ai pensé que lui... ne les verrait jamais, jamais!... et cela m'a fait tant de mal que je me suis enfuie pour que maman ne me vît pas pleurer.

NOEL en colère.

Oh! pour le coup, c'est de l'enfantillage!... Vous deviez bien vous attendre à cela, que diable! C'est une chose toute simple et qui arrive tous les jours. On s'amuse à planter un arbuste avec quelqu'un, et quand le printemps vient, la personne avec qui... on l'a planté n'est... plus là...; on cueille les fleurs... sans elle... Tout le monde connaît cela... il n'y a pas de quoi pleurer. (Il pleure et se fâche.) Voyons, voyons! soyez donc plus forte, et songez que si vous n'y prenez garde, un nouveau malheur peut bientôt vous frapper. Oui, ma chère Blanche, je vous l'ai dit, votre mère m'inquiète, sa santé ne se rétablit pas. Elle pleure des nuits entières; elle a, au moindre bruit, des palpitations qui la font rougir et pâlir à tout moment.... Il ne faut pas nous faire d'illusion : si nous ne nous entendons pas tous pour la distraire, pour lui rendre un peu le désir de vivre, le chagrin la tuera.

BLANCHE.

Que faire, Noël? comment la guérir?

NOEL.

Il faut d'abord ne pas sangloter à chaque instant, comme vous faites; il faut lui trouver des occupations... la forcer à sortir.

BLANCHE.

C'est ce que j'avais fait, et déjà j'étais bien contente.... Elle est avec l'architecte... ils ont parlé des travaux; les ouvriers viendront lundi. Je me réjouissais déjà de ce qu'elle avait consenti à tout ce que je lui avais demandé, lorsque j'ai aperçu ces malheureuses fleurs, et....

NOEL.

Encore! Je ne veux plus qu'on prononce devant moi le nom de ces coquines de fleurs!... Essuyez vite vos yeux et allez rejoindre madame... en courant... cela vous rendra vos couleurs.... Et surtout cachez-lui bien que vous avez tant

pleuré!... Tâchez de lui sourire un peu, inventez quelque chose d'agréable... figurez-vous qu'un bon jeune homme, qui a l'air de ne pas penser à vous, vient tout à coup vous demander en mariage.

BLANCHE.

Un bon jeune homme?

NOEL.

Je ne parle pas de M. Octave.

BLANCHE souriant.

M. Octave!

NOEL.

A la bonne heure! le voilà, ce joli sourire qui était notre joie à tous.... Il y a si longtemps qu'on ne l'avait vu! Souriez, souriez comme cela à votre mère... allez, allez, c'est ce qui peut lui faire le plus de bien.

BLANCHE.

Oh! tu es bon, Noël, tu me rends toujours du courage! Nous avions toutes perdu la tête.... Tu as été pour nous un sauveur!... si délicat dans tes soins pour ma mère, si ingénieux pour la préparer doucement à ce coup terrible!... Je ne te dis rien, mais je sens bien tout ce que nous te devons. Oui, va, je te connais et je t'aime bien!... Oh! mais voilà que tu pleures à ton tour, je t'y prends! tu ne pourras plus me gronder!...

NOEL pleurant.

C'est qu'aussi vous me dites des choses!... (Se fâchant.) Allons, allons! ne m'attendrissez pas! ne m'enlevez pas mon énergie!

BLANCHE.

Comment! tu ne veux pas que je te dise que je t'aime et que tu es bon?... Eh bien, je te dirai que tu es très-spirituel.

NOEL.

Moi?

BLANCHE.

Et que, malgré ton air niais et tes boucles d'oreilles...

NOEL.

J'ai l'air niais?

BLANCHE.

Un peu...

NOEL.

Ah!... Eh bien, malgré mon air niais et mes boucles d'oreilles, qu'est-ce que je sais faire?

BLANCHE.

Tu sais deviner des choses mystérieuses que personne ne devine.... Tu lis dans la pensée, toi!

NOEL *souriant.*

Hein! qu'est-ce que cela signifie? Expliquez-vous.

BLANCHE.

Non, non, je ne veux rien... je ne veux rien dire de plus; je veux seulement te prouver que je te connais, que j'apprécie tout ce que tu fais pour nous et que je t'aime bien.

NOEL.

Mais enfin, il faut...

BLANCHE.

Assez, assez!... Maman m'attend pour aller à l'église. Adieu! (*Revenant à la gauche de Noël, et tout bas.*) Tu n'en as parlé à personne, Noël, n'est-ce pas?

NOEL *avec malice.*

De quoi donc?

BLANCHE.

De tes découvertes.

NOEL.

Non.

BLANCHE.

Oh! je t'en prie, sois discret!... Si maman se doutait... elle serait encore plus triste.... Et puis, moi, Noël, j'ai ma dignité!...

NOEL.

Et puis, enfin, ce n'est peut-être pas vrai.

BLANCHE *vivement.*

Oh! que si.

NOEL *de même.*

Ah!... vous avouez donc?

BLANCHE.

Rien... rien.... Adieu, Noël, adieu!

(*Elle sort et la porte se referme.*)

SCÈNE VII.

NOEL seul.

La charmante fille!... Voilà une femme dans mon genre! C'est comme cela qu'elles me plaisent, les femmes! (Il va ouvrir la fenêtre.) Je n'aime pas ces grands caractères à grands sentiments, ça me fait peur. (Il range la table contre la cheminée.) Leur fameuse Mathilde qu'ils aiment tous... moi, elle m'effaroucherait. Ils appellent ça une femme de génie.... Eh bien, qu'est-ce que ça me fait, à moi, une femme de génie!... Je n'en fais aucun cas, je le dis hardiment. (Il place un fauteuil sur l'avant-scène, à droite.) Si je lui pardonne son génie, à celle-là, c'est qu'il lui a fait faire un beau portrait de notre cher enfant, quoiqu'elle lui ait donné un air sombre et sévère qu'il n'avait... qu'il n'a pas! car ils ont beau le pleurer..., moi je ne peux pas encore m'imaginer qu'il soit mort. Quand on me donne tous les détails de sa fin si horrible, qu'on me montre ses habits troués de balles, les lettres qu'on a trouvées sur lui, son portefeuille, ses papiers qui sont là... (Il indique la porte à gauche.) eh bien, je dis encore que cela ne prouve rien! (Il secoue les coussins de la chaise longue.) Le rapport du capitaine constate que ces habits recouvraient le corps d'un jeune homme mort depuis plusieurs jours, et dont les traits étaient méconnaissables. Donc, ce n'était pas lui!... Ne peut-il pas avoir prêté ses habits à un camarade, à un compagnon? Peut-être qu'il est chez les sauvages, en danger, en grand danger... mais mort, non, cela ne se peut pas!... Cela lui ressemble si peu de mourir!... de mourir jeune... lui à qui la mort s'est offerte déjà tant de fois... lui qui l'a toujours si adroitement évitée!... Quand je me rappelle tous les dangers dont il a été sauvé par miracle, non, je ne peux pas me décider à croire que Dieu l'ait tout à coup abandonné. Un jour, — il avait cinq ans, — nous jouions ensemble, je courais après lui; dans le feu de la course, il perd la tête, s'approche de la fenêtre, saute par-dessus la balustrade et disparaît.... Un second étage!... Je pousse un cri, je m'élance vers la fenêtre, je regarde sur le pavé... je croyais le voir là étendu sans vie.... Pas du tout! mon gaillard était accroché par sa blouse à une jalousie du premier étage; il avait passé

ses petits pieds dans les bâtons, et, se tenant par les mains, il regardait gaiement en l'air et m'attendait au passage. « Tu ne m'attraperas pas! s'écriait-il, tu ne m'attraperas pas! » Ah! malheureux, quelle frayeur! J'en ai été malade six semaines... lui n'en a fait que rire.... Et le jour où il est tombé dans la rivière, juste dans le filet du père Giraud, qui l'a bien vite repêché avec deux truites!... Et quand.... Ah bah! je n'en finirais pas... c'était toujours comme ça... des miracles qui prouvaient bien que le bon Dieu avait besoin de lui pour plus tard.... Et l'on voudrait me faire accroire que des méchants sauvages, que des gens de rien, des hommes tout nus, auraient osé porter la main sur cet enfant béni? Non... ça ne se peut pas! aussi, moi je l'attends!... Je le verrais entrer là, tout à coup, que je n'en serais pas même saisi... cela ne me ferait rien du tout. Il me semble à tout moment qu'il va m'apparaître... il me semble que je vais entendre sa voix... (La porte du fond s'ouvre, un jeune homme paraît, il s'arrête et écoute.) sa bonne et belle voix, forte et sonore, et qu'il va me crier comme autrefois, quand il revenait de ses excursions savantes sur les côtes : « Me voilà! me voilà! Mon vieux Noël, je n'ai rien mangé depuis vingt-quatre heures, vite une omelette! »

SCÈNE VIII.

NOEL, ADRIEN.

ADRIEN.

Me voilà! Mon vieux Noël, je n'ai rien mangé depuis vingt-quatre heures, vite une omelette!

(Il pose sa casquette sur le canapé, à droite, puis descend en scène.)

NOEL pétrifié en voyant Adrien.

Ah!...

ADRIEN.

Qu'as-tu donc?... tu es tout tremblant.... Tu ne m'attendais donc pas?... Je t'annonçais.... (Voyant chanceler Noël et le recevant dans ses bras.) Eh bien! Noël... Noël... reviens à toi. (Noël le regardant et cherchant à le reconnaître, il lui dit :) C'est bien moi!

NOEL après avoir sangloté.

O mon enfant! que je suis heureux!...

(Il l'embrasse.)

ADRIEN.

Mais, Noël, ce saisissement... je ne comprends pas.... Mes deux lettres... tu ne les as donc pas reçues?

NOEL.

Rien... je n'ai rien reçu!

ADRIEN.

Ma lettre a dû arriver hier.

NOEL.

Hier!... Depuis qu'on n'attend plus rien de toi, on n'envoie plus chercher les lettres à la ville.

ADRIEN.

Mais vos autres lettres?

NOEL.

Oh! celles-là, elles viennent quand elles veulent.

ADRIEN.

Et ma mère?...

NOEL.

Elle vous croit toujours mort.

ADRIEN.

Mort!

NOEL.

Ah! la malheureuse, quel coup de foudre! O Seigneur!...

ADRIEN.

Ainsi, elle n'est donc pas préparée à mon retour?

NOEL.

Est-ce que j'y étais préparé, moi?... Mais, j'y pense, quelqu'un t'a peut-être vu entrer ici?... N'as-tu pas rencontré quelqu'un?

ADRIEN.

Personne.... J'étais même inquiet de ce que vous ne veniez pas tous à ma rencontre.

NOEL.

A sa rencontre!... Il est amusant!... Mais cette émotion est trop... un autre à ma place en serait tout éperdu.... Heureusement que j'ai de la tête! Voyons, soyons prudent... ces pauvres femmes, elles en mourraient!... il faut les amener, petit à petit, à cette idée... si douce! mais trop douce.... Ah! c'est que, vois-tu, elles n'ont pas mon énergie... elles ne pourraient supporter... comme moi...

ADRIEN lui prenant les mains.

Mon brave Noël, tu trembles pour ma mère... elle est donc bien malade, que le bonheur de me revoir te paraît si dangereux pour elle?

NOEL.

Très-malade.... Oh! je ne suis plus inquiet... c'était le chagrin... le bonheur va la guérir; mais, pour cela, il ne faut pas qu'il la tue du premier coup. Oh! ce premier moment sera terrible!... Je ne sais... je cherche.... Me voilà aussi tourmenté que le jour où je lui ai appris votre mort.... Elle est restée trois heures sans connaissance... et pourtant je l'avais amenée tout doucement...

ADRIEN.

Pauvre mère!... Oh! qu'il me tarde de l'embrasser!

NOEL.

Tais-toi donc! tu me fais peur.

ADRIEN.

Tu crois que la joie...

NOEL.

Je crois qu'à votre vue elle tomberait morte... voilà ce que je crois.... Il faut absolument que votre sœur...

ADRIEN.

Oui, Blanche nous aidera. Qu'il y a longtemps que je ne l'ai vue! comme elle doit être jolie à présent!

NOEL.

Elle était jolie, elle l'est encore; mais depuis votre mort elle pleure tant!...

ADRIEN.

Chère petite sœur!... Et mademoiselle de Pierreval?

NOEL.

Elle est ici.

ADRIEN.

Mathilde est ici!

NOEL.

Depuis votre mort elle n'a pas quitté la famille.

ADRIEN.

Oh! Noël, que je suis heureux! (Il lui saute au cou et l'embrasse.) Elle m'aime donc toujours?

NOEL.

Elle fait votre portrait et elle pleure!... Va-t-elle être

contente!... Oh oui!... mais il ne faut pas l'épouvanter non plus; celle-là, c'est un autre genre, elle deviendrait folle. O mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que je vais faire de mes femmes?... comment leur apprendre?... comment les avertir?... Je m'y perds, je n'y suis plus... je....

ADRIEN.

C'était pour éviter tout ce trouble que je t'avais écrit. En arrivant au Havre, j'ai su que la nouvelle de ma mort était répandue dans le pays, et c'est toi que je chargeais de dire à ma mère...

NOEL *écoutant.*

Chut!...

ADRIEN.

Quel malheur que tu n'aies pas reçu cette lettre!

NOEL.

Silence donc! c'est elle!

ADRIEN.

Qui?

NOEL.

Madame!

ADRIEN.

Ma mère!

NOEL.

C'est son pas fatigué et languissant... elle s'arrête à moitié de l'escalier... c'est elle!... où le cacher?...

ADRIEN.

Dans ma chambre.

(*Il court vers la petite porte à gauche.*)

NOEL.

Madame a la clef... on n'entre plus dans cette chambre!

ADRIEN.

Sur le balcon?...

NOEL.

Dehors!... on vous verrait. Le verrou... le verrou... non... cela l'inquiéterait, elle insisterait pour entrer... Ah! barricadons la porte... vite, vite, aide-moi!

(*Il tire le canapé de droite et le place devant la porte, aidé d'Adrien; il met ensuite un fauteuil devant le canapé.*)

SCÈNE IX.

NOEL à genoux sur le canapé, MADAME DES AUBIERS derrière la porte, ADRIEN caché par le vantail de droite; ensuite BLANCHE.

MADAME DES AUBIERS essayant d'ouvrir la porte.

Noël!

NOEL bas à Adrien.

Laissons-la appeler.

ADRIEN.

O ma mère!

MADAME DES AUBIERS entr'ouvrant la porte.

Noël!

NOEL.

Ah! pardon, madame, je croyais que tout le monde était à l'église, et je profitais de ça pour faire le salon à fond... il en a bon besoin. Madame veut-elle que je dérange le canapé pour...

MADAME DES AUBIERS.

Non, je venais seulement chercher mon livre de messe; il doit être là, sur la cheminée; donne-le-moi, Noël.

NOEL.

Oui, madame. (Tout en maintenant le canapé contre la porte, il fait signe à Adrien qui va prendre sur la cheminée le livre de sa mère et le couvre de baisers; au lieu de le remettre à Noël qui l'attend, Adrien tout tremblant le passe à sa mère derrière la porte.) Est-ce celui-là, madame?

MADAME DES AUBIERS.

Oui, merci.

(Elle se retire.)

NOEL s'assure qu'elle est partie, ferme la porte et tombe sur le canapé.

Ouf! je suis en nage!

ADRIEN regardant par la fenêtre.

Noël, je la vois! je la vois!... Oh! comme elle est pâle!... comme elle est changée, ma pauvre mère!... (Il pleure.)

NOEL allant à Adrien et l'entraînant loin de la fenêtre.

Et moi aussi, je suis bien changé... mes pauvres cheveux sont presque tout gris.

ADRIEN.

Quelle douleur! comme elle m'aime, ma mère! Et ne pouvoir la tenir dans mes bras! l'embrasser!...

(Il lui tend les bras de loin.)

NOEL qui s'est mis devant Adrien, se jetant dans ses bras.

Embrassez-moi toujours, ça vous soulagera. (Adrien l'embrasse avec passion.) Tant que vous n'aurez rien de mieux à embrasser, tâchez de vous faire illusion. (Il passe à gauche, et Adrien se rapproche de la fenêtre.) Grâce au ciel, le danger est passé! (Arrachant Adrien de la fenêtre.) Mais cachez-vous donc!... si elle se retournait!...

ADRIEN.

Cela me fait tant de bien de la suivre des yeux!... Noël, tu vas dire que je suis un monstre, mais cela me fait plaisir de me voir pleuré comme ça!

NOEL.

Vous n'êtes pas dégoûté!... Mais il ne s'agit pas d'être heureux, il faut nous entendre... nous avons une heure devant nous.... Mais non! qu'est-ce qui vient là?... vite le verrou.

(On frappe à la porte.)

BLANCHE au dehors.

Noël!...

NOEL bas à Adrien.

C'est votre sœur!

ADRIEN.

Blanche!

BLANCHE.

Noël!...

NOEL.

Ah bah! à cet âge-là, on a de la force pour le bonheur. Laissez-moi seulement la prévenir... cachez-vous derrière le rideau. (Il indique la fenêtre.)

BLANCHE.

Ouvre donc!

NOEL.

Voilà, voilà.

SCÈNE X.

BLANCHE, NOEL, ADRIEN caché.

NOEL. Il retire le canapé, pousse le verrou.

Ah! c'est vous, mademoiselle.

(Il époussette les meubles en fredonnant.)

BLANCHE.

Pourquoi donc t'enfermes-tu, Noël?

NOEL.

Pourquoi?... c'est... c'est pour empêcher la poussière de sortir.

BLANCHE.

La poussière!...

NOEL à part.

Qu'est-ce que je dis donc?

BLANCHE allant prendre son ouvrage sur la table à gauche.

Maman est allée à la messe avec Mathilde.... Elles n'ont pas voulu m'emmener... j'y suis allée ce matin déjà. Je croyais que maman serait trop souffrante et qu'elle ne pourrait pas sortir aujourd'hui.... Oh! Noël, tu as raison, je la regardais tout à l'heure, elle est bien atteinte, ce chagrin l'a brisée.

(Elle traverse le théâtre pour aller à la cheminée chercher ses ciseaux.)

NOEL a repris son plumeau et époussette les meubles.

Le chagrin... oui... effectivement le chagrin.... (Il fredonne.) Peuh! peuh!...

BLANCHE s'arrêtant.

Mais qu'as-tu donc?

NOEL.

Moi?... rien... rien.... Peuh! peuh!

BLANCHE se retournant.

Je te parle de mes inquiétudes et tu ne m'écoutes pas.

NOEL.

Si fait, mademoiselle, si fait.... Peuh! peuh!

BLANCHE.

En vérité, je crois qu'il chante! Toi, Noël, tu chantes! Mais qu'est-ce qu'il y a donc? (S'approchant de Noël.) Noël, tu as l'air tout jeune! ce n'est pas naturel.... Il est arrivé quelque chose.... Mais qu'as-tu donc, Noël?

NOEL.

Je suis bouleversé, n'est-ce pas? J'ai la figure à l'envers?... Je vous parais tout drôle, cela doit être. C'est que je viens d'éprouver une émotion, une impression, une commotion violente, et j'ai un peu de peine à me remettre.

BLANCHE.

Une émotion heureuse, car tu es tout content et tu chantes!

NOEL.

Oui, mademoiselle....

BLANCHE.

Heureuse pour toi?

NOEL.

Pour moi et pour vous.

BLANCHE.

C'est vrai, c'est la même chose, tu n'as pas d'enfant.

NOEL.

Je suis mon seul enfant, le fils de mes œuvres.

BLANCHE.

Alors, c'est un bonheur qui nous arrive?

NOEL.

Oui... oui... un bonheur.

BLANCHE.

Lequel?

NOEL.

Devinez... cherchez...

BLANCHE.

Je n'ai plus besoin de chercher... mon frère?...

NOEL.

C'est ça, vous y êtes.

BLANCHE.

On a de ses nouvelles?

NOEL.

Allez! allez!

BLANCHE.

Il n'est pas mort?... on s'était trompé?... Il est arrivé au Havre?

NOEL.

Vous le savez donc?

BLANCHE.

Non, je l'ai rêvé....

NOEL.

Mademoiselle Blanche, vous avez du courage, de l'énergie, du sang-froid....

BLANCHE.

Tu peux tout me dire.... Tu le vois, Dieu m'avait préparée à cette joie!

NOEL.

Alors... si Dieu vous a préparée, je n'ai plus rien à faire... mais vous ne vous évanouirez pas?

BLANCHE.

Moi!... Il est ici?

NOEL.

Il est ici.

BLANCHE.

Nous allons le revoir?

NOEL.

Vous allez le revoir.

BLANCHE tombant à deux genoux.

O ma mère!...

ADRIEN sortant de derrière le rideau, à part.

Pauvre petite sœur!...

BLANCHE regardant autour d'elle.

Mais, s'il est ici, où donc est-il?...

ADRIEN descendu à droite.

Blanche!

BLANCHE toujours à genoux, lui tendant les bras.

Adrien!... viens, viens, je n'ai pas peur.

ADRIEN. Il court à elle et la relève dans ses bras.

Ma sœur! ma chère Blanche!... quel bonheur!...

(Il la fait passer à sa gauche.)

BLANCHE.

Oh! maman, maman, quelle joie!... Un mois plus tard, Adrien, tu ne l'aurais plus retrouvée.... Et Mathilde! comme elle va reprendre courage! Tu nous rends la vie à toutes les trois.... Oh! que Dieu est bon! Mais regarde-moi.... C'est bien lui!... Noël! Adrien!... Ah!... Ils t'avaient donc tué, ces vilains sauvages?

ADRIEN.

Pas tout à fait.... J'avais trois balles dans le corps, j'étais sans connaissance... ils m'ont pris mes habits et ils m'ont laissé là.... J'ai été sauvé par miracle.

NOEL.

Qu'est-ce que je disais?... un miracle!

ADRIEN.

Une femme du pays m'a recueilli chez elle; j'ai été deux mois à me rétablir....

BLANCHE.

Pauvre frère!

ADRIEN.

Elle me soignait à sa façon : pour tout traitement, des paroles magiques.... Ç'a été long!

BLANCHE.

Et ton uniforme qu'on nous a renvoyé?

ADRIEN.

On l'a retrouvé sur mon voleur, qui, dans une mêlée où nous avons perdu plusieurs des nôtres, a été tué.

NOEL.

C'est bien fait!

BLANCHE.

On l'a pris pour toi?...

NOEL.

Il était méconnaissable?...

ADRIEN.

Il était mort depuis quinze jours! Et comme il avait mon uniforme...

NOEL.

Comme on a trouvé sur lui votre passe-port...

BLANCHE.

Les lettres de ma mère...

NOEL à Adrien.

La montre à votre chiffre...

ADRIEN.

On a cru que c'était moi.

NOEL.

C'est ça!... Permettez donc.... je découvre une chose!

(Il passe entre eux.)

BLANCHE.

Quoi donc?

NOEL.

C'est que, depuis trois mois, c'est son voleur que nous pleurons!... Nous pleurons son voleur!

BLANCHE riant.

Son voleur!

ADRIEN.

C'est vrai... c'est nouveau!

NOEL.

C'est drôle... je trouve cela drôle.

(Ils rient aux éclats.)

BLANCHE les interrompant avec tristesse et allant à son frère.

Ah! c'est mal! nous rions... et maman qui pleure encore!

ADRIEN.

Ne pensons qu'à elle.... Je vous conterai mes aventures quand elle sera là.

NOEL.

Il faut absolument le cacher. Il ne peut pas rester dans ce salon.

BLANCHE tendrement à Adrien.

C'est le tien.... On y était mieux pour penser à toi.

NOEL.

Il nous faudrait la clef de cette chambre.

BLANCHE.

Maman l'a chez elle.

NOEL.

Diable!

BLANCHE.

Non... non, je me rappelle, hier elle l'a mise là dedans. (Elle va à la table à gauche et cherche dans un pupitre.) La voilà! nous sommes sauvés! (Elle ouvre la porte de la chambre. — A Adrien.) Vite, en prison, et ne bougez pas, monsieur.... Vous resterez là jusqu'à ce soir, sans boire ni manger!... (Venant à Adrien.) Ah! je parie que tu as faim?

ADRIEN.

Non, je suis trop ému.

BLANCHE.

Tu vas déjeuner, cela t'occupera.

ADRIEN.

Dans une maison où il n'y a que des femmes, il n'y a jamais rien à manger.

BLANCHE.

Mais nous ne sommes pas seules.

ADRIEN.

Comment?

BLANCHE.

Nous avons ici un ami.

ADRIEN vivement.

Octave!... Il est avec vous?

BLANCHE.

Il ne nous quitte pas.

ADRIEN.

Pourquoi donc rougis-tu?

BLANCHE.

Je ne rougis pas.

ADRIEN.

Tu as rougi... Octave est amoureux de toi!

BLANCHE.

Non... Viens.

NOEL bas à Adrien.

Ne la taquinez pas, je vous ferai ses confidences.

ADRIEN à Noël

Ah!... J'arrive à temps pour les bénir.

BLANCHE à Adrien.

Dépêche-toi, maman va rentrer!

NOEL regardant par la fenêtre.

Non, personne encore dans l'avenue....

ADRIEN à la porte de sa chambre.

Ah! ma chambre d'écolier!... Quelle symétrie! mes livres, mes cartes, mes herbiers, chaque chose est à sa place!... Je ne m'y reconnais plus.... Voyez-vous, ce vieux grondeur, comme il a bien vite profité de ma mort pour mettre en ordre mes affaires! Mais sois tranquille, demain tu t'apercevras que je suis revenu. Et mes études, on les a fait encadrer... quel honneur!

(Il entre dans sa chambre.)

BLANCHE.

C'est ça... admire-les. (Elle ferme la porte.)

ADRIEN.

Comment! tu m'enfermes?

BLANCHE.

Sois sage... Songe qu'il y va de la vie de maman! Dans sa chambre... en voilà de la joie!

SCÈNE XI.

BLANCHE, NOEL.

NOEL.

Quelle aventure! Quand je disais qu'il n'était pas mort... je le connaissais bien!

BLANCHE.

Va vite lui chercher à déjeuner.

NOEL.

C'est juste.

BLANCHE.

Quel bonheur! quel bonheur! comme nous allons nous amuser! Ah! que c'est gentil de n'avoir plus de chagrin! Et cet affreux deuil! ô la vilaine robe!... il me tarde de la quitter... je mettrai ce soir ma robe rose!

(Elle saute de joie.)

NOEL.

Comme ça lui va bien, le bonheur! elle saute comme une petite chèvre!... Mais, mademoiselle, ne sautez donc pas comme ça... si madame vous voyait!...

BLANCHE.

Oh! je t'en prie, laisse-moi un peu sortir ma joie... elle m'étouffe. Oh! c'est si bon de penser qu'il est là, lui, ce cher enfant que nous avons tant pleuré.... Il est là!... mon cher petit frère! (Elle lui envoie des baisers.) Je le trouve bien embelli... c'est un homme.

NOEL.

Plus... un marin! Oh! il a une fameuse tournure, et il est bien mieux que son ami Octave.

BLANCHE.

Noël, tu es méchant.

NOEL.

Je suis si content... je dis des malices... c'est ma manière de danser, à moi.... Mais quel moyen employer pour apprendre à madame?...

BLANCHE.

Moi, je ne cherche pas... Dieu m'enverra une inspiration. La seule chose qui m'inquiète, c'est que je ne peux plus être triste!

NOEL.

Ni moi non plus.

BLANCHE.

Nous voilà bien!

NOEL.

Vous êtes fraîche comme une rose!

BLANCHE.

Et toi, donc! tu as un regard brillant qui dit tout.

NOEL.

Non, cela ne prouve rien.... J'ai quelquefois l'œil très-brillant, d'ailleurs...

(On entend sonner.)

BLANCHE.

On vient d'ouvrir la grille!

NOEL regardant par la fenêtre.

C'est madame... tenons-nous bien!

BLANCHE.

Elle est avec Mathilde....

NOEL.

Elles se séparent. Mademoiselle de Pierreval rentre chez elle; madame est sur le perron... elle monte ici.... Allons, ferme! voilà le moment du danger... je m'en vais....

BLANCHE.

Comment! tu me laisses?

NOEL.

Vous le disiez vous-même, je ne sais pas dissimuler... je ne suis pas femme.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

BLANCHE seule.

Noël!... Que faire? le cœur me bat.... Pauvre mère! la voici. Comme elle est triste! (Elle va du côté de la fenêtre.) Oh! je voudrais lui sauter au cou et lui dire tout de suite.... mais non, elle est si malade.... Mon Dieu, inspirez-moi!

SCÈNE XIII.

MADAME DES AUBIERS, BLANCHE.

MADAME DES AUBIERS sans voir Blanche.

Que je souffre!... Tant mieux! le supplice sera moins long.

(Elle s'assied sur la chaise longue.)

BLANCHE s'approchant.

Vous voilà, maman... comment êtes-vous? Cette course vous a fatiguée, je le vois.

MADAME DES AUBIERS.

Ah! tu étais là?... je ne t'avais pas vue.

BLANCHE.

J'étais sur le balcon.... Ah! maman, vous êtes pâle... vous avez encore bien pleuré!...

MADAME DES AUBIERS.

J'ai prié.

BLANCHE à part.

Oh! je ne peux plus la voir pleurer, je n'ai plus de patience....

MADAME DES AUBIERS.

Octave était avec nous; je n'ai pu dire à Mathilde ce que je voulais lui faire comprendre. Il faut tant de ménagements avec elle! Ne trouves-tu pas, ma fille, qu'elle est tous les jours plus irritée? N'es-tu pas comme moi inquiète de Mathilde?

BLANCHE distraite.

Oui, maman, très-inquiète....

MADAME DES AUBIERS.

Il faut absolument qu'elle retourne chez son père.... Je n'ai pas le droit de m'emparer de son avenir.... Elle doit se consoler, elle... aucun lien ne l'engage.... La douleur constante, les regrets éternels n'appartiennent qu'à nous!

BLANCHE à part.

Oh! que je voudrais répondre!

MADAME DES AUBIERS.

Qu'as-tu donc? Tu n'en veux point à Mathilde, n'est-ce pas?

BLANCHE.

Moi? non, maman.

MADAME DES AUBIERS.

Tu n'es pas fâchée que nous soyons allées sans toi à l'église?

BLANCHE vivement.

Non, au contraire, je suis bien contente d'être restée à la maison.

MADAME DES AUBIERS à part.

Ah!... Octave!... cette idée me trouble... On étouffe ici!... (Haut.) Pourquoi as-tu fermé la fenêtre? ouvre-la, Blanche.

BLANCHE regardant la fenêtre ouverte.

La fenêtre!... Mais, maman, elle.... Ah! c'est vrai, je l'avais fermée par distraction. (Elle court à la fenêtre ouverte et fait semblant de l'ouvrir. A part.) Comme elle est oppressée!... Je n'ose encore rien lui dire.

MADAME DES AUBIERS.

Il va faire de l'orage, sans doute... on est suffoqué!

BLANCHE à part.

Il fait un temps superbe!... O mon Dieu! comme elle souffre! (Elle passe derrière sa mère et se place à sa gauche. Haut.) Maman...

(Elle embrasse sa mère.)

MADAME DES AUBIERS.

Cette promenade à la ferme t'a fait du bien. Tu as repris tes couleurs et presque ton gentil sourire.... Mais je te trouve, je ne sais pourquoi, une expression de figure étrange.

BLANCHE.

A moi!...

MADAME DES AUBIERS.

Tu me parais à la fois joyeuse et contrariée.

BLANCHE.

Vous devinez tout.

MADAME DES AUBIERS.

As-tu appris quelque nouvelle qui te réjouisse?

BLANCHE.

Maman.... (A part.) Quelle idée!... Si j'osais....

MADAME DES AUBIERS.

Hélas! que pourrions-nous apprendre?

BLANCHE à part.

Oui, c'est le meilleur moyen.

MADAME DES AUBIERS faisant signe à Blanche de s'asseoir.

Dis-moi, qu'est-ce que tu as?

BLANCHE s'asseyant sur le pouff.

Eh bien! je suis en colère, je suis furieuse... il y a des choses qui me révoltent!

MADAME DES AUBIERS.

Quoi donc?

BLANCHE.

C'est qu'il arrive de si grands bonheurs à des gens qui ne les méritent pas, qui ne les sentent pas! Et que vous, vous ayez tant de chagrins!... vous qui êtes si bonne, si généreuse, si aimée!

MADAME DES AUBIERS.

J'avais reçu ma part trop belle, Dieu me l'a reprise. Mais de qui veux-tu parler?

BLANCHE.

De cette mauvaise mère... moi, je trouve que c'est une mauvaise mère!

MADAME DES AUBIERS.

Je ne sais pas de qui tu veux parler?

BLANCHE.

De Gervaise... de Gervaise qui avait forcé son fils à partir, à s'engager, parce qu'il voulait se marier malgré elle. C'était une cruauté indigne... elle méritait bien de le pleurer toujours!

MADAME DES AUBIERS.

Eh bien?

BLANCHE.

Elle a reçu enfin des nouvelles....

MADAME DES AUBIERS se levant.

Des nouvelles de son fils?

BLANCHE.

Il n'a point péri dans le naufrage de *l'Amphitrite,* comme on le croyait.

MADAME DES AUBIERS.

O mon Dieu! un tel bonheur! est-ce possible?

(Elle retombe sur la chaise longue.)

BLANCHE.

Il est à Brighton, on l'attend au Havre.

MADAME DES AUBIERS exaltée.

Qu'a-t-elle donc fait au monde, cette mère, pour que cette récompense lui soit donnée?

BLANCHE.

Rien... et c'est ce qui m'indigne! Elle ne savait pas même pleurer son enfant.

MADAME DES AUBIERS.

Ah! ne dis pas cela, ma fille!

BLANCHE.

On l'aurait crue déjà consolée, elle était si calme, si résignée!...

MADAME DES AUBIERS.

C'est qu'elle espérait! Gervaise n'avait jamais reçu, elle, la nouvelle officielle de la mort de son fils... elle pouvait toujours se flatter qu'un jour...

BLANCHE.

Oui, c'est ce que je dis, elle pouvait encore espérer.... Les aventures de voyage sont si singulières!

MADAME DES AUBIERS.

L'heureuse femme!

BLANCHE.

Mais alors, maman... c'est une idée folle... mais nous... nous peut-être aussi nous pouvons espérer.

MADAME DES AUBIERS.

Espérer!

BLANCHE.

Oh! maman, maman, quelle joie si tout à coup nous allions apprendre que...

MADAME DES AUBIERS.

C'est impossible, impossible... on a eu toutes les preuves de sa fin horrible.... Mon pauvre enfant!

BLANCHE.

On a trouvé le corps d'un jeune homme qui avait les habits d'Adrien, c'est vrai; mais on a dit, on a avoué qu'on n'avait pas pu le reconnaître.

MADAME DES AUBIERS.

Oui, mais...

BLANCHE.

Mais... mais... si... si quelqu'un... qui sait?... si quelqu'un avait emprunté son uniforme?

MADAME DES AUBIERS.

Un officier ne prête pas son uniforme; et d'ailleurs, l'acte est positif, le gouvernement a reçu la nouvelle.

BLANCHE.

On peut bien se tromper.

MADAME DES AUBIERS.

Mais, ma pauvre folle, Adrien m'aurait écrit.

BLANCHE.

Ce n'est pas par une lettre que Gervaise a appris le retour de son fils, c'est par un voyageur.

MADAME DES AUBIERS.

Son fils ne lui écrivait jamais, c'était un cœur insouciant; mais mon fils à moi, si dévoué, si religieux dans ses soins....

BLANCHE.

Eh bien, moi, depuis que je sais que Gervaise a appris le retour de son fils, je ne peux pas m'empêcher d'espérer, de rêver le retour du nôtre.... Je ne peux pas croire que Dieu fasse une si grande injustice en sa faveur, et qu'il vous oublie. O maman! songe donc comme tu serais heureuse si on venait... là... tout à coup, te dire : On a vu votre fils!...

MADAME DES AUBIERS exaltée.

Tais-toi... tais-toi!... j'en mourrais!... Ne me donne pas ces cruelles idées, elles sont inutiles, et elles me font trouver mon désespoir encore plus amer.

BLANCHE à part, en s'éloignant.

Elle me décourage... elle ne me seconde en rien... elle repousse toute espérance, même en rêve! Et ce Noël qui me laisse tout le mal!... Pourtant il faut bien lui apprendre.... (Haut.) Vous me quittez, maman?

MADAME DES AUBIERS agitée et se disposant à sortir.

Oui, je vais chez Mathilde.

BLANCHE.

Chez Mathilde?

MADAME DES AUBIERS.

Il faut absolument obtenir d'elle qu'elle retourne à Paris. Je vais... je dois.... (Arrivée à la porte, elle descend vers Blanche.) Tu dis que c'est au Havre qu'on attend le fils de Gervaise?

BLANCHE.

Oui, maman, au Havre.... Il peut être ici demain.

MADAME DES AUBIERS.

Quelle joie! Comment pourra-t-elle supporter cette émotion!... Oh! à sa place, je n'aurais.... (Éclatant.) Oh! je n'aurai jamais un pareil bonheur!... Son fils!... son fils!... Comment vit-elle dans une pareille attente? Elle doit compter les heures, les minutes, cette femme!... Blanche, je reviens.

(Elle sort vivement.)

SCÈNE XIV.

BLANCHE seule.

Le coup a porté.... L'idée va germer et grandir.... D'abord, elle comprendra qu'une mère peut retrouver son fils... et puis, je lui dirai : Cette mère si heureuse, ce n'est pas Gervaise... maman, c'est toi!

SCÈNE XV.

NOEL, BLANCHE.

NOEL *avec un panier qu'il pose au fond, à gauche.*

Mademoiselle, où va donc madame?

BLANCHE.

Elle va chez Mathilde.

NOEL.

Mais non, elle a pris le chemin du port.

BLANCHE.

Seule?

NOEL.

Non, j'ai fait signe à Louise, qui la suit en cachette.

BLANCHE.

Souffrante comme elle est aujourd'hui!

NOEL.

Elle n'a pas l'air malade, elle marche vite et d'un pas empressé, comme quelqu'un qui va chercher une bonne nouvelle.... J'ai cru que vous lui aviez dit quelque chose.

BLANCHE.

Et c'est le chemin du port qu'elle a pris?

NOEL.

Oui, celui qui rejoint le rempart, et que nous prenons quand nous allons chez Gervaise.

BLANCHE.

Elle est allée chez elle... je m'en doutais!

NOEL.

Et que va-t-elle faire là?

BLANCHE.

Noël, elle va apprendre comment on retrouve son fils.

NOEL.

Comment cela?

BLANCHE.

Je lui ai fait un conte.

NOEL.

Un conte!

BLANCHE.

Je lui ai dit le bonheur qui nous arrive.

NOEL.

Déjà?

BLANCHE.

Mais je lui ai fait croire que c'est à la Gervaise que ce grand bonheur était arrivé.

NOEL fâché.

C'est ingénieux! elle va découvrir que c'est un mensonge.

BLANCHE.

Tant mieux!

NOEL.

Vous serez confondue.

BLANCHE.

Tant mieux!

NOEL.

Elle comprendra bien vite qu'il y a un mystère là-dessous.

BLANCHE.

Et elle cherchera....

NOEL comprenant.

Ah! j'y suis!... et elle devinera!

BLANCHE.

Elle n'osera pas deviner... c'est trop beau! mais elle pensera que nous avons reçu quelques avis, qu'on nous a donné quelques nouvelles. Deviner qu'il est là, vivant!... Ah! mon Dieu, mais il meurt de faim ce cher prisonnier! porte-lui vite à manger.

NOEL.

J'ai là mon panier.

BLANCHE.

C'est bien! Entre vite.

NOEL.

Faites le guet.

(Il entre dans la chambre d'Adrien.)

BLANCHE.

Sois tranquille. — C'est vrai, si quelqu'un, si Mathilde nous surprenait... ah! quelle attaque de nerfs!... Et Noël qui a tant peur des nerfs de Mathilde!...

NOEL sortant de la chambre, effaré.

Mademoiselle!... mademoiselle!...

BLANCHE.

Eh bien?

NOEL.

Votre frère...

BLANCHE.

Eh bien, mon frère?...

NOEL.

Dans sa chambre il n'y a plus rien!

BLANCHE.

Adrien?...

NOEL.

Vous l'aviez enfermé à double tour!...

BLANCHE.

Ah! je devine... il est chez Mathilde.

NOEL.

Par où serait-il passé?

BLANCHE.

Par la fenêtre.

NOEL.

Encore!

BLANCHE.

Et ma mère qui doit aller chez elle!... Elle va le voir!...

NOEL.

Allons, bon! à peine de retour, voilà déjà les tourments!

BLANCHE.

Et que veux-tu, puisqu'il l'aime!

NOEL.

Oui, il l'aime, il l'a revue, et déjà il ne pense plus à nous! Oh! l'amour... l'amour!...

SCÈNE XVI.

NOEL, ADRIEN, BLANCHE.

ADRIEN debout sur la fenêtre.

L'amour a des ailes.

BLANCHE allant à Adrien.

Ah! te voilà!

NOEL de même.

Ah! vous voilà!

BLANCHE.

Quelle imprudence!

NOEL.

Quelle folie!

(Ils le ramènent en scène.)

BLANCHE.

Sauter par la fenêtre!... mais maman pouvait te voir!

NOEL.

Mais vous pouviez vous casser le cou!

ADRIEN.

Tomber par la fenêtre... j'y suis habitué, c'est ce que je fais le mieux.

NOEL.

Joli talent!

ADRIEN.

Je n'y tenais plus!... elle était en face de moi...

BLANCHE.

Nous n'avons pas le temps de t'écouter.

(Elle le pousse vers la petite porte.)

ADRIEN revenant à Noël.

Elle pleurait...

NOEL.

La folie est faite, n'en parlons plus.... Rentrez vite.

ADRIEN.

Comme elle est embellie! la voir en deuil... de moi! cela m'a monté la tête.

BLANCHE.

Mais va-t'en donc!

ADRIEN résistant.

Je te le dis, Blanche, si tous les maris qu'on pleure pouvaient voir leurs veuves en deuil d'eux-mêmes...

NOEL.

Eh bien, qu'est-ce qu'ils feraient?

ADRIEN.

Ils ressusciteraient tout de suite.

NOEL.

Et leurs veuves en mourraient!... Rentrez vite.

ADRIEN.

Mais comme vous m'aimez tous! mais je vaux donc quelque chose?

BLANCHE.

Tu ne vaux rien.... Cache-toi! si maman...

ADRIEN.

Eh bien, quand elle me verrait... je suis sûr que la joie...

BLANCHE.

La suffoquerait!

ADRIEN passant à gauche.

Je veux voir ma mère.

BLANCHE.

Noël, tu l'entends, il veut la voir.

NOEL.

C'est d'une extravagance!...

BLANCHE.

Tu ne la verras pas.

NOEL lui barrant la porte à droite.

Dussé-je employer la force, vous ne la verrez pas!

BLANCHE.

Sans cœur!

NOEL.

Mauvais fils!

BLANCHE.

Mauvais frère!

NOEL.

Brutal!

BLANCHE.

Marin!

NOEL.

Savant!

ADRIEN.

Oh! mais c'est odieux! Si on me maltraite comme cela, je m'en vais. J'aime mieux les sauvages!

NOEL écoutant.

Prenez garde!

BLANCHE.

Mon petit frère, de grâce, encore un moment!

ADRIEN.

Allons, puisqu'il le faut.

NOEL.

On vient!

BLANCHE poussant Adrien dans la chambre.

Il était temps!

SCÈNE XVII.

NOEL, BLANCHE, OCTAVE.

BLANCHE voyant entrer Octave, bas.

Ah! ce n'est pas elle.

NOEL bas.

Voilà du répit.

OCTAVE.

Mademoiselle Blanche...

BLANCHE bas.

Quelle peur!

NOEL bas.

J'en frissonne.

OCTAVE.

Je vous dérange.... Pardon! je vais...

BLANCHE.

Non, non, restez, au contraire.... Nous avons cru que c'était maman; et de vous voir...

NOEL.

Oui, ça nous paraît drôle.

OCTAVE étonné.

Qu'y a-t-il?

BLANCHE.

C'est que nous avons à vous apprendre une nouvelle que... qui doit...

NOEL bas à Blanche.

N'allez-vous pas faire des façons avec celui-là!... Est-ce qu'il va aussi s'évanouir et palpiter comme ces dames?

OCTAVE à part.

Qu'ont-ils donc? Ils ont l'air de se concerter.

BLANCHE bas à Noël.

Il sera si fâché de n'être pas tout à fait heureux du retour de son ami!

NOEL bas.

Ah! ça, je le lui pardonne. (A part.) Je me suis dit tant de fois : Pourquoi n'est-ce pas lui?

OCTAVE.

Eh bien, cette nouvelle?

BLANCHE.

C'est un bonheur, un grand bonheur qui nous arrive.

OCTAVE.

Un bonheur!... lequel?

BLANCHE.

A vous aussi.... Vous l'aimiez tant!... Vous avez partagé notre douleur.... Aujourd'hui, c'est notre joie qu'il faut partager.

OCTAVE.

Votre joie.... Est-ce qu'Adrien...

BLANCHE.

Il n'est pas mort!

OCTAVE.

Ah!... mon cher Adrien!...

BLANCHE bas à Noël.

Tu vois, il est heureux!

NOEL.

C'est d'un bon cœur!

BLANCHE de même.

J'ai raison de l'aimer.

OCTAVE à Blanche.

Quel prodige! Mais votre mère?

BLANCHE.

Il n'y a plus à craindre que pour elle... car maintenant ici tout le monde sait...

OCTAVE.

Tout le monde!... Mathilde?...

BLANCHE.

Elle a revu Adrien, il n'y a plus de danger pour elle.

OCTAVE avec amertume.

Ah!... ils se sont revus!...

BLANCHE bas à Noël.

Voilà la jalousie qui lui reprend et qui va tout gâter.

NOEL de même.

N'ayez pas peur... l'impossible arrange tout.

OCTAVE avec agitation.

Blanche, vous êtes une noble enfant, je me fie à vous... ne dites à personne qu'en quittant cette maison j'étais instruit du retour d'Adrien... pour des raisons que je ne puis vous expliquer.

BLANCHE.

Je ne vous demande pas votre secret... je le sais.

OCTAVE.

Mon secret?...

BLANCHE.

C'est si dangereux de regarder aimer!

OCTAVE.

Blanche!...

NOEL au fond.

J'entends madame!...

OCTAVE.

Adieu.

BLANCHE.

Ne me quittez pas.... Songez-y donc, il faut lui apprendre.... Aidez-moi.

OCTAVE.

Il vaut mieux...

BLANCHE.

Je vous en prie!...

SCÈNE XVIII.

BLANCHE, NOEL, MADAME DES AUBIERS, OCTAVE.

MADAME DES AUBIERS observant Blanche et Octave, qui sont immobiles, puis passant à droite, à part.

Mais pourquoi m'a-t-elle trompée?... Blanche, la vérité même!... Elle m'a fait un mensonge... pourquoi?... c'est impossible! je ne veux pas espérer... J'ai peur! (Haut.) Noël, laisse-nous.

(Noël sort.)

SCÈNE XIX.

BLANCHE, OCTAVE un peu au fond, MADAME DES AUBIERS.

MADAME DES AUBIERS à Blanche.

Tu as peut-être été inquiète de moi, Blanche, de ma longue absence?... Je t'avais dit que j'allais chez Mathilde, et puis, en descendant l'escalier, l'idée m'est venue d'aller voir Gervaise, tu te rappelles, que tu m'avais dit être si joyeuse?... Je l'ai trouvée plus triste que jamais.

BLANCHE.

Gervaise!

MADAME DES AUBIERS.

Elle n'a reçu aucune nouvelle de son fils.... Ah! c'était un trop grand bonheur! Je savais bien qu'il ne pouvait arriver

à personne!... Pleurer son fils, et le revoir tout à coup devant soi, vivant... Entendre sa voix qu'on croyait éteinte à jamais... le tenir dans ses bras serrés, serrés... pour qu'il ne s'échappe plus!... (Avec exaltation.) Oh! cette joie-là, je savais bien qu'il n'était donné à personne de la connaître, de la savourer!

BLANCHE à Octave, bas.

Oh! voyez, regardez-la, comme elle a la fièvre!

MADAME DES AUBIERS à part.

Je m'exalte trop, ils ne me diront rien.

(Elle s'assied à droite.)

BLANCHE à Octave, bas.

Vous comprenez quelle prudence il faut!

MADAME DES AUBIERS.

Qui t'avait fait ce conte-là, ma fille?

BLANCHE.

C'est Noël, maman. Un paysan lui a donné ce matin cette nouvelle comme certaine.

MADAME DES AUBIERS.

Est-ce que cet homme donnait des détails? Est-ce qu'il nommait précisément la Gervaise?

BLANCHE.

Je ne sais pas s'il l'a nommée.

(Mouvement de madame des Aubiers.)

MADAME DES AUBIERS.

Ah! ah!...

OCTAVE bas à Blanche.

Prenez garde!

BLANCHE.

Je sais seulement que d'après tout ce qu'il a raconté, Noël n'a pu douter qu'il ne s'agît de Gervaise.

OCTAVE à madame des Aubiers.

Je retourne au Havre ce soir; et si vous le désirez, madame, je vous enverrai des renseignements.

MADAME DES AUBIERS vivement.

Vous partez, Octave? (A part.) Comme il est triste!... (Haut.) N'avez-vous pas promis à M. de Pierreval de lui ramener sa fille?

OCTAVE.

Oui, madame, mais...

MADAME DES AUBIERS.

Avez-vous réussi?... consent-elle?

OCTAVE.

Non, madame, elle s'obstine à rester.

MADAME DES AUBIERS.

Ah!... Et vous, vous partez?

OCTAVE.

Veuillez me permettre de prendre congé de vous... Adieu, madame.

(Il sort.)

BLANCHE à part.

Il s'en va... c'était trop de bonheur!

(Elle s'assied sur le canapé au fond, à gauche; elle pleure.)

SCÈNE XX.

MADAME DES AUBIERS, BLANCHE.

MADAME DES AUBIERS à part, avec joie.

Comme il est embarrassé, honteux auprès de moi!... il a l'air de me demander pardon de n'être pas heureux. Il n'y a que le retour d'un rival qui puisse le décourager ainsi... Oui, c'est cela! Lui, il me cache son chagrin... eux me cachent leur joie! Oh! je veux tout savoir!... je pourrai supporter ce bonheur, mais je ne peux plus supporter cette espérance folle... c'est leur joie que je veux. (Apercevant Blanche qui essuie ses yeux.) Elle est tout en larmes... Malheureuse! je me suis trompée!

(Elle tombe sur un fauteuil, à droite.)

BLANCHE accourant vers elle.

Maman, vous êtes souffrante... maman... oh! comme tes mains sont froides! Tu es malade... veux-tu que...

MADAME DES AUBIERS avec égarement.

Blanche, pourquoi pleures-tu?

BLANCHE effrayée.

Mais depuis le... le départ de mon frère, je ne peux plus dire adieu à quelqu'un sans pleurer.

MADAME DES AUBIERS regardant son deuil.

Ah! je suis folle! je demande pourquoi on pleure!... Mais à qui as-tu dit adieu?

BLANCHE avec embarras.

A Octave...

MADAME DES AUBIERS à part.

Ah! c'est vrai, elle l'aime... je l'avais oublié!... Pauvre

enfant!... il part... elle pleure!... (Avec joie.) mais c'est pour cela... pour cela seulement qu'elle pleure!... (Haut.) Blanche... non... (A part.) Non, je lui ai fait peur, elle ne dira rien... Je veux toute seule... (Elle se lève.) Je veux, en relisant encore les rapports qui m'apprennent cette mort affreuse... oui, je veux les relire. (Elle va à la table à gauche, elle regarde dans le pupitre. — Haut.) Eh bien, où est donc la clef de cette chambre?... je l'avais mise là... Est-ce toi qui as repris cette clef?

BLANCHE.

Laquelle, maman?

MADAME DES AUBIERS.

La clef de cette chambre, celle de... ton frère!

BLANCHE.

La clef... vous la gardez toujours dans votre secrétaire... Ce n'est pas moi, maman.

MADAME DES AUBIERS.

Qu'as-tu donc? tu as l'air de te justifier.

BLANCHE.

Me justifier!

MADAME DES AUBIERS à part.

C'est elle qui l'a prise!... Pourquoi? J'ai eu tort de renvoyer Noël... Noël mentira aussi; mais je devinerai bien. (Haut.) Je veux cette clef, Blanche, va la demander à Noël. (A part.) Non, elle le préviendrait. (Appelant.) Noël!

BLANCHE.

Je vais le chercher.

MADAME DES AUBIERS vivement.

Non... il m'a entendue. (A part.) Elle voulait le prévenir. (Elle va à Blanche. — Haut.) Ma fille, tâche de retenir Octave quelques moments; j'ai à lui demander un service... Oui, tâche d'obtenir qu'il ne parte que demain; je tiens beaucoup à ce qu'il reste aujourd'hui.

BLANCHE.

Oui, maman.

MADAME DES AUBIERS.

Va, ma fille, va. (A part.) Si je puis me contraindre, je saurai tout.

BLANCHE bas à Noël, qui entre.

Je n'ai rien dit encore.... sois prudent!

(Blanche sort.)

SCÈNE XXI.

NOEL, MADAME DES AUBIERS.

MADAME DES AUBIERS à Noël.

Ferme la porte.... Eh bien, Noël, on a des nouvelles de mon fils!

NOEL stupéfait.

Ah! madame, qui est-ce qui vous a dit une chose pareille?

MADAME DES AUBIERS.

C'est Blanche.

NOEL.

Mademoiselle Blanche a eu tort de vous dire ça... Ce n'est peut-être qu'un faux bruit qui vous donnera une fausse joie.

MADAME DES AUBIERS.

Comment?

NOEL.

Oui, il y a quelque chose... (Madame des Aubiers chancelle. Il la fait asseoir sur le fauteuil, à droite.) Et si vous étiez tranquille, si vous pouviez être tranquille, je vous dirais tout.

MADAME DES AUBIERS.

Oh! Noël... vois comme je suis calme!

NOEL.

Vous n'en avez pas trop l'air... Au premier mot que je vous dis, vous tombez!...

MADAME DES AUBIERS.

Je t'en prie, je t'en supplie... c'est un bonheur impossible; mais depuis une heure que Blanche m'a jeté cette idée en espérance, je l'ai comprise, acceptée... je...

NOEL avec une fausse bonhomie.

Alors, je peux vous dire la vérité.

MADAME DES AUBIERS.

Oui, mon bon Noël, mon vieil ami... toute la vérité... Eh bien?...

NOEL.

Voilà ce que c'est. Un voyageur a débarqué ce matin au Havre, et ce voyageur a raconté, par hasard, qu'il avait rencontré dans ses voyages un jeune voyageur... avec qui il avait voyagé... et que ce jeune voyageur se nommait Adrien des Aubiers... Alors, on lui a dit que nous avions appris sa mort, qu'il avait péri à... vous savez... « Mais non, a-t-il

dit; c'est depuis cette affaire que nous avons voyagé ensemble, et il n'y a pas quinze jours que je l'ai laissé vivant et très-bien portant...

MADAME DES AUBIERS ivre de joie.

Où?

NOEL.

Où?...

MADAME DES AUBIERS.

Oui.

NOEL.

A... (A part.) Il me faudrait un nom de pays.

MADAME DES AUBIERS exaspérée.

Mais où donc, Noël?... où donc l'a-t-il laissé?

NOEL effrayé.

En Perse!

MADAME DES AUBIERS en colère, se levant et passant à gauche.

Ah! tu es absurde!... En Perse... il y a quinze jours... c'est impossible!

NOEL.

Mais, dame, aussi c'est votre faute... vous me grondez, madame! Vous en devinez plus qu'il n'y en a, vous me faites perdre la tête.

MADAME DES AUBIERS.

Noël! Dieu! quelle idée!... Oh! mon pauvre cœur!... si cela était!... on l'attend?...

NOEL.

Non, madame, non... ma parole d'honneur, on ne l'attend pas!...

MADAME DES AUBIERS.

Alors, il m'a écrit?

NOEL.

Il ne vous a pas écrit.

MADAME DES AUBIERS.

Il t'a écrit à toi?

NOEL.

Non, madame, pas lui... mais il m'est impossible de vous confier la lettre.

MADAME DES AUBIERS.

Pourquoi?

NOEL.

Parce que je ne l'ai point reçue.

MADAME DES AUBIERS exaltée.

Ah! tu me fais mourir!... C'est par charité qu'il me torture ainsi!... Pauvre homme... tu as raison, cette joie m'écrase.

(Elle tombe épuisée sur le fauteuil.)

NOEL.

Madame...

MADAME DES AUBIERS.

Laisse-moi... laisse-moi...

NOEL à part.

Que faire? Faut-il?... je vais les appeler.

(Il va à la fenêtre.)

MADAME DES AUBIERS se levant.

Mais si on les avait trompés... s'il me fallait perdre cet espoir! Non, Blanche ne me l'aurait pas donné... la nouvelle est certaine. Oh! oui, j'en crois ma joie!... Cette joie délirante qui m'enivre est un pressentiment, c'est une preuve!... Dieu ne permettrait pas cette sublime joie à une mère dont l'enfant serait au cercueil!... Si je l'éprouve, cette joie, c'est que mon fils est vivant... Oui, il vit... je le sais, je le sens!...

SCÈNE XXII.

MADAME DES AUBIERS, MATHILDE, NOEL.

(Mathilde entre vivement et s'arrête.)

MADAME DES AUBIERS à part.

Mathilde!... Celle-là va se trahir... Elle a changé de coiffure... c'est la coiffure qu'aime Adrien... Elle l'attend! (Elle va à Mathilde. — Haut.) Mathilde!

MATHILDE n'osant la regarder.

Cette espérance si douce vous agite... calmez-vous. Moi, je n'ose croire tout ce qu'ils disent... ces renseignements sont peut-être...

MADAME DES AUBIERS.

Pourquoi détournes-tu les yeux?

MATHILDE.

Votre vue me serre le cœur... cette émotion si vive...

MADAME DES AUBIERS.

Je suis plus forte qu'on ne le pense, Mathilde; me voilà bien préparée à ce bonheur. — Tu attends Adrien?

MATHILDE.

L'attendre!... Oh! non, pas encore.

MADAME DES AUBIERS avec inspiration.

Mais... le bonheur se trahit dans tout ton être... oui, oui, l'éclat de tes yeux... ce rayonnement... Adrien t'a regardée!... Il est ici!

MATHILDE.

Calmez-vous... non... non.

MADAME DES AUBIERS.

Tu mens!...

MATHILDE.

Je vous jure...

MADAME DES AUBIERS.

Tu mens!... Tu l'as revu!

MATHILDE.

Qui peut vous faire croire?...

MADAME DES AUBIERS.

Regarde donc comme tu es belle!

MATHILDE.

Eh bien, je l'ai revu! Mais vous ne pourrez le revoir que demain.

MADAME DES AUBIERS.

Je ne t'écoute plus! (Octave et Blanche paraissent au fond et viennent à elle pour la calmer.) Je n'écoute plus rien... Adrien! mon enfant!... je sais que tu es là... Viens, viens donc... Adrien!

ADRIEN ébranlant la porte de sa chambre, mais ne paraissant pas encore.

Ma mère!

MADAME DES AUBIERS.

Ah!... sa voix!...

(Elle tombe dans les bras de ceux qui l'entourent. — A ce moment, Adrien ouvre la porte de sa chambre : à la vue de sa mère il s'arrête.)

SCÈNE XXIII.

ADRIEN, OCTAVE, MADAME DES AUBIERS, BLANCHE, MATHILDE, NOEL.

ADRIEN.

Je n'ose...

MATHILDE allant à Adrien.

Courage!...

MADAME DES AUBIERS.

Mon Dieu!... (Adrien s'élance vers sa mère, qui le repousse du geste avec un effroi plein de tendresse. Adrien tombe à genoux, madame des Aubiers le

contemple un instant, éperdue de joie; puis elle prend la tête de son fils dans ses mains et elle l'embrasse avec passion.) C'est toi! c'est toi!... (Tombant à genoux.) Oh! laissez-le-moi, mon Dieu! laissez-le-moi!

BLANCHE.

Maman!

MADAME DES AUBIERS pressant sa fille et son fils dans ses bras.

Les voilà encore deux!... Je les tiens encore tous les deux!... (On la relève. Elle tend la main à Mathilde.) Ma fille!

ADRIEN tendant la main à Octave.

Mon ami! mon frère!

OCTAVE à Noël.

Quelle joie! Et moi qui avais peur de n'être pas heureux!

ADRIEN.

Mathilde! Octave!... Quelle bonne vie nous allons mener à nous cinq!... (Regardant Noël.) A nous six, mon vieux Noël!

NOEL qui est venu à l'extrême gauche.

Merci, mon enfant! Vous n'avez pas besoin de me faire ma part dans votre bonheur, je sais bien la prendre... Mais cette joie est trop forte....

MADAME DES AUBIERS.

Moi, je la supporte.

NOEL.

Grâce à nous!... Mais moi, à force de préparer les autres, je me suis épuisé... Ah!...

(Il tombe sur le pouff.)

BLANCHE courant à lui.

Ah! mon Dieu, il se trouve mal!

NOEL.

Non... non...

MADAME DES AUBIERS.

Rassurez-vous... vous le voyez bien, mes enfants, on ne meurt pas de joie!

FIN DE LA JOIE FAIT PEUR.

LE CHAPEAU D'UN HORLOGER,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase,
le 16 décembre 1854.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
GONZALÈS	M. Berton.
RODRIGUES GONZALÈS	M. Dupuis.
AMÉDÉE, domestique de Gonzalès.	M. Lesueur.
LE PORTIER	M. Antonin.
UN HORLOGER	M. Brunet.
STÉPHANIE, femme de Gonzalès	Mlle Riquier.
HENRIETTE, femme de chambre de Stéphanie	Mlle Désirée.

La scène est à Paris.

(Les passages guillemetés sont supprimés à la représentation.)

LE CHAPEAU D'UN HORLOGER.

Une salle à manger. — Porte au fond donnant sur l'antichambre. — Au premier plan, à droite, la chambre de Gonzalès. — Au deuxième plan, celle de Stéphanie. A gauche, dans l'angle, porte du salon. Fenêtre au premier plan à gauche. — Deux dressoirs au fond. — Un poêle dans l'angle à droite. Chaises. — Grande table ronde au milieu. Devant la fenêtre, un panier à ouvrage sur une chaise.

SCÈNE I.

(Bruit d'un corps lourd qui tombe dans le salon; un cri.)

AMÉDÉE seul. — Il entre éperdu par la porte du salon.

Ah!... Personne... on n'a rien entendu!... (Il regarde.) Je peux un moment.... (Il tombe sur une chaise près de la porte du salon.) Quel malheur!... quel coup de foudre!... que vais-je devenir?... Ah! quand monsieur.... Oh! monsieur!... (Il se lève.) D'abord, quand monsieur saura!... Et le cousin Rodrigues donc! lui qui chaque fois qu'il vient ici.... Quel malheur!... mon Dieu! c'en est fait de moi... je suis un domestique perdu.... Ah! qui vient là?... (Il va regarder au fond.) Mademoiselle Henriette!... Oh! il ne faut pas qu'elle sache... et si elle me voit elle devinera... ma figure seule lui dirait le désastre... je ne saurais dissimuler avec elle!... Ah! puisque je ne peux lui cacher tout, cachons-lui du moins ma figure.

(Il rentre épouvanté dans le salon.)

SCÈNE II.

HENRIETTE seule, venant du fond, une robe élégante sur le bras.

Vite à l'ouvrage! comme c'est joli une première robe de printemps! pourvu que je l'aie finie ce soir.... Madame ne me presse pas, mais elle sera bien contente de pouvoir mettre cette robe-là aujourd'hui pour aller dîner chez sa mère. Le beau temps est venu si vite qu'on n'est pas prêt, et les étoffes d'hiver sont si laides au soleil! la peluche par exemple! la peluche au grand soleil, c'est affreux! ça a l'air d'un petit animal; c'est dégoûtant.... Mais il n'est pas dix

heures; en me dépêchant.... (Une pendule sonne.) Ah! deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze! douze! impossible!... treize, quatorze, quinze, seize... (Riant.) dix-sept, dix-huit, dix-neuf.... Eh bien, voilà une jolie heure, une heure toute nouvelle.... Ah! ce pauvre Amédée, quel maladroit!... (On entend un bruit de crécelle comme un grand ressort de pendule qui lâche sa chaîne.) Ah! qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce donc qu'il fait à la pendule? Il l'exaspère!

(Elle se lève.)

SCÈNE III.

HENRIETTE, AMÉDÉE.

AMÉDÉE dans le salon.

Là! mon Dieu! mon Dieu! tout est fini, fini!

(Il paraît.)

HENRIETTE.

Eh bien, Amédée, qu'avez-vous donc?

AMÉDÉE sombre et fatal.

Rien!

HENRIETTE.

Vous venez de casser la pendule?

AMÉDÉE.

Non, elle s'est cassée elle-même, en tombant....

HENRIETTE.

Mais c'est vous qui l'avez jetée par terre.

AMÉDÉE.

Au contraire, c'est elle qui m'a jeté par terre; c'est elle qui est tombée sur moi, le ciel m'en est témoin; je n'ai fait qu'amortir sa chute.

HENRIETTE.

Nous voilà bien!... Cette superbe pendule qu'ils admiraient tant.... Quelle colère, quel vacarme nous allons entendre... monsieur qui est si vif....

AMÉDÉE.

Il n'y a pas au monde un homme plus violent... avec ça qu'il a été autrefois Espagnol, et il en reste toujours quelque chose.

HENRIETTE.

Bêta, ce n'est pas lui, c'est son père qui a été Espagnol.... M. Gonzalès, il s'est fait naturaliser Français.

AMÉDÉE.

C'est possible! mais on ne l'aura pas assez naturalisé.

HENRIETTE.

Ah! dame, le sang du Midi bouillonne dans les veines.

AMÉDÉE.

Hein! quand il va voir sa pendule en bringue, va-t-il bouillonner?

HENRIETTE.

Que comptez-vous faire?

AMÉDÉE.

Quitter cette maison.

HENRIETTE.

Mais cela se raccommode, une pendule....

AMÉDÉE.

Vous l'avez entendue, elle sonne des heures folles, surnaturelles, impossibles! vingt-sept heures!... il n'y a que moi pour m'attirer des heures comme celles-là!

HENRIETTE.

Y a-t-il d'autres choses brisées? les colombes, les Amours, la femme?...

AMÉDÉE.

La femme en or est solide, elle n'a rien... il y a seulement un petit Amour qui a les jambes tordues, mais avec un bon coup de marteau cela peut s'arranger.... Il y a aussi ces deux pauvres colombes qui se becquetaient... eh bien, dans la chute, elles ont été séparées, elles ne se becquètent plus; mais avec un bon coup de marteau on peut les faire se becqueter encore et rétablir le baiser que le cousin Rodrigues admire tant. — Tout cela est peu de chose; mais la pendule, le balancier, la sonnerie!... Oh! n'en parlons pas.... Adieu, mademoiselle Henriette; vous pouvez vous vanter d'être dans une maison que je regretterai toute ma vie.... Quant à vous, je vous passe sous silence!... mais... vous savez bien, mademoiselle, que vous étiez ce qui me plaisait le plus de tout mon service....

HENRIETTE.

Allons, Amédée....

AMÉDÉE. Il s'assied accablé sur le bord de la table.

Ah! malheureux! pourquoi ai-je eu l'idée de laver la cheminée du salon... je devais bien m'attendre à cela.... Je le

sais... ça me porte malheur de nettoyer... chaque fois que je nettoie à fond, il m'arrive un accident... nettoyer à fond, c'est ma perte.... Quand je nettoie légèrement, je ne casse rien.

HENRIETTE à part.

Mais aussi tu ne nettoies pas, imbécile. (Haut.) Et comment avez-vous fait pour jeter par terre cette pendule, qui est énorme?

AMÉDÉE.

C'est bien simple, je voulais laver la glace. J'ai pris la pendule dans mes bras, comme ça.

(Il prend Henriette dans ses bras.)

HENRIETTE indignée.

Eh bien, monsieur!...

AMÉDÉE.

Oh! mademoiselle Henriette, pouvez-vous croire qu'un homme qui vient de casser une pendule puisse... non... non. Je la tenais comme je vous tiens là... (Il prend Henriette dans ses bras et la soulève de terre.) sans aucune idée... Tout à coup j'entends sonner....

(Il ouvre les bras avec effroi et laisse retomber Henriette.)

HENRIETTE.

La pendule?

AMÉDÉE.

Non, à la porte.... Un monsieur qui se trompait... sans doute.... Vite, je veux remettre la pendule à sa place, mais je l'avais trop penchée sur moi, elle perd *le quilibre* et me tombe sur la poitrine. Je ne savais pas ce qui lui prenait.... Je veux la retenir, mais à mon tour je perds mon *quilibre* et je tombe avec elle sur le parquet.... Quel bruit!... je l'entendrai toute ma vie....

HENRIETTE.

Et c'est alors qu'elle a sonné vingt-sept heures?...

AMÉDÉE.

Non, c'est plus tard, quand je l'ai remise à l'heure.

HENRIETTE.

Laissez-moi donc voir le dégât.

(Elle entre dans le salon.)

AMÉDÉE.

Une si bonne place!... Pas de livrée, pas d'enfants, pas

de chiens! Nourri, blanchi, le vin, le café et la barbe, si j'en avais!... La barbe et pas de livrée! c'est-à-dire ma dignité d'homme respectée.... Je ne retrouverai jamais cela nulle part, dans aucune administration, pas même dans le gouvernement!... Ah! la maudite pendule! maudite Vénus! C'est une Vénus... le char de Vénus traîné par des colombes. Aussi quelle invention! faire traîner une voiture par des oiseaux!... Oh! Vénus!...

HENRIETTE revenant.

Elle est belle, Vénus! elle a une affreuse bosse à la joue... mais c'est égal, le mal est réparable. Vite, courez chez M. Dollar, l'horloger de la maison.

AMÉDÉE.

C'est une idée, mais je ne peux pas.... Monsieur a des ordres à me donner avant de sortir. (On entend appeler : Amédée!) Ah! monsieur... voilà mon...si...eur!...

HENRIETTE.

Fermez vite la porte du salon.

(Amédée court fermer la porte. — Henriette se remet à son ouvrage.)

SCÈNE IV.

HENRIETTE, AMÉDÉE au fond, GONZALÈS.

GONZALÈS entrant impatienté; il vient de sa chambre.

Amédée, voyons vite! qu'est-ce que vous faites donc là?

AMÉDÉE troublé.

J'étais en train de dire à mademoiselle que... que... monsieur m'appelait.

GONZALÈS.

Au lieu de venir? vous êtes fou!... Donnez-moi d'autres gants; vous n'avez donc pas vu que ceux-là sont sales?...

AMÉDÉE.

Sales! peut-être pour monsieur, mais pour moi, je les trouve encore très-propres.

GONZALÈS jetant les gants.

Les voilà, donnez-m'en d'autres.

AMÉDÉE à part, près de la porte de Gonzalès.

Il est en colère... déjà naturellement... que sera-ce donc?... ah!...

SCÈNE V.

HENRIETTE travaillant, GONZALÈS.

GONZALÈS.

Eh! mais, c'est ma robe; elle est déjà faite, madame la trouve donc jolie?

HENRIETTE.

Charmante, d'une si douce nuance.... Cette robe-là est encore mieux choisie que celle de l'année dernière.

GONZALÈS.

La première robe de printemps, c'est toujours moi qui la donne.

HENRIETTE.

Et aussi la première robe d'hiver, et le premier chapeau, et les premières guirlandes.... Monsieur est si coquet pour madame!...

GONZALÈS.

Il faut bien que je le sois pour elle, puisqu'elle ne s'occupe pas de sa toilette.

HENRIETTE.

Il est certain que madame ne tient guère à la parure.

GONZALÈS.

Et elle a raison, elle n'en a pas besoin.

HENRIETTE.

C'est vrai, la moindre fleur, le plus petit morceau de dentelle, et la voilà parée comme une châsse.... C'est qu'elle est belle tout de bon.

GONZALÈS.

La beauté de Stéphanie, c'est mon seul luxe. — Eh bien, qu'est-ce qu'il fait donc?... Mes gants, Amédée!

SCÈNE VI.

HENRIETTE, GONZALÈS, AMÉDÉE.

AMÉDÉE.

Monsieur?

GONZALÈS.

Mes gants....

AMÉDÉE.

Quels gants?

GONZALÈS.

Ceux que je vous ai demandés; j'attends.

AMÉDÉE.

Je les ai préparés sur la cheminée de monsieur.... Je croyais que monsieur viendrait les prendre.

GONZALÈS.

Quelle idée!

AMÉDÉE.

C'est là que je les mets toujours.... Je ne peux pas préparer des gants dans une salle à manger.

(Il rentre dans la chambre.)

GONZALÈS.

Il est d'une bêtise classique!

AMÉDÉE revenant et donnant les gants.

Voilà, monsieur.

GONZALÈS.

Mon cousin Rodrigues Gonzalès va venir.

AMÉDÉE à part.

Le cousin de la pendule... je suis perdu!...

GONZALÈS.

Vous lui direz que je suis sorti...

AMÉDÉE l'interrompant vivement.

Monsieur ne sort donc pas?

GONZALÈS.

Mais si.... Qu'est-ce qui lui prend?

AMÉDÉE.

C'est que monsieur ne me dit jamais de répondre qu'il est sorti, quand il ne sort pas; alors je croyais...

GONZALÈS.

Il fallait m'écouter et ne pas m'interrompre.... Vous lui direz que je suis sorti plus tôt que je ne pensais sortir pour aller au Palais, voir mon avocat, mais que je serai ici à cinq heures.... Entendez-vous? Voyons, qu'est-ce que vous avez compris?

AMÉDÉE.

Que monsieur était obligé de sortir plus tôt qu'il ne devait rentrer pour aller voir le palais de son avocat, qui serait ici à cinq heures.

GONZALÈS.

Ah! c'est trop fort! c'est moi qui serai ici à cinq heures....

AMÉDÉE.

Bon, monsieur.

GONZALÈS.

Ce garçon-là m'amuserait bien... au service d'un autre!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VII.

HENRIETTE, AMÉDÉE.

AMÉDÉE.

Vous le voyez, hein? quelle malveillance!... Il prend tout ce que je lui dis de travers!...

HENRIETTE.

Courez vite chez l'horloger.

AMÉDÉE.

Eh! le puis-je? le puis-je? Le cousin qui va venir... vous savez bien la première chose qu'il fait dès qu'il arrive ici, vite, il s'en va voir la pendule, sa chère et damnée pendule, son objet d'art, comme il l'appelle, que leur grand'mère a léguée à monsieur, ce dont le cousin enrage ; il est si envieux de monsieur!

HENRIETTE.

Allons, il est taquin, mais il n'est pas méchant.

AMÉDÉE.

Non, c'est un bon envieux... mais il envie tout à monsieur... sa fortune, sa femme....

HENRIETTE.

Sa femme! La sienne est pourtant très-jolie... et elle l'aime bien.

AMÉDÉE.

Ah! s'il allait entrer dans le salon!

HENRIETTE.

Vous le renverrez....

AMÉDÉE.

Oh bien, oui! est-ce qu'on renvoie les gens qui tutoient monsieur?... Avec ceux-là, j'en ai pour une heure.... Ils demandent des cigares et ils s'établissent là pour attendre.... Non, celui-là, il ne faut pas se flatter de le ficher à la porte; c'est un rêve, non.... Voilà ce que je peux faire : dans le salon, bouleverser tout, renverser les meubles, jeter en travers balais et plumeaux, couvrir d'un drap la pendule et les

candélabres, flanquer du blanc d'Espagne sur les glaces et les carreaux... et puis balayer, oh! mais balayer avec fureur, pour qu'une poussière épouvantable aveugle tous ceux qui voudraient passer la porte.... Je ne peux que ça, et encore ça ne pourra pas durer toujours.... Oh! mademoiselle Henriette, si vous étiez bien gentille...

HENRIETTE.

Je n'ai pas le temps d'être gentille.

AMÉDÉE.

Vous iriez chercher l'horloger.

HENRIETTE.

Je ne peux pas, mon pauvre garçon.

AMÉDÉE.

Oh! mademoiselle Henriette, allez-y, et ma vie est à vous! Je me donnerai à vous tout entier, je vous prendrai pour moi tout entière.... Je vous servirai, je vous protégerai, je vous défendrai comme un seul homme!

HENRIETTE.

Il perd la tête!

AMÉDÉE.

J'embrasse vos genoux!

HENRIETTE *se levant.*

Encore! Quel désespoir entreprenant!... Laissez-moi.

LE PORTIER *en dehors, au fond.*

Il n'y a donc personne ici?

AMÉDÉE.

Oh! le portier! c'est le ciel qui l'envoie!... Je ne vous demande plus rien, mademoiselle.... Avec quelques centimes, j'obtiendrai de ce vieillard, dont je ne suis pourtant pas amoureux, tout ce que vous refusez à mes folles prières!

(Il va au fond recevoir le portier. — Henriette se remet à travailler.)

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, AMÉDÉE, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Voilà une lettre pressée pour M. Gonzalès.

AMÉDÉE.

Par la poste?

LE PORTIER.

Non.... En voilà d'autres par la poste, et des journaux.

AMÉDÉE posant les papiers sur le poêle, à part, en passant à droite.

Tenons-nous bien, cet homme est très-fin. (Haut.) Êtes-vous bien fatigué, monsieur Robineau?

LE PORTIER.

Oui... pour?...

AMÉDÉE.

Pour une petite course; mais si vous êtes trop las...

LE PORTIER descendant.

Est-ce quelque chose d'important?

AMÉDÉE.

Non, c'est ce coquin d'horloger qui ne vient pas.

LE PORTIER.

Vous avez cassé quelque montre?

AMÉDÉE.

Moi! non, je ne casse jamais rien... Je ne sais pas comment je fais, mais jamais je ne casse rien.

LE PORTIER.

C'est que vous êtes adroit.

AMÉDÉE.

Non, ce n'est pas ça...

LE PORTIER.

Eh bien, qu'est-ce que vous lui voulez donc, à votre horloger?

AMÉDÉE cherchant.

Ah! voilà... c'est une surprise... J'ai un cadeau de noces à faire à un de mes amis... qui vient de perdre sa femme... (A part.) Qu'est-ce que je dis donc! (Haut.) J'aurais l'intention de lui offrir une montre en argent.

LE PORTIER.

Je le pense bien, vous ne lui en offririez pas une en or.

AMÉDÉE.

Pourquoi pas, si j'en trouvais une en or pour le même prix?... Oh! je n'y regarderais pas.

LE PORTIER.

Mais ce n'est pas probable.

AMÉDÉE.

Oh! une vieille qui ne serait presque plus en or.

LE PORTIER.

Vous m'en direz tant...

AMÉDÉE.

Pour ça, j'aurais voulu un horloger.

LE PORTIER.

Ça tombe sous le sens.

AMÉDÉE.

Voulez-vous aller, de ma part, chercher M. Dollar, c'est mon horloger, rue de Choiseul; vous serez bon mille fois, vous me rendrez un véritable service et je vous en aurai une reconnaissance éternelle... Bien plus, je vous donnerai quinze sous.

LE PORTIER.

Pas besoin d'en dire si long... une course... quinze sous!

AMÉDÉE.

Quinze sous! même vingt.

LE PORTIER.

Pourquoi donc, monsieur le renchéri? je ne veux pas vous traiter en maître; quinze sous, rien de plus.

AMÉDÉE.

Soit. (A part.) Je n'insiste pas, cela éveillerait son attention... La générosité est toujours suspecte; l'innocent n'a pas besoin d'être généreux. (Le portier sort. — Amédée le suivant.) M. Dollar, au coin du boulevard!

SCÈNE IX.

HENRIETTE, AMÉDÉE.

AMÉDÉE.

Oh! ouf! cette dissimulation... Cependant un peu d'espoir me revient au cœur... Cet horloger m'apparaît comme un arc-en-ciel au milieu de l'orage... Oh! mademoiselle Henriette, s'il allait me dire que la pendule n'est presque pas cassée!

HENRIETTE.

Et même que ça lui a fait du bien.

(La porte de la chambre de Stéphanie s'ouvre.)

AMÉDÉE.

Ah! voilà madame, à présent!... Toujours les maîtres... On serait bien chez eux s'ils n'y étaient pas!... Je vais bouleverser le salon.

(Il sort par le salon.)

SCÈNE X.

HENRIETTE, STÉPHANIE.

STÉPHANIE *tenant une bonbonnière et un flacon.*

Monsieur n'est pas parti?

HENRIETTE.

Est-ce qu'il n'a pas vu madame?

STÉPHANIE.

Si, mais j'ai oublié de lui dire quelque chose...

HENRIETTE.

Monsieur est allé au Palais; si c'est une chose importante, Amédée peut courir...

STÉPHANIE.

Non, c'est inutile... (*A part.*) Je n'ai rien à lui dire du tout; je voulais seulement lui donner quelques bonbons à grignoter et mon flacon... Respirer pendant cinq heures cet air malsain... qui endort les juges... Pauvre Fernand! (*Haut.*) Oh! ma robe!... Mais elle est faite! je pourrai la mettre ce soir...

HENRIETTE.

Oui, si je pouvais aller chercher des rubans; mais si je sors, je n'aurai pas le temps de finir la robe, et si je ne sors pas, la robe n'aura pas ses rubans.

STÉPHANIE.

Mais moi, je peux bien aller les chercher.

HENRIETTE.

Cela vaudrait mieux... Madame choisirait mieux que moi.

STÉPHANIE.

Combien vous faut-il pour les nœuds du corsage et des manches?

HENRIETTE.

Madame n'a qu'à demander la pièce, je prendrai ce qu'il faudra.

STÉPHANIE.

Donnez-moi un échantillon.

HENRIETTE.

Que madame se défie de la nuance, il faut voir les rubans à la lumière; ce vilain lilas vous joue des tours...

STÉPHANIE.

Je le connais, j'y ai déjà été prise. J'y vais tout de suite,

il faut bien mettre cette robe aujourd'hui puisqu'elle est faite.

HENRIETTE.

Et puis cela fera tant de plaisir à monsieur, qui l'a donnée....

STÉPHANIE.

J'aurais préféré une robe bleue.

HENRIETTE.

Oh! si monsieur savait cela!

STÉPHANIE.

Il ne faut pas le lui dire... il irait vite en chercher une bleue.

HENRIETTE.

La charmante crainte!... On est bien heureuse d'avoir de si belles robes...

STÉPHANIE à part, souriant.

Qui ont pour point de départ un si bon mari. (Haut.) Henriette, vite mon chapeau... (Henriette se lève.) Non, restez, ne perdez pas une seconde.

(Elle rentre chez elle.)

HENRIETTE.

Voilà un ménage modèle! mais trop uni, cela fait peur... Après quatre ans de mariage s'aimer encore! cela n'est pas dans la nature.

(On sonne en dehors, au fond.)

SCÈNE XI.

HENRIETTE, AMÉDÉE, L'HORLOGER.

AMÉDÉE très-agité, sortant du salon.

C'est lui! mon cœur bat! (Il va ouvrir au fond, en dehors. — Henriette va écouter à la porte de la chambre de Stéphanie. — A l'horloger.) Oh! c'est vous!!! monsieur, je vous en remercie, car si vous aviez été un autre, j'aurais été bien tourmenté.

L'HORLOGER. [1]

Vous avez fait demander des montres?

(Il pose son chapeau sur la chaise où Henriette travaillait et tire de sa poche une boîte à montres.)

AMÉDÉE.

Non.

[1] L'Horloger, Amédée, Henriette.

L'HORLOGER.

Alors ce n'est pas vous...

AMÉDÉE.

Si, mais chut!... (A Henriette qui lui fait des signes.) Madame est là?

HENRIETTE.

Oui.

L'HORLOGER.

Pour quel objet?

AMÉDÉE.

Il est là dedans l'objet; soyez prudent. Mon sort va se décider; mademoiselle Henriette, priez pour moi!

(Amédée entraîne l'horloger dans le salon.)

HENRIETTE les suivant.

Il faut que j'entende sa condamnation. — Oh! madame!...

(Elle revient vers la fenêtre.)

SCÈNE XII.

HENRIETTE, STÉPHANIE habillée pour sortir.

STÉPHANIE.

Cet échantillon est trop petit, on ne juge pas bien de l'ensemble.

HENRIETTE.

Je vais chercher un morceau plus grand.

(Elle prend son panier, le pose sur la table du milieu et cherche.)

STÉPHANIE.

Monsieur ne rentrera qu'à cinq heures, nous aurons bien le temps d'essayer la mantille!

AMÉDÉE dans le salon.

Oh!

STÉPHANIE.

Qu'est-ce que cela?

HENRIETTE à part, écoutant.

Amédée qui se lamente.

STÉPHANIE.

J'entends gémir... il y a quelqu'un dans le salon?

HENRIETTE.

Ce n'est rien, madame, c'est Amédée... qui chante.

STÉPHANIE.

Quelle triste chanson!

HENRIETTE.

Il a la voix si fausse...

STÉPHANIE.

Eh bien, vous ne trouvez pas? Êtes-vous donc comme Amédée, qui perd tout?

HENRIETTE cherchant.

Oui, hier monsieur lui demandait la clef de son armoire et il lui a fait cette belle réponse : C'est moi qui l'ai perdue, monsieur, mais bien innocemment, car je ne sais où je l'ai mise.... — Ah! voici l'échantillon!

STÉPHANIE.

A la bonne heure! on peut choisir avec celui-là.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

HENRIETTE, AMÉDÉE.

HENRIETTE ouvrant la porte du salon.

Prenez donc garde, madame vous a entendu gémir.

(Elle retourne près de la table à ouvrage, mais reste debout après avoir posé sur la table du milieu le chapeau qui était sur sa chaise.)

AMÉDÉE paraissant seul.

Madame!

HENRIETTE. [1]

Elle est sortie... Eh bien, y a-t-il du remède?

AMÉDÉE.

Oh! je suis sauvé! je n'ai cassé que le grand ressort, la sonnerie, le spiral et le barillet... et M. Dollar dit que ce n'est rien, que dans quatre jours la pendule sera reposée sur la cheminée... quatre jours! c'est tout ce qu'il nous faut... on ne se tient dans le salon que le dimanche. Ah! je respire!... il faut que je vous embrasse dans mon bonheur!

HENRIETTE qui a terminé sa robe et la tient sur son bras.

Non, vous m'avez déjà trop embrassée dans le malheur.

AMÉDÉE.

Oui, mais machinalement, tandis que maintenant je sais ce que je fais.

(Il veut l'embrasser, elle lui échappe.)

[1] Henriette, Amédée.

HENRIETTE.

Moi aussi... et je m'en vais.

AMÉDÉE.

Où donc, méchante?

HENRIETTE.

Chercher mes dentelles.

(Elle sort par le fond, emportant la robe.)

SCÈNE XIV.

AMÉDÉE, puis L'HORLOGER.

AMÉDÉE.

Et moi, je cours chercher un cabriolet pour l'enlèvement de la pendule... Le char de Vénus traîné par un horloger!... Je peux rire à présent... j'ai la plaisanterie facile... (On entend sonner.) Ah! mon Dieu, qui vient là? C'est le cousin de la pendule... Que faire? que devenir? Il ne faut pas qu'il assiste à son enlèvement. (Entre l'horloger venant du salon. Il tient la pendule dans ses bras; elle est enveloppée dans un drap. On sonne encore.) Ce n'est pas la manière de sonner du cousin... je ne reconnais pas son son!...

L'HORLOGER.

Si vous ouvriez la porte?

AMÉDÉE.

Je ne puis pas ouvrir.

L'HORLOGER.

Voulez-vous que j'ouvre?...

AMÉDÉE.

Ouvre-moi le ventre plutôt, malheureux!

GONZALÈS appelant du dehors.

Amédée! Amédée! Ouvrez donc, morbleu!... ouvrez donc!...

AMÉDÉE éperdu.

Ah! ah! tout est perdu! C'est monsieur! c'est monsieur qui ne devait rentrer qu'à cinq heures... Où cacher cet homme?... S'il le voit, tout est découvert... Ah! monsieur, je vous en supplie, entrez dans cette chambre! mettez le verrou et ne répondez qu'à ma voix.

« L'HORLOGER.

« Mais dans le salon...

« AMÉDÉE.

« Il n'y a pas de verrou dans le salon. »

L'HORLOGER.

Que je m'enferme dans la chambre de madame?

AMÉDÉE.

Il a peur de se compromettre!... En voilà une drôle de pudeur... faut-il être horloger!... (Il pousse l'horloger dans la chambre de Stéphanie.) Le verrou! le verrou!... Ah!...

(On entend le bruit d'un verrou qu'on tire.)

GONZALÈS en dehors.

Amédée!

AMÉDÉE criant comme dans le lointain.

Me voilà, monsieur! je descends... Comment motiver?... Oui... il n'y a pas d'autre moyen... je dirai que j'étais là-haut, dans ma chambre, en train de m'habiller. (Il ôte sa cravate, sa veste, son gilet et continue de se déshabiller, mais il s'arrête.) Non, c'est trop... ce ne serait pas probable... il ne comprendrait plus pourquoi je l'ai fait attendre... Comme cela, c'est plus naturel... ce costume parle de lui-même... Il faut que je m'essouffle un peu. — Je descends, monsieur.

(Il court autour de la table. — Gonzalès paraît.)

SCÈNE XV.

GONZALÈS, AMÉDÉE.

GONZALÈS en colère.

Allons donc, morbleu! il faut qu'on ouvre pour vous! Que faisiez-vous donc?

AMÉDÉE.

J'étais dans ma chambre à m'habiller... monsieur m'a interrompu au plus fort de ma toilette... Je demande bien pardon à monsieur si je l'ai fait un peu attendre... Voilà des journaux et des lettres pour monsieur. (Gonzalès lit les lettres. — Amédée, à part, regardant la porte par laquelle l'horloger est sorti.) Pourvu qu'il ne tousse pas! s'il est enrhumé, je suis perdu! (Il écoute et regarde.) Tiens! qu'est-ce qu'il fait donc?... (On entend sonner une pendule.) Oh! il monte la petite pendule de madame... Vite, du bruit... pour que monsieur ne l'entende pas... (Il remue une chaise.) Oh! que c'est bien une idée d'horloger!... Ces gens-là, on ne peut pas les laisser seuls avec une pendule

sans que... (Il aperçoit le chapeau de l'horloger.) Ah! que vois-je! son chapeau!... il a oublié son chapeau!...

GONZALÈS, après avoir lu plusieurs lettres insignifiantes, s'émeut tout à coup.

Qu'est-ce que cela? une lettre anonyme à moi!... L'écriture est contrefaite... Ce sont des vers...

ENVOI A UN MARI.

Constant époux, toi qui dis que l'on t'aime,
Et que l'on t'aime pour toi-même
Va te promener et, crois-moi,
Ne rentre pas trop tôt chez toi;
Car ta colombe bien-aimée,
Avec un tourtereau chez elle est enfermée;
Et si tu revenais au colombier trop tôt,
Tu pourrais avoir l'air d'un sot.

(Pendant que Gonzalès lit, Amédée se rhabille et cherche à enlever le chapeau sans être vu, mais il n'y peut parvenir.) Les mauvais vers et les méchantes gens!... C'est absurde, et pourtant c'est désagréable à lire....

AMÉDÉE se posant devant la table et prenant le chapeau derrière son dos.

Monsieur ne passe pas dans son cabinet? il est fait... Je n'ai plus qu'un coup de plumeau à y donner, mais je ne le donnerai pas....

GONZALÈS.

Tout à l'heure.

(Il donne son chapeau à Amédée en passant devant lui. — Amédée, qui tient les deux chapeaux dans les mains, se contorsionne pour cacher celui qu'il tient derrière lui.)

AMÉDÉE.

Est-ce qu'il va rester ici?

GONZALÈS à part.

Ma femme... Stéphanie... elle n'a pas d'ennemis; qui peut s'amuser à la calomnier?... Si bonne, si naïve! c'est indigne!... Le monde est méchant... Oh! j'ai besoin de la voir, chère enfant!...

(Il va pour ouvrir la porte de la chambre de sa femme.)

AMÉDÉE à part.

Que fait-il?... Dieu!

(Dans son effroi, il oublie les chapeaux qu'il pose sur la table et va vivement près de Gonzalès.)

GONZALÈS appelant.

Stéphanie!... Elle n'entend pas... le verrou est mis... Madame est à sa toilette?

AMÉDÉE.

Oui, monsieur... elle essaye plusieurs robes.

GONZALÈS.

J'entends marcher... un pas lourd... très-lourd...

AMÉDÉE à part.

Il marche!... l'imbécile, il marche! (Haut.) C'est mademoiselle Henriette, sans doute... Elle va sortir, elle a mis ses bottes, ses petites bottes, ses *brodequines*.

GONZALÈS appelant de nouveau.

Stéphanie!... Henriette!... On ne répond rien. (Apercevant le chapeau.) A qui ce chapeau?

AMÉDÉE froidement.

Je ne sais pas, monsieur; c'est un chapeau qui se trouve là, je ne l'ai pas vu entrer...

GONZALÈS à part.

Non... voyons!... il faut être raisonnable... Elle va venir... elle s'habille... (Appelant encore.) Stéphanie!...

AMÉDÉE à part.

Ah! une idée... (Haut.) Si monsieur veut, j'appellerai à la petite porte du corridor...

(Il sort par le fond en courant.)

GONZALÈS distrait.

Oui... Mais ce chapeau est à quelqu'un!... Il y a quelqu'un chez moi. (Seul, il regarde par le trou de la serrure.) Je vois... je ne me trompe pas... un homme!... Il est près de la cheminée. Je ne le reconnais pas... Il y a un homme dans la chambre de ma femme! Je ne le vois plus... Oh! je ne veux pas qu'on le fasse s'échapper... (Il court vers le fond. Bruit de verrou à droite.) Il est trop tard.

AMÉDÉE ouvrant la porte et rentrant.

Ce n'est pas étonnant si on ne répondait pas, il n'y avait personne... madame est sortie... C'est mademoiselle Henriette qui avait oublié d'ôter le verrou.

GONZALÈS.

Oh! je verrai bien!...

(Il entre vivement dans la chambre)

AMÉDÉE seul.

Filé!... avec la pendule et mon chapeau qui est trop petit pour sa diable de tête... mais il m'a promis qu'il ne le mettrait pas... Monsieur n'y a vu que du feu!... J'ai bien mené ça... Oh! les escaliers dérobés, quelle belle invention!... Ah! le chapeau, il l'a vu... mais un chapeau tout seul! ça ne dit rien....

(Il emporte le chapeau dans le salon.)

SCÈNE XVI.

GONZALÈS seul, rentrant du fond.

Personne... Il est parti!... Elle... a eu peur, elle se sauve... Mais non! Stéphanie, une intrigue!... c'est impossible!... Ah! cette pensée me dévore... Je n'y crois pas... je ne crois rien... Et pourtant je souffre comme si je croyais!... Mais cet homme, je l'ai vu, je l'ai bien vu!... Mais il y a tant d'explications à donner aux choses les plus étranges; c'est, sans doute, quelque incident très-naturel... Je me tourmente pour rien... Je sens que c'est pour rien... Je rirai bien quand.... C'est cette lettre qui me trouble... Sans cette lettre, sans cette maudite lettre, j'aurais déjà trouvé la cause véritable... Mais voilà... cette lettre m'a prévenu... Je me figure tout de suite que c'est un amant, comme s'il n'y avait pas vingt circonstances raisonnables qui amènent naturellement un homme dans la chambre d'une femme! Il y en a... il y en a... mais... (Avec rage.) mais je ne les trouve pas!... Et ce chapeau!... Et ma femme qui m'a dit ce matin qu'elle ne sortirait pas de toute la journée... pourquoi s'est-elle ravisée?... Non, elle n'était point sortie... elle était là... et à ma voix... Elle n'a pas osé tout de suite reparaître devant moi... Et comme on m'a laissé sonner à la porte... longtemps!... longtemps!... On se concertait... On a pensé au petit escalier!... je n'y ai pas pensé, moi!... Eh! pouvais-je y penser!... Et cet imbécile, il s'entendait avec eux... On lui avait dit de me faire attendre... Oui, je me rappelle, son trouble à mon retour était visible... il sait tout... Je veux le regarder en face et lire sur sa stupide figure la vérité! Oh! la vérité, si terrible qu'elle soit, je la veux!... — Amédée!

SCÈNE XVII.

AMÉDÉE, GONZALÈS; puis RODRIGUES.

AMÉDÉE venant du salon.

Monsieur me désire?

GONZALÈS.

Qui est-ce qui est venu pendant mon absence?

AMÉDÉE.

Personne.

GONZALÈS.

Mais il y avait là quelqu'un tout à l'heure?... J'ai vu un chapeau à cette place.

AMÉDÉE descendant près de la table.

Le voilà, monsieur.

GONZALÈS.

C'est le mien.

AMÉDÉE.

Oui, c'est le chapeau de monsieur.

GONZALÈS.

Et l'autre?

AMÉDÉE.

Il n'y est plus, monsieur.

GONZALÈS.

Où est-il donc passé?...

AMÉDÉE.

J'avouerai franchement la vérité à monsieur... ce chapeau, je ne l'ai vu apporter par personne; mais, je dois le lui avouer aussi, je n'ai vu personne l'emporter.

GONZALÈS à part.

Laissons-le dire, il est si bête qu'il se trahira.

AMÉDÉE.

Je ne cacherai pas à monsieur mon effroi... Il y a maintenant, dit-on, des chapeaux qui tournent tout seuls... Je ne voulais pas y croire, mais...

GONZALÈS.

Mon cousin Rodrigues est ici peut-être?

(On sonne au fond.)

AMÉDÉE.

Non, monsieur, mais je l'entends.

(Il va ouvrir la porte du fond, en dehors.)

GONZALÈS à part.

Ce garçon a l'air bouleversé... je n'ai pas encore pu rencontrer ses yeux. Mais soyons calme... Rodrigues triompherait s'il savait...

RODRIGUES entrant avec Amédée. [1]

Bonjour, cousin. Eh bien, toujours heureux et toujours amoureux!... Le modèle des tourtereaux et des époux!... Tircis marié, le troubadour en ménage!...

GONZALÈS.

Toujours.

RODRIGUES.

Comme tu dis cela!... tu as l'air de te moquer de toi....

GONZALÈS.

Non, c'est de toi que je me moque... de toi qui ne crois pas au bonheur.

RODRIGUES.

Je viens déjeuner avec toi.

GONZALÈS.

Ah! je ne comptais pas déjeuner.

RODRIGUES.

Tu es malade?... tu n'as pas faim?...

GONZALÈS.

Si... je m'aperçois...

RODRIGUES à part.

Qu'est-ce qu'il a?

GONZALÈS.

Amédée!

AMÉDÉE.

Monsieur?

GONZALÈS.

Servez-nous à déjeuner. (Amédée sort par le fond.) — Je suis sorti de bonne heure pour cet ennuyeux procès, et j'avais oublié de déjeuner.

RODRIGUES.

Et tu l'as perdu, ton procès?...

GONZALÈS.

On l'a remis à huitaine... Qu'est-ce qui te fait supposer?...

[1] Rodrigues, Gonzalès, Amédée rangeant et époussetant.

RODRIGUES.

Ah! c'est que tu as la mine d'un homme qui a perdu quelque chose.

(Amédée rentre, apportant le déjeuner sur un plateau.)

GONZALÈS.

J'ai... j'ai la migraine tout bonnement, parce que je meurs de faim; en me faisant déjeuner, tu me sauves la vie.

RODRIGUES.

Et la belle des belles sera-t-elle des nôtres?

GONZALÈS.

Non, elle est sortie.

RODRIGUES.

Pour toute la journée?... et elle rentrera ce soir à cinq heures, avec un petit fichu de soie dans un papier ou un petit ruban qu'elle aura mis cinq heures à choisir.... Je connais ça; ma femme aussi était sortie quand je suis rentré à la maison. (À part.) Il est jaloux, nous allons rire.

SCÈNE XVIII.

GONZALÈS, RODRIGUES, AMÉDÉE.

AMÉDÉE mettant le couvert, à part.

Déjeuner à table... invention de paresseux! Allons, je ne sais plus ce que je fais....

(Il reporte sur le poêle une lampe qu'il allait mettre sur la table.)

RODRIGUES à Gonzalès.

Parions que Stéphanie est allée acheter des petits rubans?

GONZALÈS.

Le grand mal!...

RODRIGUES.

Le grand mal?... il n'y en a pas; mais je parie... ta pendule....

AMÉDÉE.

Oh! qu'est-ce qui parle de pendule?

(Dans son trouble il met les radis dans le sucrier et les morceaux de sucre dans le bateau aux radis.)

RODRIGUES.

Cette belle Vénus! J'en ai vu une hier chez Monbro, du même style, mais quelle différence!

(Rodrigues se dirige vers la porte du salon.)

AMÉDÉE à part, très-ému.

Voilà le moment!... Il me passera plutôt sur le corps!

(Il court à la porte du salon et balaye vivement pour l'empêcher d'entrer.)

RODRIGUES regarde dans le salon.

Où est-elle donc, la pendule?

AMÉDÉE à la porte du salon.

Elle est là-bas. J'ai nettoyé le marbre de la cheminée, et j'ai posé la pendule sur le divan. — Les coussins vous la cachent, monsieur. Moi, je la vois, parce que je sais qu'elle y est... mais il faut savoir....

(Avec le manche du balai, il enlève le chapeau de Rodrigues qui entre dans le salon.)

RODRIGUES.

Quel remue-ménage! Ce n'est pas très-commode de naviguer à travers des écueils de chaises, de fauteuils....

AMÉDÉE très-agité.

C'est même impossible. Le déjeuner est servi. (A Rodrigues.) Monsieur attend monsieur.... Monsieur, les radis refroidissent.... (Dans son trouble il époussette le déjeuner.) Oh! qu'est-ce que je dis?

RODRIGUES rentre sans chapeau.

Je la verrai plus tard.

(Il s'assied à gauche de la table.)

GONZALÈS à part, s'asseyant à droite de la table.

Elle!... Toutes les femmes, mais pas elle!

(Il prend les radis dans le sucrier et les met dans sa tasse.)

RODRIGUES.

Eh bien! qu'est-ce que tu fais? Tu sucres ton thé avec des radis.... Passe encore pour des betteraves!

GONZALÈS.

C'est cet imbécile aussi qui s'est trompé!

RODRIGUES.

Bon! il a mis le sucre dans l'eau des radis et le voilà qui fond à plaisir....

GONZALÈS.

Amédée, voyez un peu ce que vous faites!

AMÉDÉE derrière la table.

Pardon, monsieur, j'aurai été distrait... par une distraction....

RODRIGUES.

Donne-moi à boire, j'ai une soif! (Gonzalès, qui tient la théière, verse du thé dans le verre de Rodrigues.) Eh! tu me brûles... qu'est-ce que tu fais donc?

GONZALÈS.

» J'avais compris que tu voulais une tasse de thé.

RODRIGUES.

Soit, je prendrai du thé. (Il prend une tasse, Amédée y verse du vin.) Allons, bon! voilà qu'il me verse du vin dans une tasse! (A part.) Mais qu'ont-ils donc? C'est le déjeuner d'un fou, servi par un imbécile. (A Amédée.) Laisse-nous....

AMÉDÉE à part, à droite.

Je ne demande pas mieux.... C'est tout de même un drôle de service!

(Il sort par le fond.)

RODRIGUES.

N'insistons pas, c'est plus prudent.

SCÈNE XIX.

GONZALÈS, RODRIGUES.

RODRIGUES.

Ah çà! mon pauvre ami, ce n'est pas moi que tu peux tromper... tu souffres... tu es malheureux.... Conte-moi ça, je te guérirai, moi.... Tu es jaloux? « Notre petite femme » nous fait des traits, hein?... Eh bien, ce n'est pas un » malheur, on ne peut pas appeler ça un malheur.

» GONZALÈS.

» Pour moi, ce serait le plus affreux de tous.

» RODRIGUES gaiement.

» Il faut pourtant bien que tu t'y fasses, que tu t'y pré- » pares... Vois-tu! cette chose-là, c'est comme la mort : » c'est inévitable; il faut de même s'y bien préparer. Tu n'as » qu'à te dire tous les matins : Ça me sera égal, ça me sera » bien égal; le grand jour venu, tu te diras tout naturelle- » ment : Ça m'est bien égal.

» GONZALÈS.

» Je ne dirai jamais cela. »

RODRIGUES.

Voyons, parlons net... c'est le petit vicomte qui te tracasse?

GONZALÈS.

Le vicomte?... je ne sais pas ce que tu veux dire!

RODRIGUES.

Ce joli garçon du Jockey-Club, qui est amoureux de ta femme et qui la suit partout.

GONZALÈS.

Un homme oserait....

RODRIGUES.

Allons! calme-toi... il n'est pas dit qu'elle l'encourage.

GONZALÈS.

L'idée seule!...

RODRIGUES.

Ah! tu es plaisant, toi; tu t'imagines que tu auras épousé une des plus jolies femmes de Paris pour toi tout seul, et qu'il ne sera permis à personne de la regarder. « Ah! tu » prétends au monopole de ta femme! rien que cela! Et de » quel droit donc, s'il te plait! Qui es-tu pour t'arroger ce » monstrueux privilége?

» GONZALÈS.

» Parbleu! je suis son mari!

» RODRIGUES.

» Ah! voilà le grand mot lâché! son mari! Qu'est-ce que » cela fait, ça? Est-ce que je ne suis pas le mari de ma » femme?... Eh bien! est-ce que j'ai des prétentions, moi? » Tu as choisi ta femme pour sa beauté, morbleu! il faut » bien permettre qu'on l'admire! »

GONZALÈS.

Je ne défends pas qu'on l'admire, je me défends contre ceux qui l'admirent insolemment; mais la défense n'est pas difficile. Stéphanie n'est point coquette.

RODRIGUES.

Tant pis! les coquettes sont, de toutes les femmes, les moins en danger; la coquetterie est une monnaie, c'est la monnaie de l'amour; or quand les femmes n'ont pas de monnaie....

GONZALÈS.

D'ailleurs, elle m'aimait... elle m'aime!...

RODRIGUES.

Oui; et franchement, cela m'a toujours étonné.

GONZALÈS.

Pourquoi?

RODRIGUES.

« Précisément par la raison que tu me donnais tout à » l'heure. » Parce que tu es son mari.

GONZALÈS.

Eh! je l'aime bien, moi, quoiqu'elle soit ma femme....

RODRIGUES.

Oh! que c'est différent! une femme même mariée est toujours une femme, tandis qu'un homme marié n'est plus un homme : c'est un mari, c'est-à-dire un butor.

GONZALÈS.

Mais....

RODRIGUES.

Tu as beau te récrier, je suis dans le vrai.... Autant les femmes sont mignonnes, soignées, élégantes, autant les maris sont grossiers et laids.

GONZALÈS.

Pas tous... parle pour toi.

RODRIGUES.

Moi, je suis très-laid, peut-être pas comme cela, mais en négligé je suis fort laid.... Oh! c'est une justice que je rends à ma femme... en bonnet de nuit je suis affreux! « Et puis » nous sommes mal mis, mal peignés, et très-sales, que » diable! je le sais bien, nous n'avons aucun des soins re- » cherchés et élégants de nos compagnes. Toute la journée » nos femmes lavent leurs jolis doigts avec des pâtes qui em- » baument; nous autres, nous avons beau frotter nos grosses » mains, elles sont toujours sales....

» GONZALÈS.

» Ah!

» RODRIGUES.

» Les miennes sont sales, regarde; je les ai pourtant bien » brossées ce matin, eh bien! tu le vois, elles sont sales.... » Et tu veux, animal, tu veux qu'on t'adore avec des mains » comme celles-là! allons donc! »

GONZALÈS.

Eh bien, tu as raison, un mari est un être repoussant, désenchantant, ennuyeux, odieux; je t'accorde ça; et toi

particulièrement, tu es tout cela plus que tout autre; es-tu content?

RODRIGUES riant.

Oui.

GONZALÈS.

Mais moi, Rodrigues, moi, je ne suis pas un mari pour elle... je n'ai jamais été un mari... je suis un amant, un amant passionné. — Jamais elle ne m'a vu maussade, ni malade, ni négligé... ni mari enfin! et c'est parce que, depuis quatre ans, jamais, jamais un seul jour, je n'ai été pour elle un mari, que je me crois le droit de n'être jamais traité par elle en mari.... Comprends-tu?

RODRIGUES se levant.

Oui... et même ce que tu me dis là me fait grand plaisir.

GONZALÈS.

Pourquoi?...

RODRIGUES.

C'est que j'avais quelquefois des remords d'avoir été sans gêne et grossier envers ma femme... mais maintenant que je découvre que lorsqu'on est doucereux et troubadour, il vous arrive absolument la même chose, ça me soulage, cela me console tout à fait, et même j'aime mieux ma position que la tienne... moi, je n'ai pas été dupe....

GONZALÈS se levant aussi.

Mais je ne suis pas dupe, et tu ne l'es pas non plus; ta femme est très-honnête, pourquoi la soupçonner?

RODRIGUES.

Allons, bon! le voilà qui fait de l'aveuglement pour mon compte!... Je te dirai à mon tour : Parle pour toi, que diable!

GONZALÈS.

Si cela te flatte, crois que ta femme te trompe, mais ne me force pas d'imiter tes vertus philosophiques.

RODRIGUES.

J'en conviens.... oh! les premiers moments sont cruels, mais tu t'y feras, et tu verras bientôt que cette situation de dupe vénérée n'est pas sans douceur et sans avantages. Ces chères petites perfides, comme elles deviennent aimables et prévenantes sitôt qu'elles vous ont offensé! avec quels soins toujours nouveaux elles cherchent à réparer le tort secret

qu'elles vous font! Quel repentir transparent! quelle expiation mystérieuse et pleine de charmes!... Comme elles étudient vos goûts, vos manies, vos caprices!... Comme elles se rappellent bien vite tous les plats que vous préférez!... As-tu remarqué ça? Tu verras plus tard.... Dès qu'elles commencent à vous trahir, le dîner se bonifie, le service se perfectionne... car, c'est une chose à remarquer, on ne dîne vraiment très-bien que chez les maris qu'on... dédommage.

GONZALÈS exalté.

Rodrigues, tu abuses!...

RODRIGUES.

Depuis un an, chez moi, la cuisine est exquise.... Et comme tout est en ordre! comme la maison est tenue!... pas une tache, pas un grain de poussière! (Il regarde une chaise.) Tiens, par exemple, chez moi, on ne verrait jamais une ganse décousue comme celle-ci.... Sais-tu, cela me fait supposer que ta femme est encore innocente. Si elle était coupable, elle aurait fait bien vite raccommoder cela.... Mon ami, tant que tu verras cette machine-là, espère... le petit vicomte en sera pour ses œillades.

GONZALÈS exalté.

Encore ce fat!... je ne le connais pas.

RODRIGUES.

Il te connaît bien, lui; car dès que tu revins dans ta loge, hier, il disparut de la sienne.

GONZALÈS inquiet.

Quoi! ce petit blond qui était hier aux Variétés, en face de nous?...

RODRIGUES.

Ah! tu l'as remarqué!... à la bonne heure!... Tu commences à savoir ton métier... tu t'éclaires!

GONZALÈS à part.

L'homme que j'ai vu ressemblait.... Oh! si!...

RODRIGUES.

Il est gentil, il a une charmante tournure, et puis il est à la mode... c'est ce qui plaît aux femmes.

GONZALÈS.

Rodrigues, tu me fais mourir....

RODRIGUES.

Que veux-tu?... je suis un philosophe....

GONZALÈS *furieux.*

Tu n'es pas un philosophe, tu es un bourreau!...

RODRIGUES.

Eh! mais, c'est donc sérieux? moi, je plaisantais.... Sais-tu donc quelque chose?

GONZALÈS.

Rien! mais va-t'en!...

RODRIGUES.

Mon ami... Il me fait mal.

GONZALÈS *menaçant.*

Oh! je t'en supplie, ne me plains pas!

RODRIGUES.

Bien, calme-toi, je m'en vais.... (*A part.*) Tâchons de savoir où est ce vicomte.... Mon pauvre cousin, c'est singulier, quand je le vois heureux, ça me vexe; et puis, quand je le vois malheureux, ça me fait encore plus de peine.... O moralistes, expliquez-moi donc cela?

GONZALÈS *à part.*

Oui, il était en face de nous....

RODRIGUES.

Où ai-je donc mis mon chapeau?

(*Il entre dans le salon.*)

GONZALÈS *seul.*

Elle ne rentre pas... où est-elle?... Ah! ce vicomte! je le tuerai!... Et ne pas savoir son nom!...

RODRIGUES *revenant.*

Adieu, cousin; sans rancune.... Tiens! qu'est-ce que c'est que ce chapeau-là?

(*Le chapeau trop petit reste perché sur sa tête.*)

GONZALÈS *à part.*

Le chapeau que.... Il y a quelqu'un de caché dans le salon!... Oh!...

RODRIGUES *appelant.*

Amédée! mon chapeau!

SCÈNE XX.

AMÉDÉE, GONZALÈS, RODRIGUES.

AMÉDÉE *venant du fond.*

Oh! monsieur!...

(*Il arrête Rodrigues qui veut entrer dans le salon. Gonzalès les observe.*)

RODRIGUES au fond, regardant.

Ce chapeau inquiète Gonzalès.

AMÉDÉE, revenant, donne à Rodrigues son chapeau.

Voilà, monsieur.

RODRIGUES.

Oh! ce vicomte, je le trouverai!...

(Il sort.)

SCÈNE XXI.

GONZALÈS, AMÉDÉE.

(Gonzalès, exaspéré, se précipite dans le salon.)

AMÉDÉE saisissant le chapeau et le jetant dans le dressoir du fond, à droite; puis suivant des yeux Gonzalès.

Maudit chapeau!... Il regarde de tous côtés dans le salon.... Le voilà près de la cheminée.... Il s'aperçoit que la pendule.... Il la cherche... je suis perdu!...

GONZALÈS revenant.

Il n'y est pas, lui.... Mais elle... où est-elle?

AMÉDÉE.

Oh! je pâlis... il va remarquer que je pâlis....

GONZALÈS saisissant Amédée à la gorge et l'amenant sur le devant de la scène.

Malheureux! tu le sais... où est-elle?

AMÉDÉE.

Oh! monsieur!... soyez indulgent!...

GONZALÈS.

Moi, indulgent, misérable!... Crois-tu donc que je puisse pardonner?... Je saurai te punir, va!... Mais avant tout, je veux savoir où elle est?

AMÉDÉE.

Si vous ne voulez pas pardonner!... Ah! quel guignon! avoir pris tant de précautions et être découvert....

GONZALÈS tenant toujours Amédée.

Ah! tu avoues donc enfin, malheureux!

AMÉDÉE.

Oui, monsieur; il faut bien que j'avoue, puisque vous savez....

GONZALÈS.

Eh bien, dis-moi tout.... Où est-elle?

AMÉDÉE.

Monsieur, elle est... mon Dieu, où il l'a....

GONZALÈS, fou de rage, le secouant.

Où est-elle?

AMÉDÉE tombant à genoux.

Elle est... chez lui....

GONZALÈS.

Chez lui!... répète encore, si tu l'oses!

AMÉDÉE.

Je n'ose pas....

GONZALÈS tombant assis sur une chaise.

Chez lui!...

AMÉDÉE.

Oui, monsieur, depuis une heure, depuis que vous êtes revenu; mais il a dit qu'il ne la garderait que trois jours.

GONZALÈS sans entendre.

Chez lui!...

AMÉDÉE.

Il me l'a bien promis, trois jours au plus. Si monsieur ne veut pas qu'il la garde, j'irai vite la chercher avant que.... Il n'écoute pas... quand il est dans ses fureurs, c'est fini, il n'entend plus rien.

(Il se relève.)

GONZALÈS au désespoir, à lui-même.

C'est donc vrai! c'est donc vrai!... Oh! je sens bien maintenant que je ne le croyais pas... Mon honneur perdu, ma vie, mon bonheur.... Oh! c'est affreux, je l'aimais tant!...

AMÉDÉE.

Ah! madame!

(Il range le couvert dans le plateau sur la table.)

GONZALÈS se levant violemment et passant à droite.

La voilà!

SCÈNE XXII.

STÉPHANIE vient du fond, AMÉDÉE, GONZALÈS.

STÉPHANIE un papier à la main.

Henriette n'est pas là?

GONZALÈS à part.

Elle revient, elle espère encore me tromper. Oh! à sa vue j'éprouve...

AMÉDÉE faisant signe à Stéphanie.

Mademoiselle Henriette est dans sa chambre... Oh! madame...

STÉPHANIE.

Qu'est-ce qu'il a donc?

AMÉDÉE bas à Stéphanie.

Il est furieux; ne l'agacez pas, madame....

(Il emporte le plateau par le fond et revient.)

STÉPHANIE.

Lui! quelle folie! (A Gonzalès.) Eh bien, ton procès?...

GONZALÈS se contraignant.

On l'a remis à huitaine.... Vous êtes sortie ce matin? Vous m'aviez dit que vous ne deviez pas sortir...

STÉPHANIE câlinement.

Vous?... pourquoi ce vous? il n'y a personne.

GONZALÈS.

Pour rire... (A part.) Sa voix me calme malgré moi... cette candeur... oh! c'est impossible!...

STÉPHANIE.

En effet, je ne devais pas sortir, mais Henriette m'a priée d'aller choisir des rubans.

(Elle déploie le papier et montre les rubans.)

GONZALÈS à part.

Ah! Rodrigues avait raison. (Haut, se calmant.) Ils sont très-jolis... aussi vous avez mis trois heures à les choisir!...

STÉPHANIE.

Oh! je n'ai pas fait que cela; je suis allée chez ma cousine. C'est pour la robe que tu m'as donnée.

GONZALÈS.

Il faut la mettre tout de suite, cette robe.

STÉPHANIE.

Oui, c'est ce que je vais faire... (Avec finesse.) Vous m'en voulez parce que je suis en retard?...

GONZALÈS.

Oh! vous n'êtes pas en retard...

STÉPHANIE.

Vous ne dites pas vrai, vous êtes fâché contre moi, mais je n'ai pas peur, je vais me dépêcher et vous me pardonnerez...

(Elle l'embrasse.)

GONZALÈS à part.

Quel aplomb!

STÉPHANIE.

Qu'est-ce qu'il a donc?... Je vais savoir par Amédée.... (A Amédée, en rentrant chez elle.) Amédée, venez ouvrir les fenêtres chez moi.

(Amédée va pour la suivre, Gonzalès s'élance, saisit Amédée au moment où il va entrer chez Stéphanie et le fait pirouetter vers la gauche.)

SCÈNE XXIII.

AMÉDÉE, GONZALÈS.

GONZALÈS.

Non, misérable, tu ne la suivras pas!... Restez, je vous l'ordonne! (A part.) Elle lui parlait tout bas. Oh! cela me révolte!... avoir mis cet imbécile dans sa confidence... s'entendre pour la trahison avec cet idiot... est-ce descendre assez bas! oh! je ne peux plus voir ce confident stupide!

AMÉDÉE.

Monsieur, mais madame me désire....

GONZALÈS.

Vous n'êtes plus à mon service! vous allez quitter cette maison à l'instant même; je ne veux pas que vous restiez chez moi un instant de plus. (Il lui jette sa bourse.) Tenez, payez-vous et sortez!

AMÉDÉE avec hauteur.

Je ne veux rien, monsieur. Gardez une indemnité pour le dommage.

GONZALÈS prenant une chaise.

Misérable!

AMÉDÉE.

Tuez-moi! vous me ferez plaisir... mais avant...

GONZALÈS marchant sur Amédée.

Tais-toi, ou...

AMÉDÉE se sauvant derrière la table. [1]

Non, je ne me tairai pas! je ne veux pas me taire... Vous n'avez plus le droit de me commander; vous m'avez chassé, vous m'avez rendu ma dignité... Fallait pas me chasser... A présent je suis mon maître, et je dirai tout... Ma place

[1] Gonzalès, Amédée.

est perdue, mon malheur est complet, qu'est-ce que je risque? Vous ne pouvez pas me flanquer à la porte plus que vous ne l'avez fait... Eh bien, je vous brave... Des égards? pourquoi faire? j'en ai eu, Dieu sait! (Il prend le chapeau dans le dressoir.) Ce chapeau, ce maudit chapeau, je vous le cachais pour que vous ne pussiez vous douter de rien... Eh bien, le voilà, je vous le montre, le voilà, et je vous déclare que je vais le reporter chez lui, car c'est le sien; je l'ai fait évader en lui prêtant le mien.

GONZALÈS le prenant au collet.

Enfin!... à qui est-il, ce chapeau?

AMÉDÉE.

Je vous l'ai dit... à lui!...

GONZALÈS.

Qui, lui?... le vicomte de...

AMÉDÉE.

Quel vicomte? Ta, ta, ta, il ne faut pas m'embrouiller... il n'y a pas du tout de vicomte là dedans...

GONZALÈS le lâchant.

Mais alors...

AMÉDÉE.

Un vicomte!... Est-ce qu'il en vient ici, des vicomtes! est-ce que les vicomtes raccommodent les pendules?

GONZALÈS.

Ma pendule est cassée!

AMÉDÉE.

Tiens! vous ne le saviez donc pas?

GONZALÈS devinant.

Si, si... c'est toi qui l'as cassée!

AMÉDÉE.

Parbleu! qui voulez-vous donc que ce soit?

GONZALÈS.

Et cet homme que tu cachais si adroitement, c'était un horloger?

AMÉDÉE.

M. Dollar, qui a emporté la pendule. Je vous l'ai dit, elle est chez lui.

GONZALÈS *se frappant la tête.*

Imbécile !

AMÉDÉE *à droite.*

Vous n'avez plus le droit de m'appeler imbécile.

GONZALÈS *sur le devant, à gauche.*

Qu'il faut peu de chose pour troubler le bonheur le plus pur ! Comment ai-je pu croire... Oh ! il n'est pas permis d'être bête comme ça... Ah !...

AMÉDÉE.

Bête... vous n'avez plus le droit de m'appeler bête ! Je ne suis plus à vous, je ne suis plus chez vous, nos comptes sont réglés. Vous me deviez deux cents francs, c'est le prix du raccommodage, donc nous sommes quittes... vous ne me devez rien, je ne vous dois rien, j'ai bien l'honneur de vous saluer, adieu.

(*Il met le chapeau de l'horloger sur sa tête ; le chapeau, trop grand, lui tombe sur les yeux.*)

GONZALÈS *le retenant par les mains.*

Reste donc, mon pauvre garçon ; je ne veux pas que tu t'en ailles pour...

AMÉDÉE.

Je veux m'en aller...

GONZALÈS.

Je ne veux pas que tu me quittes comme ça.

AMÉDÉE.

Non, non, je veux ma liberté !... Lâchez-moi donc... vous êtes trop orageux ; j'en ai assez de vos fureurs !

GONZALÈS.

Si tu restes, je double tes gages.

AMÉDÉE *relevant le chapeau et le jetant sous la table.*

Quelle idée ! pour avoir cassé votre pendule ?

GONZALÈS *riant.*

Oh ! quel plaisir tu m'as fait !...

AMÉDÉE.

Et moi qui vous cachais ce bonheur ! (*A part.*) C'est égal, je n'y comprends rien... C'est des fantaisies de maître... mais ça embrouille le service.

SCÈNE XXIV.

AMÉDÉE, GONZALÈS, STÉPHANIE, HENRIETTE; ensuite RODRIGUES.

STÉPHANIE venant de sa chambre.

Me voilà, je n'ai pas été longtemps... Elle est jolie, ma robe?

GONZALÈS tendrement. [1]

Charmante.... Ah! tu ne m'as jamais paru plus belle!

RODRIGUES entrant du fond.

Amédée, voyez donc ce que veut le portier; il dit qu'il s'est trompé... il vous a donné une lettre qui était pour le locataire d'en haut.

(Amédée remonte au fond. — Rodrigues salue Stéphanie.)

GONZALÈS à part, lisant l'adresse de la lettre anonyme.

M. Gorgelet, négociant en vins. — Ce n'était pas pour moi! Comme c'est heureux que je l'aie reçue... Là-haut... c'est peut-être vrai! (Haut, à Amédée qui revient.) Je l'ai décachetée... c'était une lettre insignifiante... une circulaire.

RODRIGUES bas.

Le vicomte est parti, tu n'as rien à craindre.

GONZALÈS très-gaiement et allant prendre les mains de sa femme.

Eh! je ne craignais rien! j'étais en colère contre cet imbécile qui a cassé la pendule!

RODRIGUES.

La pendule est cassée! c'est ça un malheur!... Ah!...

(Il se précipite sur Amédée.)

AMÉDÉE.

Monsieur, elle n'est pas morte, votre pendule! voilà son médecin qui en répond.

[1] Gonzalès, Stéphanie, Amédée.

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, L'HORLOGER.

L'HORLOGER derrière la table, au fond.

Pardon, monsieur, j'ai laissé ici un chapeau...

AMÉDÉE.

Monsieur, je l'ai mis de côté.

(Il lui remet le chapeau qu'il vient de prendre sous la table.)

RODRIGUES à part, regardant Gonzalès.

Je devine!...

GONZALÈS.

Ah! monsieur, vous et vos confrères, vous avez là une fâcheuse habitude.... Croyez-moi, ne laissez jamais votre chapeau dans les antichambres.

L'HORLOGER.

Pourquoi?

GONZALÈS.

C'est... c'est qu'on pourrait vous le prendre.

RODRIGUES à part.

Il a raison... Ça fait frémir, quand on pense qu'il a failli tuer un vicomte... parce qu'il a trouvé chez lui le chapeau d'un horloger!

FIN DU CHAPEAU D'UN HORLOGER.

UNE FEMME QUI DÉTESTE SON MARI,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase,
le 10 octobre 1856.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
DE LANGEAIS	M. BERTON.
ROSETTE	M. DUPUIS.
FINOT	M. LESUEUR.
UN COMMISSAIRE	M. TONY BLONDEL.
UN SERRURIER	M. NUMA FILS.
JULIE	Mme ROSE CHÉRI.
JEANNE	La petite CLARA.
MADAME DE LANGEAIS MÈRE	Mme MÉLANIE.
HILARINE	Mme LAURENT.
DEUX PARENTS.	
DEUX GENDARMES.	

La scène se passe à Rennes, en 1794.

UNE FEMME QUI DÉTESTE SON MARI.

Un salon chez Julie. — Fenêtre dans l'angle à gauche. Porte au fond. Porte et cheminée à gauche. Une armoire et un secrétaire à droite.

SCÈNE I.

JULIE, FINOT.

FINOT.

Citoyenne!...

JULIE.

Ah! c'est toi, Finot; je te croyais parti.

FINOT.

Tu ne te trompes pas, citoyenne, je le suis, parti; mais je reviens.... Je n'ai pas assez pour les poules.... Il ne me reste que quinze cents livres, et avec quinze cents livres on n'a rien en poules... sur le marché de la ville de Rennes....

JULIE.

Voilà dix mille livres... ce sera assez.

FINOT.

Je vas me dépêcher, je tiens à ne pas m'éloigner souvent de la maison; depuis quelques jours je flaire, je flaire... et je trouve que ça sent le mystère, ici.

JULIE.

Un mystère? chez moi!... Qu'est-ce donc? qu'as-tu découvert?

FINOT.

Rien.... Sans cela je dévoilerais tout; mais je gagerais un contre mille qu'il y a un homme caché dans la maison.

JULIE.

Un homme! ici!... Quelle audace!... Dis-moi tout, Finot.

FINOT.

Un homme très-affamé, citoyenne!

JULIE.

Mais une preuve... un indice?

FINOT.

Là, dans cette armoire!

JULIE ouvrant l'armoire.

Dans cette armoire!... mais il n'y a personne.

FINOT.

Si fait!

JULIE.

Comment?

FINOT.

Il y a une oie... je l'ai serrée, après déjeuner, avec ses deux ailes... et il n'y en a plus une! Il y a un pâté, j'en avais serré la moitié... et il n'y en a plus rien!... Personne de la maison n'a mangé depuis le déjeuner.... Il faudrait donc que le pâté eût pris les ailes de l'oie pour s'envoler!... ça ne me paraît pas naturel.

JULIE.

Quoi! l'on oserait! au risque de me déplaire... de me compromettre même....

FINOT.

Pour ce qui est de ça, citoyenne, impossible! une femme comme toi ne peut pas être compromise... une républicaine pur sang, qui a rompu avec son modéré de mari, sa modérée de famille et ses petits modérés d'enfants... qui vous a campé tout ça à la porte, par amour pour la chose publique, et qui va épouser, à ce qu'on dit, le citoyen Rosette, le commissaire du gouvernement, un bon, un pur, un vrai, celui-là!...

JULIE.

Mais enfin, qui soupçonnes-tu?

FINOT.

Je soupçonne Échalote!

JULIE.

Rosalie?

FINOT.

Ci-devant Rosalie, aujourd'hui Échalote.... Mais ne crains rien, je la suis de l'œil.

JULIE.

Et qu'as-tu donc découvert encore? parle, parle vite....

FINOT.

Voilà... Cette nuit, j'ai entendu du bruit dans le corridor, là-haut, des pas qui marchaient.... Bon. Je me suis levé, j'ai allumé ma chandelle, je suis allé visiter le corridor, et au coin, comme je tournais le tournant, j'ai senti un petit

souffle qui a éteint ma chandelle, et un grand soufflet qui a enflé ma joue....

JULIE.

Quoi! il serait possible qu'ici... dans ma maison... un émigré, un girondin, un ennemi de la patrie... eût trouvé asile!... et tu crois que Rosalie serait capable....

FINOT.

Dame! citoyenne... elle cuisine bien, Rosa... c'est-à-dire Échalote; mais ça n'est pas une patriote comme toi et moi.

JULIE.

Et tu n'as rien dit de tout cela?

FINOT.

Je n'ai pas voulu leur donner l'éveil.

JULIE.

Tu as raison.... Mais continue d'être attentif, de tout observer, et si tu découvres encore quelque chose, aie soin de m'en informer.

FINOT.

Oui, citoyenne de Langeais.

JULIE.

Pourquoi me donnes-tu ce nom? M. de Langeais n'est plus mon mari.

FINOT.

On connaît ta noble haine contre lui... un monstre d'infamie et d'indignité! un entêté qui n'a jamais voulu condamner personne! Dans ce temps-ci, qu'on ne fait que ça! que c'est l'usage pour tous!... eh bien, non, lui, il n'a pas voulu!... Faut-il être entêté! Ah! citoyenne, tu as dû bien souffrir avec cet homme-là!

JULIE.

Oui, j'ai bien souffert!

FINOT.

Eh bien, sa fille est têtue comme lui.

JULIE.

Sa fille.... Je vous ai défendu à tous de jamais lui parler... comment se fait-il?...

FINOT.

Oh! je ne lui ai point parlé... c'est elle... hier... qui m'a aperçu dans la rue, elle a couru après moi : « Maman, disait-elle, maman n'a pas demandé à me voir? — Au contraire,

petite citoyenne, que j'ai répondu, elle a demandé à ne pas te voir; elle a dit : J'ai chassé le loup.... — Voilà des paroles civiques!... — J'ai chassé le loup, qu'on ne me rende pas les louveteaux! — Mais pourquoi maman déteste-t-elle papa, qu'elle aimait bien, et nous, qu'elle aimait tant?... » Et elle s'est mise à pleurer; ses grands yeux étaient fixés comme ça sur moi, tout pleins de larmes; elle avait une figure si douce, si douce!... (Il pleure et lève les yeux au ciel.) Elle était bien jolie en pleurant, sauf votre respect... elle te ressemblait, citoyenne.

JULIE.

Non, non... ne m'en parle pas... ne m'en parle pas!

FINOT à part.

Ça lui fait peut-être de la peine! Ça doit être bien triste, pour une bonne mère, de ne plus aimer ses enfants!

JULIE.

Mais enfin... tu lui as fait comprendre....

FINOT.

Oh! parfaitement... c'est-à-dire, j'ai essayé, mais elle n'a pas compris du tout. « Qu'est-ce qui empêche maman de nous aimer? disait-elle.— C'est son civisme, que j'ai répondu. — Son civisme, qu'est-ce que c'est que ça? qu'elle a fait. — C'est le contraire de la nature, quoi!... » Et là-dessus, je lui ai dit des choses plus à la portée de son âge : on aimait niaisement ses parents pour obéir à la nature, on les sacrifie par amour pour la chose publique, comme le citoyen Brutus!... Il fait mourir ses deux fils sur la place du marché... civisme! Un autre, encore plus Brutus que celui-là, poignarde son père devant la statue d'un pompier... civisme! Bref, on immole tout à la patrie, même la nature, toujours par civisme.... La nation a remplacé la nature. Faut être juste, aussi, elle avait fait son temps, la nature!

JULIE.

C'est trop m'occuper de cette enfant... pourquoi m'en parles-tu?

FINOT.

Par honnêteté... elle m'a corrompu... elle m'a donné toutes ses cerises pour ça....

JULIE.

Elle qui est si gourmande!...

FINOT.

Et elle m'a quitté en me laissant la lettre.

JULIE.

Quelle lettre?

FINOT.

La lettre que j'ai mise là hier au soir et que la petite devait t'apporter ici.... Tiens! elle y est encore!...

(Il la prend et la donne à Julie.)

JULIE.

De ma belle-mère... encore... toujours!... Elle sait bien pourtant que je n'ai plus rien de commun avec elle. (Lisant.) Une entrevue avec moi... jamais!... La voir, elle... et tous ces gens odieux qui me rappellent celui dont je maudis le souvenir....

FINOT.

Femme sublime! Spartacus, va!...

JULIE.

Ah!... il y a un post-scriptum de ma cousine... de mademoiselle Hilarine.... On veut arrêter ma belle-mère!... que j'emploie mon triste crédit!... Que ne me demande-t-on de l'employer aussi pour lui!... pour M. de Langeais, qui est en fuite!

FINOT.

Ah! pour lui, ça serait trop fort... pour ton mari... ça passerait les bornes... ça les passerait, les bornes!

JULIE.

Va trouver madame de Langeais, dis-lui que j'ai pitié de son âge... que je la traiterai comme si elle n'était pas la mère... d'un ennemi de la patrie... dis-lui que je consens à la recevoir, à employer mon *triste crédit* auprès de mes amis politiques.

FINOT.

C'est ça, on tâchera de faire quelque chose pour la vieille; mais quant à celui que je soupçonne d'être caché dans la maison....

JULIE.

Celui-là, livré sans pitié!

FINOT.

Je m'en charge!

(Il sort.)

SCÈNE II.

JULIE, DE LANGEAIS.

JULIE qui l'a suivi des yeux.

Le dénoncer! le livrer! lui! lui!... (Elle va ouvrir l'armoire et son double fond, après avoir ôté la clef de la porte du salon.) Viens, viens vite, mon pauvre prisonnier!...

DE LANGEAIS quittant sa cachette avec difficulté.

Ah! ouf!... oh là là!... (Il s'assied.) Enfin!...

JULIE.

Comment es-tu dans ta nouvelle cache?

DE LANGEAIS.

Mal! mais c'est une autre manière d'être mal qui me repose.... Dans l'ancienne cache du grenier, je ne pouvais pas me lever; dans celle-ci je ne peux pas m'asseoir... ça me détend. Être debout pendant douze heures... pour quelqu'un qui est resté six mois accroupi sous une mansarde, ce n'est pas mauvais... mais il me semble que je grandis... regarde donc quelle belle taille j'ai!...

JULIE.

Nous avons déménagé si vite... ce matin, que je n'ai pas eu le temps de meubler ta nouvelle retraite.... Le vilain Finot qui court la nuit... s'il t'avait vu!...

DE LANGEAIS.

J'ai soufflé sa chandelle si vite, qu'il n'a pu rien voir.... (A part.) Si elle savait!... (Geste du soufflet.) Quelle folie aussi!... mais j'étais si furieux contre cet imbécile qui m'empêchait de descendre! (Haut.) Il peut chercher dans le grenier, il ne trouvera rien, rassure-toi.

JULIE à part.

S'il savait les soupçons de Finot, il s'en voudrait.... (Haut, montrant l'armoire.) Là, nous serons mieux, je pourrai venir te voir plus souvent.

DE LANGEAIS.

Et je ne serai pas obligé d'errer la nuit dans les corridors pour venir ici.

JULIE.

Je vais bien t'établir et te donner de quoi t'asseoir.

DE LANGEAIS.

Une chaise! il n'y a pas la place....

JULIE.

Non, une bûche.

DE LANGEAIS.

Une bûche? comme c'est douillet!

JULIE.

Oh! mais une jolie bûche ouatée.

DE LANGEAIS.

Une bûche ouatée... prenez garde, ceci est voluptueux, madame!

JULIE.

Avec un bon coussin pour t'appuyer.... Je vais la chercher.

DE LANGEAIS.

Pas encore... tu me la donneras plus tard, cette jolie bûche.... Dis-moi des nouvelles... je m'ennuie beaucoup là dedans... je n'y ai rencontré personne... non, je n'y ai rien appris.... Dis-moi ce qui se passe.

JULIE.

Il rit toujours.... Qu'il est heureux! plus je tremble, plus il s'amuse!...

DE LANGEAIS.

Eh! ma pauvre femme, si j'étais sombre, que deviendrais-tu?... crois-moi, laisse-moi rire!

JULIE.

Tu me fais peur....

DE LANGEAIS.

Ah! tu ne peux pas comprendre ça, toi; mais, vois-tu, quand on est resté quatre à cinq heures comme ça, en cariatide, sous un toit... ou comme ça, en Zéphire, dans un tuyau de cheminée... ou comme ça, en dieu de l'Inde, dans un tonneau... et qu'on est tout à coup libre de ses pieds et de ses mains, on éprouve une joie folle, invincible, qui vous donne tout de suite un esprit léger... c'est-à-dire que même, si on venait me chercher pour me conduire à l'échafaud, je serais si content d'aller un peu sur la place prendre l'air, que ce ne serait que par réflexion que je parviendrais à m'attrister.

JULIE.

Ris, plaisante, mais jamais sur ce sujet-là!...

(Elle lui prend la tête et l'embrasse.)

DE LANGEAIS l'embrassant.

O ma chère petite femme!... (Il la quitte.) Non, non, il faut être sage dans la journée, c'est convenu.... Voyons, qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

JULIE.

Beaucoup de choses... je vais toutes te les dire vite, avant qu'on nous dérange; nous en causerons après si nous en avons le temps.... Ta mère m'a fait demander à me voir.

DE LANGEAIS.

Pauvre vieille mère; ils ne la tourmentent pas à cause de moi?...

JULIE troublée.

Non. (Vivement.) Je vais chercher ton siége.

DE LANGEAIS.

Pauvre femme! que d'inquiétudes, de tourments!...

JULIE apportant la bûche et le coussin.

Voilà. Ça, c'est un petit oreiller à Jeanne.

DE LANGEAIS.

Chère enfant!... tu n'as pas de ses nouvelles?

JULIE.

Si... mais...

DE LANGEAIS.

Dis-moi donc vite!

JULIE.

Tu vas encore te tourmenter....

DE LANGEAIS.

Elle est malade?

JULIE.

Non... mais à son nom, tu deviens si furieux....

DE LANGEAIS.

Oh! c'est vrai, l'idée de ne pouvoir l'embrasser me rend fou. Être depuis dix-huit mois dans la même ville que mes enfants, me dire qu'ils passent tous les matins sous mes fenêtres... qu'ils pensent à moi... qu'ils m'aiment... et que je n'ose même pas me mettre à la fenêtre pour les regarder passer... que je ne puis les appeler, les admirer... les couvrir de baisers!... oh! cela me fait bouillir le sang dans les veines!... Oh!... les tenir là... embrasser les bonnes joues de ma petite Jeanne!... oh! je te l'avoue, il y a des moments

où j'ai envie de quitter tout, de me dénoncer, de me livrer, pour aller la manger de caresses!... oh! l'embrasser! l'embrasser!... Sais-tu, Julie, quand nous la reverrons?... Il faudra me surveiller... en l'embrassant je l'étoufferais!...

JULIE.

Calme-toi... je te le disais bien, que tu deviendrais enragé si je te parlais d'elle.

DE LANGEAIS.

Eh bien, qu'as-tu appris de cette chère créature?... Me voilà tranquille.

JULIE.

Elle est belle comme un ange... elle est très-grandie... elle a bonne mine, malgré son chagrin.

DE LANGEAIS.

Crois-tu qu'elle me reconnaîtrait avec mes grandes moustaches?... ça me change tellement, que...

JULIE.

Ah! tu as beau te déguiser.... C'est comme moi... quand je dis que je ne l'aime plus.

DE LANGEAIS.

Pauvre enfant! ça doit lui sembler drôle d'être détestée...

JULIE.

Par moi!... aussi elle ne s'y accoutume pas... elle s'est mise en colère quand Finot lui a parlé de mon civisme.

DE LANGEAIS.

Pauvre petit chou! elle ne doit pas aimer le civisme.

JULIE.

Non, et elle a corrompu Finot pour avoir de mes nouvelles... on lui avait dit que j'étais malade!...

DE LANGEAIS.

Corrompu!... comment cela?

JULIE.

Elle lui a donné toutes ses cerises.

DE LANGEAIS.

Cher amour! elle qui est si gourmande!

JULIE.

C'est ce que j'ai dit tout de suite.

DE LANGEAIS.

Ma pauvre femme! quel supplice tu t'imposes pour moi....

Tiens, c'est trop long! va voir tes enfants et laisse-moi mourir!... Qu'est-ce que je suis?... un poltron qui se cache quand tous ses amis sont morts.... Je ne fais rien... je passe de la cave au grenier, d'un trou dans une niche, comme un voleur; je ne peux pas travailler... pas agir... je n'ose pas même respirer.... A quoi bon me sauver? pourquoi faire? pour défendre quoi? les victimes ne sentent même pas le besoin d'être défendues!

JULIE.

Il se croit à la tribune.

DE LANGEAIS.

Comment! moi, qui suis dans la force de l'âge, qui ai du talent, de l'autorité, qui défends la plus sainte des causes : le règne de la conscience; moi qui aime mon pays, comme un cœur breton aime tout ce qu'il aime... sans arrière-pensée et sans partage... parce que c'est mon instinct et parce que c'est mon devoir... moi qui n'ai pas une heure de ma vie à me reprocher... moi qui n'ai pas eu peur du pistolet de Legendre appliqué sur ma poitrine... j'ai peur du bruit comme un coupable!... je n'ose pas me montrer dans cette ville de Rennes où je suis né, où ma famille est honorée depuis cent ans... où moi-même j'ai l'estime de tout ce qui est droit et honnête... je n'ose pas aller chez ma mère pour embrasser mes enfants, et cela, parce qu'une poignée de lâches, poussés par une centaine de fous, un beau matin se sont dit : « Cet homme nous gêne, il faut qu'il meure! »

JULIE.

Prends garde, on peut t'entendre... tu me fais frémir!

DE LANGEAIS.

Qu'ils m'entendent, tant mieux! je suis las d'avoir peur!...

(On frappe à la porte de la rue.).

JULIE.

Ah! mon Dieu... on frappe à la porte de la rue... c'est lui... c'est le citoyen Rosette.... Cache-toi!...

DE LANGEAIS.

J'en ai assez, de tes caches!

JULIE.

Mon ami!

DE LANGEAIS.

Je n'y tiens plus, j'ai besoin d'avoir du courage à tout

prix... j'ai assez tremblé comme ça... j'ai assez courbé la tête sous le joug... j'aime mieux la relever sous le couteau!

JULIE.

Un moment!...

DE LANGEAIS.

Je ne veux plus me cacher, entends-tu... cela m'ennuie d'être lâche, à la fin!... Ouvre la porte.

JULIE.

Et moi aussi, cela me fatigue de jouer un rôle odieux!... Oui, tu as raison... moi aussi cela m'ennuie d'être lâche.... Mieux vaut mourir avec courage... mourons ensemble!...

(Elle va pour ouvrir la porte.)

DE LANGEAIS l'arrêtant.

Femme!... femme!... tu sais bien ce qui me fait faiblir!... Toi, non, tu ne dois pas mourir... même avec courage... j'aurai la force d'être lâche encore pour te sauver!...

JULIE.

Merci!... Je vais donner le signal à Rosalie.

(Il rentre dans sa cachette.)

SCÈNE III.

JULIE, puis FINOT; ensuite ROSETTE.

JULIE.

Ah! quelle angoisse je sens... cette tâche est si rude... mais patience!... (Elle fait signe à quelqu'un par la fenêtre.) Il peut monter ici... Rosalie a compris... tâchons d'être un peu calme.... Voilà le moment le plus odieux de cette vie de mensonge... plaire à nos bourreaux et ne pas trop leur plaire... cajoler ces tigres, écouter gracieusement de niaises horreurs.... O mon pauvre proscrit! comme il faut que je t'aime!

FINOT annonçant.

Le citoyen Rosette.

JULIE à Finot qui sort.

Donne de la limonade.

ROSETTE.

Salut, belle dame; belle citoyenne, me permets-tu de te dire un petit bonjour avant l'heure?... Je ne suis pas dans mon droit, mais je viens de notre fastidieuse séance, et je

n'ai pas eu le stoïcisme de passer devant cette porte sans essayer de vous présenter mes hommages.

JULIE *avec coquetterie.*

J'avais deviné cela, citoyen, et je vous ai fait préparer de cette fraîche limonade que vous aimez.

ROSETTE.

L'aimable attention! mais ce qui me touche, c'est que vous m'ayez deviné... deviner une faiblesse, c'est la comprendre et la pardonner.

(*Finot apporte à boire. Rosette boit ardemment.*)

FINOT *à part.*

Il avait soif, le gouvernement!... Un gouvernement qui veut être fort et qui boit de la limonade!

(*Il sort.*)

ROSETTE.

Quelle chaleur! mais aussi quel beau temps! Ah! cette nuit la lune était admirable... j'ai été obligé de courir le pays çà et là pour surveiller... de loin... quelques visites domiciliaires, et tout en accomplissant ce rigoureux devoir, j'admirais l'azur de cette voûte sombre et je me disais que je comprenais bien — oh! mais très-bien — le culte des amants pour Phébé, la chaste déesse de la nuit.... Je me disais encore bien d'autres choses que je n'oserais....

JULIE.

En revenant, vous avez dû passer sous mes fenêtres.

ROSETTE *vivement.*

Vous n'y étiez pas.... Oh! je me trahis!... Eh bien, pourquoi ne l'avouerais-je pas?... oui, j'ai passé et repassé sous cette fenêtre et je suis resté là une grande heure à guetter.... (*Gentiment.*) Je guettais... j'espérais que la beauté de la nuit vous attirerait à cette fenêtre... je me disais....

JULIE.

Prenez garde... vous n'osiez pas dire!...

ROSETTE.

Méchante!... laissez-moi oser... je me disais : Elle ne dort pas... non, elle ne dort pas... il fait trop chaud... que fait-elle?... Pourquoi ne vient-elle pas respirer l'air frais... contempler les splendeurs nocturnes?... Si elle savait que je suis là... peut-être... que.... Ah! la nuit, il est permis de

rêver... peut-être qu'elle pense à moi.... Puis, mes hommes sont venus m'arracher à mes rêveries.

JULIE *plaisamment.*

Les gendarmes?

ROSETTE.

Ils n'avaient rien trouvé... perquisition inutile.... Oh! la folle idée!... j'avais envie de leur faire faire une visite domiciliaire chez vous pour vous arracher à votre sommeil si cruel.... Que dites-vous du stratagème?... tous les moyens sont bons pour parvenir à apercevoir un moment la reine de son cœur!

JULIE.

Reine!... aristocrate!...

ROSETTE.

Pardon! le vilain mot... je ne le ferai plus.

JULIE *inquiète, à part.*

Il me fait frémir! (*Haut, riant.*) J'aurais très-mal pris cette galanterie, citoyen.... Comme c'est chevaleresque, une perquisition! une déclaration d'amour assistée de deux gendarmes!

ROSETTE.

Rassure-toi, je ne veux pas t'importuner de ces choses-là.... Et cependant, je serai forcé, pour la forme, bien entendu, de faire une petite perquisition chez toi.

JULIE.

Chez moi!... une perquisition chez moi?...

ROSETTE.

Il le faut pour faire taire la calomnie.

JULIE.

Quelle calomnie?

ROSETTE.

Eh bien, imagine-toi qu'il n'y a pas de jour où nous ne recevions quelque lettre qui nous dise : « Il y a un homme caché chez la citoyenne de Langeais... on a vu une ombre à la fenêtre... on a entendu marcher... on a.... » — Tous les jours!

JULIE.

Ainsi, on me soupçonne! on ose écrire de pareilles niaiseries!... mais qui ça?

ROSETTE.

Oh! quelque femme jalouse.... Je viens tous les jours ici; cette préférence que je ne cache point fait des envieuses; mais nous les ferons taire en ouvrant tous les battants de ta maison et en disant à tes ennemis : Entrez et cherchez.

JULIE à part.

Mon Dieu!

ROSETTE.

Il faudra bien que les pauvres délaissées se résignent.... Oh! j'ai hâte de les confondre!... Si je les écoutais, je te ferais espionner nuit et jour... elles sont toutes furieuses.

JULIE.

Toutes? il y en a donc beaucoup?...

ROSETTE.

Oui, mais pas une qui te puisse donner de l'ombrage, j'en atteste l'Être suprême, restauré si heureusement par mon bienfaiteur... non.... Seulement, on veut me persuader que tu te moques de moi.

JULIE.

Ah! cela est infâme!

ROSETTE.

Sois tranquille, je n'en crois rien... et il faudra bien que leurs calomnies se taisent devant des preuves.

JULIE.

Quelles preuves?

ROSETTE.

Les petites perquisitions.

JULIE.

Mais pour une citoyenne comme moi, c'est une humiliation, une honte... n'est-il aucun moyen de m'y soustraire?

ROSETTE.

Ah! si j'étais ici chez moi on n'y ferait pas de perquisition... ce n'est pas la citoyenne Rosette que l'on soupçonnerait.... Mais j'attends toujours cet acte de divorce que l'on me promet depuis trois mois et que l'on devait me donner tout fait, tout copié, il y a trois jours.

JULIE.

Eh bien... tu l'auras... il est fait, il est copié.

ROSETTE.

Oh! donne-le vite, ma chère âme!

JULIE.

Ingrat!

ROSETTE.

Ce cher petit divorce! que j'ai hâte de le posséder... oh! donne-le.

JULIE.

Non, je ne veux plus vous le donner... vous ne le méritez pas.

ROSETTE.

Veux-tu donc rester l'épouse de ce gredin?

JULIE.

Non certes, je divorcerai... l'acte est sérieusement rédigé... il me servira à rompre une odieuse chaîne.... Mais ce n'est pas vous que je chargerai de le remettre au tribunal.

ROSETTE *tendrement.*

Allons, coquette, donne-le... quel autre que moi peut le faire *promulguer et homologuer?* Où est-il?... dans ce secrétaire? dans cette armoire? je fouille partout, moi; je le veux! (Il se dirige vers l'armoire, qu'il ouvre, et voit le pâté, les gâteaux, etc.) Oh! c'est le repas de noces qui est là dedans? nous lui dirons deux mots, j'espère.

JULIE *cherchant.*

Je ne l'ai pas là... je l'ai laissé dans ma chambre... j'ai encore une petite page à copier.

ROSETTE.

Tu le griffonnes donc toi-même?

JULIE.

Oui, j'ai un modèle... c'est un acte de séparation que l'infâme de Langeais a rédigé il y a trois ans pour une de ses clientes.... Le procureur n'y a rajusté que quelques lignes, tant c'était clair et bien fait.

ROSETTE.

Ainsi, c'est ton ci-devant mari lui-même qui aura donné le modèle de son acte de divorce? Ah! parfait! c'est à mettre en comédie!... c'est délirant! Je commence à l'aimer, ce pauvre de Langeais, puisque je lui dois mon bonheur!... Ah! ah! ah! (Il rit.) Avoue que c'est drôle!

JULIE.

Je suis forcée d'en convenir.

ROSETTE.

Mais je m'oublie... au revoir... au revoir.... Je vais recevoir mon courrier... je suis nquiet, Paris se dérange.

JULIE.

Craindrais-tu pour ton bienfaiteur?

ROSETTE en s'en allant.

Non, grâce au ciel, son influence est toute-puissante... les reptiles ne pourraient atteindre l'aigle.... Pourtant, une sédition sourde travaille les esprits... mais le bon sens des Parisiens fera justice de préventions passagères.... Je me hâte... deux petites arrestations peu importantes, et je reviens près de toi oublier tout.

JULIE.

Heureuse de consoler de tels ennuis!... A trois heures.

ROSETTE.

Si je venais un peu plus tard, il faudrait m'excuser, c'est qu'on aurait fait résistance; j'aurais à aviser. Au revoir.

JULIE.

Au revoir.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

JULIE seule.

Ah! j'étouffais.... Quelle prudence!... il a deviné à moitié.... L'acte de divorce, c'est le plus pressé... cet acte seul peut le rassurer et faire taire les bruits qui le poursuivent et qui finiraient par l'éclairer... mais il faut que Henri parte au plus vite... j'aurai ce soir la réponse du capitaine Gérard.... Ce Rosette... il le tuerait, s'il savait....

(Elle prend la clef dans un tiroir.)

SCÈNE V.

JULIE, DE LANGEAIS.

(Julie va fermer la porte à clef. Elle ouvre l'armoire : de Langeais est à genoux sur la bûche.)

JULIE.

Dix minutes de liberté, pas plus!... Que fais-tu là à genoux? pourquoi cette humilité?

DE LANGEAIS.

Pour demander pardon de mes emportements... J'ai eu

de la peine à me retourner.... (Il sort de l'armoire.) Eh bien, le prétendu?

JULIE.

Il demande le divorce à grands cris.

DE LANGEAIS.

Déjà! comment, vous en êtes là... au second divorce?

JULIE.

Non, monsieur, ce n'est encore que le premier, le nôtre.... Il va venir chercher l'acte, qui n'est pas prêt.

DE LANGEAIS.

Ce n'est pas ma faute, moi, j'y ai travaillé jusqu'à une heure du matin... il fallait le copier.

JULIE.

Je l'ai copié, mais il y manque une page.

DE LANGEAIS.

La page des griefs? je l'ai laissée en blanc... je ne pouvais pas passer toute la nuit à chercher mes défauts et vos griefs, madame.

JULIE prenant l'acte.

Tiens, sois gentil... écris tout de suite; que je le lui donne aujourd'hui....

DE LANGEAIS s'asseyant pour écrire.

Quel empressement! ce doit être un homme bien aimable que mon remplaçant.... Et moi qui ne connais pas le prétendu de ma femme!

JULIE.

Voyons, vite, les griefs....

(Elle cherche.)

DE LANGEAIS parcourant l'acte des yeux.

Comme c'est rédigé, ça! c'est un chef-d'œuvre.... C'est dommage....

JULIE lui donnant une plume et du papier.

Que ce ne soit pas sérieux et que ce soit inutile!

DE LANGEAIS.

Oh! ce n'est pas inutile, prends-y garde : nous ne serons plus mariés, nous ne pourrons plus rien.... Par exemple, nous ne pourrons plus avoir d'enfants... légitimes.

JULIE.

Ah! mon Dieu, il ne faut pas laisanter avec le divorce!..

Je lui donnerai l'acte pour gagner du temps et pour que tu puisses partir... mais le signer... jamais!

DE LANGEAIS.

Enfin, madame, quels sont les griefs que vous désirez avoir contre moi.

JULIE.

J'ai cherché, je n'ai rien trouvé, je ne sais pas les bons... ceux que les tribunaux préfèrent... c'est important, ça... Cherchons... tu écriras sur ce papier et je copierai sur l'acte.

DE LANGEAIS.

A l'ouvrage.... As-tu quelque chose à me donner à manger?... (Elle prend l'assiette de gâteaux dans l'armoire.) Qui est-ce qui a ouvert l'armoire tout à l'heure?

JULIE.

C'est Rosette.... Travaille.... Tu n'entends donc rien là dedans?

DE LANGEAIS.

Non, pas quand l'armoire est fermée... il l'a ouverte, et j'ai entendu le mot *noces*.

JULIE.

Oui... dépêche-toi.

DE LANGEAIS.

C'est drôle! l'amant dans la chambre et le mari caché dans l'armoire... c'est nouveau.

JULIE.

Les griefs! les griefs! vite....

DE LANGEAIS.

Ce n'est pas agréable.... Alors embrasse-moi pour m'encourager à chercher des méchancetés contre moi. (Il l'embrasse. Elle s'assied très-près de lui.) Voyons, tu as bien quelque reproche à me faire depuis sept ans que...

JULIE.

Non... cherchons, c'est sérieux... « Désaccord dans nos sentiments politiques. »

DE LANGEAIS.

Oui, j'ai trahi mon mandat... ça ne vaut rien... ce n'est pas un grief de femme.

JULIE cherchant, joyeuse.

Tu me laissais manquer de tout!

DE LANGEAIS.

Tiens! c'est la mode... tout le monde manque de tout; cela ne peut plus être un grief dans ce temps-ci.... Autre grief, vite!

JULIE.

Tu me sacrifiais, tu me traitais avec mépris... tu me délaissais pour d'indignes maîtresses.

DE LANGEAIS.

Épouse délaissée! Et nos petits mioches, comment les expliqueras-tu?

JULIE.

C'est juste, il y aurait contradiction... Ah! comme c'est difficile!

DE LANGEAIS l'embrassant.

Je le crois bien, madame, ce n'est pas facile de me trouver des imperfections.

JULIE le repoussant.

Écrivez... vous n'êtes pas raisonnable... c'est un enfantillage impardonnable... il faut absolument finir cet acte aujourd'hui.

DE LANGEAIS la pressant dans ses bras.

Ne te fâche pas, ma petite Julie.

JULIE le repoussant encore.

Non, plus tard, vous ne pensez qu'à me tourmenter. (Il insiste.) Vous êtes sans pitié!

DE LANGEAIS.

Ah! mais, est-ce que nous allons divorcer tout de bon?... Allons, calmez ce courroux.

JULIE.

Non, je ne peux pas être calme... ces plaisanteries continuelles m'irritent... je ne peux pas rire, moi, je sais bien le danger, et c'est quand j'ai besoin de toute ma raison que vous me la faites perdre par toutes vos taquineries absurdes.

DE LANGEAIS voulant l'embrasser.

Je ne plaisante pas, je veux t'embrasser.

JULIE.

C'est cela qui m'agace!

DE LANGEAIS même jeu.

Eh bien, la paix, la paix! j'ai tort...

JULIE le frappant vivement.

Non, laissez-moi... je n'ai plus de patience! laissez-moi! (Ils se regardent tous les deux et se mettent à rire d'inspiration.) J'ai trouvé!... les mauvais traitements!... C'est cela, tu me battais!...

DE LANGEAIS riant.

Et voilà le grief qu'elle trouve contre moi... les coups... qu'elle m'a donnés!... Oh! c'est charmant!... Que de procès, de demandes en séparation ont été plaidés dans ce sens-là!... Va pour les mauvais traitements... j'ai des phrases toutes faites pour les sévices, etc., etc. (Il écrit. Elle le regarde tendrement et se met à genoux.) Tiens! à genoux!...

JULIE à genoux.

A mon tour, je te demande pardon de m'être fâchée; mais j'ai si affreusement mal aux nerfs!...

DE LANGEAIS.

Je te pardonne, tu n'as pas trouvé de griefs... Oh! oui, tu dois avoir mal aux nerfs!...

JULIE.

Ces émotions si violentes me brisent!... Quelle affreuse vie nous menons depuis dix-huit mois!...

DE LANGEAIS.

Elle a de bons moments, cette vie-là... elle a même de très-bons moments... Nous nous aimons bien, avec cela on supporte tout....

JULIE.

Nous nous aimons trop, cela me fait peur.

DE LANGEAIS.

C'est vrai; mais c'est parce que nous avons peur que nous nous aimons trop... le danger me pare et ton dévouement te rend plus belle encore... (A part.) Pauvre petite femme, elle a raison, je l'aime trop; mais aussi, chaque fois que je l'embrasse, je me dis toujours : C'est peut-être la dernière fois... et cela exalte.

JULIE à part.

Il a raison, le danger double l'amour... Oh! chaque fois que je tiens cette pauvre tête menacée, je me dis... oh, c'est affreux!... mais je la défendrai.

(Elle prend la tête de son mari et l'embrasse avec passion.)

DE LANGEAIS.

Tu pleures... A quoi penses-tu donc?

JULIE.

Je pense que je t'aime... oh! comme je t'aime!... (Ils s'embrassent. On entend frapper.) Vite! vite! le divorce!

DE LANGEAIS.

Il est prêt.

JULIE.

Tu es bien gentil... cache-toi!

DE LANGEAIS.

Épouse fidèle, ouvre à ton amant!... Défenseur de la liberté, rentre dans ton armoire!...

(Il disparaît dans sa cachette.)

SCÈNE VI.

JULIE, FINOT.

FINOT.

Citoyenne, c'est ta ci-devant belle-mère... la mère à l'ancien....

JULIE.

Qu'elle vienne.

FINOT.

Et les autres... la cousine Hilarine et les deux petits parents éloignés?

JULIE.

Qu'ils viennent tous!... je vais les recevoir!

FINOT.

Ça va être drôle... Citoyenne, je voudrais être là pour voir comment tu vas les traiter!

JULIE.

Tu peux rester. (Il sort.) Oui, il faut qu'on me croie sans pitié pour cette chère et noble femme. On me soupçonne déjà... on est sur les traces de Henri... si je faiblis devant sa mère, il est perdu! Il faut le sauver aujourd'hui! plus tard, je saurai bien sauver sa mère.

FINOT rentrant.

Entrez, citoyennes.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME DE LANGEAIS MÈRE, HILARINE; DEUX PARENTS.

JULIE.

Salut, citoyenne de Langeais!... Citoyenne Hilarine, salut!...

HILARINE.

Enfin, on daigne nous recevoir!

MADAME DE LANGEAIS MÈRE.

Ma visite vous étonnera, madame, quand vous en connaîtrez le motif. Le bruit court que le commissaire du gouvernement doit me faire arrêter.

JULIE.

Arrêter!... Je ne puis rien à cela, citoyenne.

MADAME DE LANGEAIS MÈRE.

Vous ai-je implorée, madame?... J'irai en prison, à cela je suis résignée... là, du moins, je me trouverai avec des amis... Mais, dans cette prévision, j'ai dû m'inquiéter du sort de vos enfants...

JULIE à part.

Mes enfants!

MADAME DE LANGEAIS MÈRE.

Je viens vous demander à quelle personne je devrai les confier, le jour où il me faudra les quitter?

JULIE se contraignant.

Les enfants de de Langeais sont les tiens, citoyenne; je n'ai plus aucun droit sur eux.

PINOT à part.

Bien!... c'est civique!

MADAME DE LANGEAIS MÈRE.

Ainsi leur sort, même de loin, ne vous intéresse plus?

JULIE avec une douloureuse contrainte.

Non! non... non... (Tournant les yeux vers l'armoire.) leur sort ne m'intéresse pas plus que celui de leur père!

HILARINE indignée.

Oh!...

MADAME DE LANGEAIS MÈRE.

Je comprends que la haine... quand je dis: je comprends...

je veux bien admettre que la haine d'un mari rende pénible à une épouse égarée l'aspect de ses enfants, l'image qu'ils retracent peut être une cause de répulsion, mais la haine ne dispense pas du devoir.

JULIE.

On a plusieurs devoirs, quelquefois contraires, qui nous forcent à choisir entre eux.

MADAME DE LANGEAIS MÈRE.

Et quel devoir plus grand pour une femme que celui d'élever, d'aimer ses enfants?

FINOT à part.

Oh! voilà la nature qui revient sur l'eau.

HILARINE.

Eh bien, madame, nommez-les donc, vos autres devoirs!

JULIE.

A quoi bon les glorifier? vous ne les comprendriez pas.

HILARINE.

Pardonnez-moi, c'est le dévouement de la citoyenne pour le citoyen.... On sait vos projets! vous sacrifiez votre premier mari, que vous n'avez jamais aimé, pour vous consacrer toute au second.

JULIE.

Tu vois bien que tu ne peux pas me comprendre, toi qui n'as encore su trouver ni le premier ni le second.

HILARINE.

Hein?...

MADAME DE LANGEAIS MÈRE.

Mesdames, respectez-vous, respectez-moi... J'ai dit ce que j'avais à dire... Adieu, madame, adieu... Puissent vos enfants trouver un cœur charitable qui vous remplace!

(Elle se lève et marche vers le fond.)

JULIE s'oubliant.

Madame!...

MADAME DE LANGEAIS MÈRE.

Julie!...

JULIE froidement, les yeux tournés vers l'armoire.

Adieu, citoyenne.

HILARINE.

Quoi! vous la laissez partir ainsi? quoi! vous n'employez

pas votre crédit pour empêcher qu'on n'emprisonne cette noble femme qui est votre belle-mère, madame?...

JULIE se contraignant.

Non.

MADAME DE LANGEAIS MÈRE.

Une femme qui n'a pas pitié des têtes blondes de ses enfants aura-t-elle pitié de ma tête blanchie par l'âge?... celle qui n'a pas d'entrailles peut-elle avoir du cœur?... Venez, vous n'obtiendrez rien d'elle.

HILARINE.

Partons... Du moins, madame, vous vous souviendrez que je ne me suis point abaissée jusqu'à vous implorer pour moi.

JULIE.

C'en est assez! sortez!... et bénissez le dédain généreux qui vous épargne.

FINOT.

Elle est sublime!

MADAME DE LANGEAIS MÈRE pleurant.

Adieu, Julie... je ne comprends plus votre conduite! je vous plains comme une pauvre malade qui a la fièvre... Adieu, je prierai pour vous; et si je meurs en prison, n'ayez point de remords... avant de mourir, je vous aurai pardonné.... Venez, venez, Hilarine.

(Elle sort suivie d'Hilarine et des deux parents.)

JULIE seule.

Quelle épreuve!... je n'ai plus de force, je suis brisée.... Mon Dieu, vous seul pouvez empêcher que je ne succombe... je me sens faiblir... la prière... la prière seule!... (Elle se met à genoux; on entend marcher, elle se lève.) Des pas ici!... Dieu lui-même est suspect!... Si l'on me voyait prier, on se défierait de moi... On vient... Dans quel temps sommes-nous donc, qu'il faut se cacher même pour prier Dieu!

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

FINOT, puis ROSETTE.

FINOT.

Citoyenne!... on vient de les arrêter à ta porte!... — Tiens! elle n'est plus là.... Les vilaines gens, comme ils l'ont insultée!... Quatre gendarmes!... ça me fait toujours

de l'effet, un gendarme... et quatre donc!... — Mais vite! étudions l'armoire, la profondeur du mur.... Je disais bien... à double fond.... (Il ouvre l'armoire et mesure le fond avec une ficelle.) Ah! la maligne d'Échalote... elle croit attraper Finot!...

(Rosette est entré et le regarde faire.)

ROSETTE.

Qu'est-ce que tu fais donc là, Finot?

FINOT à part.

Oh!...

ROSETTE.

Qu'est-ce que tu fais dans cette armoire?

FINOT.

Je fais de la politique, citoyen... Je crois... il y a un suspect là dedans, ou dans le...

ROSETTE.

Diable!... cela s'accorde avec l'avis que je reçois.... Voyons donc, dis-moi tout ce que tu sais?... Un bon avis se paye cent livres, le silence se paye...

(Il fait un geste qui veut dire : la guillotine.)

FINOT.

Je suis naturellement bavard, je n'ai pas besoin d'être payé pour ça.... Je ne sais rien, sans quoi j'aurais déjà tout dit... je connais mes devoirs envers l'État.... Je crois qu'il y a un homme, un n'importe quoi, caché dans la maison.

ROSETTE.

Où cela?

FINOT.

Je ne peux pas bien vous le dire, parce qu'il se divise... il est moitié au grenier, moitié ici... mais, pour sûr, il y a quelque chose... (Ouvrant l'armoire.) J'ai mesuré l'armoire... elle n'a aucun rapport avec le mur... (Montrant la largeur qu'il a mesurée avec la ficelle.) Voilà le mur, et voilà l'armoire... il y a une cache derrière.

ROSETTE.

C'est évident. Je vais rappeler deux de mes hommes, je les mettrai en sentinelle à la porte de la maison. Les deux autres suffiront pour conduire les prisonniers. Toi, reste ici, enferme-toi afin que personne ne sorte de ce salon... tout à l'heure tu iras chercher un serrurier.

FINOT.

Oui, citoyen.

ROSETTE.

Toujours des perquisitions, des rigueurs, et chez celle que j'aime!... Ah!... (Il soupire.) c'est désagréable!

(Il sort.)

FINOT seul.

Je ne m'étais pas trompé, nous tenons un suspect. Mais il nous faut notre voisin le serrurier. (Regardant par la fenêtre.) Diable! il va sortir!... (Ouvrant et appelant.) Hé! Bélisaire!... monte ici bien vite... par le petit escalier. (Il referme la fenêtre, va à la porte de gauche par laquelle il disparaît, et on l'entend crier :) De ce côté... je t'attends.

SCÈNE IX.

DE LANGEAIS seul, sortant de l'armoire.

Découvert!... perdu!... Dieu m'est témoin que ce n'est pas pour moi, mais pour elle, pour elle seule que je tremble.... Impossible de sortir! cet homme.... Où me cacher?... là!... (Il se roule dans les rideaux de la fenêtre.) Ah!... et ma bûche... et mon coussin....

FINOT à gauche, en dehors.

Allons!... montez donc, Bélisaire.

DE LANGEAIS.

Ma pauvre... pauvre femme!... comment la prévenir?

SCÈNE X.

DE LANGEAIS dans le rideau, ROSETTE, FINOT, UN COMMISSAIRE, UN SERRURIER; DEUX GENDARMES.

ROSETTE.

Heureusement, ils n'étaient pas loin. Ah! le serrurier....

FINOT.

Oui, il allait sortir.

ROSETTE.

Il s'agit de trouver le secret d'une cache nouvelle... Allons, malin!

LE SERRURIER ouvrant l'armoire.

Ça me connaît... une planchette tournante...

ROSETTE.

Il doit y avoir un gond sur lequel la fausse armoire...

LE COMMISSAIRE.

Il faudrait débarrasser l'armoire d'abord.

FINOT.

Tout ça vous gêne, attendez!...

(Il ôte des bouteilles, des pots de confitures, etc.)

LE SERRURIER.

Ah! c'est cela... non... ce doit être ici....

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JULIE.

JULIE à part.

O mon Dieu! je me meurs! (Haut.) Eh bien!... qu'est-ce donc?

ROSETTE.

Lis cet avertissement.

(Il lui remet un papier.)

JULIE à part.

Ils n'ont pas encore trouvé le secret! (Haut.) De Langeais? quelle folie!... Comment! on me soupçonne, moi!... moi, qui vous apportais cet acte de divorce!

(Elle le lui donne.)

ROSETTE.

Ah! enfin!...

JULIE.

Mais fais-les donc cesser! On ne peut pas faire une perquisition chez ta femme!... chez toi... car enfin, c'est presque chez toi.

ROSETTE.

Mais ce n'est pas toi qu'on soupçonne, c'est ta servante Rosalie. (Au serrurier.) Maladroit! tu ne sais donc pas ton métier?...

LE SERRURIER.

Dame!... c'est pas un nigaud qui a fait ça.... Un moment, citoyen commissaire.

ROSETTE à Julie.

Mais pourquoi me donner cela devant tout le monde? je n'ose pas être reconnaissant....

LE COMMISSAIRE.

Mais voilà un ressort !

JULIE à part.

Mon Dieu!

FINOT à part.

Comme la citoyenne est émue....

LE SERRURIER.

C'est cela!... Ah! maintenant, ça ne sera pas long.

(Julie pâle, mourante, s'appuie sur une chaise.)

FINOT la regardant.

Elle blanchit... elle est comme une statue!... Ah! qu'ai-je fait?

LE SERRURIER.

Tiens! voilà la malice.... (L'armoire s'ouvre tout à fait. Julie se précipite comme pour aller au secours de son mari.) Mais il n'y a personne!

JULIE stupéfaite.

Personne!...

(Elle cherche des yeux autour d'elle; de Langeais apparaît dans le rideau : mouvement de joie folle vite réprimée.)

ROSETTE.

Tu connais cette cache?

JULIE.

Non... mais j'ai eu peur, vrai; j'ai cru un moment qu'il y avait quelqu'un... et l'indignation.... Mais je ne suis pas rassurée... il y a une autre cache... oui, au grenier.... (A Finot.) N'est-ce pas?

FINOT.

Oui.

JULIE.

Peut-être bien qu'il s'est sauvé là-haut... venez, venez.... Oh! maintenant je me défie de tout le monde.... Chez moi un suspect... chez moi!... ce serait révoltant!... Finot, tu connais tous les coins du grenier... viens!...

(Elle entraine Rosette et les autres, excepté Finot, qui revient.)

SCÈNE XII.

DE LANGEAIS dans le rideau, FINOT.

FINOT.

Oui, citoyenne.... Non!... je n'irai pas!... j'ai fait une méchanceté, je veux la réparer.... Que diable! je ne suis pas un homme sanguinaire... au contraire, j'ai horreur du sang versé... du mien d'abord... mais aussi de celui des autres.... Oh! je devine... madame est une fausse citoyenne!... Finot, tu as manqué de finesse... mais les femmes!... oh! je ne peux pas lutter!... c'est le suspect du soufflet... il était là dedans... il sera sorti pendant que j'appelais le serrurier... il est ici... quelque part!... Citoyen suspect... ne crains rien... Finot ne voulait pas te perdre, il voulait seulement se sauver... Je dénonce... c'est pas par méchanceté... Maintenant, j'ai fait mon devoir, je suis quitte envers l'autorité.... Ce n'est pas ma faute si le gouvernement n'a pas de nez... je ne suis pas obligé d'avoir du nez pour lui.... Ah!... dans le rideau!... On voit tes pieds, citoyen!... (Il arrange les franges du rideau.) Ne bouge plus, les voilà!... Je te pardonne ton soufflet de cette nuit, farceur de suspect, va!... ne crains rien!...

SCÈNE XIII.

DE LANGEAIS dans le rideau, JULIE, FINOT dans le lointain, ROSETTE; LES GENDARMES.

JULIE.

Nous avons visité toute la maison, même ma chambre; il reste à visiter la cave.... Finot, donne vite les clefs.

FINOT à part.

Je comprends!... (Haut, très-tendrement.) Oui, ma bonne citoyenne.

(Il sort et ferme la porte d'un air d'intelligence.)

JULIE courant à de Langeais.

Viens!... Par ici ils ont tout fouillé....

(Elle l'entraine. Ils sortent en se tenant embrassés.)

SCÈNE XIV.

FINOT, puis JEANNE, LE COMMISSAIRE.

FINOT rentrant.

M'en voilà débarrassé.... Cherchez, mes gaillards!... Ouf! j'ai été troublé.... Tiens, encore le commissaire... le même!

LE COMMISSAIRE.

C'est bien ici que tu voulais venir, petite?

JEANNE.

Oui, monsieur le commissaire.

FINOT à part.

Sapristi!... la petite citoyenne... si la mère la voit, elle va se trahir... bernique!... elle ne la verra pas.... (Haut.) Que demandes-tu, citoyen commissaire?

LE COMMISSAIRE.

On a arrêté les ci-devant chez lesquels demeurait cette enfant; elle a demandé à être conduite ici, et j'ai trouvé au bas de l'escalier mes hommes qui me l'amenaient.

FINOT.

Ici?

JEANNE.

Mais oui, chez maman.

FINOT.

Vous n'avez pas de maman ici, petite intrigante!

JEANNE.

Oui, on dit qu'elle ne m'aime plus, mais si je la voyais, Finot, je lui dirais que je l'aime tant, elle ne pourrait pas s'empêcher de...

FINOT.

De quoi faire?

JEANNE.

De m'embrasser....

FINOT à part.

Je le sais bien, et c'est pourquoi.... (Haut.) Non!

JEANNE.

Laisse-la-moi voir un tout petit moment, Finot! oh! la voir!...

FINOT.

Ne me cajolez pas, jeune fille, c'est peine perdue....

JEANNE.

Mon joli petit Finot, toi qui me mettais sur ta grosse jument... tu te rappelles, la *Finaude?*...

FINOT.

C'était une belle bête!...

JEANNE.

Toi qui me faisais des petits bateaux et des cocottes!...

FINOT.

Chut!... quel souvenir!... si le gouvernement savait que j'ai fait des cocottes à la fille de de Langeais!...

JEANNE d'une voix câline.

Je t'en prie, je t'en prie, je t'en prie....

FINOT.

Pas de gentillesses, mademoiselle! on ne veut pas de toi ici... la gentillesse, c'est de t'en aller....

(Il veut l'emmener.)

LE COMMISSAIRE l'arrêtant.

Un moment... c'est à la citoyenne qu'il appartient de décider....

(Il montre Julie qui entre.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, JULIE.

JULIE.

Que me veut-on?

JEANNE bas à Finot.

Maman... maman... qu'il y a longtemps que je ne l'ai vue!...

FINOT la cachant.

Chut!... Citoyenne, c'est une petite intrigante qui se dit ta fille, et qui vient t'importuner sous prétexte que tu es sa mère.

JULIE à part.

Jeanne!

FINOT.

Ça l'émeut!... cachons que ça l'émeut!... (Bas à Julie.) Tâchez de la regarder en dessous.

JULIE bas à Finot.

Tu comprends donc?

FINOT bas.

Je comprends tout!... Allez, allez... regardez-la ferme, et ne craignez rien... elle ne verra pas que ça vous fait plaisir....

JULIE la regardant de côté.

Comme elle est grandie et embellie.... Oh! on a coupé ses cheveux!...

LE COMMISSAIRE.

Eh bien! citoyenne, est-ce en effet ta fille?

JULIE avec énergie.

Si c'est ma.... (A part.) Et lui... lui!... (Haut.) Je n'ai plus de mari... je n'ai plus de fille, citoyen....

JEANNE pleurant.

O maman!... maman!... on me l'avait dit, mais je ne le croyais pas!

JULIE.

Emmène-la, citoyen, emmène-la.... (A part.) Ah! pourquoi l'a-t-on conduite ici?

JEANNE à part.

C'est impossible!... impossible!... Oh! une bonne idée... je vais me faire mal.... (En s'en allant, elle jette par terre une chaise contre laquelle elle se cogne exprès la jambe.) Ah!... ah!... ah là là !... (Elle tombe par terre; Julie court vite vers elle pour la relever; elle se remet. Bas.) La voilà!...

JULIE à part, devinant la ruse.

La petite rusée!... c'est un piége!... (Elle relève la chaise. Haut.) La petite sotte!... j'ai cru qu'elle avait cassé la chaise.

JEANNE à part.

Je devine!... c'est qu'il y a du monde... je vais revenir.

JULIE.

Emmène-la, emmène-la donc, te dis-je.... (Bas à Finot.) Emmène-la vite, je n'y tiens plus!...

(Jeanne sort avec Finot et le commissaire, mais elle laisse sur la chaise son petit fichu.)

SCÈNE XVI.

JULIE, puis JEANNE.

JULIE seule.

Il était temps... je me sentais vaincue.... Ah! comme elle est jolie!... comme j'aurais voulu l'embrasser.... Oh! son petit fichu!... ô cher trésor!... va, je te garderai précieusement.... (Elle couvre de baisers le fichu.) Ma pauvre enfant! ma chère petite Jeanne!...

(Jeanne paraît à la porte, elle guette un moment. Voyant sa mère qui baise avec passion le petit fichu, elle court vers elle.)

JEANNE.

Ah!... je savais bien, moi, que tu m'aimais!

JULIE, vaincue, la presse dans ses bras.

Toujours, toujours!... je n'ai plus de courage!...

JEANNE l'embrassant avec passion.

Maman... maman... je t'ai retrouvée!... mais je serai bien sage, je cacherai à tout le monde que tu m'aimes, je ferai semblant d'avoir du chagrin.... Quel bonheur!... le bon Dieu m'a écoutée... tous les soirs je le prie pour que tu recommences à nous aimer, maman!...

SCÈNE XVII.

JULIE, JEANNE, DE LANGEAIS.

DE LANGEAIS à la porte de la chambre.

Cette petite voix... ah!... ma fille!... je n'y tiens plus!... (Il s'élance follement et enlève l'enfant dans ses bras.) Cela m'est égal, je serai guillotiné, mais je l'embrasserai!... elle est trop gentille!...

JEANNE.

Lui!... lui!... oh! que je suis contente!...

JULIE.

Tais-toi, ne nomme pas ton père... c'est pour le cacher que je fais semblant de te haïr... ô ma fille, si tu dis un seul mot, nous sommes tous perdus!...

JEANNE.

N'ayez pas peur... je ferai comme Fanny de Clermont, qui

vient de sauver son père. Elle n'a qu'un an de plus que moi, et j'ai bien plus de courage qu'elle!...

DE LANGEAIS.

Cher amour!... elle a déjà son petit courage.

(Il l'embrasse.)

JULIE.

Je tremble!... quitte-la... on peut venir... quelqu'un monte l'escalier.... (Elle veut entraîner Jeanne vers la porte.) Tu diras que je t'ai repoussée, chassée.

JEANNE.

Oh! à présent, je le dirai de bon cœur!...

(Julie arrache Jeanne des bras de son père, et court vers la porte. Rosette paraît.)

JULIE éperdue.

Trop tard!... tout est fini!...

SCÈNE XVIII.

JULIE, DE LANGEAIS, JEANNE, ROSETTE.

ROSETTE.

De Langeais!... ici, de Langeais!...

JULIE.

Malheureuse enfant!... tu as laissé la porte du corridor ouverte.... Eh bien! prenez vos victimes, monsieur... vengez-vous! je vous ai trompé... j'ai feint de le haïr, lui, et de vous supporter, vous, pour le sauver!... Vengez-vous... du moins, en mourant, je recouvrerai l'estime de tous ceux qui me méprisent à cause de votre bienveillance!...

ROSETTE.

Son mari!...

DE LANGEAIS avec dignité.

Je comprends vos ressentiments, monsieur.... Faites votre devoir... je suis prêt à vous suivre... ordonnez que l'on me conduise à votre tribunal, c'est-à-dire à l'échafaud....

ROSETTE.

Je le voudrais... mais par malheur ce n'est plus en mon pouvoir....

DE LANGEAIS.

Quoi!... vous....

ROSETTE ému.

Mon protecteur, mon bienfaiteur n'est plus!...

DE LANGEAIS.

Robespierre?...

ROSETTE.

A péri victime....

DE LANGEAIS.

Tallien?...

ROSETTE.

Ses ennemis triomphent.... Je reçois à l'instant cette affreuse nouvelle et l'ordre de faire élargir tous les prisonniers.... La citoyenne ta mère est libre... la voici!...

SCÈNE XIX.

DE LANGEAIS, MADAME DE LANGEAIS MÈRE, JULIE, JEANNE, HILARINE; LES DEUX PARENTS; ensuite FINOT.

MADAME DE LANGEAIS MÈRE.

Mon fils!... (Elle embrasse de Langeais. A Julie.) Ma pauvre enfant!... jamais, jamais je ne me pardonnerai...

JULIE.

De m'avoir maltraitée?... je vous pardonne....

MADAME DE LANGEAIS MÈRE.

Ce n'est pas cela... jamais je ne me pardonnerai de ne t'avoir pas devinée!...

(Rumeurs en dehors, cris du peuple.)

DE LANGEAIS.

Qu'est-ce donc?

ROSETTE.

Le peuple... ah! il se déclare pour nous!...

FINOT rentrant.

Faites excuse... il demande...

ROSETTE.

Quoi donc?

FINOT.

Citoyen, sauf votre respect, il demande ta tête.

ROSETTE.

Les imbéciles!

DE LANGEAIS.

Je vais leur parler....

(Il se montre à la fenêtre. Nouveaux cris du peuple.)

FINOT.

Ils l'ont reconnu, ils crient : Vive de Langeais!

ROSETTE.

Déjà!...

DE LANGEAIS au dehors.

Il n'est plus ici, mes chers compatriotes.... Rosette est en fuite!...

(Rumeur décroissante.)

ROSETTE.

Que faire?

DE LANGEAIS.

Si cette armoire peut vous être agréable... je serai charmé de vous l'offrir.... Rassurez-vous, mes amis ne vous y laisseront pas dix-huit mois, vous y péririez de chagrin.

ROSETTE.

Mais vous n'en êtes pas mort, vous.

DE LANGEAIS.

Oh! moi... (Montrant sa femme.) j'avais une consolation!

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

